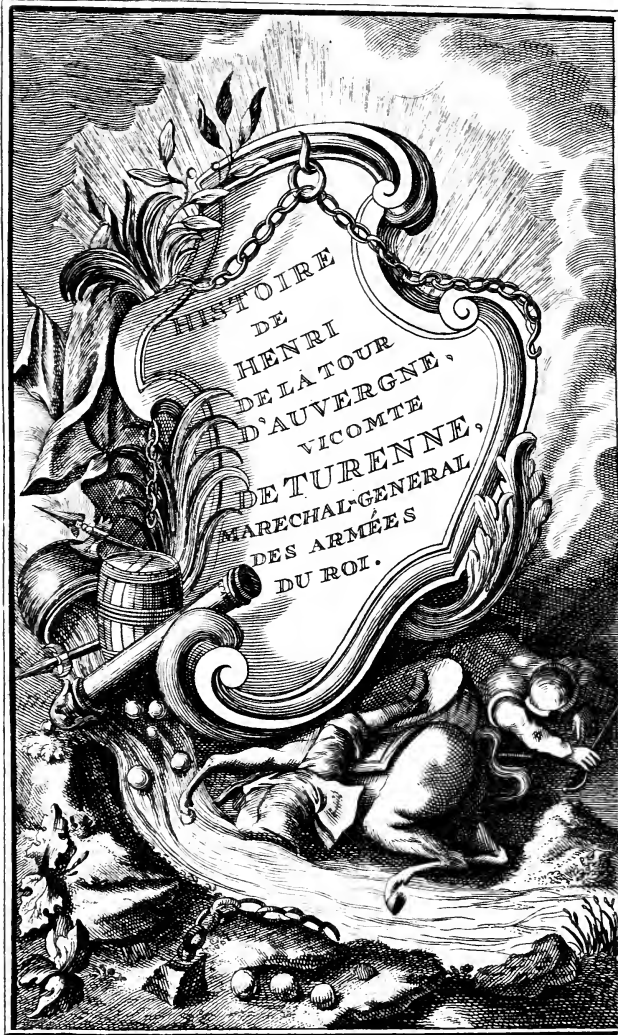


Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa









HISTOIRE
DU VICOMTE
DE TURENNE,
MARECHAL-GENERAL
DES ARMÉES DU ROI.

Enrichie des Plans de Batailles & des Sièges.

TOME SECONDE.



A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,
Chez ARKSTÉE & MERKUS,
MDCCLXXI.

115701

DU . 100111

115701

115701

115701

115701



DC

130

.T9R17

1771

r2



HISTOIRE

D U

VICOMTE DE TURENNE.

LIVRE QUATRIEME.

VERS le commencement de l'année mil six cens cinquante-trois, le Vicomte de Turenne épousa Charlotte de Caumont, fille unique & héritière d'Armand de Nompar de Caumont, Duc de la Force, Pair & Maréchal de France. Les qualités de son esprit & de son cœur surpassoient les avantages de sa naissance & de sa fortune : elle réunissoit la

1653.

Mariage
du Vicomte
de Turenne.

TOME II.

A

1653.

douceur & la délicatesse, la simplicité & la modestie, avec les sentimens élevés & les connoissances les moins ordinaires à son sexe : en un mot, *elle étoit digne du Vicomte de Turenne.*

Le Vicomte assiège & prend Rhétel.

(1) Comme la Campagne précédente avoit été longue & pénible, on ne put commencer celle-ci qu'au mois de Juin : l'Armée Françoisse prévint pourtant celle des Ennemis, & fit le siège de Rhétel dont la prise étoit d'une grande importance. Cette Place facilitoit les courses des Espagnols dans la Champagne, dans la Picardie, même jusqu'aux portes de Paris, & ouvroit au Prince de Condé la communication avec les villes qu'il possédoit sur la Meuse, aussi bien qu'avec les Pais-Bas d'où il tiroit des vivres. Il en avoit confié le gouvernement au Marquis de Perfan, l'Officier très expérimenté; mais sa garnison n'étoit pas suffisante. Le Vicomte ravi de signaler son zèle pour le service du Roi, dans un lieu qui avoit été le théâtre de sa révolte, marcha vers Rhétel avant que le Prince pût y jeter le moindre secours. Les ennemis avoient deux Corps de troupes séparés; celui qui étoit dans Luxembourg en devoit aller joindre un second qui étoit sur la Sambre: l'Armée du Roi passa promptement la

(1) Tous les détails de ce Livre sont tirés des Mémoires MSS. du Duc d'York, & de ceux du Vicomte de Turenne.

1653.

rivière d'Aisne, & alla trois lieues au-delà de Rhétel occuper précisément l'endroit marqué pour cette jonction. Turenne en s'emparant du poste jugea qu'il jetteroit les Espagnols dans l'embarras, & qu'il gagneroit au moins huit ou neuf jours; pendant qu'ils délibèreroient lequel des deux Corps de troupes se mettroit en mouvement pour aller trouver l'autre, & qu'ils exécuteroient leur délibération. Le Vicomte, après avoir prié le Maréchal de la Ferté qui étoit à Sainte Ménehout, de marcher en même tems que lui, s'achemina avec une partie de ses troupes par Château-Porcien, en passant se rendit maître de Chaumont, & arriva devant Rhétel qu'il investit. Le coup étoit décisif: si le Prince de Condé avoit pu conserver cette Place avec Sténai & Mousson qu'il tenoit déjà, il auroit été impossible de couvrir la Picardie, la Champagne, ni même l'Ile de France. Les deux Généraux attaquèrent avec vigueur les dehors qui faisoient la principale défense de la Place, les emportèrent brusquement, élevèrent aussitôt des batteries près des murailles qui n'étoient pas de grande résistance, y firent deux brèches & forcèrent la ville, où il y avoit neuf cens hommes, à se rendre en trois jours.

Le Prince de Condé, dont toutes les mesures étoient rompues par la prise de Rhétel, engagea les Espagnols à faire une ir-

Le Prince
de Condé
entre en
France à

1653.

la tête de
30 mille
hommes.

ruption en France avec une Armée de trente mille hommes. Les troupes du Roi commandées par les Maréchaux de Turenne & de la Ferté, ne montoient qu'à sept mille fantassins & à cinq mille chevaux; & la plupart des Places étoient sans garnison, ou n'en avoient que de foibles. Les Espagnols assemblés près de la Capelle entrèrent de là en Picardie par le païs qui est entre la Somme & l'Oise, prirent la route de Fonsomme & y séjournèrent quelques jours. L'Armée de France qui d'abord avoit marché à Vervins par la Tiérache, vint se camper dans leur voisinage en-deçà de l'Oise à Ribemont, où le Roi & le Cardinal étant arrivés, tinrent Conseil sur les moïens de s'opposer aux ennemis (1). Plusieurs Officiers furent d'avis de mettre toute l'Infanterie dans les villes frontières, & de marcher avec la Cavalerie aux trousses des Espagnols, pour leur couper les vivres, les harceler & les empêcher de s'engager à aucun siège. D'autres crurent qu'il ne falloit point partager l'Armée; mais qu'elle devoit gagner Compiègne & s'y poster, pour défendre le passage de l'Oise & l'approche de la Capitale du Roïaume. Le Vicomte représenta au Conseil, qu'on affoibliroit trop

(1) Le Duc d'Yorck dit que c'étoit au Camp de Ribemont que se tint ce Conseil: le Vicomte, sans parler du lieu, dit seulement le parti que l'on prit.

L'Armée en la partageant, & qu'en voulant garder le passage des rivières, on s'exposeroit à être forcé par des troupes supérieures en nombre; qu'il lui paroïssoit beaucoup plus sûr de tenir toute l'Armée ensemble, de s'approcher des ennemis & de les suivre dans tous leurs mouvemens, en se campant de manière qu'on ne pût être forcé de combattre; que par ce moïen ils n'oseroient ni séparer leurs troupes pour faire des sièges, ni pénétrer dans le Roïaume, dans la crainte continuelle où ils seroient que leurs convois ne fussent coupés. Le conseil du Vicomte fut suivi, l'Armée passa l'Oïse, & la Cour se retira à Compiègne.

Les Espagnols aïant décampé, marchèrent à la vue des François du côté de Ham & de là à Roïe, qui n'étant défendu que par les bourgeois, fut pris en deux jours. Turenne de son côté se hâta de gagner le village de Magni, qu'on nomme présentement Guiscard, dans un païs couvert & serré, où il n'avoit rien à craindre. De là il envoya le Comte de Schomberg avec deux cens cinquante chevaux, quelques gendarmes & cent fantasins pour se jeter dans Corbie: il fit entrer en même tems trois cens hommes dans Péronne. Les Espagnols, après la prise de Roïe, furent dans une grande perplexité: ils hésitoient d'avancer dans un païs, où ils n'avoient point de Places; & ils craignoient d'entreprendre

1653.

Différentes marches & contremarches des deux Armées.

1 Août,

1653.

11 Août.

aucun siège, aiant dans leur voisinage une Armée toujours à portée de les traverser. Cependant le Prince de Condé alla vers Corbie, & le Vicomte étant près de Ham, fut par une lettre interceptée, que le Comte de Mègue devoit sortir le lendemain de Cambrai avec trois mille chevaux, pour conduire des vivres & des munitions aux Espagnols postés près de Corbie en-deçà de la Somme. L'Armée du Roi décampa un peu avant le coucher du soleil, passa la Somme à Ham, & marcha toute la nuit dans le dessein d'attaquer le convoi; la Cavalerie prit les devans, & arriva à la pointe du jour près de Péronne. Le Vicomte en tira les trois cens fantassins qu'il y avoit jettés, & trois cens autres dont la garnison pouvoit se passer; & marcha avec cinq mille chevaux vers Bapaume. Il fit alte à deux lieuës de la Place, & aiant appris que le convoi étoit rentré dans Cambrai, il se retira avec sa Cavalerie à Manancourt, où l'Infanterie s'étoit avancée. Les Espagnols frustrés du convoi qu'ils attendoient, prirent le parti de repasser la Somme; & les Généraux aiant appris que Condé jettoit des ponts à Cerisi, quittèrent Manancourt; & pour l'observer de plus près, vinrent à Alefne, village voisin de Péronne; résolus cependant, au cas qu'il marchât à eux dans le dessein de les attaquer, de retourner à Manancourt, où ils avoient remarqué un

poste avantageux. Mais pendant que Turenne à Péronne envoioit reconnoître les mouvemens des ennemis, leur Armée qui avoit coupé tous les Partis François, gaignoit déjà le flanc de l'aîle commandée par le Maréchal de la Ferté, qui au-lieu de retourner à Manancourt, vint s'étendre du côté de Péronne au pied du mont S. Quentin. Turenne en arrivant lui représenta le danger de sa situation; & l'aïant exhorté à le suivre, fit monter l'aîle droite qu'il commandoit sur le haut d'une colline, & de là passa à un poste qui lui parut encore meilleur, où toute l'Armée se rendit.

(1) Dans un petit vallon près du village de Buire, coule un ruisseau du Levant au Couchant, qui tombe dans la Somme à Péronne: le long de ce ruisseau règnoit un ravin que la Cavalerie ennemie n'auroit pu passer qu'avec peine: à quelque distance du ruisseau s'élevoit une montagne escarpée. Au front du vallon qui faisoit l'intervalle du ruisseau & de la montagne, le Vicomte plaça de l'artillerie & fit construire cinq Redoutes, dont chacune contenoit cent hommes. Dans ce terrain ferré ainsi fortifié, les troupes furent rangées sur quatre ou cinq lignes, soutenues par d'autres qui étoient appuyées de l'escarpe de la montagne. Les Espagnols qui avoient été obligés de

Le Vicomte se campe près de Péronne.

(1) Mém. MSS. du Duc d'York.

1653.

faire un grand tour , ne purent se présenter devant l'Armée Françoisé , que lorsqu'elle fut en état de les recevoir: le Prince de Condé néanmoins vouloit l'attaquer dans le moment qu'il arriva , & il ne céda qu'avec peine aux raisons de Fuenfaldagne qui lui remontoit que leur Infanterie , après une marche précipitée , pendant des chaleurs excessives , avoit besoin de quelque repos , & que le reste du jour seroit utilement employé à mieux reconnoître une Armée qui ne pouvoit leur échapper le lendemain. Les Espagnols passèrent la nuit sous les armes; mais au lever du soleil , leurs Généraux trouvèrent les François postés si avantageusement , qu'ils n'osèrent hasarder une bataille. Les deux Armées furent trois ou quatre jours en présence , & il n'y eut que des escarmouches presque continuelles.

Les Espagnols quittent la Picardie.

Le seizième du mois d'Août , on entendit à la pointe du jour battre la générale dans le Camp ennemi. L'Armée de France se mit aussi-tôt en bataille , & Turenne alla lui-même observer le mouvement des Espagnols avec deux escadrons : il en détacha un , commandé par le Duc d'Yorck , qui approcha d'affés près leur arrière-garde , pour reconnoître qu'ils prenoient la route de S. Quentin. Le Vicomte jugeant qu'ils avoient quelque dessein sur Guise , envoya sur le champ Beaujeu , un de ses Lieutenans-Généraux , avec douze cens chevaux

& six cens fantassins , pour se jeter dans la Place. Beaujeu fit tant de diligence, qu'il y entra au moment que la Cavalerie Espagnole parut pour l'investir. Condé se voyant prévenu , n'osa rien tenter ; & après avoir resté quelques jours aux environs de Guise , retourna sur ses pas & alla camper à Caulaincourt près de S. Quentin. L'Armée du Roi repassa par Péronne en côtoiant la Somme qu'elle mit entre elle & les ennemis , & vint ensuite camper à Gollancourt à une lieue de Ham , où elle séjourna pendant quinze jours entiers. Les Espagnols firent souvent des courses pour surprendre les François , pour enlever leurs fourageurs & les obliger à décamper : mais tous leurs efforts furent inutiles. Le Prince de Condé , & l'Archiduc Léopold qui étoit venu joindre l'Armée , délibérèrent alors sur le parti qu'ils devoient prendre , & résolurent enfin de quitter la Picardie.

Dans cette occasion le Vicomte de Turenne avec un nombre inférieur de troupes, semblable (1) à Fabius Maximus , campa toujours sur des hauteurs ou dans des lieux difficiles à aborder. Il s'arrêtoit quand l'ennemi se tenoit en repos ; & quand l'ennemi marchoit , il le suivoit & le côtoioit toujours à une distance assez grande , & dans

Compara-
raison de
Turenne
& de Fa-
bius.

(1) Voyez Plutarque , Vie de Fabius,

1653.

des postes affés avantageux pour ne pouvoir être forcé de combattre malgré lui. Condé, comme un autre Annibal, emploïa tous les stratagêmes qui pouvoient engager Turenne au combat ; tantôt il s'approchoit des François, & leur donnoit des allarines ; tantôt il s'en éloignoit pour les inviter à décamper, & pour les surprendre dans quelque mouvement dont il pût profiter. Cette manœuvre dura six semaines entières.

20 Juillet.

Pendant que le Vicomte de Turenne tenoit ainſi le Prince de Condé en échec dans la Picardie, les Bourdelois preſſés de tous côtés par les Ducs de Vendôme & de Candale qu'on avoit envoïés en Guienne, demandèrent grace à la Cour, & l'obtinent. La Princesſe de Condé, le Duc d'Enguien & le Comte de Marſin ſe rendirent de Bourdeaux à Leſparre, où ils dévoient ſ'embarquer pour la Flandre : mais le Prince de Conti & la Duchefſe de Longueville aïant accepté l'amniſtie, le Prince ſe retira à Pézénas en Languedoc, & la Duchefſe à Montreuil-Bellai, maiſon de ſon mari.

Le Prince
de Condé
aſſiège Ro-
croi.

Peu de tems après la réduction de Bourdeaux, le Cardinal Mazarin fit faire des propoſitions au Prince de Condé, & lui offrit avec pluſieurs autres avantages trois villes en Souveraineté ; Sténai, Clermont & Jamets (1). Le Prince répondit qu'il ſe

(1) Priorato, Vol. II. Livre III.

contentoit de l'honneur qu'il avoit d'être Prince du Sang Roïal, sans aspirer à celui d'être Souverain; que d'ailleurs il ne pouvoit plus se fier au Cardinal, dont la politique régloit uniquement l'exécution des promesses qu'il faisoit. Tout accommodement fut ainsi rompu, & le Prince voyant qu'il ne pouvoit entrer en France par la Picardie, marcha à grandes journées vers la Champagne, pour assiéger Rocroi, dernière ville de cette Province du côté de la Flandre. Le Duc de Lorraine vint d'abord au siège, se retira ensuite avec ses troupes sous prétexte que l'air du Camp leur étoit mortel, & commença par cette démarche bizarre à donner de l'ombrage aux Espagnols. Comme Rocroi est situé dans une plaine toute entourée de bois; qu'il est difficile de secourir la Place quand elle est une fois investie; que la garnison en étoit très foible, & qu'un gros détachement de Cavalerie Espagnole s'en étoit déjà approché, Turenne laissa faire ce siège & alla attaquer Mouson, ville plus importante alors pour les François que n'étoit Rocroi pour les ennemis.

Mouson est situé sur la Meuse entre Sténai & Sedan. Ses murailles flanquées de tours rondes, étoient environnées d'un fossé sec, bien palissadé dans le milieu. Le côté le plus éloigné de la rivière commandé d'une montagne, étoit fortifié d'une en-

Situation
de Mouson
& ses for-
tifications.

1653.

veloppe de trois ou quatre bastions. A la tête du pont de l'autre côté de la rivière il y avoit un ouvrage à corne, & le reste de la Place étoit défendu par plusieurs demi-lunes. Wolf, vieux Colonel Allemand, d'une grande expérience, y commandoit une garnison de quinze cens hommes d'Infanterie & de trois cens Cavaliers des troupes de Condé.

Le Vicomte assiège
Moulon.

L'Armée du Roi passa l'Oise à La Fère, & arriva le neuf de Septembre à Rémilli, à une lieuë de Moulon. Le lendemain on passa la Meuse au dessous de la ville, & on distribua les quartiers. La Cavalerie du Vicomte s'étendit sur une ligne depuis la rivière jusqu'au haut de la montagne, hors de la portée du canon de la Place. Il campa avec son Infanterie & les Gendarmes dans une petite vallée moins éloignée; il plaça dans un fond plus étroit & plus près de la ville, les Régimens d'Yorck & de Guienne; & il fit ouvrir la tranchée la même nuit. Le Maréchal de la Ferté commença ses approches en même tems: mais ses troupes se postèrent encore plus loin de la Place que celles du Vicomte (1). On ne fit point de ligne de circonvallation, pour ne pas perdre de tems. La petite rivière de Chier couvroit l'Armée de France du

(1) Voies le détail de ce siège dans les Mémoires du Duc d'Yorck.

côté du Luxembourg, & empêchoit les Espagnols de jeter du secours dans la Place. Les six premières nuits on poussa fort avant les attaques du côté de l'enveloppe, & les bastions furent bientôt abandonnés des assiégés. Ils se retirèrent aussi de l'ouvrage à corne, dès qu'on l'eut attaqué en-deçà du pont; mais le corps de la place fit une grande résistance. La descente du fossé & les logemens y furent très difficiles par des feux d'artifice, les bombes & les grenades que les ennemis faisoient pleuvoir sur les assiégeans. Enfin le Mineur aiant été attaché à la muraille & une partie des mines aiant joué, le Gouverneur capitula le vingt-huitième de Septembre, & sortit avec sa garnison, armes & bagages, pour être conduit à Montmédi.

Le siège dura dix-sept jours, pendant des pluies continuelles & des orages violens, qui renversoient souvent les blindes, faisoient ébouler les terres, & inondoient la tranchée: mais Turenne infatigable dirigeoit les travaux lui-même, malgré tous les obstacles. Il avoit marqué l'endroit où l'on ouvrit la tranchée, & il y alloit régulièrement trois fois par jour: le soir, pour refondre ce qui étoit à faire pendant la nuit; & le matin, pour voir si ses ordres avoient été exécutés: il y retournoit une troisième fois bien avant dans la nuit, & il y demeurait plus ou moins, suivant que sa présen-

1653.

Conduite
du vicomte
aux sièges.

1653.

ce étoit nécessaire. Il se comportoit à peu près de même dans tous les sièges, & formoit les Officiers au métier d'Ingénieur par ses instructions & par son exemple. Le même jour que Mouson fut pris, l'Armée se mit en marche pour aller secourir Rocroi; mais à moitié chemin on apprit que la ville s'étoit rendue. Le reste de la Campagne fut employé au siège de Sainte Ménehould: quelques troupes venues de Guienne, auxquelles on joignit les Gardes Françaises & Suisses, y furent envoyées; pendant que le Maréchal de la Ferté se tenoit vers la Meuse pour empêcher le secours, & que le Vicomte couvroit la Picardie, en observant les mouvemens des ennemis qui ne firent que des marches & des contremarches. La Place aiant été prise au commencement de Décembre, les Armées se séparèrent, & Turenne retourna à la Cour, qui connut le prix des services qu'il venoit de rendre à l'Etat, & le gratifia du Gouvernement de Limosin.

Traité du
Prince de
Condé avec
les Espa-
gnols.

Condé, dont les grands projets avoient échoué contre une Armée beaucoup plus foible que la sienne, vint à Bruxelles, pour conclure un Traité avec l'Espagne, dont le principal article fut, que toutes les Places qui seroient prises en France lui appartien- droient. A son entrée, il fut reçu avec les mêmes honneurs qu'on avoit rendus à l'Archiduc, fils de l'Empereur. Malgré la ma-

jesté de l'Empire & la fierté Autrichienne, Condé appuïé de son seul courage, & de sa seule réputation, soutint avec tant de dignité les prérogatives du Sang de Bourbon, qu'il traita d'égal à égal avec l'Archiduc frère de l'Empereur, & conserva le rang de la Maison de France, jusques dans Bruxelles même.

1653.

Pendant que le Prince de Condé se livroit ainsi aux Espagnols, le Prince de Conti, son frère, cherchoit à revenir à la Cour. Ennuïé du séjour de Pézénas, il fit sonder les dispositions du Ministre, en lui témoignant l'envie qu'il avoit de s'allier avec lui. Mazarin reçut avec joie une proposition qui lui faisoit tant d'honneur : le Prince revint promptement à Paris, où il épousa Anne-Marie Martinozzi, fille de Jérôme Martinozzi Gentilhomme Romain, & de Marguerite Mazarin, sœur du Cardinal.

Le Prince de Conti se raccommode avec la Cour.

Ce fut dans ce même tems que Charles, Duc de Lorraine, mécontent du Traité conclu entre les Espagnols & Condé, demanda ou que ce Prince lui cédât quelques-unes des Places qu'il possédoit en Lorraine, ou qu'il lui fît part des conquêtes qui se feroient en France. Après avoir offert cette alternative, il menaça d'abandonner les Espagnols, s'ils ne lui accorderoient l'une ou l'autre de ces deux demandes. Ses menaces augmentèrent à un tel point les défian-

Emprisonnement du Duc de Lorraine par les Espagnols.

1653.

ces de la Cour de Bruxelles, qu'on le fit arrêter dans le Palais de l'Archiduc, & transférer le lendemain au Château d'Anvers. Ce Prince désespéré envoya au Comte de Ligneville, qui commandoit son Armée, un billet caché dans un pain, qui finissoit par ces paroles: *Quittés promptement les Espagnols, tués tout, brûles tout, & souvenez-vous de Charles de Lorraine* (1). Le Comte de Ligneville ne fit aucun mouvement. Fuenfaldagne vint au quartier des Lorrains, à trois lieues de Bruxelles, parla aux Officiers, répandit de l'argent parmi les soldats qui commençoient à murmurer, calma les uns & les autres par ses discours & par sa libéralité, & les retint au service du Roi d'Espagne, en leur promettant que le Duc François de Lorraine, frère de Charles, viendrait incessamment se mettre à leur tête. En effet ce Prince, peu affligé du malheur de son frère avec qui il étoit brouillé, arriva d'Allemagne peu de tems après, & prit le commandement de ce Corps de troupes. Pour ce qui regarde le Duc Charles, on le transporta en Espagne, où il fut détenu prisonnier jusqu'à la paix des Pyrénées.

1654.

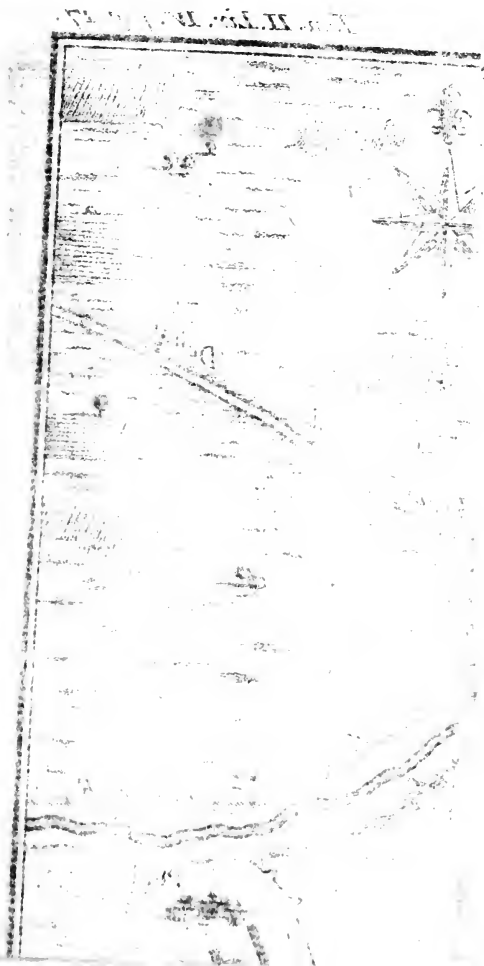
Les François affie-

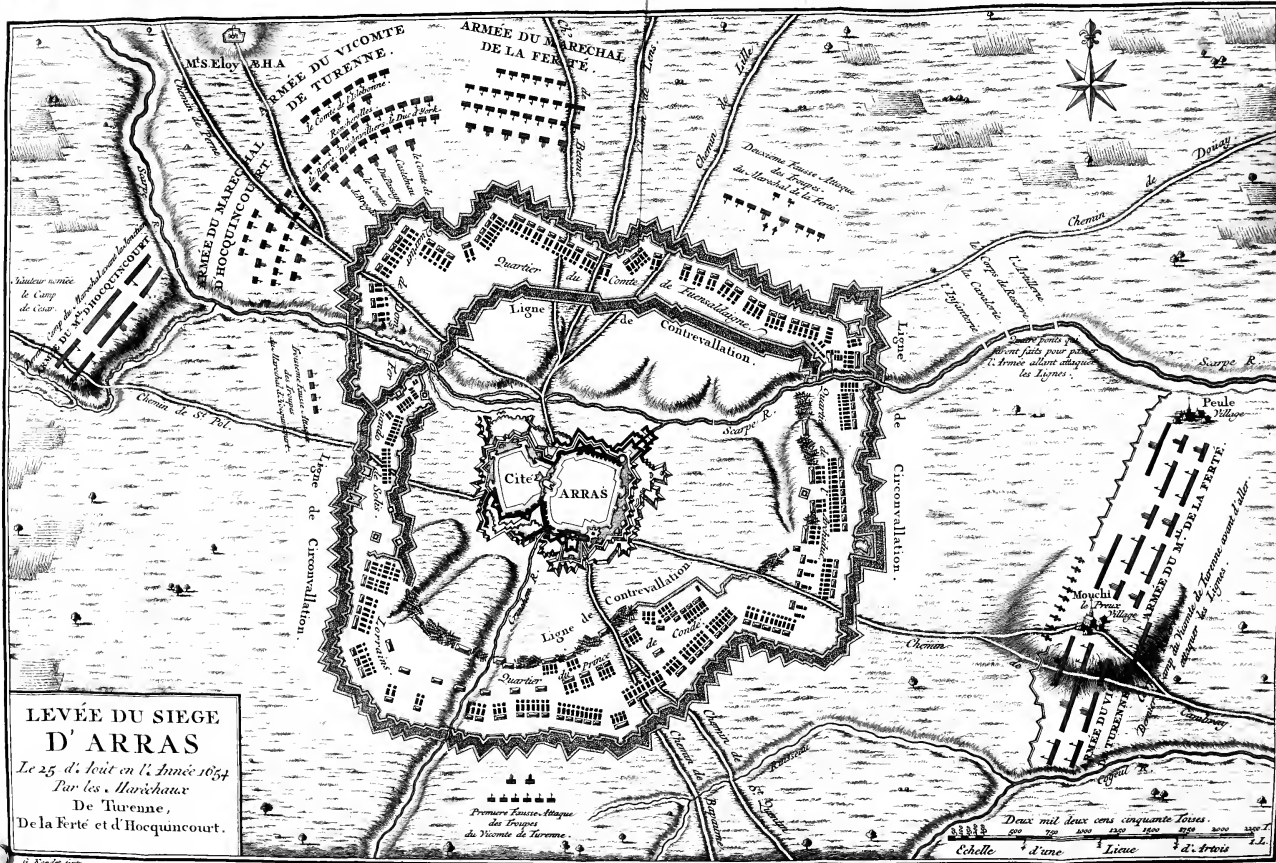
Le Sacre du Roi qui se fit au Printems de l'année 1654, retarda le commencement de la Campagne. Dès que la cérémonie fut

(1) V. Priorato, Liv. IV.

fut achevée, Faber eut ordre de faire le
siège de Sténai & le Vicomte de Turenne

1654





fut achevée, Faber eut ordre de faire le siège de Sténai, & le Vicomte de Turenne fut chargé d'empêcher les ennemis de le secourir. Le Prince de Condé piqué de ce qu'on s'attachoit à une ville qui lui appartenoit, & n'ayant aucune espérance de pouvoir la sauver, engagea l'Archiduc à investir Arras avec une Armée de trente-deux mille hommes : il y fut déterminé par la foiblesse de la garnison. Mondejeu, depuis Maréchal de Schulemberg (1), Gouverneur d'Arras, avoit envoié presque toute sa Cavalerie dans un Camp volant commandé par de Bar, qui devoit couvrir les Places voisines & se jeter dans la première qui seroit menacée. Il ne fut pas possible à de Bar de rentrer dans Arras; & Mondejeu resta avec deux mille cinq cens hommes de pied & cent chevaux. Le Cardinal Mazarin, allarmé de l'entreprise des Espagnols, eut recours au Vicomte de Turenne, & lui offrit de faire lever le siège de Sténai, si les troupes qu'on y emploïoit lui paroïssent nécessaires au secours d'Arras. Le Vicomte ne jugea point à propos d'abandonner Sténai, & marcha vers Arras avec le Maréchal de la Ferté, à la tête d'environ quatorze mille hommes seulement.

1654.

gent Sténai,
& les Espa-
gnols Ar-
ras.

(1) Il avoit été élevé page de Frédéric-Maurice, Duc de Bouillon, frère du Vicomte; & avoit appris son métier sous ces deux grands Capitaines.

1654.

Le Vicomte
te jette du
secours
dans Arras.

14 Juillet.

Les Maré-
chaux de
Turenne
& de la
Ferté
marchent
vers Arras
& se cam-
pent à
Mouchi le
Preux.

Les Généraux envoièrent d'abord trois détachemens de Cavalerie pour se jeter dans la Place. S. Lieu commandoit quatre cens chevaux (1); le Baron d'Esquencourt un pareil nombre; & le Chevalier, depuis Maréchal de Créqui, cinq cens. Ils eurent ordre de marcher par différens endroits, & à une journée de distance l'un de l'autre. En passant par le Camp des ennemis, la moitié de leurs Escadrons furent pris ou contraints de retourner: mais ils entrèrent eux-mêmes dans la Place avec l'autre moitié, avant que les Espagnols eussent achevé leurs retranchemens. Tous les travaux des assiégés se trouvèrent en défense le quatorze de Juillet: quoiqu'ils eussent été traversés plusieurs fois par les assiégés, qui firent avec succès deux ou trois sorties sur les travailleurs.

L'Armée du Roi commandée par les Maréchaux de Turenne & de la Ferté, trop foible pour oser dans un pais découvert se commettre avec des troupes si nombreuses, attendit près de Péronne que les ennemis eussent presque achevé leurs Lignes. Le Vicomte d'ailleurs ne fut pas d'avis qu'on s'approchât d'eux, qu'après avoir pourvu à la subsistance des troupes, de manière qu'en suite on ne pût être obligé par le manque de vivres ou de combattre ou de se retirer;

(1) Daniel de Montmorenci Baron d'Esquencourt

inconvéniens qu'il jugeoit également désavantageux. De Péronne l'Armée fit sept lieues, & campa le premier jour à Sains, entre Cambrai & Arras: le lendemain elle arriva à Mouchi le Preux, village situé à une lieue & demie d'Arras, sur une hauteur qui commande un vallon arrosé d'un côté par la rivière de Scarpe, & de l'autre par celle de Cogeul. Le Vicomte alla lui-même avec de la Cavalerie & des Dragons reconnoître le terrain où l'on devoit camper, & observer, si les ennemis montroient quelque dessein d'attaquer. Les troupes travaillèrent toute la nuit à se retrancher, & se trouvèrent dès le lendemain en état de défense, dans un poste très avantageux, dont le front étoit proportionné à leur nombre. La rivière de Cogeul couvroit la gauche, & la Scarpe un peu plus loin couloit à la droite. Turenne prit son quartier à Mouchi, où étoit la plupart de son Infanterie; le reste avec sa Cavalerie s'étendoit sur deux lignes jusqu'à la rivière de Cogeul. La Ferté avoit pris le sien à la droite au village de Peule, où campoit une partie de son Infanterie; l'autre étoit à Mouchi, & sa Cavalerie s'étendoit aussi sur deux lignes de l'un à l'autre village. Le Corps de réserve se posta derrière le quartier du Vicomte, qui se trouvoit au centre par cette disposition. L'Artillerie étoit placée sur la hauteur de Mouchi, & l'ennemi ne pou-

1654. voit approcher de jour sans en effuier le feu.

Le Vicomte fait couper la communication du Camp Espagnol avec toutes les villes d'alentour.

Le dessein du Vicomte n'étoit pas d'attaquer d'abord les ennemis dans leurs Lignes. Comme il vouloit attendre la prise de Sténai, & renforcer son Armée des troupes qui reviendroient du siège, il se proposa seulement de fermer toute communication entre les villes voisines & le Camp des Espagnols. L'Armée Françoisé étoit placée de manière qu'elle coupoit les vivres du côté de Douai, de Bouchain & de Valenciennes. On envoya sur la gauche le Marquis d'Espence-Beau à Bapaume, pour empêcher les ennemis de rien faire venir de Cambrai. On manda au Comte de Broglio Gouverneur de La Bassée, de venir se poster à Lens sur la droite, avec quinze cens ou deux mille hommes des garnisons d'alentour, pour ôter la communication de Lille (1). Le Comte de l'Islebonne alla avec douze cens chevaux à Perne pour barrer le chemin d'Aire & de S. Omer. L'Armée Espagnole ainsi resserrée de tous côtés, ne put recevoir que de petits convois, où les cavaliers portoient les munitions & les vivres en croupe. Peut être auroit-elle été obligée de lever le siège, si l'on eût pu en même tems se ren-

(1) François de Lorraine, Comte de l'Isle-bonne, fils de Charles de Lorraine II. du nom, Duc d'Elbeuf, & de Catherine-Henriette, fille légitimée de Henri IV.

dre maître de S. Pol, passage qui seul restoit libre. Mais le Gouverneur de Hédin qui en avoit d'abord reçu l'ordre, s'excusa sur la foiblesse de sa garnison; & des accidens imprévus empêchèrent le succès des tentatives que l'on fit immédiatement après.

La tranchée aiant été ouverte le quatorze, les assiégés disputèrent chaque pouce de terrain avec une valeur incroyable; & au bout d'un mois, les Espagnols après avoir perdu près de deux mille hommes, n'avoient pris qu'un ouvrage à corne, dont il falloit s'emparer avant que d'arriver à la contre-scarpe d'une demi-lune qui étoit devant le fossé. Pendant tout ce tems, Mondejeu envoïoit des messagers pour instruire les Généraux de l'état de la Place.

Cependant les Maréchaux de Turenne & de la Ferté voiant que le siège de Sténai tiroit en longueur, & que celui d'Arras avançoit malgré la résistance des assiégés, résolurent enfin d'attaquer les Lignes des ennemis; mais aiant appris que Sténai capituloit, & qu'on alloit leur envoïer les troupes qui en avoient fait le siège, ils jugèrent à propos de les attendre. Deux jours avant l'arrivée de ce renfort, le Vicomte de Turenne accompagné du Duc d'Yorck, du Duc de Joïeuse (1) & de plusieurs jeunes

1654.

Les Espagnols ouvrent la tranchée devant Arras.

Le Vicomte va visiter les Lignes vers le quartier du Prince de Condé.

(1) Louis de Lorraine, Duc de Joïeuse, Grand-Chambellan de France, & Colonel-Général de la Cavalerie, fils de Charles de Lorraine Duc de Guise, & de l'Héritière de Joïeuse.

1654.

Seigneurs, Officiers ou Volontaires, avec un escadron de Gardes, alla reconnoître les Lignes des Espagnols vers le quartier du Prince de Condé, qui détacha d'une hauteur où il étoit le Duc de Wirtemberg avec le Régiment d'Estrées pour les envelopper: ils furent obligés de se retirer, & le Duc de Joïeuse reçut un coup de carabine dans le bras, dont il mourut quelque tems après à Paris. Turenne revint dans son Camp après avoir reconnu que les Lignes étoient trop fortes & trop bien gardées du côté du Prince de Condé, pour oser y faire l'attaque générale qu'on préméditoit.

Les Maré-
chaux de
Turenne &
d'Hocquin-
court se
joignent, &
s'emparent
de S. Pol &
du Mont
S. Eloi.

Le Maréchal d'Hocquincourt, qui après la reddition de Sténai avoit pris le commandement des troupes, marcha en diligence, passa la Somme, & arriva près de Bapaume, d'où s'étant avancé avec sa Cavalerie, il fut joint par Turenne, qui alloit à sa rencontre avec quinze escadrons. Sur l'avis qu'ils eurent dans ce moment qu'il venoit aux ennemis un grand convoi par le chemin de S. Pol, ils marchèrent pour l'enlever; mais le Marquis de Boutteville depuis Marechal de Luxembourg, qui commandoit l'escorte du convoi, aiant été averti, le fit rentrer dans Aire. Les deux Généraux se trouvant dans le voisinage de S. Pol, crurent devoir se saisir d'un poste si important; la garnison fit peu de résistance, capitula & fut faite prisonnière de guerre.

17 Août.

Le lendemain, en revenant au Camp, ils attaquèrent l'Abbaïe du Mont S. Eloi, à une petite lieuë du Camp des ennemis, & obligèrent cinq cens hommes qu'on y avoit postés à se rendre à discrétion. Ils se séparèrent ensuite; le Maréchal alla se camper dans un lieu appelé le Camp de César; & le Vicomte, en retournant à Mouchi le Preux, vint reconnoître les Lignes des ennemis du côté du Nord: il y marcha droit en descendant du Mont S. Eloi, s'en approcha à demi-portée du canon, & les côtoïa toujours à la même distance pendant deux heures entières.

1654.

Les Espagnols, dont les Lignes de circonvallation étoient de deux toises de largeur & de dix pieds de profondeur avec un avant-fossé large de neuf pieds & profond de six, avoient construit des Redoutes & des Fortins d'espace en espace, placé de l'artillerie par-tout, & élevé des épaulements pour se couvrir du canon. Dans le terrain entre la circonvallation & son avant-fossé, ils avoient creusé douze rangs de trous ou puits de quatre pieds de profondeur & d'un pied de diamètre, disposés en forme d'échiquier; & dans les intervalles ils avoient élevé de petites palissades hautes d'un pied & demi, pour arrêter les chevaux. Enfin ils avoient fortifié leur Camp par toutes sortes d'ouvrages, même les moins usités. Dans ces Lignes d'une grande circonférence,

Descrip-
tion des
Lignes des
Espagnols.

1654.

le quartier des Espagnols , commandé par le Comte de Fuenfaldagne , occupoit le Septentrion du côté du chemin de Lens : le Prince de Condé à la tête des François , & le Duc de Wirtemberg avec ses troupes , étoient postés vers le Midi à l'opposite : le quartier de l'Archiduc avec les Allemands & les Flamands , régnoit à l'Orient depuis le chemin de Cambrai jusqu'à la Scarpe : Dom Fernand de Solis avec les Italiens , & le Prince François de Lorraine avec ses troupes , s'étendoient au Couchant depuis Perne jusqu'au Midi.

Le Vicomte va reconnoître les Lignes.

Pendant que le Vicomte de Turenne côtoioit d'affès près les Lignes du quartier de Dom Fernand de Solis , le canon des Espagnols tua plusieurs soldats. Quelques Officiers craignant un danger encore plus grand , après avoir murmuré d'abord , ne purent s'empêcher de représenter au Vicomte , qu'en s'approchant de si près , il exposoit le corps entier de ses troupes à une défaite certaine , si les ennemis prenoient le parti de sortir de leurs Lignes & de l'attaquer. Le Vicomte avoua qu'il n'auroit osé hasarder du côté du Prince de Condé la démarche qu'il faisoit du côté des Espagnols : mais que sur la connoissance qu'il avoit de l'excès de leur circonspection , il étoit sûr qu'à son approche Dom Fernand n'oseroit rien entreprendre de son chef , qu'il enverroit au Comte de Fuenfaldagne , Généralissime Espagnol , pour demander ses ordres ; que le

Comte iroit lui-même en parler à l'Archiduc; que l'Archiduc ne manqueroit pas de faire prier le Prince de Condé de venir délibérer dans un Conseil; que pendant ces consultations entre tant de personnes différentes, on auroit le loisir de reconnoître les Lignes & de se retirer (1). Tout se passa comme il l'avoit prévu, & les Espagnols ne conclurent qu'il falloit l'attaquer, que lorsqu'il n'étoit plus tems.

Le Gouverneur d'Arras manda bientôt après aux Généraux François, qu'il ne lui restoit plus que fort peu de poudre, & que s'il n'étoit promptement secouru, il seroit forcé de capituler. Dans le même tems, le Marquis de Boutteville sortit d'Aire avec le convoi, passa par le chemin de Douai, & entra dans les Lignes à la tête de sa Cavalerie, par la faute d'un Officier qui n'en donna point avis. Ces nouvelles devoient hâter l'attaque des Lignes. Il y a cependant bien de l'apparence qu'on ne s'y seroit jamais déterminé, sans le Vicomte. Le Duc d'York & le Comte de Broglie étoient de même avis que lui: mais la plupart des au-

1654.

Opposition
du Maré-
chal de la
Ferré à l'at-
taque des
Lignes.

(1) Ce détail est copié d'après les Mémoires du Duc d'York. Si le Prince n'a point trop chargé le portrait qu'il fait ici & ailleurs de la lenteur des Espagnols, nous devons reconnoître aujourd'hui qu'il y a une grande différence entre les troupes d'Espagne conduites par les Généraux de ce tems là, & les rapides Conquêteurs des deux Siciles.

1654.

tres Généraux, guidés par des intérêts particuliers, faisoient envisager cette entreprise comme une action téméraire. Le Maréchal d'Hocquincourt & ses Officiers proposèrent de ne faire qu'une simple tentative, pour sauver l'honneur de l'Armée Française. La Ferté envoya à Turénne un Trompette, qui entrant brusquement dans la tente pendant qu'il étoit à table avec plusieurs Officiers, osa faire en sa présence une description des Lignes, capable d'intimider ceux qui l'écoutoient. De pareils moïens ne servirent qu'à affermir le Vicomte dans sa résolution: il ne cessa de représenter aux Généraux, qu'une tentative, au-lieu de sauver leur réputation, produiroit un effet tout contraire; qu'on les blâmeroit avec justice d'avoir sacrifié inutilement les soldats; qu'en agissant sérieusement avec plusieurs bataillons de front, on trouveroit sûrement quelque endroit plus foible par où les troupes repoussées ailleurs pourroient percer; qu'en attaquant de nuit, aucun quartier des ennemis n'oseroit quitter son poste, & que chacun craignant pour soi ne secoureroit tout au plus que son plus proche voisin, jusqu'à ce que le jour seroit venu. Il ne perdit aucune occasion de s'entretenir avec les Officiers de la manière dont il faisoit faire l'attaque, de la résistance qu'ils y rencontreroient & des expédiens nécessaires pour la surmonter. Il leur recommandoit

sur-tout de tenir les soldats ensemble & en bon ordre, quand ils seroient entrés dans les Lignes, afin qu'ils ne s'égarassent pas dans l'obscurité; d'observer en avançant une exacte discipline, sans leur permettre de se séparer pour courir au pillage; enfin de ne pas aller d'abord droit à la ville, mais de marcher le long de la Ligne, & d'en chasser les ennemis avant que de secourir les amis (1).

La Cour alors à Péronne envoïa un ordre d'attaquer, & le jour fut fixé au vingt-quatre d'Août, veille de S. Louis. Il fut déterminé que le principal effort se feroit contre le quartier de Dom Fernand de Solis & la partie la plus voisine de celui de Fuenfaldagne, comme les endroits les plus foibles & les plus éloignés du Prince de Condé; & qu'il y auroit en même tems trois fausses attaques, l'une du côté de Condé, l'autre à la partie la plus reculée du quartier de Fuenfaldagne, & la troisième à celui du Duc François de Lorraine. Le soldat se pourvut de fascines, de claies & de tous les instrumens nécessaires pour une semblable entreprise; on fit des prières publiques à la tête de chaque bataillon & de chaque escadron; au coucher du soleil les Armées commencèrent à traverser la Scarpe sur quatre ponts; on ne laissa point

La Cour
envoïe un
ordre d'at-
taquer les
Lignes &
l'on y
marche.

(1) Mém. MSS. du Duc d'Yorck.

1654:

de troupes au Camp pour garder le bagage, qui devoit suivre après le soleil levé ; les pionniers alloient à la tête de chaque bataillon ; chaque cavalier portoit devant lui deux fascines , & les mousquetaires cachotent soigneusement leurs mèches allumées. La marche se fit dans le silence & avec tant d'ordre & d'exactitude , qu'on se rendit précisément au lieu & au moment où l'on devoit joindre les troupes d'Hocquincourt, qui n'étoient pas encore arrivées. La lune qui jusques-là avoit éclairé, se coucha ; le tems s'obscurcit, & il s'éleva du Camp des ennemis un vent qui les empêchoit d'entendre aucun bruit. Turenne & la Ferté, sans attendre d'Hocquincourt, firent tourner leurs troupes à gauche & marchèrent sur un grand front droit aux Lignes, dont ils étoient environ à demi-lieuë.

Disposition
des
attaques.

Le Vicomte de Turenne partagea également les huit Lieutenans-Généraux qui commandoient sous lui, entre la Cavalerie & l'Infanterie, le Comte de Broglio menoit les régimens de Picardie & des Gardes Suisses sur la droite ; Du Passage, les bataillons de la Feuillade au centre ; & le Comte de Castelnau, ceux de Du Pleffis & de Turenne à la gauche. La Cavalerie qui devoit les soutenir montoit à vingt-quatre escadrons. De Bar étoit à l'aîle droite, le Duc d'Yorck à la gauche, & d'Eclinvilliers

au centre. Roncherolles à la tête de trois bataillons conduisoit un Corps de réserve d'Infanterie, & le Comte de l'Isle-bonne un autre de Cavalerie. Le Maréchal de la Ferté, posté sur la gauche de Turenne vis-à-vis les confins des quartiers de Dom Fernand & de Fuenfaldagne, avoit une ligne de six bataillons, deux lignes de Cavalerie derrière, & plusieurs escadrons de réserve. La droite devoit être occupée par le Maréchal d'Hocquincourt avec quatre bataillons de front, soutenus d'une ligne de Cavalerie, ensuite d'une seconde ligne d'Infanterie & de quelques escadrons.

A deux cens pas des Lignes, les mèches dont le feu étoit excité par le vent, & dont la lueur redoubloit par l'obscurité, étant tout à coup découvertes, formèrent une espèce d'illumination qui fut le premier avertissement qu'eurent les ennemis. Ils tirèrent aussi-tôt trois coups de canon, & allumèrent des fallots le long de la circonvallation. Cependant les fantassins de la première ligne de Turenne passoient l'avant-fossé, couvroient les puits, attachoient les palissades, & éprouvant moins de résistance qu'ils n'avoient craint d'abord, venoient déjà au second fossé : quelques-uns même avant qu'il fût comblé le franchirent, & Fisica, Capitaine du régiment de Turenne, planta sur le parapet le drapeau de sa compagnie, en criant VIVE TU-

L'attaque
des Lignes.

1654.

RENNE. (1) Il n'en falloit pas moins pour rassurer le reste des bataillons, qui dans une plus grande méfiance encore, n'osoit approcher. Tous alors s'animèrent également, les cinq bataillons percèrent en plusieurs endroits, & fraièrent le chemin à la Cavalerie. L'attaque du Maréchal de la Ferté n'avoit pas été si heureuse, ses soldats, dont la plupart ne put aborder le second fossé, furent vivement repoussés par les Espagnols à qui ils avoient affaire, & ne purent ensuite pénétrer dans les Lignes qu'à la faveur des troupes de Turenne. D'Hocquincourt, qui n'arriva qu'à la fin de la nuit, trouvant l'ennemi dans la consternation, se fit aisément passage, & entra du quartier de Dom Fernand dans celui du Duc François. Les Italiens & les Lorrains forcés presque par-tout, abandonnèrent leurs retranchemens & portèrent le désordre & l'épouvante dans les autres quartiers. Le jour commençoit à poindre, & le seul Condé aiant traversé le quartier de l'Archiduc, à qui il dit de songer à la retraite, marcha avec la Cavalerie qu'il put ramasser pour arrêter la fougue des François. Il tomba d'abord sur ceux qui s'étoient abandonnés au pillage, battit ensuite le Maréchal de la Ferté qui descendit inconsidérément d'une hauteur; mais n'osa le pousser,

(1) Vie MS. de l'Abbé Ragueneau.

voïant un corps de troupes qui étoit venu occuper le poste que le Maréchal avoit quitté, & se retira sur une colline voisine, se proposant dès que son Infanterie l'auroit joint, d'aller attaquer ce corps qu'il voïoit sur la hauteur. Turenne (car c'étoit lui-même) y avoit rassemblé ce qu'il avoit pu de troupes, & y fit ensuite amener du canon : le feu de cette artillerie arrêta l'Infanterie que Condé faisoit marcher à lui, & la découragea tellement, que ce Prince malgré tous ses efforts fut obligé de céder; d'autant plus que dans le même tems, Castelnau qui étoit entré dans Arras en resortit avec Mondejeu & toute la Cavalerie de la Place (1).

Condé & Turenne, sans avoir été avertis qu'ils fussent en présence, se devinèrent mutuellement par leur manœuvre; le Vicomte jugea que Condé étoit présent, parce que tout autre auroit poussé imprudemment les troupes de La Ferté qui étoient battues. Le Prince crut de son côté que Turenne étoit sur la hauteur, & n'osa l'attaquer. Le Vicomte, satisfait d'avoir forcé le Prince à quitter son poste, ne jugea pas à propos de le poursuivre. Le Marquis de Bellefond eut moins de discrétion; il attaqua l'arrière-garde du Prince pendant qu'elle passoit la Scarpe : mais reçut très vi-

(1) *Vie de Condé.*

1654.

vement, il fut obligé de se retirer avec perte. Condé traversa la rivière, sortit de ses retranchemens, rallia ses troupes écartées & marcha en bon ordre à Cambrai. Les autres Généraux ennemis suivirent son exemple. L'Archiduc & le Comte de Fuenfaldagne se sauvèrent avec un escadron ou deux, & prirent la route de Douai au travers des bagages de l'Armée de France. Léopold fut reconnu, & auroit été fait prisonnier si l'on avoit laissé quelques troupes au Camp de Mouchi le Preux.

Le Comte
de Marfin
fort aussi
des Lignes.

Le Maréchal d'Hocquincourt qui étoit entré dans les Lignes avec sa Cavalerie, n'avoit trouvé d'obstacle qu'en arrivant au ruisseau qui séparoit le quartier de Lorraine de celui de Condé. Il y avoit rencontré le Comte de Marfin à la tête de plusieurs escadrons, qui défendirent si bien le passage, que la plupart de l'Infanterie de ce quartier eut le loisir de se sauver. Marfin se retira en bon ordre, sortit des Lignes & joignit le Prince de Condé dans le tems qu'il rallioit ses troupes.

Ce qui se
passa aux
trois fauf-
ses attaques.

Ceux qui commandoient les deux fausses attaques faites par les troupes des Maréchaux de la Ferté & d'Hocquincourt, suivirent exactement leurs ordres, réussirent dans leur entreprise, & s'enrichirent du butin qui se trouva dans les quartiers des Espagnols & des Lorrains. Traci qui commandoit la troisième fausse attaque avec les troupes du Maréchal de

Tu-

Turenne, ne fut pas si heureux : il marcha vers les quartiers du Prince de Condé à l'opposite de celui de Dom Fernand, & demeura dans un fond suivant les ordres qu'il avoit reçus, en attendant qu'on eût commencé l'attaque générale : mais l'éloignement & le vent l'ayant empêché d'entendre le bruit de ce qui se passoit dans le Camp, il n'en fut instruit qu'à la pointe du jour par la retraite des ennemis.

1654.

La perte fut très légère du côté de l'Armée du Roi ; Turenne reçut une contusion d'un coup de mousquet ; le Comte de Broglio eut la cuisse cassée d'une balle ; peu d'Officiers subalternes moururent ; il n'y eut que trois ou quatre cens soldats qui restèrent sur la place. Les ennemis perdirent près de trois mille hommes qui furent tués ou faits prisonniers ; on leur prit soixante-trois pièces de canon, deux mille chariots, neuf mille chevaux, tous les équipages des Officiers & les bagages de l'Armée entière.

Perte des
Espagnols.

Ce fut pendant ce siège que le Maréchal de la Ferté aiant trouvé un Garde du Vicomte hors du Camp, lui demanda comment il avoit osé sortir des Lignes, & sans attendre la réponse, s'avança sur lui & le battit rudement. Le Vicomte, à qui le Garde tout en sang vint se présenter, lui dit : *Il faut que vous aïés manqué à votre devoir, pour avoir obligé Mr. le Maréchal à vous*

Modéra-
tion du
Vicomte.

1654. *traîter de la sorte, & le renvoia aussi-tôt par le Lieutenant de ses Gardes qu'il chargea de dire au Maréchal de la Ferté „ qu'il lui „ faisoit excuse de ce que cet homme lui „ avoit manqué de respect, & qu'il le re- „ mettoit entre ses mains pour en faire tel- „ le punition qu'il lui plairoit.”. Toute l'Armée fut étonnée, & le Maréchal lui-même surpris, s'écria : *Cet homme sera-t-il toujours sage, & m'i toujours fou ?**

Le Vicomte de Turenne resta seul Chef de l'Armée.

Les nouvelles de la levée de ce siège se répandant de près & de loin, excitèrent l'admiration de tous ceux qui les apprirent. Plusieurs Princes d'Allemagne & les Généraux les plus distingués en Europe écrivirent au Vicomte pour le féliciter, particulièrement le Landgrave de Hesse (1). Après le siège, le Duc d'York fut envoyé avec deux mille chevaux à Péronne, où étoit la Cour, pour l'escorter à Arras : elle y resta quelques jours, & l'Armée campa dans les Lignes des ennemis, où elle trouva une grande abondance de fourage. Le dernier jour d'Août les François marchèrent vers Cambrai : la Cour étant retournée à Péronne, les Maréchaux de la Ferté & d'Hocquincourt suivirent le Roi, & le Vicomte de Turenne resta seul pour commander l'Armée.

6 Septem-
bre.

Le six de Septembre, le Vicomte marcha

(1) Voici les Preuves No. VIII. Liv. IV.

vers le Quénoi, dont la garnison étoit foible, & dont les Espagnols avoient démoli les ouvrages extérieurs. Il s'en empara le lendemain; & après avoir ordonné de rétablir les anciennes fortifications & d'en faire de nouvelles, il alla assiéger Binches & l'emporta: il y resta jusqu'au vingt-deux, & retourna ensuite au Quénoi pour en faire remplir les magasins. Dans ces marches & contremarches il donna plus d'occupation aux Lieutenans-Généraux qu'à l'ordinaire, pour prévenir toute surprise de la part des Espagnols qui avoient rassemblé les débris de leur Armée sous le canon de Mons, pour couvrir Bruxelles. Il y avoit toujours trois Lieutenans-Généraux en exercice; l'un marchoit avec la Cavalerie à l'avant-garde, l'autre conduisoit l'Infanterie, & le troisième menoit la Cavalerie de l'arrière-garde. Il leur ordonnoit en arrivant aux ruisseaux, de faire passer la Cavalerie sur la droite & sur la gauche, en mettant l'Infanterie au milieu; les bagages partoient à la pointe du jour, escortés de six ou huit escadrons; l'avant-garde suivoit avec le gros canon, & le reste de l'artillerie étoit à l'arrière-garde. L'Armée marchoit de manière qu'elle pouvoit à tout moment se ranger en bataille sans confusion. Quand on arrivoit à quelque défilé, l'arrière-garde faisoit volte-face avec ses pièces de campagne, pendant que l'avant-garde marchoit; celle-ci étant passée

1654.

Le Vicomte prend le Quénoi & Binches.

1654.

faisoit aussi volte-face & laissoit un espace suffisant aux troupes qui la suivoient pour se mettre en bataille : elles restoient dans cet ordre jusqu'à ce que tout eût défilé : alors l'Armée entière s'ébranloit en même tems , pour continuer sa marche. Le Vicomte prenoit toutes ces précautions , parce qu'il appréhendoit qu'on ne l'attaquât : en effet , le Prince de Condé s'approcha de lui à la tête de quarante escadrons , & le suivit long-tems à la portée du canon jusqu'à un passage près de Maubeuge ; mais voyant la promtitude avec laquelle les troupes Françoises se retournoient & le bon ordre qu'elles gardoient , il rebroussa chemin , & ne les harcela plus. Le Maréchal de Turenne resta au Quênoi jusqu'à la fin de Septembre , marcha ensuite vers le Cambresis , demeura quelques semaines sur la frontière , & après avoir pris & démoli quelques Châteaux des environs , il renvoia ses troupes dans leurs quartiers , & alla lui-même à Paris , où sa présence devenoit nécessaire.

Le Cardinal de Retz
s'échappe
de prison
& passe en
Italie.

Les discordes civiles alloient être rallumées par les intrigues du Cardinal de Retz : un accident imprévu arrêta tout à coup l'incendie. Le Coadjuteur qui avoit été transféré du Château de Vincennes à celui de Nantes , aiant trouvé le moïen de s'échapper , prit la poste pour arriver promptement à Paris , se montrer au peuple dans les Halles , & faire de nouvelles barricades ; mais en ga-

loppant dans un Fauxbourg de Nantes, il mit le pistolet à la main pour tirer sur une Garde qui le poursuivoit, son cheval se cabra & s'abattit, le Cardinal tomba, se démit l'épaule, & ne pouvant plus continuer sa route, il se cacha dans un tas de foin. La noblesse du voisinage s'étant soulevée en sa faveur, il se sauva à Belle-Ile, changea d'habit, se mit dans une barque de pêcheurs, aborda en Espagne à S. Sebastien, & de là se rendit à Rome, où le Pape Innocent X le reçut avec joie & avec distinction.

1654.

(1) L'éloignement de Retz étoit d'autant plus favorable à la Cour, que pendant l'Hiver on fut menacé de voir renaître les troubles, au sujet de la fabrication d'une nouvelle monnoie. Pour en faire vérifier l'Edit, Louis XIV tint son Lit de Justice au Parlement: mais bientôt après, les Chambres s'assemblèrent pour recevoir & examiner cet Edit, sous prétexte que la présence du Roi avoit ôté la liberté des suffrages. Le souvenir du passé faisant appréhender ces délibérations, le Roi vint le matin au Palais accompagné de toute sa Cour, & s'étant mis sans aucun appareil dans son Lit de Justice, défendit au Parlement de se mêler des affaires publiques, se leva brusquement, & sortit sans vouloir entendre

1655.

Le Vicomte prévient de nouvelles dissensions.

20 Mars.

15 Avril.

(1) Voyés les Mém. de Monglat de cette année.

1655. aucune harangue. Malgré cette défense, le Parlement vouloit se rassembler & les esprits s'aigriſſoient tous les jours. Le Cardinal eut recours à la ſageſſe du Vicomte de Turenne, qui avoit acquis une haute réputation dans les Conſeils, auſſi bien que dans la Guerre. Le Vicomte alla chés le Premier-Préſident, lui peignit d'une manière touchante toutes les horreurs des guerres civiles, le feu de la diſcorde fumant encore, & le danger d'en rallumer la moindre étincelle: on l'écouta avec les égards dûs à ſon rang & à ſon mérite perſonnel: les esprits ſe calmèrent, & les diſſenſions naiſſantes furent étouffées.

Le Vicomte prend Landrecies.

Au mois de Juin, le Roi ſe rendit à La Fère, où il attendit que ſon Armée fût entrée dans le Hainaut pour y entreprendre quelque ſiège de conſéquence. La priſe de Landrecies étoit néceſſaire pour la conſervation du Quênoi: ces deux villes ouvroient la route aux François dans les Païs-Bas des Eſpagnols. L'Armée de Turenne & celle de La Ferté ſ'étant réunies près de Guiſe, elles marchèrent vers Landrecies, & l'investirent le dix-huit de Juin: on travailla avec tant de diligence à la circonvallation, qu'elle fut achevée dans cinq jours, & le Camp pourvu de vivres pour un mois. Le Prince de Condé, qui avoit la principale direction de l'Armée de Flandre, vint ſe poſter à Vadencourt près de Guiſe,

pour couper les vivres aux assiégeans , & envoïa piller la Picardie : mais comme il n'occupa ce poste que le septième jour après que la Place fut investie, tous ses efforts devinrent inutiles. Turenne continua le siège, & la prise de Landrecies prépara tous les succès jusqu'à la paix des Pyrénées.

(1) Les Partis que le Prince envoïa en Picardie jusqu'à Ribemont, donnèrent beaucoup d'allarmes à la Cour. Le Roi n'avoit auprès de lui que deux compagnies du régiment des Gardes, & les Espagnols auroient pu facilement l'enlever : mais ils perdirent encore cette occasion, faute de prévoyance ; le jeune Monarque quitta La Fère à la hâte & se retira à Laon. La tranchée aïant été ouverte devant Landrecies , il y eut deux attaques, l'une de Turenne & l'autre de La Ferté. Les travaux furent continués avec tant de vigilance & si peu de perte que le dix-septième jour les mines jouèrent aux deux bastions de la Place, & celle du Vicomte y fit la plus grande brèche. Le Gouverneur capitula à des conditions honorables, & la garnison fut conduite à Valenciennes.

L'Armée des assiégeans resta encore quelques jours à Landrecies pour combler les Lignes & réparer les brèches, & les Espagnols se retirèrent entre Mons & Valen-

1655.

1 Juillet.

Le Vicomte passe la Haine & l'Escaut, pour atta-

(1) Monglat, Mém. de cette année, page 84.

1655.

quer les
Espagnols.

ciennes derrière la Sambre & l'Escaut, parce qu'ils ne se crurent pas en état de risquer une bataille. Loin de pouvoir faire une nouvelle irruption en France, ils furent réduits à n'avoir d'autre vue que d'observer les mouvemens du Vicomte, & d'empêcher qu'il ne fît quelque autre siège. Le Roi joignit l'Armée à Guise, se mit à la tête de ses troupes, entra dans le Hainaut & descendit le long de la Sambre jusqu'à Thuin ville du païs de Liège. Il passa ensuite ce fleuve, s'avanca jusqu'à Bavai, & voulut entrer dans le cœur du païs en traversant la rivière de Haine qui coule au milieu du Hainaut, & lui donne son nom. Après avoir fait reconnoître les passages, on fut que les ennemis avoient fait de grands retranchemens, & construit de distance en distance des Redoutes & des plateformes qui régnoient le long de la rivière, depuis S. Guislain jusqu'à Condé. La difficulté de forcer ces travaux étoit augmentée par celle d'approcher de la rivière dans un païs rempli de fossés & facile à inonder, où il n'y avoit qu'une chaussée qui conduisoit au pont de la Haine. On tint en présence du Roi un Conseil où se trouvèrent le Cardinal Mazarin, le Duc d'Yorck, les Maréchaux de Turenne, de la Ferté, de Ville-roi, de Gramont & du Pleffis-Praslin. Le Ministre aiant remontré avec éloquence combien il seroit glorieux de passer la ri-

vière à la vuë d'une Armée formidable, on alloit prendre la résolution de forcer le pont: le Vicomte s'y opposa, en fit voir les difficultés, & proposa un expédient plus sûr. Comme il connoissoit parfaitement le païs, il représenta qu'en traversant l'Escaut un peu au-dessous de Bouchain, laissant Valenciennes sur la droite, & repassant la même rivière à Condé, on pourroit prendre les ennemis en flanc, rendre tous leurs retranchemens inutiles, & les obliger de quitter leur poste sans hazarder la vie des soldats. Après avoir ramené le Cardinal & tous les Généraux à son opinion, l'Armée marcha de Bavai à Bouchain; & sur les avis qu'en eurent les ennemis, ils décampèrent, pour s'approcher de Valenciennes. Le Prince de Condé s'opposa d'abord à cette marche: mais voïant qu'il ne pouvoit arrêter les Généraux Espagnols, il protesta qu'il ne quitteroit pas son poste sur la Haine, s'ils ne lui promettoient de défendre vigoureusement celui de l'Escaut. Après l'avoir promis, ils passèrent la rivière à Valenciennes, & allèrent camper près de S. Amand dans un poste avantageux, la ville à leur gauche, des bois à leur droite, & devant eux une vieille Ligne sur le Mont Azin. L'Armée du Roi continua sa route vers Neuville, où elle passa l'Escaut, & marcha aux ennemis, après avoir laissé des troupes pour assurer les bagages contre les

1655.

courfes de la garnifon de Bouchain. A un lieuë du Camp des Efpagnols, Turenne fit alte pour attendre fon artillerie, & alla lui-même les reconnoître. Aiant examiné ce poſte, il jugea qu'ils vouloient le défendre, & ordonna à Caſtelneau de partir en diligence avec fon Camp volant, compoſé d'environ douze eſcadrons & trois bataillons, pour ſe placer ſur la droite des ennemis, vers le grand chemin de S. Amand, & pour tâcher de les attaquer en flanc, tandis qu'il les attaqueroit lui-même en front. A peine Caſtelneau fut-il arrivé dans l'endroit marqué, qu'il ſ'aperçût que les Eſpagnols ſe retiroient vers Condé, il en fit avertir le Vicomte, qui lui manda de tomber ſur leur arrière-garde, & de lui donner ainſi le tems de venir avec le corps de l'Armée. Auffi-tôt que l'Archiduc & le Comte de Fuensaldagne furent que le Maréchal de Turenne avoit paſſé l'Eſcaut, & qu'il marchoit à eux, ils ſe repentirent des promeſſes qu'ils avoient faites au Prince de Condé, & abandonnèrent leur nouveau poſte ſans le conſulter. Le Prince en eut le premier avis par un Aide de Camp, qui vint lui dire que l'Archiduc ſe retiroit, & qu'il le prioit de couvrir la retraite, quoique ce fût le tour des Eſpagnols de faire l'arrière-garde ce jour-là. C'eſt ainſi que pendant tout le cours de cette guerre, les retardemens ou la précipitation, la timidité ou le peu d'ha-

bileté des Généraux Espagnols déconcertèrent les mesures du Prince de Condé.

Ce Prince auroit été réduit à de grandes extrémités, si Castelnau avoit suivi les ordres qu'il avoit reçus; au-lieu d'attaquer les ennemis qu'il atteignit au pont de Beuvrage, il se laissa amuser par quelques Officiers du Prince de Condé, qui demandèrent à lui parler; il y consentit & fit alte pour quelque tems: pendant qu'ils se complimentoient, le Prince de Condé hâta sa marche, & Castelnau fut la dupe de sa politesse. L'Armée ennemie gagna l'Escaut, le traversa, se rangea en bataille de l'autre côté, rompit les ponts, & s'avança le même jour vers Tournai.

Le Vicomte de Turenne arriva quelque tems après, & Castelnau lui fit un récit ingénu de ce qui s'étoit passé. Saint Lieu, Colonel, l'assura que les ponts aiant été rompus avec trop de précipitation, les derniers escadrons du Prince avoient passé la rivière à la nage. L'Armée Française campa à Frane, près de Condé, & le Vicomte envoya la même nuit au Cardinal, qui étoit au Quénoi avec le reste de la Cour, une relation de ce qui s'étoit passé. La lettre fut interceptée, & le Prince de Condé fut vivement blessé d'un récit qui sembloit attaquer la prudence de sa conduite. Turenne cependant n'y parloit presque point de lui-même; il n'appuioit pas sur le mauvais par-

1655.

Faute du
Comte de
Castelnau.

Démêlé
entre le
Vicomte &
le Prince
de Condé.

1655.

ti que les Espagnols avoient pris, de venir d'abord au-devant de lui, pour se retirer ensuite contre toutes les règles de l'Art; ni sur la confusion avec laquelle ils abandonnèrent les postes les plus avantageux & toutes les rivières, avec une Armée qui n'étoit pas inférieure à la sienne: il assuroit qu'on avoit fait l'une & l'autre de ces fautes malgré le Prince de Condé, il insistoit seulement sur l'embarras où les Espagnols avoient mis ce Prince, en l'obligeant de couvrir la retraite ce jour-là, & ajoutoit que sans la faute de Castelnau il auroit pu tomber sur l'arrière-garde de Condé, dont quelques escadrons avoient passé l'Escaut à la nage. Malgré tous ces ménagemens, le Prince lui envoya un Trompette avec une lettre fort piquante: il adressa aussi à quelques Officiers de l'Armée du Roi une espèce de Manifeste, où il rendoit raison de sa conduite, & se plaignoit amèrement du Vicomte. Le Maréchal de Turenne reçut la lettre en présence de plusieurs Officiers, & la leur montra aussi-tôt; mais croiant pouvoir se dispenser d'y faire réponse, il se contenta de dire au Trompette, *qu'il le feroit punir, s'il lui apportoit de semblables lettres à l'avenir.* Ces deux Généraux ne se traitèrent plus pendant toute la guerre avec les mêmes égards qu'ils avoient observés jusqu'alors, & ne se réconcilièrent

pleinement qu'à la conclusion de la paix des Pyrénées.

On travailla le lendemain à construire des ponts au-dessus de la ville de Condé, pour en faire le siège. Les murailles de la Place ne valoient guères mieux qu'un retranchement de Camp : mais la force de la garnison suppléoit à la foiblesse des remparts. La moitié des troupes fut d'abord employée au siège, pendant que Turenne & La Ferté le couvroient avec le reste de l'Armée. La première nuit on trouva tant de résistance, que les deux Maréchaux furent obligés de venir eux-mêmes pousser une des attaques ; on les continua avec tant de vigueur que la ville se rendit le 3^{me} jour de la tranchée ouverte ; & la garnison composée de près de deux mille hommes fut conduite à la première Place voisine. Comme l'Armée du Roi étoit fort avancée dans le païs ennemi, les Espagnols incertains de ses projets, garnirent de troupes toutes leurs villes, affoiblirent par-là leur Armée, & n'osèrent approcher en corps : il leur arriva ce qui arrive ordinairement après une suite de mauvais succès ; ils craignirent plus qu'ils ne devoient, & prirent des précautions contre l'impossible même. Après la prise de Condé, l'Armée du Roi marcha droit à S. Guislain, situé dans un païs fort plat, & arrosé par la rivière de Haine. Les ennemis inondèrent le terrain, enforte que l'on ne put y

1655.

Prise des
villes de
Condé &
de S.
Guislain.

1655.

12 Octob.
22 dudit.Trahison
du Maré-
chal d'Hoc-
quincourt
déconcertée
par le Vi-
comte.

creuser de circonvallation ; les approches n'étoient, à proprement parler, que des blindes de fascines : ce qui n'empêcha pas la Place d'être emportée en trois jours, avec très peu de perte de la part des François. Le Vicomte aiant mis plus de quatre mille hommes de pied dans les villes conquises ; achevé les fortifications de Condé & de St. Guislain, rempli les magasins de toutes sortes de provisions & consommé tous les fourrages des environs, marcha le douze d'Octobre à Barlaimont, le vingt-deux à l'Abbaïe de Marolles, & vers le commencement de Novembre à Ribemont : là, il reçut ordre de quitter l'Armée & de venir joindre la Cour, à Compiègne, pour une affaire importante.

Le Maréchal d'Hocquincourt, piqué contre le Cardinal, qui après lui avoir ôté le commandement de l'Armée, ne l'avoit presque point employé depuis le siège d'Etampes, & devenu dans son loisir amoureux d'une Dame de la première qualité qui réveilla ses ressentimens, se laissa engager dans le parti des Espagnols ; sur les offres que le Prince de Condé lui fit d'une somme de quatre cens mille écus & de la Lieutenance Générale de la Flandre, s'il vouloit livrer Ham & Péronne dont il étoit Gouverneur. Le Vicomte de Turenne, en arrivant à Compiègne, délibéra avec le Cardinal sur les moïens qu'il falloit prendre pour empê-

cher le Maréchal d'introduire les ennemis dans ces deux Places importantes. Le Cardinal panchoit à faire approcher l'Armée de Péronne : mais le Vicomte lui représenta que cette démarche poufferoit peut-être d'Hocquincourt à quelque parti violent, & conseilla d'essayer un accommodement. La négociation dura quinze jours, pendant lesquels d'Hocquincourt donnoit des audiences séparées aux Envoies du Roi & à ceux d'Espagne, sans cacher ni aux uns ni aux autres ce que chacun lui offroit, comme s'il eût été permis de choisir. Mazarin voioit impatiemment la Cour réduite à traiter avec un qui arboroit l'étendart de la révolte : mais l'Armée Espagnole s'étoit avancée jusqu'à Cambrai ; le Prince de Condé avec ses troupes étoit à deux lieuës de Péronne, & son parti commençoit à se ranimer dans Paris : s'il fût devenu maître des deux villes qu'on vouloit lui livrer, les discordes civiles se seroient peut-être renouvelées ; & le Roi, loin de continuer ses conquêtes dans les Païs-Bas, auroit été obligé de ramener la guerre dans le cœur du Roïaume : une situation si critique demandoit de grands ménagemens. Turenne, comme un autre Fabius, sauva la Patrie en temporisant, & porta Mazarin à terminer sans violence une affaire qui auroit pu avoir des suites funestes, si l'on s'y étoit pris autrement. Enfin le Traité fut conclu : le Maréchal d'Hoc-

1655.

quincourt sortit de Péronne , se démit de son Gouvernement en faveur de son fils , & se retira chés lui avec deux cens mille écus. Le Prince de Condé retourna promptement joindre l'Armée Espagnole sur la Sambre; & comme on appréhendoit qu'il n'attaquât les villes conquises en se retirant, le Vicomte revint à l'Armée & s'avança jusqu'auprès de S. Quentin: mais le Prince n'aïant rien entrepris, le Roi & le Cardinal se rendirent à Paris vers le commencement de Décembre, & le Vicomte s'y rendit aussi, dès qu'il eut envoyé l'Armée dans ses quartiers d'hiver. Ce fut alors qu'on mit, par les conseils de Turenne, la Cavalerie dans les villages, & que l'on païa pour la première fois, sur les Tailles, vingt sols par jour à chaque cavalier, on épargnoit la dépense des rémises de l'argent, & l'on empêchoit les non-valeurs; les troupes se faisoient païer elles-mêmes sur les lieux; les cavaliers dispersés dans les hameaux leur servoient de sauve-gardes, & ils y dépensent une bonne partie de leur solde; les païsans labouroient avec plus d'assurance; &, contre l'opinion commune, plusieurs endroits de la campagne se raccommoquèrent par ce nouvel établissement.

Le Prince
François
de Lorrain
se avec ses

Quand toutes les troupes furent en quartier, le Duc François de Lorraine voïant qu'on ne parloit point de mettre son frère en liberté, & que tous les Officiers de son
Ar-

Armée murmuroient contre le Roi d'Espagne, qui tenoit leur maître prisonnier, rassembla ses Lorrains dans un seul Corps, & marcha vers la frontière de Picardie, d'où il fit savoir qu'il venoit se mettre au service du Roi. Louis XIV traita avec lui, à condition que les troupes Lorraines prêteroiient serment de fidélité à la France, pour tout le tems que le Duc Charles demeureroit en prison; qu'après son élargissement, les Lorrains seroient libres de faire ce que leur Souverain légitime ordonneroit; qu'en attendant, ils seroient traités comme les autres troupes qui étoient à la solde du Roi. Le Duc François vint ensuite à Paris avec ses deux enfans, les Princes Ferdinand & Charles. La Cour passa l'Hiver dans une entière tranquillité: le Cardinal sentant son autorité affermie se prêtoit à tous les esprits, & ménageoit chacun selon son caractère; il redoubloit sur-tout son amitié pour le Vicomte de Turenne, & lui confioit les secrets les plus importants de l'Etat.

1655.

troupes abandonnés les Espagnols.

Vers la fin de cette année, l'Angleterre, après avoir longtems balancé sur le parti qu'elle devoit prendre, se déclara pour la France. Une des conditions du Traité fut que Louis XIV n'accorderoit plus de protection à Charles II, & feroit sortir du Royaume le Duc d'Yorck son frère. Le Roi Charles voyant les liaisons qui se formoient

Le Duc d'Yorck quitte la France.

1655.

entre Mazarin & Cromwel, s'étoit retiré l'année précédente à Cologne, où il avoit été entretenu aux dépens de l'Empereur & des Princes d'Allemagne.

1656.

Au commencement de l'année mil six cents cinquante-six, Charles se transporta à Bruxelles; où il signa un Traité avec le Roi d'Espagne, & manda à son frère le Duc d'Yorck de le venir joindre en Flandre. Le Duc fit d'abord tous ses efforts pour ne pas sortir de France: l'éducation qu'il y avoit reçue, les amis qu'il y avoit acquis, la haute réputation qu'il s'y étoit déjà faite, & peut-être aussi le sang Ecoissois qui couloit dans ses veines, lui donnoient les plus vifs regrets de quitter une Nation qu'il a toujours aimée. Il confia ses peines au Vicomte de Turenne pour qui il avoit la tendresse d'un fils, & lui demanda ses conseils. Le Vicomte l'exhorta à écrire au Roi Charles, qu'il étoit prudent d'intéresser à leurs malheurs communs & la France & l'Espagne; que pendant que le Duc d'Yorck ménageroit la protection du Roi Très-Chrétien par ses services dans l'Armée, Charles & son frère le Duc de Glocestre s'affermiroient dans l'amitié du Roi Catholique; que les Espagnols n'aïant fait aucune mention du Duc d'Yorck dans leur Traité, ne paroïssent pas vouloir qu'il se détachât de la France; que s'ils venoient à le demander dans la suite, Charles pourroit consentir

secrètement qu'il restât dans l'Armée Française, & paroître fâché contre lui, à cause de sa désobéissance apparente. Le Duc d'Yorck suivit les sages conseils du Vicomte, & les communiqua à la Reine sa mère qui les approuva. Il envoya un Exprès à Bruxelles au Roi son frère, qui bien loin d'agréer la demande du Duc, lui ordonna de le venir joindre en toute diligence; & avec le consentement de Louis XIV, il obéit aussi-tôt.

1656.

La Cour d'Espagne attribuant le mauvais succès de ses affaires en Flandre à la mésintelligence qui régnoit entre le Prince de Condé & l'Archiduc, engagea l'Empereur à faire revenir le dernier, & rappella en même tems le Comte de Fuensaldagne: elle envoya en Flandre à leur place Dom Juan d'Autriche, fils-naturel du Roi d'Espagne; & le Marquis de Caracène eut ordre d'accompagner le jeune Prince pour l'assister de ses conseils.

Dom Juan
d'Autriche
& le Mar-
quis de Ca-
racène arri-
vent en
Flandre.

Cependant l'Empereur forma de grands projets pour l'établissement de l'Archiduc son fils unique, qu'il avoit déjà fait déclarer Roi de Bohême & de Hongrie, & qu'il destinoit pour lui succéder non-seulement à ses Etats héréditaires, mais aussi à l'Empire. Ce n'étoit pas encore assés pour contenter son ambition: il vouloit de plus réunir les deux branches de la Maison d'Autriche, par le mariage de l'Archiduc a-

Négocia-
tion de
paix &
d'alliance
entre la
France &
l'Espagne
rompue.

1656.

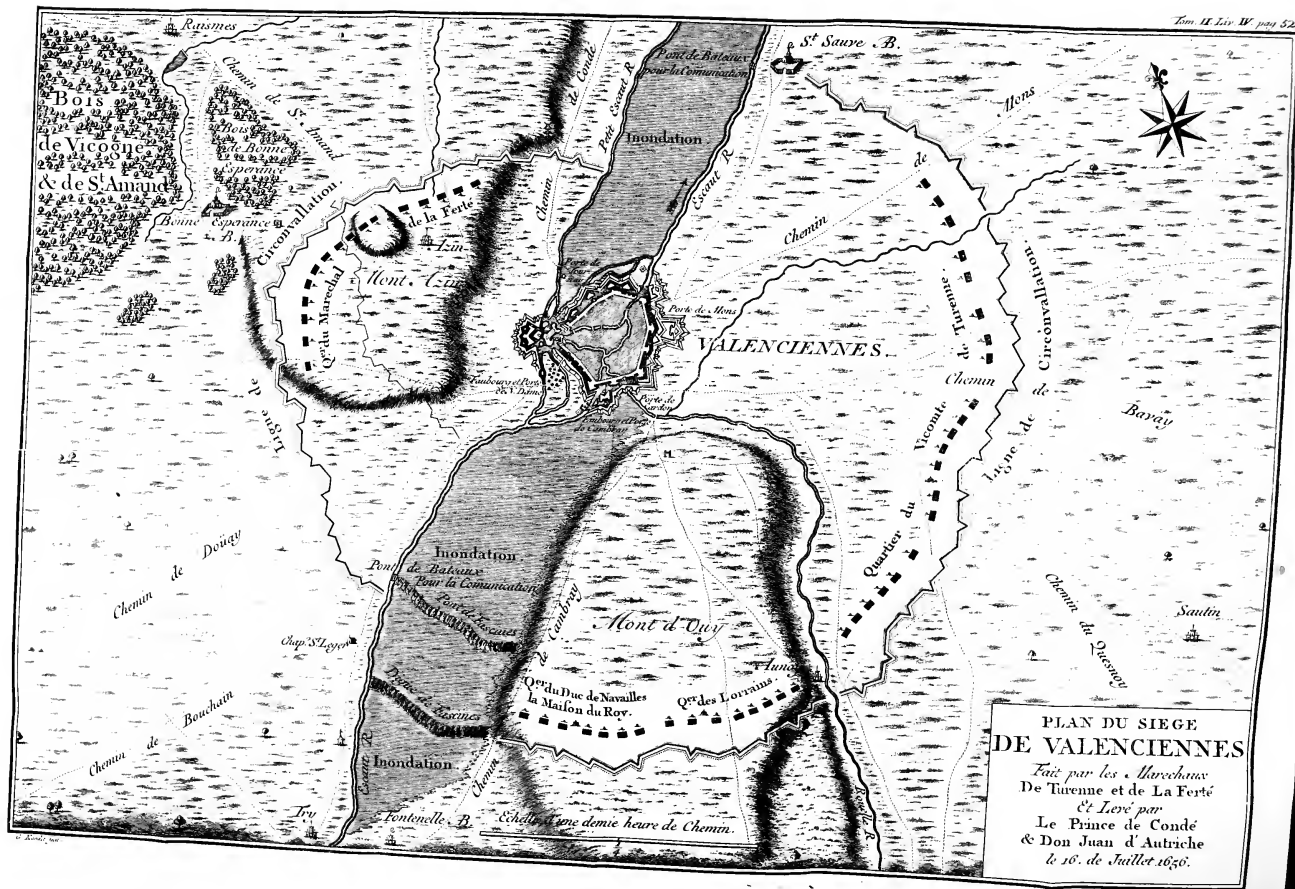
vec l'Infante d'Espagne , alors héritière présumptive de la Couronne. Le Cardinal Mazarin , qui souhaitoit aussi avec passion d'obtenir cette Princesse pour le Roi son maître , dépêcha le Comte de Lyonne, (1) Ministre & Secrétaire d'Etat, pour négocier cette importante alliance : l'arrivée imprévue de De Lyonne dans le tems d'une guerre sanglante entre les deux Couronnes, étonna & embarrassâ fort la Cour de Madrid. Philippe IV aiant résolu dans son Conseil de ne point écouter la recherche du Roi, de peur de lui laisser acquérir des prétentions légitimes sur la Monarchie Espagnole, nomma le Comte de Pénéranda, le plus habile négociateur de son tems, pour traiter avec le Ministre François. Dès la première conférence, Pénéranda signifia à De Lyonne que son voiage n'auroit point de succès, & que le Roi Catholique ne pouvoit se résoudre à accepter un parti si avantageux pour la France, & si dangereux pour la Maison d'Autriche.

Le Vicomte va investir Valen-ciennes.

Cette négociation rompuë , les deux Couronnes se préparèrent à faire la guerre plus vivement que jamais. Le Roi quitta Paris, se rendit sur la frontière vers le commencement de Juin; & le Maréchal de la Ferté n'étant pas encore arrivé de son Gou-

(1) Voyés les Mémoires du Comte de Lyonne & Nani.





vernement de Lorraine, où il étoit indisposé, le Vicomte de Turenne se prépara à faire le siège d'une des villes principales de Flandre. L'Armée Espagnole n'étant pas encore assemblée, il marcha en diligence avec la plus grande partie de sa Cavalerie à Condé, & de là vers Tournai, pour surprendre cette Place qui étoit dégarnie : mais aiant passé par Mortagne, où la Scarpe & l'Escaut se joignent, il apprit qu'il y avoit plusieurs régimens Espagnols campés auprès de Tournai. Comme cette ville étoit fort avancée dans le pais ennemi, & par conséquent éloignée des Places d'où les François pouvoient tirer leurs vivres & leurs munitions, il changea de résolution, retourna à Condé, laissa son pont à Mortagne avec un Corps de troupes, marcha à Valenciennes, & y arriva vers le milieu de Juin. Il n'y avoit dans la ville que deux mille hommes de pied & deux cens chevaux; mais les habitans, au nombre de dix mille, étoient capables de servir aussi-bien que des troupes réglées.

L'Escaut partage en deux Valenciennes, & forme de grands marais au-dessus & au-dessous. Sur la route de Condé s'étendent de vastes plaines; & de l'autre côté de l'Escaut, vers S. Amand, s'élève le Mont Azin qui commande la rivière. Le Vicomte investit la Place le soir même de son arrivée, chassa l'ennemi des deux Redoutes, & com-

Le Vicomte prend ses quartiers & assiège la ville.

1656.

mença dès le lendemain ses Lignes de circonvallation. L'Armée du Maréchal de la Ferté étoit postée sur la hauteur à la droite du fleuve, vers S. Amand : l'Armée de Turenne occupoit la gauche de la rivière, du côté des plaines ; sa Ligne de circonvallation commençoit à l'Abbaïe de S. Sauve, sur le bord de l'Escaut du côté de Condé, & finissoit à la même rivière du côté de Bouchain : son quartier sur le grand chemin du Quénoi étoit séparé de celui des Lorrains à la gauche par un ruisseau ; après les Lorrains, la Maison du Roi commandée par le Duc de Navailles, s'étendoit vers une digue de fascines qui traversoit les marais, & aboutissoit à l'Escaut. On avoit construit deux ponts de bateaux sur la rivière, l'un au-dessus de la ville, & un autre au-dessous à S. Sauve, pour la communication des deux Armées. Le troisième jour, les Lignes furent assés avancées pour empêcher que la Place ne pût être secourüe, & les ennemis tentèrent inutilement d'y jeter par le quartier des Lorrains sept ou huit cens hommes, dont quelques-uns furent pris, & le reste se retira à Bouchain. Le sixième jour, la circonvallation fut achevée avec un fossé muni de palissades : on travailla d'abord aux avenues les plus exposées, & ensuite on raccommoda les endroits qui étoient le moins en danger d'être attaqués.

Les Espagnols se servirent de plusieurs réservoirs qui étoient auprès de Bouchain, pour enfler la rivière de l'Escaut, & pour submerger le païs. Comme les eaux croissoient de jour en jour, le Vicomte employa plusieurs régimens d'Infanterie & presque toute sa Cavalerie à porter des fascines, pour fortifier la digue, depuis le quartier du Duc de Navailles jusqu'à la rivière. Les ennemis, inondèrent, à la hauteur de dix pieds, un espace de plus de mille pas, sur lequel on jetta un pont de fascines qui flottoit en quelques endroits, & qui en d'autres étoit attaché à des pieux; mais les assiégés aiant lâché leurs écluses, on eut de l'eau jusqu'à la ceinture sur la digue même. Cependant le travail obstiné de l'Armée surmonta tous les obstacles : le Vicomte fit saigner les réservoirs, creuser plusieurs canaux & rehausser la digue qui étoit construite de manière qu'elle rejettoit la plus grande partie des eaux vers Valenciennes, & noïoit un quartier de la ville. Turenne, après avoir assuré son Camp & la communication avec toutes les Places voisines, ouvrit enfin la tranchée.

Peu de tems après, les ennemis s'étant rassemblé à Douai, vinrent se poster sur une éminence proche du Camp des Lorrains, à une demi-portée du canon des Lignes Françaises : ils avoient à leur gauche l'Escaut, sur lequel ils construisirent six ponts;

1656.

Le Vicomte fait écouler les eaux dont on vouloit inonder son Camp.

26 de Juin.

Les Espagnols viennent pour faire lever le siège.

1656.

& à leur droite un petit ruisseau, où ils en jettèrent plusieurs autres: leur Armée un peu plus foible que celle du Roi, montoit à plus de vingt mille hommes, qui se retranchèrent en arrivant, & demeurèrent sept ou huit jours en présence sans rien entreprendre. Le Vicomte prévoiant que l'Armée ennemie l'attaqueroit dans son Camp, ne regarda pas le siège comme sa principale affaire. & tourna son attention du côté des Lignes.

On attaque & on emporte les Lignes du côté du Maréchal de la Ferté.

Le Maréchal de la Ferté, quoiqu'encore indisposé, vint à l'Armée dix jours après la tranchée ouverte: comme son quartier étoit celui que les ennemis pouvoient attaquer le plus aisément, le Vicomte l'avoit fortifié de Lignes doubles & palissadées, dont l'une étoit nouvelle, & l'autre ancienne (1): mais le Maréchal croiant que la première suffisoit, fit raser l'autre. Au bout de trois semaines on poussa, à l'attaque du Vicomte, une branche de la tranchée jusques sur le bord du fossé de la Place, & une autre jusqu'au fossé de la demi-lune: à l'attaque du Maréchal de la Ferté, on prit une tenaille. Les assiégés avoient déjà fait leurs principaux efforts, & commençoient à se relâcher depuis trois ou quatre jours, lorsque l'Armée Espagnole se rangea le matin en bataille, & fit marcher son bagage vers Bou-

(1) *Mém. de Puységur*, pag. 515.

chain. On ne douta point qu'elle ne voulût attaquer les Lignes dès la nuit, & les assiégeans la passèrent toute entière sous les armes. Comme il n'y avoit que douze mille hommes de pied dans l'Armée du Roi, & qu'il falloit de l'Infanterie aux deux attaques, il étoit impossible qu'une si vaste enceinte pût être également garnie; on se contenta de placer un corps de Cavalerie derrière la Ligne, & d'ordonner à quelques régimens d'Infanterie de se tenir prêts pour marcher à l'endroit qui seroit insulté. La première nuit se passa sans allarmes, & le lendemain on vit l'ennemi en bataille sans bagage: on fut averti que la principale attaque devoit se faire au quartier du Maréchal de la Ferté, & que le Comte de Marfin qui étoit à S. Amand, devoit avancer avec trois ou quatre mille hommes pour attaquer celui du Vicomte. Comme les ennemis étoient en présence, & pouvoient arriver aux retranchemens dans une demi-heure, la Ferté ne pouvoit rien changer à la disposition des troupes. Turenne l'avertit deux ou trois fois de veiller avec diligence, & de mettre des gardes par-tout: mais le Maréchal regarda le conseil du Vicomte comme une injure, & le négligea. A l'entrée de la nuit le Prince de Condé & Dom Juan passèrent l'Escaut, avancèrent vers le quartier du Maréchal, mirent leurs troupes en bataille, arrivèrent au premier fossé du

1656.

16 Juillet.

1656.

retranchement fans être découverts, y donnèrent dans un grand front, & emportèrent la Ligne avec peu de résistance. Aux premiers coups de mousquet, deux régimens de l'Armée de Turenne passèrent la digue & le pont, & quatre autres eurent ordre de les suivre. Les troupes Espagnoles étant entrées dans le quartier du Maréchal, il y accourut avec quelques escadrons; mais la confusion étoit déjà si grande, qu'il ne put y remédier. L'Infanterie ennemie aiant comblé les fossés & rompu les palissades, marcha droit à la ville vers la pointe du jour, pendant que la Cavalerie poursuivoit les fuyards qui vouloient repasser la rivière. Comme il n'y avoit qu'un pont, les bagages s'y embarrassèrent, & les Espagnols firent grande quantité de prisonniers; La Ferté fut pris à la tête de ses Gendarmes, avec plus de quatre cens Officiers & près de quatre mille soldats: les débris de son Armée se sauvèrent à Condé. Les deux régimens à qui le Vicomte avoit fait passer la digue aiant été défaits, les quatre autres s'arrêtèrent, & Turenne y arriva un peu après le commencement du combat, qui ne dura qu'un quart d'heure. Marfin avoit attaqué le quartier de Turenne en même tems que les Espagnols étoient tombé sur celui de La Ferté, mais il fut vigoureusement repoussé.

Belle ré-

A la pointe du jour, les cris de joie qui

s'élevèrent dans Valenciennes, annoncèrent que la ville étoit secourue : le Vicomte envoya en diligence à la tranchée pour faire retirer ses troupes : mais il étoit trop tard, on en perdit la moitié. Turenne rappella aussi-tôt l'Infanterie qui étoit sur la digue, commanda qu'on en délogeât tout le canon, & mena avec lui plusieurs pièces de campagne en cas d'attaque. Il fit rabattre les Lignes en plusieurs endroits, marcha avec ses troupes vers le quartier des Lorrains, ensuite dans celui du Duc de Navailles ; & après les avoir rassemblés il fortifia des retranchemens, d'abord avec un peu de confusion ; mais bien-tôt il se remit en son bon ordre, que les ennemis n'osèrent le poursuivre. Il s'avança vers le Quênoi, & toute l'Armée croiant qu'il se retiroit sur la frontière de France, le bagage commençoit à filer par-delà cette Place. Le Vicomte y envoya ordre de l'arrêter, & ayant choisi un Camp proche de la ville, il s'y logea cette nuit. Le lendemain il reçut un renfort de quinze cens hommes, qui avoient été destinés à mener un convoi au Camp : il attendit les ennemis, contre l'opinion de tous ses Officiers, & résolut même de hasarder un combat plutôt que de fuir. S'il n'eût craint que la prise du Quênoi, il se feroit retiré dans la Picardie : mais ayant senti que cette retraite allarmeroit la Cour, rameneroit le Parti du Prince de Condé, &

1656.

 Vicomte.
traite du

1656.

causeroit un mécontentement général dans le Roïaume ; il raisonna avec les Officiers sans tenir un Conseil de guerre, & continua de camper comme s'il n'eût rien appréhendé. Il n'avoit point d'outils pour faire de grands travaux, & n'en voulant point faire de petits, il laissa son Camp découvert.

Le Prince
de Condé
& Dom
Juan le
poursuivent
sans oser
l'attaquer.

Le Prince de Condé & Dom Juan avancèrent vers le Quênoi à la tête de leurs troupes. Aussi-tôt que le Vicomte les découvrit, il marcha vers eux avec quelques régimens de la grande-garde. Les Espagnols ne doutant point qu'il ne prit la fuite, avoient déjà commandé trois mille chevaux pour le poursuivre; lorsqu'ils furent arrivés assés près de lui pour découvrir son Camp, ils furent surpris de voir qu'il n'étoit pas retranché, que ses tentes étoient dressées, & qu'il les attendoit de pied ferme. A leur approche les François commencèrent à faire marcher le bagage; mais le Vicomte aiant tiré un coup de pistolet sur un soldat qui chargeoit, commanda, sous peine de la vie, que personne ne sortit de son poste. Il rassura toute l'Armée par cette étonnante hardiesse, & le peu de précautions qu'il paroïssoit prendre dans une occasion si pressante. Les Espagnols demeurèrent deux jours en présence, sans oser rien tenter. Le troisième, deux ou trois mille hommes qui s'étoient sauvés à Condé de la déroute

du Maréchal de la Ferté, aiant passé à S. Guislain, vinrent à Landrecies, & de là au Quênoi joindre le Vicomte de Turenne. Après ce renfort, les ennemis jugèrent à propos de marcher vers Condé. Le Vicomte s'étant apperçu de leur dessein, envoya mille chevaux, chacun avec un sac de bled en croupe, pour ravitailler cette Place, d'où il avoit tiré beaucoup de vivres pendant le siège de Valenciennes. „ (1) Il „ n'y a guères au monde, dit Buffi-Rabutin, „ que le Maréchal de Turenne, qui en „ présence d'une Armée victorieuse, beau- „ coup plus forte que la sienne, eût osé „ faire un détachement aussi considérable „ que celui-là. Il faut bien posséder la „ guerre pour en user ainsi, & *ce sont-là* „ *des coups de maître.*

Aussi-tôt que les nouvelles de ce campement fameux arrivèrent à la Cour, Le Tellieur Secrétaire d'Etat écrivit au Vicomte en ces termes: „ Par votre prudence, „ Monseigneur, & par une conduite vigoureuse, vous avez rétabli la réputation „ des armes du Roi. En vérité, il n'y a „ rien de plus beau que votre campement „ près du Quênoi après la déroute de Valenciennes: d'avoir ainsi fait tête aux „ ennemis fort orgueilleux jusques dans

1656.

Lettre de
Le Tellier,
Secrétaire
d'Etat, au
Vicomte
sur sa belle
retraite.

(1) Mém. de Buffi-Rabutin de cette année,
Page 371.

1656.

„ leur païs même, & de les avoir obligé à
 „ se retirer quoique victorieux ; c'est un
 „ coup qui n'appartient qu'aux grands maî-
 „ tres dans l'Art militaire". Voici cepen-
 dant comme le Vicomte parle lui-même de
 cette action tant admirée, dans une lettre
 à la Vicomtesse de Turenne, datée du Camp
 devant le Quênoi. *L'Armée des ennemis est
 venue tout proche d'ici, ils y ont demeuré deux
 jours, après quoi ils ont marché vers Condé.*

Les Espa-
 gnols assiè-
 gent & ré-
 prennent
 Condé.

Le siège de Va'enciennes étant levé, la
 ville de Condé demeuroid si enclavée dans
 le païs ennemi, qu'il étoit fort aisé aux
 Espagnols, sans séparer leurs quartiers,
 d'empêcher qu'on ne la secourût & qu'on
 n'y jettât des vivres. Comme le Vicomte
 apprit du Gouverneur qu'il n'y avoit des
 provisions dans la Place que pour dix ou
 douze jours, il ne crut pas devoir rien en-
 treprendre pour en empêcher la prise ; il
 se contenta de l'avoir retardée par le secours
 qu'il y avoit envoié, pour avoir le tems de
 faire reposer & laisser respirer ses troupes.
 Aussi-tôt que la ville eut capitulé, le Vi-
 comte passa l'Escaut, marcha à Arras & de
 là vers Lens, pour empêcher les Espagnols
 de retourner sur les frontières du Roïau-
 me, & pour les mener dans l'Artois, plein
 de Places fortes qui appartenoient au Roi.

Conduite

(1) Pendant que Turenne étoit dans son

(1) On tient ce trait de Mr. l'Abbé de Saffena-

Camp près de Lens, où il demeura douze jours, il envoya le Comte de Grandpré, depuis Maréchal de Joëuse, à la tête de quelques escadrons, pour escorter un convoi qui venoit d'Arras: le jeune Comte, par attachement pour une femme, laissa partir le convoi sous les ordres du Major de son Régiment, & se flatta de le rejoindre avant qu'il arrivât au Camp. Un Parti Espagnol qui rodoit, attaqua l'escorte; mais il fut repoussé & défait par le Major qui amena heureusement le convoi à Lens. Le Vicomte fut la faute de Grandpré, & sachant qu'elle l'auroit perdu à la Cour, il dit aux officiers qui l'environnoient, *Le Comte de Grandpré sera fâché contre moi, à cause d'une commission secrète que je lui ai donnée, & qui l'a arrêté à Arras dans un tems où il auroit eu occasion de montrer sa valeur.* Le Comte de retour apprit ce qu'avoit dit son Général; il courut à sa tente, se jeta à ses genoux, & lui marqua sa reconnoissance & son repentir par des larmes pleines de tendresse. Le Vicomte lui parla alors avec une sévérité paternelle: ses remontrances firent un tel effet sur l'esprit de ce jeune Officier, que bien loin de retomber dans la même faute, il se signala par les plus grandes actions pendant le reste de la Campagne,

1656.

du Vicomte avec le Comte de Grandpré.

ge, à qui le Maréchal de Joëuse le dit souvent. Le Marquis d'Imécourt le raconta aussi à l'Auteur.

1656.

Les Espa-
gnols joi-
gnent le
Vicomte
sans ofer
l'attaquer.

& devint enfin un des meilleurs Capitaines de son siècle.

Les ennemis, après s'être rafraichis dans les plaines qui sont entre Cambrai & Bapaume, marchèrent à Lens en poursuivant toujours l'Armée du Roi. Turenne prévoyant qu'il seroit bientôt forcé à déloger, faute de fourages, alla camper à Houdain dans un poste avantageux, son aîle droite sur une hauteur, son Infanterie & son aîle gauche dans la plaine. Les Espagnols fiers de sa retraite le poursuivirent toujours, & sur les huit ou neuf heures du matin parurent à une lieuë & demie de son Armée : la voyant en bataille, ils firent alte plus de trois heures, & après avoir tenu Conseil de guerre, ils marchèrent en avant, comme s'ils eussent voulu combattre : mais la journée se passa sans qu'ils osassent attaquer. Vers le soir, ils se mirent en bataille à un quart de lieuë de l'Armée Françoise, étendirent leur Cavalerie & leur Infanterie dans le même ordre que le Vicomte, qui emploïa la nuit à faire quelques petits redans à la tête de son aîle gauche. A la pointe du jour les ennemis vinrent reconnoître son Camp, & toute la journée se passa en escarmouches, sans en venir à une bataille générale. L'ordre, l'ardeur & la fermeté des troupes Françoises étonnèrent de nouveau les Espagnols ; malgré le Prince de Condé ils décampèrent le lendemain sans en venir aux mains, &

re-

retournèrent vers Lens : L'Armée du Roi rassurée par leur retraite, les inquiéta & les harcela à son tour par plusieurs escarmouches. Ils allèrent camper près de Douai, & quelques jours après ils envoièrent un Corps de Cavalerie investir S. Guislain, & s'avancèrent eux-mêmes pour en couvrir le siège.

Turenne repassa près d'Arras, fit semblant de vouloir entrer en Picardie, déroba sa marche à la garnison de Cambrai, coula tout le long de la rivière de Somme avec sa Cavalerie, laissa son Infanterie derrière; & dans le dessein d'obliger les Espagnols à lever le siège de S. Guislain, il alla investir La Capelle, où ils avoient leurs principaux Magasins. L'Infanterie du Vicomte arriva le second jour après la Cavalerie; & comme il n'y avoit pas deux cens hommes dans la Place, on emporta dans une seule nuit la contrescarpe, on prit trois demi-lunes, on passa le fossé, & l'on attacha des mineurs au bastion, quoique tous ces dehors fussent très bien fraisés & palissadés. Le Prince de Condé qui étoit avec Dom Juan devant S. Guislain, leva aussitôt le siège pour venir secourir La Capelle: il s'avança avec les Espagnols, sans perdre de tems, à une lieue de la circonvallation: mais une grande pluie aiant fatigué leur Infanterie pendant tout le tems de leur marche, ils ne trouvèrent plus à propos de

Le Vicomte prend
La Capelle
& secourt
Saint.
Guislain.

1656.

combattre & demeurèrent deux jours en présence de l'Armée du Roi, qui continua le siège, cribla les murailles à coups de canon, & força la Place à se rendre. Aussi-tôt qu'elle fut prise, que les brèches furent réparées & qu'on y eut mis une bonne garnison, Turenne partit en diligence, & après des fatigues inouïes, arriva à une lieue de S. Guislain, y envoya Castelnau avec cinq cens hommes de pied, des vivres pour huit mois & des munitions de guerre en abondance. Les ennemis se hâtèrent de gagner S. Guislain; mais ils ne parurent devant la Place que deux heures après qu'elle eut été secourue & ravitaillée: ils n'osèrent plus rien entreprendre pendant le reste de la Campagne, qu'ils finirent bien-tôt après. L'Armée du Roi demeura dans le Cambresis jusqu'au commencement de Novembre, & repassa ensuite la Somme pour se retirer en France. Le Vicomte de Turenne répara de cette manière la déroute de Valenciennes, arrêta l'ardeur du grand Condé, surprit les Magasins d'une Armée victorieuse, & l'obligea de reculer devant lui dans le même tems qu'elle avoit entrepris de le poursuivre. Aussi-tôt qu'il arriva à la Cour, on le félicita sur l'heureux succès de cette Campagne, & on lui accorda une grace qu'il demandoit depuis longtems; c'étoit de ne plus servir avec le Maréchal de la Ferté, qui avoit été

remis en liberté , le Roi aiant païé sa rançon.

1656.

Pendant que le Vicomte étoit à la Cour, le Duc d'Orléans s'étant raccommode avec le Cardinal, vint à Compiègne voir le Roi, qui alla à une demi-lieuë de la ville au devant de lui, & le reçut avec les démonstrations de la tendresse la plus sincère, il le fit monter dans son carosse & le mena au Château: la Reine parut avoir oublié les injures passées: le Cardinal le traita le soir avec toutes les apparences d'une parfaite reconciliation. Ce Prince, après avoir passé huit jours à la Cour, retourna à Blois, où il demeura paisible jusqu'à sa mort. Il ne restoit plus aucune ombre de la Fronde; le Duc d'Orléans, le Prince de Conti & la Duchesse de Longueville avoient obtenu grace: le Prince de Condé s'étoit livré aux Espagnols: le Cardinal de Retz, n'osant revenir en France, erroit travesti, par toute la Chrétienté: les Bordelois étant rentrés dans le devoir, toutes les Provinces s'étant soumises, l'intérieur du Roïaume jouissoit d'une tranquillité parfaite, & le Cardinal Mazarin dispoit de tout avec une autorité absoluë.

Retour du
Duc d'Or-
léans à la
Cour.

La Cour voulant récompenser le Vicomte de Turenne, & l'animer à l'exécution des grands projets qu'il méditoit pour la

1657.

Le Vicom-
te est

1657.

fait Colo-
nel-Géné-
ral de la
Cavalerie.

Campagne suivante , le declara Colonel-Général de la Cavalerie; Charge qui a toujours été depuis dans sa Maison (1). Après la levée du siège d'Arras, & la mort du Duc de Joëuse, qui avoit possédé tout ensemble cette Charge & celle de Grand-Chambellan , le Prince de Conti , alors commandant en Catalogne , avoit demandé la première; mais le Roi l'avoit déjà promise au Vicomte de Turenne, & en effet la lui donna, à condition qu'il n'en prendroit point le titre & n'en feroit pas les fonctions, tant que la guerre dureroit: on lui en expédia cependant les provisions au commencement de cette année, & quelque tems après, le Duc de Bouillon, son neveu, eut la Charge de Grand-Chambellan.

Nouvelle
Ligue entre
la France
& l'Angle-
terre contre
l'Espagne.

Le Cardinal Mazarin qui vouloit réparer les pertes de l'année précédente, & remettre les forces du Roi en état de faire quelque grande entreprise, conclut au commencement de cette année avec Cromwel une Ligue offensive & défensive contre l'Espagne. Par ce Traité, l'Usurpateur promettoit d'envoïer six mille hommes de pied en Flandre, à condition que les François entreprendroient le siège de Mardick, de Gravelines ou de Dunkerque, & qu'ils lui

(1) Voyés le P. Daniel, Histoire de la Milice Française, T. II, p. 456.

remettoient l'une ou l'autre des deux premières Places, en attendant qu'on pût le rendre maître de la dernière. Sur le bruit de cette Ligue, Charles II. qui étoit à Bruges, fit lever des Troupes pour le service des Espagnols, & en donna le commandement au Comte de Marfin, qui ne servoit plus sous le Prince de Condé.

Le Vicomte se mit en Campagne vers le commencement de Mai, & voyant que les Anglois tardaient à venir, & que les Espagnols ne songeoient qu'à la conservation de leurs Places maritimes, il forma le dessein de surprendre Cambrai qui étoit dégarni. Le Roi alla à Montreuil, pour faire croire aux ennemis que l'Armée devoit faire son principal effort du côté de la mer; & le Maréchal de la Ferté eut ordre de marcher vers les frontières, pour empêcher le passage des troupes du Prince de Condé, qui avoient hiverné dans les Provinces de Luxembourg, de Gueldres, de Juliers & de Brabant. Le Vicomte partit d'auprès de Béthune avec toute sa Cavalerie vers la fin du mois, passa l'Escaut sur un pont de bateaux, arriva dans un jour & une nuit de marche devant Cambrai, & campa un peu au-dessus de la ville sur le chemin de Bouchain. Son Infanterie l'ayant joint le même jour, il investit la Place sur le champ, & espéra l'enfermer tellement le lendemain par les retranchemens, par les bagages &

1657.

Le Prince
de Condé
secourt
Cambrai.

1657.

par les chariots de l'Armée, que nulle Cavalerie ennemie ne pourroit l'insulter : il ne pouvoit pas imaginer que La Ferté eût déjà laissé passer le Prince de Condé. Les Espagnols aiant prié ce Prince de venir promptement sauver la Flandre, il traversa la Meuse, marcha avec toute sa Cavalerie à Valenciennes, arriva sur les dix heures du matin à Bouchain, le même jour que le Vicomte investit Cambrai, & s'avança sur les onze heures du soir vers cette Place avec trois mille chevaux. Quelque prompt & quelque secrète que fut sa marche, le Vicomte en fut averti ; & persuadé que le Prince prendroit le tour pour éviter le Camp des François, il s'alla poster dans un endroit où, selon toutes les règles de la guerre, Condé devoit passer. Par bonheur pour le Prince, son Guide l'égara & le mena par le grand chemin de Bouchain ; il s'aperçut de la méprise ; mais sans se concerter, il marcha avec ses troupes à trois escadrons de front sur trois colonnes, se fit un passage au travers des deux lignes de la Cavalerie du Roi, & arriva vers la pointe du jour à la contrescarpe de la Citadelle. Le Comte de Salazar, Gouverneur de Cambrai, s'attendoit si peu à ce secours ; que le Prince fut longtems à la palissade avant qu'on lui ouvrît les barrières. Turenne aiant appris le nombre & la qualité des troupes qui étoient entrées dans la Place, ju-

30 Mai.

gea à propos de lever le siège, & en donna avis à la Cour. Condé laissa une garnison suffisante à Cambrai, retourna à Bruxelles, & envoya le reste de ses troupes au rendez-vous général près de Mons.

1657.

Ce mauvais succès déconcerta les mesures du Vicomte, & lui fit prendre la route de S. Quentin pour couvrir les frontières : le secours de Cambrai aiant donné le tems aux ennemis de se rassembler, il devint impossible de rien entreprendre depuis la mer jusqu'à l'Escaut. Les six mille Anglois qui étoient débarqués joignirent à S. Quentin l'Armée du Roi : le jeune Monarque vint au Camp avec le Cardinal, & manda au Maréchal de la Ferté d'aller assiéger Montmédi dans le Luxembourg, pour faire diversion & empêcher les ennemis, ou d'attaquer en Flandre quelque Place qui ne seroit pas assez garnie, ou de rentrer de nouveau en France. La Ferté marcha vers Montmédi, où il n'y avoit que quatre cens hommes, Turenne lui envoya quatre mille fantassins, mit ensuite quelques régimens d'Infanterie dans Landrecies & dans le Quénoi, & se tint avec le reste de ses troupes sur les frontières, dans le dessein d'empêcher le secours de Montmédi, & d'observer les mouvemens des Espagnols. Le siège de cette Place dura deux mois entiers, à cause des rochers qui bordent la contrescarpe.

Le Maréchal de la Ferté assiége Montmédi.

1657.

Les Espa-
gnols tâ-
chent de
surprendre
Calais.

Pendant ce tems, le Prince de Condé & Dom Juan d'Autriche firent diverses marches & contre-marches, pour amuser le Vicomte, lui donner le change & tomber subitement sur Calais. Après s'être joints près de Charlemont, en faisant mine de vouloir secourir Montmédi, ils retournèrent aussi-tôt sur leurs pas & prirent le chemin de Calais; ils détachèrent le Prince de Lignes pour s'emparer pendant la marée basse d'un fauxbourg de la ville qui joint le quai. Si l'entreprise avoit réussi, ils se seroient rendus maîtres de la Place en peu d'heures; mais le Prince de Lignes arriva trop tard, les vagues battoient déjà les murs; ce qui fit échouer le projet: les habitans prirent l'alarme, redoublèrent leur garde, fortifièrent cet endroit foible, & ôtèrent aux Espagnols l'espérance de le surprendre. Tous ces différens mouvemens des ennemis n'aïant produit aucun effet, le Prince de Condé & Dom Juan retournèrent à Aire, traversèrent l'Artois & le Hainaut, & arrivèrent enfin à Marienbourg pour secourir Montmédi: mais la Place s'étoit déjà renduë.

6 Août.

Le Vicom-
te de Tu-
renne al-
siège S.
Venant.

(1) Aussi-tôt Turenne décampa, passa la Sambre à Aimeries, & alla assiéger S. Venant, ville située sur la Lys dans le Comté d'Artois: il savoit que les ennemis étoient

(1) Mém. MSS. du Duc d'York.

fatigués de leurs courses inutiles, & qu'il pourroit investir la Place, avant qu'ils pussent la secourir. Il envoya presque tout son bagage devant, passa par Neuville près de Bouchain, par Sailli sur la Scarpe, & fit une marche de plus de vingt-cinq lieues en trois jours. Le Prince de Condé pressa les Espagnols de partir au plutôt de Mariembourg; mais il ne put les engager à décamper que le quatorze d'Août, & ils n'arrivèrent que le vingt à Calonne sur la Lys près Saint Venant: ils y apprirent que la ville étoit déjà investie, & qu'il n'y avoit plus d'autre moyen d'en faire lever le siège, qu'en surprenant un convoi de quatre ou cinq cens chariots qui devoit arriver le lendemain de Béthune à l'Armée Française. Ils auroient pu décamper de Calonne à la pointe du jour; mais malgré les instances du Prince de Condé, ils ne partirent que vers le midi. Pendant que Dom Juan & le Marquis de Caracène faisoient sieste (1) dans leur carrosse, le Duc d'York arriva à la tête de l'Infanterie dans une plaine, d'où il aperçut le convoi escorté seulement de trois escadrons, qui descendoit du village de Montbernensou, & se hâtoit de gagner le Camp: n'ayant point de Cavalerie, il ne put les joindre lui-même; mais il en avertit

1657.

14 Août.

(1) Les Espagnols appellent *Sieste* le sommeil qu'ils prennent après le dîner.

1657.

sur le champ le Prince de Lignes qui étoit entré dans la même plaine avec quatre ou cinq escadrons : le Duc le pria de marcher en diligence pour attaquer les François; mais le Prince Flamand répondit que dans l'Armée Espagnole, la moindre démarche faite sans l'ordre exprès du Commandant en chef, pourroit coûter la tête (1). Les Généraux Espagnols dormoient, & leurs domestiques n'osoient troubler leur repos : ils s'éveillèrent enfin & envoièrent, mais trop tard, quelques escadrons attaquer le convoi, qui entra vers les quatre heures après midi dans les Lignes des assiégeans. Un autre convoi qui venoit d'Arras par Lilers n'eut pas le même succès, quoiqu'il fût escorté par huit régimens de Cavalerie & quinze cens fantassins : le Marquis de Boutteville le suivit avec douze cens hommes renforcés par les garnisons d'Aire & de S. Omer, le surprit près de S. Venant dans un lieu plein de défilés, où la tête ne pouvoit secourir la queue, chargea l'arrière-garde, la mit en désordre, tua beaucoup de monde & enleva une partie du bagage (2).

Les Espagnols assiégèrent Arras.

Les Espagnols se campèrent à Montbernonson, d'où ils résolurent d'aller investir Arras; mais ils différèrent de quelques jours, de peur que le Vicomte qui n'avoit

(1) Mém. MSS. du Duc d'York.

(2) Mém. MSS. du Vicomte de Turenne.

pas encore ouvert la tranchée de S. Venant ne quittât le siège pour les forcer à combattre. Dès qu'ils furent que la tranchée étoit ouverte, ils s'approchèrent d'Ardres, où il n'y avoit que trois cens fantaffins. S'ils avoient attaqué la Place la nuit même, ils l'auroient emportée: mais ils perdirent vingt-quatre heures à faire une circonvallation fort inutile. Pendant que le Prince de Condé se désespéroit de ces longueurs, on tint un Conseil de guerre au quartier du Marquis de Caracène, pour résoudre par où l'on attaqueroit. Quand les Généraux furent assemblés, ils montèrent au haut d'une Tour pour reconnoître la Place avec des lunettes d'approche: ils firent beaucoup de raisonnemens superflus sur une entreprise qui ne demandoit pas la moindre réflexion, & convinrent d'attaquer une demi-lune placée entre deux bastions, tandis que le Duc d'Yorck s'attacheroit à celui de la droite & le Prince de Condé à celui de la gauche. Les attaques commencèrent vers le soir; & comme les assiégés n'avoient point de monde pour défendre leurs dehors, on s'avança sans peine pendant la nuit jusqu'au fossé, où l'on fit un logement avant que d'attacher le mineur.

Pendant que les ennemis s'amusoient à Ardres, le Vicomte de Turenne hâtoit nuit & jour sans relâche le siège de S. Venant. Le Cardinal Mazarin ne lui aiant point envoie d'argent, il fit couper sa vaiselle pour

1657.

Le Vicomte prend S. Venant se-court Ardres & assiège Mardick.

1657.

la distribuer aux soldats (1). Les troupes, animées par sa générosité, poussèrent les travaux, avec une diligence incroyable, passèrent un grand fossé plein d'eau, s'emparèrent de quelques ouvrages, comblèrent le fossé de la Place, & pressèrent si fort les assiégés, qu'ils demandèrent à capituler. Le Vicomte, sans attendre que la Capitulation fût signée, détacha sur le champ quatre mille chevaux pour aller vers Ardres; il leur ordonna de passer près des murs d'Aire, afin que la garnison tirât sur eux le canon de la Place, & que Dom Juan, averti de leur marche par le bruit de cette artillerie, s'imaginât que l'Armée entière de France venoit tomber sur la sienne. Le stratagème réussit; les Espagnols levèrent le siège & allèrent du côté de Bourbourg. Les pluies violentes, l'obscurité de la nuit, les chemins bourbeux & inondés, fatiguèrent extrêmement leurs troupes, qui se retranchèrent le lendemain entre les rivières d'Aa & de la Colme. Le Vicomte de Turenne essuïa une partie de l'orage & des mauvais chemins en passant par les plaines de S. Omer pour aller à Ardres, où il apprit que les ennemis s'étoient éloignés; aussi-tôt il retourna du côté de la Lys, se saisit de la Motte-aux-Bois qui incommodoit beaucoup S. Venant, & la fit raser jusqu'aux fondemens. Il marcha ensuite vers la Colme,

(1) Hist. MS. de l'Abbé Ragueneau.

se rendit maître de Wate, de Bourbourg, de plusieurs autres Forts, & contraignit les Espagnols à se retirer sous le canon de Dunkerque vers le milieu de Septembre. Ils envoièrent trois régimens Italiens à Mardick, détachèrent plusieurs bataillons avec quelque Cavalerie pour se jeter dans Gravelines, & campèrent avec le reste de leur Armée derrière le canal de Dunkerque. Le Vicomte les suivit de près, & comme la saison étoit trop avancée pour entreprendre le siège de ces deux dernières Places, munies de tout ce qu'il falloit pour faire une longue & vigoureuse défense, il retomba sur Mardick, l'assiégea, le prit en peu de jours, & selon le Traité fait avec Cromwel, le remit aux Anglois.

Aussi-tôt après le Vicomte s'approcha de Gravelines, dans l'espérance de le prendre, d'y demeurer tout l'Hiver, & de conserver ainsi Mardick & Bourbourg. Les Espagnols craignant pour Gravelines levèrent les écluses, & inondèrent quatre lieuës de pais autour de la Place: d'ailleurs il survint des pluies abondantes, desorte qu'il fut impossible d'y camper. Le Vicomte fut obligé de faire repasser l'Armée au-delà de Bourbourg; & après y avoir laissé deux mille hommes, il continua sa marche vers Ruminghem éloigné de deux grandes lieuës: pendant un séjour de six semaines il fit construire des Forts sur les bords de la rivière

1657.

3 Octobre.

Le Vicomte fait faire plusieurs ouvrages pour communiquer avec Bourbourg & Mardick.

1657.

d'Aa, y jetta des ponts, rendit les canaux navigables, & communiqua son Camp à Bourbourg & à Mardick pour couvrir cette dernière Place. A la fin de Novembre les François quittèrent Ruminghem, & les ennemis campés derrière Dunkerque, se retirèrent en Flandre; le Vicomte retourna à la Cour après avoir amené son Armée dans le Boulenois, où elle demeura jusqu'à la fin de Décembre, & se distribua ensuite en diverses Provinces de France.

1658.

Le Vicomte
marche
pour assiè-
ger Dun-
kerque.

Les commencemens de l'année mil six cens cinquante-huit furent peu favorables aux François. D'un côté le Maréchal d'Hocquincourt, qui s'étoit lié de nouveau avec le Prince de Condé, gagna le Major d'Hédin qui commandoit dans la ville depuis la mort du Gouverneur, & le persuada d'y recevoir des troupes Espagnoles. D'un autre côté le Maréchal d'Aumont, qui étoit à la rade d'Ostende avec quinze cens hommes, se laissa tromper par les habitans de cette Place, qui feignant de vouloir lui livrer leur ville, l'engagèrent d'entrer sur leur pont; les Espagnols qui s'étoient cachés dans des caves, en sortirent aussi-tôt & le firent prisonnier avec cinq ou six cens hommes. Il y eut en même tems plusieurs émeutes dans les différentes Provinces de la France, parmi la Noblesse, & sur-tout en Normandie. La Duchesse de Longueville s'étoit trop livrée à la dé-

votion, pour entrer dans les cabales; mais du fond de sa retraite, elle avoit un ascendant sur l'esprit des principaux Chefs, & les faisoit panacher du côté où elle vouloit. Cependant Cromwel sommoit le Cardinal, avec une hauteur insultante, de faire le siège de Dunkerque, & comme la situation des affaires obligea de dissimuler l'arrogance du Protecteur, le Vicomte eut ordre au Printems de s'avancer avec son Armée vers les côtes de la mer, pour reconnoître la possibilité d'une entreprise, qu'on ne pouvoit ni commencer ni différer sans de grands inconvéniens: d'un côté, attaquer Dunkerque avant que d'avoir pris Furnes, Bergues & Gravelines qui environnoient cette Place, c'étoit être assiégé dans le même tems qu'on assiégeoit; & en l'investissant au mois de Mai, lorsqu'il n'y avoit point encore de fourages, l'on s'exposoit à faire périr la Cavalerie: d'un autre côté, en attendant plus tard, on donnoit aux ennemis le loisir de se rassembler, & l'on couroit risque de mécontenter Cromwel, à qui les Espagnols faisoient de grandes offres pour le détacher de la France. Ces dernières considérations déterminèrent le Vicomte à entreprendre le siège. Quand les habitans de Dunkerque apprirent sa marche, ils lâchèrent toutes leurs écluses; l'inondation s'étendit jusqu'à un lac près de Bergues, formé par l'épanchement de la rivière de Colme. Le païs

1658.

submergé & rempli de marais ne laissoit d'autre passage que la digue qui va de Bergues à Dunkerque : mais les pluies excessives de l'Hiver l'ayant rompue, elle se trouvoit noyée en plusieurs endroits. Les Espagnols ayant construit sur cette digue deux grands forts qui se défendoient mutuellement, posté mille hommes dans chacun, garni les rivières & les canaux d'un grand nombre de Redoutes bien fortifiées, envoièrent le Marquis de Lède, Capitaine consommé dans l'art de défendre les Places, se jetter dans la ville avec deux mille deux cens hommes de pied & huit cens chevaux, qu'il fit venir de Nieuport, de Furnes, de Dixmuyde & des Places voisines.

Le Vicomte assiège Dunkerque.

Quoique la mer, la terre & la saison s'opposassent à l'entreprise du Vicomte, il ne se rebuta point, & persista dans sa résolution avec une fermeté, que ni les conseils de ses Officiers, ni les craintes de ses amis ne purent ébranler. Comme le Roi s'étoit approché d'Hédin à la tête de dix ou douze mille hommes, pour couvrir les frontières, on n'en put donner au Vicomte que sept à huit mille: avec une Armée si mediocre il se rendit dans l'Artois, détacha de Béthune le Marquis de Créqui avec huit cens chevaux pour s'emparer de Cassel, passa lui-même la Lys à S. Venant, & avança vers la Colme. Ayant surpris une Redoute où les Espagnols

avo.



THE TIRENNE
LIBRARY
OF THE
TIRENNE

THE TIRENNE
LIBRARY
OF THE
TIRENNE

THE TIRENNE
LIBRARY
OF THE
TIRENNE

THE TIRENNE
LIBRARY
OF THE
TIRENNE

THE TIRENNE
LIBRARY
OF THE
TIRENNE

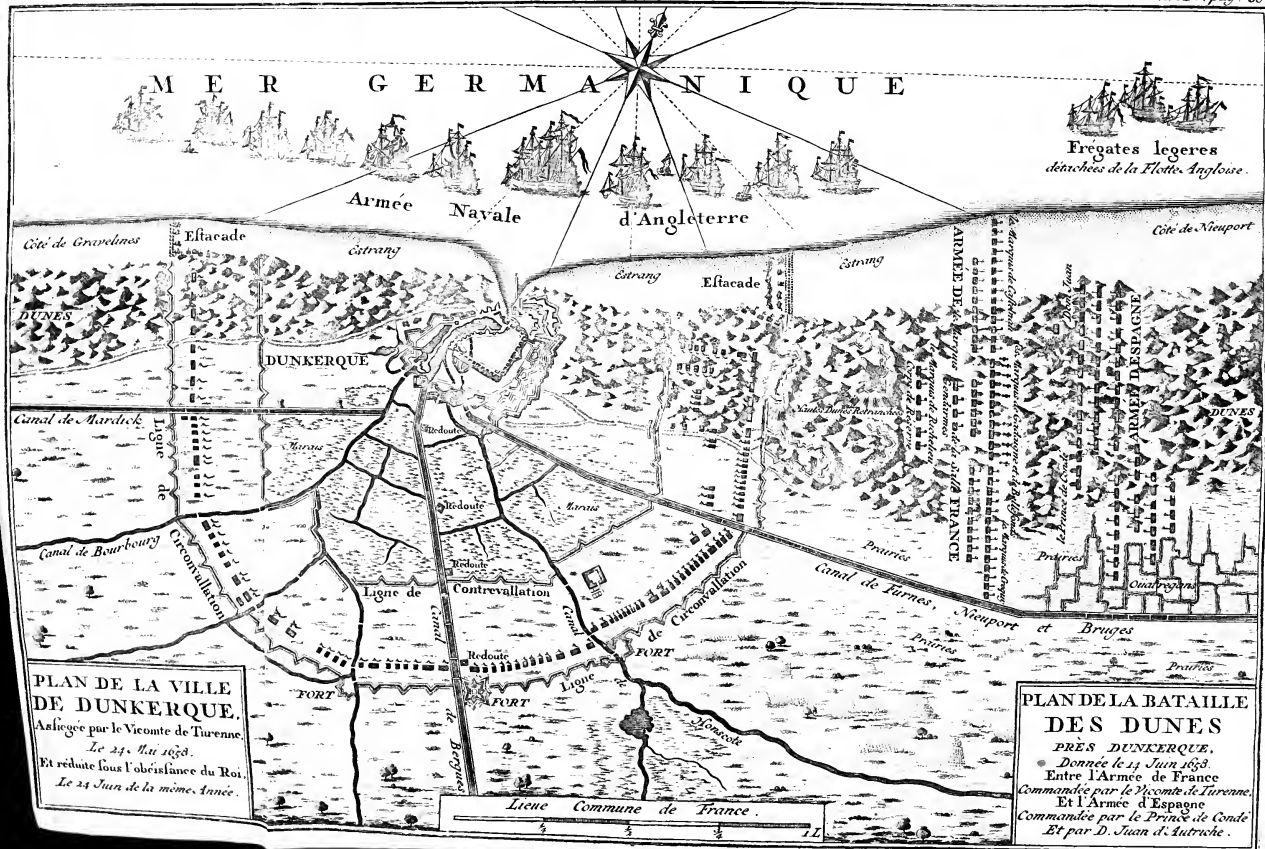
THE TIRENNE
LIBRARY
OF THE
TIRENNE

THE TIRENNE
LIBRARY
OF THE
TIRENNE

THE TIRENNE
LIBRARY
OF THE
TIRENNE

THE TIRENNE
LIBRARY
OF THE
TIRENNE

THE TIRENNE
LIBRARY
OF THE
TIRENNE



avoient posté trente hommes pour défendre le passage de la rivière , il la traversa sans obstacles , & songea aux moïens de marcher vers Dunkerque , où le païs inondé ressembloit à une mer. Le Vicomte ordonna de porter un grand nombre de fascines pour affermir & raccommoder les chemins : il fit combler plusieurs fossés , sonder le terrain , chercher les endroits les plus praticables , construire des ponts sur les Watergans & les canaux , & enfoncer dans l'eau des pieux qu'on couvroit de planches : toutes ces précautions ne servirent cependant que pour le bagage & pour le canon. L'ordre d'aller vers Dunkerque ne fut pas plutôt donné , qu'on vit tous les soldats , les armes hautes , marcher hardiment à travers les eaux débordées , & se disputer la gloire de passer le premier. Les Gardes des Espagnols prirent la fuite à l'approche des François , sans attendre qu'on les poussât : la plus grande partie se sauva à Dunkerque , & le reste fut forcé après quelque résistance. Le Vicomte de Turenne s'étant emparé des Redoutes & des réduits placés sur les canaux , arriva enfin avec son Armée devant la ville.

Elle est située entre ces collines de sable blanc appelées Dunes (1), qui s'étendent

1658.

Situation
de Dun-
kerque &c

(1) *Dunes* vient d'un vieux mot Celtique qui signifie Colline , ou lieu élevé.

1658.

disposition
des Lignes.

sur les bords de la Mer Germanique , depuis Calais jusqu'à l'Ecluse : au Midi elle est environnée de canaux & de marais ; & du côté du Nord par la mer , dont les vagues battent le pied des Dunes pendant le flux , & laissent à sec pendant le reflux un rivage sablonneux , large de cinq cens pas , qu'on appelle *Estran* (1). Les eaux noïoient tout le terrain bas autour de la ville ; il n'y avoit aux environs ni couvert ni bois pour faire des baraques aux soldats : le Vicomte fut obligé de faire venir de Calais par mer tout ce qui étoit nécessaire pour les travaux du siège & pour la subsistance de l'Armée ; vivres , fourrages , outils , palissades , madriers jusqu'aux , fascines. Lorsque tous les préparatifs furent faits , il fit travailler aux Lignes , qui commençoient sur les bords de l'*Estran* au Levant , passaient par dessus les Dunes , traversoient les canaux de *Mardick* , de *Bourbourg* , de *Bergues* & de *Furnes* , tournoient autour de la ville , & aboutissoient enfin à l'*Estran* du côté du Couchant , par un contour qui formoit une espece de croissant , dont la mer bordoit l'ouverture. Cromwel , en exécution du Traité fait avec la France , envoya une Armée navale , pour empêcher qu'on ne jettât du secours dans la Place ; de sorte que la ville de *Dunker-*

(1) *Estran* , vient d'un mot Teutonique *Strang* , qui signifie rivage.

1658.

que se trouva entièrement investie par mer. & par terre. Il falloit encore fermer l'Esttran, qui demeurant à sec pendant six heures chaque jour & chaque nuit, laissoit aux ennemis un passage facile, ou par Nieuport du côté du Levant, ou par Gravelines du côté du Couchant. Pour barrer ces deux passages, le Vicomte fit faire une Estacade à chaque bout de sa Ligne, qui traversoit l'Esttran jusqu'à l'endroit où la mer se retire dans les marées les plus basses; on enfonça dans le rivage de gros pieux liés ensemble par des chaines de fer doublement entrelacées; on plaça derrière les pieux une barrière de caissons, & derrière ceux-ci plusieurs barques armées dont le canon défendoit les abords de l'Estacade. Les rivages étoient gardés la nuit par une partie de la Cavalerie; quelques Dunes fort élevées, ou trop éloignées pour être renfermées dans la circonvallation, étoient retranchées & occupées. Le Cardinal amena le Roi avec toute sa Cour pour voir un si beau siège.

A peine les travaux furent-ils achevés, que les six mille Anglois débarquèrent & se joignirent à l'Armée sous les ordres de Lockart Ambassadeur d'Angleterre, qui en avoit le commandement en chef : mais qui s'abandonnoit entièrement, pour l'exécution, aux lumières, & à l'expérience du Major-Général Morgan, l'un des plus bra-

On ouvre
la tranchée
devant
Dunkerque.

1658.

ves Officiers de son tems (1). L'Armée, fort foible au commencement, grossissoit tous les jours par l'arrivée de nouvelles troupes qui venoient de France. Le Vicomte ordonna la construction de plusieurs ponts sur les canaux pour la communication des différens quartiers, distribua les postes aux Officiers - Généraux, & fit ouvrir la tranchée par deux attaques, dont l'une fut conduite par les François, & l'autre par les Anglois. Le Vicomte de Turenne ne se coucha point pendant les premières nuits, pour mieux disposer tout par lui-même; & ses neveux le Duc de Bouillon & le Comte d'Auvergne, qu'il avoit amenés avec lui, ne le quittèrent point. Durant les premiers jours il se fit plusieurs sorties, où les assiégés attaquèrent bravement & furent toujours repoussés de même. On avoit déjà arraché quelques palissades sur le glacis, on s'étoit emparé de quelques traverses dans le chemin-couvert, & l'on alloit se loger sur la contrescarpe, lorsque les Espagnols songèrent à se mettre en chemin pour arrêter les progrès des armes Françaises.

Les Espagnols marchent pour secourir Dunkerque.

La nouvelle de ce siège portée à Bruxelles sur la fin de Mai, étonna les ennemis: ils ne pouvoient croire que les François osassent tenter cette entreprise avant que de

(1) Mém. Anglois du Chevalier Morgan.

s'être rendus maîtres des Places circonvoisines ; cependant ils rassemblèrent toutes leurs forces pour aller attaquer le Vicomte dans ses Lignes. Le rendez-vous général se donna à Ypres pour le dix de Juin, & le treize l'Armée Espagnole parut dans les Dunes près de Dunkerque ; mais dépourvuë de tout ce qu'il falloit pour une bataille : l'artillerie n'étoit pas encore arrivée , ni le bagage , ni même les outils pour remuer la terre ; à peine y avoit-il de la poudre suffisamment pour l'Infanterie. Les Espagnols campèrent néanmoins sans retranchemens à deux portées de canon des Lignes Françaises : ils se flattoient que leur approche animeroit les assiégés , & que le Vicomte feroit comme à Valenciennes, où il les avoit vû devant lui sept jours de suite sans aller à eux : mais ils ne songèrent pas qu'il étoit seul, & qu'il n'avoit plus un concurrent incompatible qui traversoit souvent ses mesures.

1658.

10 Juin.

(1) Dès que Turenne eut appris l'arrivée des ennemis, il alla lui-même les reconnoître à la tête de son régiment. Le Maréchal d'Hocquincourt qui étoit dans l'Armée des Espagnols avec le Prince de Condé, s'étant avancé avec les coureurs, reçut un coup de mousquet dont il mourut sur le champ. Le Vicomte aiant remarqué

Le Vicomte prend la résolution de livrer bataille aux Espagnols.

(1) Mém. de Buffi-Rabutin, de cette année.

1658.

que les Espagnols avoient fait un pont sur le canal , ne douta point qu'ils ne voulussent l'attaquer dans ses Lignes , résolut sur le champ de les prévenir , & de leur livrer bataille le lendemain ; il ordonna aux Officiers de se tenir prêts , & envoya un Capitaine de son régiment au Général Lockart, l'instruire des raisons de sa conduite. Lockart répondit à l'Officier , *qu'il s'en fioit bien au Prince , & qu'après la bataille il s'informerait de ses raisons.* En abandonnant les Lignes , on avoit à craindre que les assiégés ne fissent quelques sorties. Turenne renforça les gardes de la tranchée de plusieurs bataillons François & Anglois , & il y laissa huit escadrons de Cavalerie ; il s'enveloppa ensuite dans son manteau & se coucha sur le sable. Une heure après on vint l'éveiller pour lui amener un Page qui avoit été pris la veille à la visite des Lignes , & qui venoit de s'échapper du Camp des Espagnols : le jeune homme raconta au Vicomte plusieurs particularités de la situation des ennemis , & l'assura que leur canon ne devoit arriver que dans deux ou trois jours. Turenne se fit répéter la nouvelle du canon , se recoucha ensuite sur le sable , & s'y endormit.

Sécurité
des Espa-
gnols.

Cependant les Espagnols , tranquilles dans leur Camp , ne se doutèrent point des desseins du Vicomte , & permirent un fourage le soir. Le Duc d'Yorck en foupant avec

1658.

le Marquis de Caracène, lui dit qu'il n'approuvoit pas la manière de camper sans Lignes, & qu'il croïoit quë si les François ne l'attaquoient pas la nuit, ils le feroient infailliblement le lendemain. Le Marquis de Caracène & Dom Estevan de Gamare répondirent que c'étoit tout ce qu'ils demandoient, & le Duc leur repliqua: *Je connois bien le Vicomte de Turenne, vous aurés satisfaction.* En effet le lendemain matin sur les cinq heures, leurs gardes avancées les avertirent que la Cavalerie Françoisse sortoit des Lignes; le Duc d'Yorck & le Prince de Condé aiant poussé jusqu'aux vedettes, virent la Cavalerie du Roi s'avancer avec quelques pièces de campagne, l'Infanterie Françoisse sur la gauche, & les Anglois près de la mer. Le Duc retourna sur ses pas, pour en avertir les Généraux Espagnols. Dom Juan témoigna gravement qu'il n'en croïoit rien, & dit que les François vouloient seulement enlever la garde avancée, le Duc l'assura que ce n'étoit pas leur usage de faire marcher un grand corps avec de l'artillerie à la tête, pour forcer une garde. Le Prince de Condé arriva dans le même instant, & confirma le rapport du Duc d'Yorck; mais les Généraux Espagnols ne s'ébranlèrent point. Condé, vivement piqué de leur froideur, se tourna vers le Duc de Glocestre, & lui demanda s'il n'avoit jamais vu gagner une bataille; le jeune Duc répondit

14 Juin:

1658. que non : *Dans une demi-heure* , reprit Condé , *vous verrez comment nous en perdrons une.* Enfin les Généraux Espagnols ne pouvant plus douter du dessein de Turenne , se rendirent chacun à leur poste.

Disposition
de l'Armée
Espagnole.

Leur Armée étoit composée de six mille fantassins & de huit mille chevaux. Dom Juan commandoit la droite vers la mer , depuis une Dune haute plus près de l'Armée Françoisse que les autres ; il avoit pour Lieutenans-Généraux , les Duc d'Yorck & de Glocestre , Dom Estevan de Gamare & le Marquis de Caracène. Les Espagnols étoient postés sur la Dune élevée ; après eux les régimens du Roi d'Angleterre , ensuite les Wallons , & enfin les bataillons Allemands. Le Prince de Condé commandoit la gauche du côté des prairies arrosées par le canal de Furnes , & entrecoupées de plusieurs fossés ; il avoit fait faire cinq ponts de bateaux pour la communication de ses troupes avec celles des Espagnols , & pour les ranger sur la même ligne. Les Comtes de Coligni , de Meilles (1) de la Suze , de Persan & le Marquis de Boutteville servoient de Lieutenans - Généraux ; toute l'Infanterie montant à quinze bataillons & rangée sur une même ligne , s'étendoit

(1) Frédéric de Foix , Comte de Meilles & de Gursan.

1658.

depuis l'Estran jusqu'aux prairies : la Cavalerie à l'aile droite étoit sur deux lignes derrière l'Infanterie : celle de l'aile gauche ne put être placée de même ; le Prince de Condé la rangea entre les Dunes & les fossés sur plusieurs lignes, selon la disposition du terrain, qui ne put contenir en certains endroits que trois ou quatre escadrons de front. Ce fut dans cette situation que l'Armée Espagnole immobile, embarrassée & incertaine de son sort, attendit les François.

Les troupes du Vicomte, outre celles qui gardoient les bagages & les tranchées, montoient à six mille chevaux & à neuf mille fantassins : son Infanterie étoit sur deux lignes ; la première de dix bataillons & de vingt-huit escadrons, quatorze à l'aile droite & quatorze à l'aile gauche, avec le canon à la tête : la seconde ligne étoit de six bataillons & de vingt escadrons, dix à la droite & dix à la gauche. Quatre escadrons de Gendarmes soutenoient l'Infanterie, & les six escadrons de réserve furent placés à une assez grande distance derrière l'Armée, pour être en état de secourir les assiégeans, en cas d'une sortie pendant le combat. La première ligne occupoit plus d'une lieue d'étendue depuis le flot de la mer jusqu'au canal de Furnes : comme la pente des Dunes est assez douce, on y rangea les bataillons & les escadrons avec tant de justesse,

*Disposition
de l'Armée
Françoise.*

1658.

que les deux lignes paroïssent tirées au cordeau, malgré l'inégalité du terrain. Le Vicomte donna l'aîle droite au Marquis de Créqui, l'aîle gauche au Marquis de Castelnau, & le corps de bataille aux Marquis de Gadagne & de Bellefond. (1) Le Général Lockart n'ayant point paru, à cause d'une attaque de néphrétique, le Général-Major Morgan commandoit les Anglois postés du côté de la mer, vis-à-vis des Espagnols. Le Comte de Ligne-ville menoit les Lorrains; le Comte de Soissons les Suisses, dont il étoit Colonel-Général; le Marquis de la Salle les Gendarmes, & le Marquis de Richelieu le corps de réserve. Le Comte de Buffi-Rabutin faisoit la Charge de Mestre de Camp Général de la Cavalerie: le Duc de Bouillon, & son frère le Comte d'Auvergne servirent par ordre du Vicomte à la tête de son régiment d'Infanterie comme simples Volontaires, quoique le Grand-Chambellan eût un régiment à lui. Plusieurs frégates de la Flotte Angloise s'approchèrent de la côte, & tirèrent sans cesse sur les troupes Espagnoles rangées dans les Dunnes. Tel étoit l'ordre de bataille des François.

L'Armée

Les deux Armées n'étant éloignées que

(1) Mém. Anglois MSS. du Général Morgan, envoyés de Londres à l'Auteur par la Famille de ce Général.

d'un quart de lieue, le Vicomte commença par faire canonner celle des ennemis : comme ils n'avoient point d'artillerie, ils auroient dû s'approcher pour se dédommager par le feu de leur mousqueterie du mal que leur faisoit le canon ; mais ils ne branlèrent point & demeurèrent toujours dans leurs postes, pendant que l'Armée Françoisse avançoit vers eux. Elle monta & descendit plusieurs fois les Dunes, & lorsque le canon se trouvoit sur les hauteurs, elle en tiroit quelques volées, les Espagnols effluèrent ainsi quatre ou cinq décharges. L'Armée de France alloit au petit pas, pour garder les rangs dans un terrain si inégal, & fut trois heures à faire le quart de lieue qui étoit entre les deux Armées. Le Vicomte reconnut toujours de mieux en mieux la disposition, la force & la contenance des Espagnols : il n'y eut pas un soldat de son Armée qui ne jugeât & qui ne dît, en voyant leur air embarrassé, que c'étoient des gens battus. Il étoit huit heures du matin quand on arriva près d'eux : alors le Vicomte aiant faire remettre en ordre ce que la marche avoit dérangé, se montra avec cet air gai & tranquille qui inspire la confiance, & donna le signal du combat.

Les Anglois furent les premiers qui attaquèrent. Comme ils se trouvoient vis-à-vis de la haute Dune que les Espagnols avoient occupée, Turenne envoya ordre au Major-

1658.

Françoisse
marche
pour atta-
quer les
Espagnols.

Bataille
des Dunes
& défaite
de l'aile
droite des
Espagnols.

1658.

Général Morgan de s'en rendre maître : il commanda en même tems au Marquis de Créqui de charger les ennemis avec son aîle droite, & au Marquis de Castelnau de marcher le long de l'Estran, & de se replier sur eux, pour les prendre en flanc avec son aîle gauche. Les Anglois montèrent aussitôt avec autant d'ardeur que de fierté : la Dune devenoit de plus en plus escarpée vers le haut; ils gravissent dans le sable, & les rangs de derrière soutenant ceux de devant avec les croffes de leurs mousquets, ils se pouffent l'un l'autre vers la cime. Les Espagnols les renversent à coups de piques : la résistance irrite le courage des Anglois; ils grimpent de tous côtés avec acharnement, & ils arrivent enfin sur le sommet de la Dune; ils y plantent leurs drapeaux, ils en précipitent les Espagnols, les rompent & les mettent en fuite. Le Duc d'Yorck y accourut avec ses Gardes, rallia les Espagnols, enveloppa les Cromwelliens, en fit plusieurs prisonniers, sans qu'un seul demandât quartier ou mit bas les armes. L'Infanterie Françoisse se joignit bientôt aux Anglois au-delà de cette Dune, & le régiment de Turenne s'étant avancé hors de la ligne, chargea vigoureusement & rompit deux bataillons Espagnols qui prirent la fuite & entraînérent avec eux la Cavalerie dont ils étoient soutenus. Cependant le Marquis de Castelnau aiant fait marcher le long

de l'Est ran la Cavalerie de l'aîle qu'il commandoit, prend non-seulement en flanc les ennemis; mais se jette brusquement entre leur première & seconde ligne, enfonce leurs rangs, les prend à revers les charge de tous côtés & les jette dans une grande confusion. On fit prisonniers ceux qui voulurent bien se rendre, & on passa les autres au fil de l'épée. Jusqu'alors le Vicomte s'étoit toujours tenu au centre de l'Armée, d'où il envoïoit ses ordres & des troupes suivant les besoins: il observoit du haut des Dunes tout ce qui se passoit; & voïant que le Marquis de Créqui s'engageoit trop avant, il courut à son secours. Le Marquis avoit d'abord fait plier l'aîle gauche des ennemis, & l'avoit même poussée près de cent pas devant lui, mais comme il n'étoit suivi que de quatre escadrons, les troupes du Prince de Condé le ramenèrent battant jusqu'au front de l'aîle droite de l'Armée Françoisse.

(1) Le Prince, qui avoit coutume de pousser les avantages plus loin qu'un autre, voulut profiter de celui-ci; & s'étant mis à la tête d'un grand Corps de Cavalerie avec les Officiers-Généraux & toutes les personnes de qualité de son Armée, il chargea le Marquis de Créqui & rompit quelques-uns

Défaite
de l'aîle
gauche
commandée par le
Prince de
Condé.

(1) Hist. MS. de l'Abbé Ragueneau.

1658.

de ses rangs. Peu s'en falut qu'il ne perçât à travers l'Armée Françoisè , ne pénétrât jusqu'à Dunkerque , & ne secourût la ville assiégée après avoir perdu la bataille : mais le Vicomte étant venu dans le moment soutenir le Marquis de Créqui , mène lui-même à la charge les escadrons de l'aîle droite , fait avancer plusieurs bataillons , enveloppe presque entièrement les troupes du Prince de Condé ; & les prenant tout à la fois en tête & par les deux flancs , fait faire sur elles une si furieuse décharge , qu'il les ouvrit en plusieurs endroits : le Comte de Buffi y entre aussi tôt avec des troupes fraîches. Les ennemis tombent de toutes parts , ou morts , ou blessés , ou démontés ; tout plie , tout se renverse. Le Prince de Condé rallie jusqu'à trois fois ses escadrons ; mais toujours rompus par le Vicomte , ils se lassent enfin de revenir à la charge. Condé s'avance encore contre Turenne , & pour redonner courage à ses soldats , il s'expose beaucoup plus qu'il n'auroit dû ; mais il n'en put venir à bout : ses troupes rebutées l'abandonnent , à la réserve des Seigneurs François qui ne ménagent rien , aiant un tel Héros à leur tête. Le Vicomte pousse toujours avec la même vigueur ; & le cheval de Condé aiant été tué dans une charge , un de ses Gentilshommes lui donne aussi-tôt le sien : le Prince s'échappe ; mais les Comtes de Meilles , de Coligni , de

Boutteville & de Romainville se sacrifient pour favoriser sa retraite, & sont faits prisonniers. Comme cette défaite de l'aîle gauche des ennemis arriva presque en même tems que celle de l'aîle droite, on vit aussitôt toute leur Armée se retirer.

1658.

Le Vicomte renvoïa sur le champ le Marquis de Richelieu devant Dunkerque, avec la Réserve, afin que par ce renfort, les troupes qui y étoient restées, fussent plus en état de s'opposer aux sorties que pourroient faire les assiégés: il se met ensuite à pousser les Espagnols, qui abandonnent par-tout leurs postes. On les chasse des hauteurs, & on les suit la pique & l'épée dans les reins jusques dans les fonds où ils auroient pu se rallier; ils sont réduits à chercher leur salut dans la compassion des soldats François: les Lorrains & les autres étrangers de l'Armée victorieuse, font prisonniers ceux qui veulent se rendre; mais les Anglois animés ne veulent faire quartier à personne: on poursuit les fuyards jusqu'aux portes de la ville de Furnes, derrière laquelle ils se retirèrent. On fit plus de quatre mille prisonniers; leur Cavalerie fut mise en déroute, la meilleure partie de leur Infanterie défaite, & leur Armée tellement dissipée, qu'à peine purent-ils rassembler huit ou neuf mille hommes pendant le reste de la Campagne. Les François n'eurent que très peu de soldats tués ou blessés, nul

Le Vicomte poursuit sa victoire.

1658.

Officier de distinction, hors le Comte de Castelnau, qui mourut bientôt après de ses blessures, avec la triste consolation d'avoir été fait Maréchal de France, lorsqu'il ne pouvoit plus jouir de ce rang. Après une journée si glorieuse, le Vicomte écrivit de sa propre main le billet suivant à la Vicomtesse de Turenne : *Les ennemis sont venus à nous ; ils ont été battus ; Dieu en soit loué. J'ai un peu fatigué toute la journée : je vous donne le bon soir & je vais me coucher.*

Le Vicomte retourne au siège, & Dunkerque se rend.

Turenne ne suivit pas l'Armée d'Espagne plus loin que Furnes, il rallia ses troupes qui étoient dispersées, & retourna dès le lendemain au siège ; il renvoia au Prince de Condé douze de ses Gardes, ordonna qu'on conduisît le reste des prisonniers en différentes Places, & fit descendre les munitions prises sur les ennemis, par le canal de Furnes au Camp de Dunkerque, où il rentra avec l'Armée. Chacun y reprit son premier poste ; le Vicomte passa la nuit à cheval, crainte de surprise, & fit commencer quelques sapes qui servirent le lendemain pour les approches : on les poussa avec cette confiance & avec cette fermeté que donne la victoire. Les assiégés, quoique sans espérance de secours, se défendirent toujours avec la même vigueur, & l'on fut encore trois jours à se loger sur la contrescarpe, au pied de laquelle on étoit avant la bataille. Enfin tous les dehors étant pris,

pris, la ville se rendit le vingt-quatre de Juin, dix jours après la bataille, & dix-huit depuis l'ouverture de la tranchée : elle se seroit défendue plus longtems encore, si le Marquis de Lède n'avoit pas été blessé à mort. Le Roi arriva de Mardick au quartier de Turenne, où les otages furent donnés, & la Capitulation fut signée : la garnison réduite à mille fantassins & sept cens chevaux, sortit le lendemain, & fut conduite à S. Omer. Louis XIV, entra dans Dunkerque comme en triomphe avec toute sa Cour ; la ville fut remise aux Anglois selon le Traité ; & deux jours après, le Vicomte marcha à Bergues.

1658.

24 Juin.

La bataille des Dunes, & la prise de Dunkerque, étoient des actions si grandes & si dignes d'admiration, que le Cardinal Mazarin (selon un Ecrivain (1) du tems) voulut se les attribuer ; pour en tirer une gloire semblable à celle que le Cardinal de Richelieu s'étoit acquise par le siège de la Rochelle. Il découvrit sa foiblesse au Comte de Moret son Favori, & le chargea de négocier cette affaire auprès du Vicomte. Moret avoit ordre d'engager ce Général à écrire une lettre, par laquelle il témoigneroit que le Cardinal avoit conçu le dessein du siège, & dressé le plan de la bataille : mais on lui recommanda en même tems de

(1) Langlade.

1658.

manier adroitement cette affaire, en l'influant plutôt qu'en la proposant. Moret qui savoit que la dissimulation étoit le moïen le plus sûr d'échouer auprès de Turenne, naturellement ennemi des artifices, lui dit franchement ce que le Cardinal souhaitoit, & l'assura qu'en cas qu'il voulût mettre à prix cette complaisance, Mazarin accorderoit tout. Le Vicomte ne balançoit point sur la réponse qu'il devoit faire, & dit au Comte de Moret, que le Cardinal pouvoit se servir de tous les moïens qu'il lui plairoit, pour persuader le public de sa capacité militaire, qu'il ne diroit jamais rien pour empêcher qu'on ne le crût; mais qu'il ne pouvoit point autoriser une fausseté par une signature formelle. Quelque mortifiante que fût cette réponse, le Cardinal ne laissa pas d'admirer le désintéressement du Vicomte. Un politique avide se seroit cru fort habile de s'assurer des bienfaits du Ministre en se moquant de sa vanité: mais ces détours bas & mercénaires étoient indignes de Turenne (1).

Le Vicomte prend Bergues.

Deux jours après la reddition de Dunkerque, le Vicomte marcha vers Bergues pour l'assiéger. La première nuit de la tranchée ouverte on prit une Redoute que les ennemis avoient faite près de leur contrescarpe; le lendemain le Comte de Schom-

(1) Mém. de Langlade.

berg emporta tous les ouvrages du dehors, & se logea sur les bords du fossé. Aïant fait mener du canon à découvert près de la porte, les habitans de la ville demandèrent à capituler; on ne les reçut à composition, qu'à condition que les neuf cens hommes de garnison, tous vieux régimens, se rendroient prisonniers de guerre. Aussitôt qu'ils apprirent leur sort, les uns se jettèrent dans les marais pour se sauver, & les autres vouloient piller la Place; mais ils furent tous arrêtés & envoïés en France par Calais.

1658.

2 Juillet.

L'Armée Espagnole qui s'étoit retirée à Furnes, aïant appris que Bergues avoit capitulé, marcha à Nieuport: on y tint aussitôt Conseil pour résoudre ce qu'ils avoient à faire. Dom Juan proposa de poster l'Armée le long du canal, entre Nieuport & Dixmuyde, & de disputer le passage: personne ne s'y opposa, excepté le Duc d'Yorck, qui remontra vivement qu'on n'avoit pas un Corps d'Infanterie suffisant pour défendre ce poste contre une Armée victorieuse; que les troupes étoient encore trop intimidées par une défaite récente; que si l'on étoit mis en déroute une seconde fois, les François tomberoient sur les grandes villes, & pousseroient leurs conquêtes jusqu'à Bruxelles: il proposa de partager les troupes, & de les distribuer dans les principales Places les plus exposées, pour faire trainer les

Les Espagnols distribuent leur Armée en différentes Places.

1658.

sièges jusqu'à la fin de la Campagne : ajoutant qu'on pourroit rassembler de nouvelles forces l'année suivante, & recommencer la guerre avec avantage. Son conseil fut goûté, & on l'exécuta quelques jours après; le Prince de Condé alla à Ostende avec un Corps de troupes suffisant pour défendre cette forte Place; le Duc d'Yorck & le Marquis de Caracène restèrent dans Nieuport avec deux mille fantassins & deux mille chevaux; Dom Juan se jetta dans Bruges avec quelque Infanterie & un Corps considérable de Cavalerie; & le Prince de Lignes avec le reste des troupes entra dans Ypres (1).

Le Vicomte s'empare de Dixmuyde; mais la maladie du Roi l'oblige à suspendre ses conquêtes.

3 Juillet.

(2) Turenne averti que les ennemis avoient abandonné Furnes, & n'y avoient laissé que quatre-vingts hommes de garnison, détacha le Marquis de Varenne avec deux mille hommes, pour assiéger la Place; il s'y rendit lui-même quatre heures après, suivi de peu de monde, & somma la ville en menaçant les habitans de les piller, s'ils faisoient la moindre résistance. Les Magistrats lui aiant ouvert les portes, il renvoya la garnison à Nieuport, retourna le lendemain à son Armée qu'il avoit laissée devant Bergues; & sans s'y reposer un seul jour, marcha à la Fintelle; en traversant le païs, pour se rendre promptement à Dixmuyde,

(1) Mém. MSS. du Duc d'Yorck.

(2) Mém. MSS. du Vicomte de Turenne.

1658.

où il avoit donné rendez-vous au Marquis de Créqui qui étoit à Rosebrugh avec un détachement. Un tiers de l'Armée passa la rivière à la nage près du Fort de la Kenoque, pour enlever quelques bestiaux qui païssoient dans les prairies voisines. Le jour suivant, de grand matin, le Vicomte en côtoiant la rivière d'Yper, arriva devant Dixmuyde: cette ville qui est au centre du païs ennemi, avoit été fort négligée; mais on avoit commencé depuis dix jours à en réparer les fortifications. Le Prince de Condé s'y étoit arrêté en allant à Ostende; & voyant qu'il n'étoit pas en état de la défendre, il y avoit laissé quatre cens hommes, avec ordre de l'abandonner, si les François traversoient la rivière. Aussi-tôt que Turenne eut dressé un pont sur l'Yper, & fait passer quelques troupes pour sommer la ville, elle se rendit. Il alloit continuer ses conquêtes, & pousser les ennemis qui n'osèrent plus tenir la campagne: mais le Cardinal lui manda de suspendre toute entreprise jusqu'à nouvel ordre, parce que le Roi étoit tombé dangereusement malade à Calais. Le Ministre inquiet appréhendoit tout pour lui-même, parce qu'il n'étoit pas aimé du frère du Roi, alors Duc d'Anjou, héritier présomptif de la Couronne. Dans cette agitation d'esprit, il envoya le Comte de Moret pour faire au Vicomte des propositions bien différentes de celles qu'il lui a-

6 Juillet;

1658.

voit fait faire quelques jours auparavant : il prie, il supplie, il implore son amitié : il demande s'il peut compter sur lui au cas que le Roi meure. Turenne, toujours conduit par l'amour de la patrie, répond, que si ce malheur arrive, il représentera fortement au Duc d'Anjou, qu'il est de l'intérêt de l'Etat de conserver le Cardinal dans le Ministère. Mazarin auroit bien voulu que ce Général eût promis d'envoïer ses troupes pour lui assurer la place qu'il occupoit : mais le Vicomte crut ne devoir s'engager à rien qui pût un jour intéresser son devoir (1).

Le Vicomte poursuit
ses victoires.

Pendant les dix jours que dura l'allarme sur la santé du Roi, Turenne resta près de Dixmuyde dans l'inaction : il avoit seulement fait avancer le Marquis de Créqui près de Nieuport avec un gros Corps de troupes. Les Espagnols, qui commençoient à se retrancher derrière un canal à une demi-lieuë de la Place, croïant que toute l'Armée du Roi venoit leur livrer bataille, se retirèrent & se séparèrent. Comme ils n'avoient ni vivres ni munitions, le Vicomte auroit pu les attaquer avec avantage dans ce poste, & les défaire entièrement ; mais la maladie du Roi l'en empêcha, & les ennemis eurent le tems de se distribuer, selon les conseils du Duc d'Yorck.

(1) Mém. de Langlade.

Au commencement du mois d'Août, le Roi se rétablit & retourna à Paris. Pour terminer avec éclat une Campagne qui avoit commencé si glorieusement, le Cardinal Mazarin avoit fait venir de Lorraine l'Armée du Maréchal de la Ferté, qui s'étoit déjà avancée jusqu'à Lens, pour aller joindre celle du Vicomte. Les deux Généraux visitèrent le Ministre à Cassel : où il fut résolu que La Ferté attaqueroit Gravelines, & que Turenne en couvriroit le siège : le Vicomte y envoya sept ou huit régimens d'Infanterie sous les ordres de Varenne, & demeura à Dixmuyde avec son Armée. La tranchée fut ouverte à Gravelines, quinze jours entiers avant que les ennemis songeassent à la secourir. Ils firent lever quatre mille hommes dans le Brabant, s'assemblèrent auprès de Bergues, & s'approchant de la Lys, joignirent les troupes du Comte de Marfin qui venoit du Luxembourg : ils passèrent par Ypres, & s'arrêtèrent à Poperingue, où tous leurs Généraux, hors le Duc d'Yorck, se trouvèrent. Turenne fit changer alors de posture à son Armée, & la distribua en différens endroits. Il envoya le Marquis de Créqui avec un Corps de troupes à la Fintelle, pour se tenir à la tête des ennemis qui s'avançoient vers Rosebrugh ; il posta des Dragons & de la Cavalerie au Fort de la Kenoque sur l'Yper, pour en garder le passage ; il ordonna à

1658.

 On assiège
Gravelines.

4 Août

1658.

30 Août.

Le Vicomte
reste seul
pour com-
mander
l'Armée.

deux brigades de Cavalerie qu'il avoit laissées à Mardick de marcher à Gravelines aussitôt que les ennemis s'en approcheroient; il se retira lui-même avec le reste de ses troupes sous le canon de Dunkerque, d'où il répandit des pelotons jusqu'à Furnes; de sorte que tous ces petits Corps pouvoient se rejoindre en peu de tems, & se soutenir mutuellement. L'Armée demeura dans cette situation jusqu'à la fin du siège de Gravelines, qui dura vingt-six jours: les François y perdirent, outre neuf cens hommes tués ou blessés, le Marquis d'Uxelles, le Comte de Moret & le Marquis de Varenne, trois amis fidèles du Vicomte.

Après la prise de la ville, l'Armée Espagnole se retira à Ypres, & de là le long de la Lys. Mazarin qui étoit demeuré à Dunkerque pendant le siège, retourna à la Cour, & abandonna au Vicomte le soin d'achever la Campagne selon ses vûës. La Ferté prit le chemin de la France, laissant ses troupes à Turenne, qui renvoïa deux ou trois régimens d'Infanterie au Camp devant Hédin, où vingt mille hommes, sous les ordres du Maréchal de Schulemberg, gardoient les frontières, de peur que les ennemis ne voulussent y marcher pour éloigner la guerre de leur país. L'Ambassadeur d'Angleterre demeura à Dunkerque avec une forte garnison, & le Chevalier Morgan suivit le Vicomte avec deux mille Anglois.

Turenne aiant donné au Comte de Schomberg sept ou huit régimens pour couvrir Dixmuyde, Furnes & Bergues, marcha avec l'Armée à Thielt, dans le dessein d'avancer sur la Lys & sur l'Escaut. En laissant ainsi derrière lui les ennemis, il espéra leur donner de la jalousie pour les grandes villes de Gand, de Bruges & de Bruxelles, & par-là les obliger à s'éloigner de la Lys, afin qu'il pût retomber sur Oudenarde, Menin & Ypres. En arrivant à Thielt, il détacha le Comte de Gassion avec cinq ou six régimens à Dcynse, en lui ordonnant d'envoier des Partis à Oudenarde, pour en reconnoître l'état. Après avoir séjourné deux jours à Thielt, il marcha avec quelques escadrons au Château de Gavre. De quatre ou cinq mille hommes de milice qui devoient se trouver sur les bords de l'Escaut, pour s'opposer à son passage, il n'en parut que trois cens : ceux-là même s'enfuirent à son approche. Deux cens dragons François aiant passé la rivière à la nage sous le Château même, la garnison effraïée se rendit sur le champ. Le Vicomte fit traverser ensuite l'Escaut à la brigade de Podwitz & à plusieurs autres régimens de Cavalerie, qui firent des courses jusqu'à Bruxelles : ces courses causèrent une telle épouvante, que les troupes Espagnoles qui étoient près d'Oudenarde, marchèrent aussitôt sous les ordres de Dom Antoine de

1658.

Le Vicomte
se marche
vers Thielt
& de là à
Oudenarde
qu'il prend.

1658.

9 Septemb.

Il sur-
prend &
défait le
Prince de

Cuéva, pour sauver la Capitale du païs. Pendant qu'on travailloit à un pont de bateaux sur l'Escaut, le Gouverneur d'Oudenarde envoya demander des sauve-gardes : Turenne marcha promptement avec mille chevaux & deux cens dragons, & menaça d'assiéger la Place, si elle n'ouvroit pas ses portes. On crut d'abord que le Gouverneur se rendroit ; mais voyant le peu de troupes qui accompagnoient le Vicomte, il commença à tirer. Aussi-tôt tous les Corps qui étoient à Thielt eurent ordre de s'avancer ; ils arrivèrent de bonne heure le lendemain, & le Vicomte alla visiter les postes. Tandis qu'il plaçoit les dragons du Roi dans un lieu par où l'on pouvoit secourir la Place, trois régimens de Cavalerie que le Prince de Condé avoit détachés sous le Comte de Chamilli, vinrent attaquer les dragons, qui tinrent ferme, repoussèrent les ennemis & firent Chamilli prisonnier avec la moitié de ses gens. Peu de tems après la Place fut investie : on ouvrit la tranchée en trois endroits différens, sans faire des Lignes : en deux heures on s'approcha d'une demi-lune qu'on alloit prendre, lorsque les habitans capitulèrent ; & tous les régimens qui s'étoient glissés dans la ville furent faits prisonniers de guerre.

Le Vicomte balança quelque tems s'il ne marcheroit pas à Bruxelles ; mais n'ayant qu'un Camp volant sans gros canon, & des

vivres seulement pour quatre jours, il aimait mieux retourner en arrière; & s'approchant des villes maritimes, en tirer des vivres qui venoient en abondance par mer, jusqu'à ce qu'il pût s'emparer de Courtrai, de Menin & peut-être d'Ypres. Il laissa dans Oudenarde deux régimens de Cavalerie & quatre cens fantassins, sous les ordres de Rochepaire; & remontant le long de l'Escaut, fit suivre des bateaux, comme s'il eût voulu assiéger Tournai, ou entrer dans le Brabant: il manda en même tems à Gassion, qui étoit à Deynse, de s'approcher; & suivant assés longtems le chemin de Tournai, il rabbatit tout-à-coup sur Menin. Trente cavaliers de sa garde, qu'il avoit envoiés pour reconnoître l'état de la Place, rapportèrent que le Prince de Lignes étoit à une lieue & demie de là, avec deux mille hommes de pied & quinze cens chevaux: ce Seigneur sortit d'Ypres & devoit se jeter dans Tournai, aussi-tôt que le Prince de Condé en partiroit, pour aller joindre Dom Juan vers Bruxelles. Turenne ordonna aux Comtes de Roye & de Melun qui étoient à l'avant-garde, d'aller attaquer le Prince de Lignes: ils défirent les troupes de Droot & de Louvigny qu'ils rencontrèrent d'abord; secondés ensuite des régimens de la Reine, de Rennel, de Créqui & de La Ferté, qui avoient à leur tête les Marquis d'Humières & de Gadagne, ils poussè-

1658.

 Lignes près
d'Ypres,

1653.

rent les Espagnols jusqu'à un pont sur la Lys auprès de Commines, les mirent totalement en déroute; & de tout le détachement, il ne s'en sauva que six cents chevaux, dont quatre cents se jettèrent dans Ypres avec le Prince de Lignes, & cent-cinquante gagnèrent Lille. Les deux mille fantassins furent taillés en pièces ou faits prisonniers: on enleva leurs armes, leurs drapeaux & leur bagage.

Il s'empare de Menin, assiège & prend Ypres.

Après cette défaite, Turenne détacha la brigade de Podwitz par Menin, & S. Lieu par le chemin de Gand, pour aller à Ypres. Menin qui étoit à demi rasé, ouvrit ses portes sans résistance. L'Armée campa la nuit près de la Ville, où Turenne laissa mille fantassins & cinq cents chevaux, & marcha à la pointe du jour vers Ypres, dont la garnison étoit de sept cents chevaux & de quinze cents hommes de pied. Etant arrivé devant la Place, il rassembla toutes ses troupes répandues dans les différens endroits de la Flandre; il ordonna au Comte de Schomberg de mettre Bergues, Furnes & Dixmuyde en défense, & de le venir joindre avec le reste de ses troupes: il manda au Maréchal de Schulemberg de lui amener trois mille hommes de renfort, du Camp devant Hédin. Le commencement du siège ne fut qu'un blocus, parce qu'on n'avoit ni outils, ni munitions, ni artillerie. Talon, Intendant de l'Armée, étant allé à Dun-

kerque & à Gravelines, fit venir promptement tout ce qui étoit nécessaire pour le siège : on ouvrit enfin la tranchée, & cinq jours après cette grande ville se rendit. Le Vicomte accorda une capitulation honorable au Prince de Lignes, qui sortit le lendemain avec deux pièces de canon, six cents chevaux & douze cents fantassins : les assiégés n'y perdirent que trois ou quatre cents hommes ; mais les François en eurent douze cents de tués ou de blessés, à cause de la rapidité avec laquelle on avoit avancé les travaux.

Turenne, pour ne pas perdre de tems en-voïa, dès le jour de la capitulation, deux mille hommes pour attaquer le Château de Commynes, & le lendemain il y marcha avec toute l'Armée. Rutherford, Colonel du régiment des Gardes Ecoïsses (1), se rendit maître du Fort en trois jours. Le lendemain l'Armée passa la Lys & alla camper à Turcoïn, où elle se rafraichit & se reposa pendant cinq ou six jours ; elle marcha ensuite à Epierre, où elle demeura près de quatre semaines, pendant lesquelles on tra-

1658.

26 Septembre.

Il s'empara de Grammont & de Ninoye, & la Campagne finit.

30 Septembre.

(1) Le régiment des Gardes Ecoïsses paroît n'avoir subsisté en France que depuis 1643. jusqu'en 1662. Voyés le P. Daniel, dans son Histoire de la Milice Françoisse, T. II. c. 8. Rutherford, Comte de Theviot, dernier Colonel de ce régiment, étoit grand-oncle maternel de M. Elder ou (D'aldart) aujourd'hui Lieutenant aux Gardes Françoises.

1658.

vailloit à rétablir les fortifications de Menin & d'Oudenarde. Au commencement de Novembre, Dom Juan d'Autriche & le Marquis de Caracène aiant eu avis que l'Armée du Roi vouloit décamper, marchèrent vers Courtrai, avec un Corps de Cavalerie qu'on avoit fait venir de Gand. Turenne aussi-tôt envoya Podwitz avec deux mille chevaux pour s'emparer de Gramont qui se rendit, & il alla lui-même prendre Ninove. Son intention n'étoit pas de garder ces deux Places; mais seulement de s'en servir, pendant que son Armée seroit dans le païs, pour la commodité des fourages, & pour resserrer Dom Juan & Caracène dans Bruxelles, où ils furent obligés de rentrer de nouveau avec un Corps de troupes: il resta dans le païs, durant tout le mois de Novembre, en consumma les fourages & mit tout à contribution. Au commencement de Décembre, l'Armée repassa la Lys à Harlebeck: le Vicomte après avoir défait & dissipé l'Armée Espagnole, sans qu'elle pût tenir la campagne; après avoir pris douze villes & soumis tout le païs qui est entre l'Yper, la Lys & l'Escaut; laissa cent compagnies de Cavalerie & cinq mille fantassins dans les villes prises, ramena l'Armée en France & revint lui-même à la Cour.

1659.

Les victoires rapides du Vicomte de Turenne alarmèrent le Roi Catholique, &

contribuèrent à donner la paix aux deux Couronnes. L'Espagne craignoit que les François, devenus maîtres des Païs-Bas, ne portassent toutes leurs forces dans son sein, & qu'ils ne fissent la conquête d'un Roïaume dépourvu de Places fortes, en bien moins de tems qu'ils n'en avoient employé à ravager les Provinces opulentes de la Flandre pleine de villes fortifiées (1). De plus, la Reine regardoit le rétablissement de la santé du Roi comme une grace du Ciel, & se croïoit obligée d'en marquer sa reconnoissance, en faisant cesser l'effusion du sang Chrétien : elle en parla vivement au Cardinal, & lui déclara qu'elle ne pouvoit plus, sans trahir tous les sentimens de son cœur & sans négliger les véritables intérêts de sa Maison & ceux de la France, refuser la paix à son frère le Roi d'Espagne. D'ailleurs, Cromwel étant mort, la Nation Angloise lassée de ses propres fureurs, desiroit de voir Charles II. monter sur le trône de ses ancêtres : le Duc d'Yorck son frère aimoit la France, & l'un & l'autre souhaitoient la paix entre les deux Roïaumes. Enfin dans l'Espagne & dans la France, les villes se trouvoient dépeuplées, les Provinces désolées, les trésors dissipés, les

1659.

 Préparation à la paix.

(1) Nani, Hist. de la République de Venise, liv. VIII. Priorato della pace fra le due Corone. Lettres du Cardinal Mazarin.

1659.

peuples accablés ; & tout sembloit appeller la paix pour soulager les maux universels de la Chrétienté. Un autre motif acheva cependant de déterminer le Cardinal Mazarin : il n'avoit jamais perdu de vûë le projet de marier le Roi avec l'Infante Marie-Thérèse ; qui pouvoit redevenir héritière présomptive de la Couronne d'Espagne , par la mort du jeune Prince son frère , né depuis la négociation de De Lyonne. Pour déterminer la Cour de Madrid , il publia partout qu'il alloit conclure le mariage du Roi avec la Princesse Marguerite de Savoie : il mena , en effet , le Roi à Lyon au fort de l'Hiver , & engagea la Duchesse de Savoie à s'y rendre avec les deux Princes ses filles. Pendant qu'il conduisoit ainsi le jeune Monarque sur les frontières du Royaume , il mandoit secrettement au Comte de Fuensaldagne , que le tems étoit venu , ou de se préparer à une guerre irréconciliable , ou de faire la paix par le mariage de l'Infante avec Louis XIV. Fuensaldagne , alors Gouverneur de Milan , dépêcha un courier à Madrid ; & la Cour d'Espagne fit partir en diligence pour Lyon Pimentel , qui proposa des conditions avantageuses : Mazarin les accepta , renvoia la Duchesse de Savoie avec ses deux filles , & la Cour retourna à Paris.

Comme le Cardinal n'avoit fait à Lyon qu'une légère ébauche du Traité , Pimen-

tel

tel arriva bientôt à Paris ; & après plusieurs conférences avec le Ministre , il fut arrêté que le Cardinal d'un côté , & Dom Louis de Haro de l'autre , partiroient , l'un de Paris & l'autre de Madrid , & se rendroient aux Pyrénées dans l'Ile des Faisans , formée par la rivière de Bidassoa , connue seulement parce qu'elle fait la séparation des deux Roïaumes. On construisit dans l'Ile deux logemens égaux , & à une distance égale une salle commune , avec deux portes opposées , par où les deux Ministres entroient en même tems chacun de leur côté. Deux chaises furent placées vis-à-vis l'une de l'autre , pour prévenir tout prétexte de contestation.

1659.

Peu de tems après , les deux Ministres arrivèrent sur les frontières , où la fierté Espagnole voulut , dans la décadence de ses affaires , disputer la préséance : le Cardinal , qui savoit que la saine politique ne permet jamais de retarder , pour un vain cérémonial , une négociation intéressante , se contenta de l'égalité dont les deux partis convinrent tacitement. Les conférences s'ouvrirent au commencement d'Août , & dans huit ou neuf séances tout fut réglé. Ces deux Ministres de caractères fort différens , l'un fier , inflexible & plein de candeur ; l'autre poli , souple & rempli d'artifice , épuisèrent toutes les forces & toutes les finesse de leur génies , & firent en trois mois , plus que

Conféren-
ce de l'Ile
des Faisans.

1659.

les Médiateurs de toutes les nations n'avoient pu faire pendant près de cinq ans à la paix de Munster.

Principaux
articles du
Traité.

Ce Traité contient cent vingt-quatre articles, dont les premiers roulent pour la plupart sur l'établissement du Commerce. Il fut stipulé ensuite que le Roi Très-Chrétien épouserait la Sérénissime Infante Dame Marie-Thérèse, fille aînée du Roi Catholique avec une dot de cinq cens mille écus d'or. Après ces articles essentiels, on régla ce qui regardoit la restitution des conquêtes faites par l'une & par l'autre Puissance en Flandre & en Catalogne. Le Roi d'Espagne s'engagea à pardonner aux Catalans rebelles, & à renoncer à toutes ses prétensions sur l'Alsace. On régla ensuite les intérêts des Alliés; le Cardinal fit confirmer le Traité de Quérasque, qui conservoit Pignerol aux François; l'Espagne rendit Verceil au Duc de Savoie; au Prince de Monaco, ses Domaines qu'on avoit envahis; Reggio au Duc de Modène; & au Duc de Neubourg la ville de Juliers, que la Maison d'Autriche tenoit depuis plusieurs années en séquestre. Le Duc de Lorraine eut le sort d'un Prince dont la conduite avoit toujours été indécise; on ne le regarda ni comme ami, ni comme ennemi: il ne fut rétabli dans ses Etats, qu'à condition qu'on démoliroit Nanci, qu'il céderoit à la France le Duché de Bar, Moyenvic, Cler-

mont, Sténai, Dun & Jametz, & qu'il donneroit à l'avenir un passage libre dans ses Etats aux troupes que le Roi Très-Christien voudroit envoyer en Alsace. Le Cardinal essaya en vain de reconcilier le Portugal avec l'Espagne; il falut laisser continuer la guerre, & promettre la neutralité de la part de la France. L'affaire du Prince de Condé donna bien plus de peine: les deux Ministres s'échauffèrent si fort dans cette contestation, qu'ils furent souvent prêts à rompre les conférences, plutôt que de rien retrancher de leurs prétensions respectives. Le Cardinal sentit néanmoins de quelle importance il étoit pour l'Etat, de ramener à son devoir un Héros tel que Condé, & porta le Roi à pardonner au Prince, à condition que l'Espagne cèderoit Avènes à la France.

(1) Pendant le tems de ces négociations, il y eut une suspension d'armes universelle: le Vicomte crut devoir employer cet intervalle pour faire une action digne de sa justice. Il apprit que les Roïalistes d'Angleterre, après la mort de Cromwel, s'étoient soulevés contre les Républicains, partisans de Richard fils du redoutable Usurpateur; & il savoit que la Flotte d'Angleterre étoit dans la mer Baltique. Voïant la paix résolue & presque conclue avec l'Espagne, il crut que le rétablissement d'un Roi détrôné

Le Vicomte forme la résolution de contribuer au rétablissement du Roi d'Angleterre.

(1) *Mém. MSS. du Duc d'York.*

1659.

feroit également glorieux & avantageux à la France. Toutes ces considérations, aussi bien que l'amitié personnelle qu'il avoit pour le Duc d'Yorck, le firent céder à l'attrait dominant qu'il a toujours eu pour les actions héroïques; il obtint le consentement de la Cour, & voulut à ses propres dépens aider le Roi d'Angleterre à remonter sur le trône de ses ancêtres. Il pria le Duc d'Yorck de venir à Amiens, & lui offrit son régiment d'Infanterie de douze cens hommes effectifs, avec les Gendarmes Ecossois; des munitions & des armes pour quatre ou cinq mille hommes; des vivres pour leur subsistance pendant deux mois; des vaisseaux pour les transporter en Angleterre; des passeports pour embarquer à Boulogne les troupes que le Duc avoit en Flandre, & enfin tout son crédit pour emprunter les sommes nécessaires. Le Duc d'Yorck aiant accepté la proposition avec beaucoup de joie, Turenne lui donna une lettre pour le Lieutenant de Roi de Boulogne, qui avoit promis de fournir tous les vaisseaux des ports de son Gouvernement, jusqu'aux barques des pêcheurs. On étoit déjà à la veille du jour pris pour l'embarquement: le Duc de Bouillon & le Comte d'Auvergne, neveux du Vicomte, devoient accompagner le Prince Anglois, en qualité de Volontaires; lorsqu'on reçut des nouvelles sûres de la défaite des Roïalistes: ce qui obligea de sus-

pendre pour quelque tems l'exécution de ce projet.

1659.

En attendant, le Vicomte trouva le moyen d'entrer en liaison avec le Général Monk, Restaurateur de la Maison Royale de Stuart : les grandes ames se sentent & se connoissent sans s'être jamais vûes. Voici la copie d'une lettre qu'il écrivit au Général Anglois.

Le Vicomte entre en commerce avec le Général Monk.

MONSIEUR,

„ Le Gentilhomme que j'avois envoié
 „ en Angleterre, & à qui j'avois dit de
 „ vous faire des complimens de ma part, a
 „ reçu de vous tant de civilités, que je me
 „ sens obligé de vous en remercier. Je
 „ suis bien aise de cette occasion pour vous
 „ supplier de prendre confiance en tout ce
 „ qu'il vous dira, & de croire qu'aïant
 „ longtems considéré vôtre conduite, j'ai
 „ une estime particulière pour vôtre per-
 „ sonne : vous pouvés aussi, dans les cho-
 „ ses que vous croirés qui vous convien-
 „ dront, & à l'Etat ecclésiastique & politi-
 „ que d'Angleterre, faire fondement que j'y
 „ contribuerai ce qui sera de mon pouvoir,
 „ & que mon intention n'est que de con-
 „ courir au bien avec candeur & net-
 „ teté. Quand vous prendrés une entière
 „ confiance en moi : je n'agirai jamais de
 „ manière à donner fondement au moindre

1659. „ soupçon ; & ceux qui souhaitent le bien
 „ & la tranquillité du païs , ne seront point
 „ blessés de mon intention quand vous l'au-
 „ rés approuvée. J'ai cru que vous n'auriés
 „ point désagréable ce compliment , & l'as-
 „ surance que je vous fais d'être” ,

MONSIEUR ,

Vôtre très humble serviteur ,

TURENNE.

Conclu-
 sion du
 Traité des
 Pyrénées.

On voit par plusieurs autres lettres écri-
 tes au Roi de la Grande-Bretagne & au
 Duc d'Yorck , que le Vicomte étoit dans u-
 ne liaison intime avec les Roïalistes d'An-
 gleterre , & qu'il contribua plus qu'aucun é-
 tranger à l'heureux rétablissement de Char-
 les II. Cependant les articles du Traité de
 paix entre la France & l'Espagne , & ceux
 du mariage du Roi avec l'Infante , furent
 arrêtés & signés le sept de Novembre. La
 guerre , qui avoit duré près de vingt-quatre
 ans entre les deux Couronnes , finit : l'Alsa-
 ce , le Roussillon , l'Artois & la Flandre de-
 vinrent des Provinces de la France. Maza-
 rin par ses négociations , & Turenne par
 ses victoires , remplirent ainsi la principale
 partie du plan de Richelieu , qui avoit pour
 objet d'étendre les bornes de l'Empire
 François.

Fin du quatrième Livre.



HISTOIRE

D U

VICOMTE DE TURENNE.

LIVRE CINQUIEME.

LE Vicomte de Turenne, après avoir disposé des troupes selon les ordres de la Cour, alla lui-même trouver le Roi qui parcouroit les Provinces méridionales de son Roïaume, en attendant la belle saison pour aller recevoir l'Infante sur les frontières. (1) Le jeune Monarque, pen-

1660.

Le Vicomte est fait
Maréchal
Général des
Camps &
Armées du
Roi,

(1) Tous les details de ce Livre sont tirés des

1660.

— dant le séjour qu'il fit à Montpellier, voulut récompenser Turenne des services qu'il avoit rendus à la Patrie, en l'honorant de la première Dignité de la Couronne (2). Le Cardinal Ministre lui fit entendre que le Roi rétablirait volontiers en sa faveur la Charge de Connétable de France, s'il n'y mettoit point d'obstacle par son attachement à la Religion Protestante: mais le Vicomte n'étoit pas d'un caractère à se laisser tenter par l'attrait des honneurs, quand il s'agissoit de sa conscience. Le Roi ne l'en estima pas moins: & ne pouvant lui conférer la Charge de Connétable, il en créa une nouvelle qui lui donnoit les mêmes prérogatives; ce fut celle de *Maréchal-Général* des Camps & Armées du Roi, par des Lettres datées du cinquième d'Avril (2).

Mariage
du Roi.

Peu de tems après, Louis XIV quitta Montpellier, & se rendit à S. Jean de Luz, pendant que Philippe IV étant parti de Madrid, s'avança jusqu'à S. Sebastien. Vers le commencement de Juin, les deux Rois,

Lettres & Instructions du Vicomte, des Mémoires de Frémont d'Abancourt, de l'Histoire de l'Abbé Raguener, des Mercuries Hollandois, de Puffendorf *de rebus Brandenburgicis*, de Valkenier Auteur Allemand, de ceux du Chevalier Temple, & de plusieurs autres Auteurs contemporains cités au bas des pages.

(1) Voici l'Oraison funèbre de M. de Turenne par M. Mascaron.

(2) Voici les Preuves à la fin, N. XI.

suivis des principaux Seigneurs de France & d'Espagne, s'abouchèrent dans l'Île des Faifans, & firent éclater dans ce lieu désert, tout ce que la grandeur & le luxe déploient dans les Cours les plus magnifiques & dans les Capitales les plus florissantes. D'un côté paroissoit Philippe IV, d'un aspect vénérable, plus épuisé par ses travaux, que par le nombre de ses années: de l'autre côté, Louis XIV, à la fleur de son âge, relevoit la Dignité Royale par son air majestueux. La Reine-Mère & le Roi d'Espagne son frère, qui ne s'étoient point vus depuis quarante-cinq ans, répandirent en s'embrassant des larmes de tendresse & de joie: les deux Rois s'embrassèrent aussi, & se présentèrent l'un à l'autre les principaux Seigneurs de leurs Cours. Le Vicomte de Turenne ne s'empresant point à se montrer, le Roi Catholique demanda à le voir, le regarda avec attention, & ne pût s'empêcher de dire: *Voilà un homme qui m'a fait passer bien de mauvaises nuits.*

Les deux Rois jurèrent la paix & ratifièrent tout ce qui avoit été conclu par leurs Ministres. Le jour suivant, Philippe IV remit l'Infante entre les mains de Louis XIV. La célébration du mariage, qui ne s'étoit faite à Fontarabie que par le ministère des Ambassadeurs, se réitéra avec une extrême magnificence à S. Jean de Luz.

1660.

L'Espagne
fait mar-
cher des
troupes
vers le
Portugal.

(1) Plusieurs Princes étrangers écrivirent de nouveau au Vicomte, comme du tems de la paix de Westphalie, pour le féliciter sur la conclusion du Traité des Pyrénées, en l'attribuant à ses succès & à ses victoires. Toute l'Europe se ressentit des avantages de cette heureuse paix, le Roi de la Grande-Bretagne fut rétabli sur son trône, & le Traité d'Oliva rendit le calme aux Puissances du Nord; le Portugal seul perdit toute espérance de repos. La Duchesse de Bragance, Reine Régente, offrit de tenir son Roïaume comme un Fief de la Castille, avec une redevance annuelle d'un million, de quatre mille hommes de pied & de huit vaisseaux de guerre: mais le Roi d'Espagne prévoyant que le Portugal abandonné par la France ne tiendrait pas une seule Campagne, ne voulut prêter l'oreille à aucun accommodement, & se flattant d'en faire la conquête, y envoya toutes ses troupes, sous la conduite de Dom Louis de Hara.

Le Vicomte
re conseille
au Roi de
secourir le
Portugal.

Le Duc de Bragance Roi de Portugal étant mort depuis quatre ans, Louïse de Gusman sa veuve gouvernoit le Roïaume, pendant la minorité de ses enfans, Dom Alphonse & Dom Pedro. La Reine leur mère étoit née avec une forte inclination pour tout ce qui paroïssoit héroïque, & avoit contribué plus que personne à l'heu-

(1) Voyés les Preuves N. X.

reuse révolution de Portugal (1). Après la mort du Roi, elle se vit sans alliance, sans troupes disciplinées & sans habiles Généraux: mais elle trouva dans la supériorité de son esprit & dans la grandeur de son courage des ressources inépuisables. Le poids des affaires ne l'épouvanta point: elle rappella toute l'autorité des Conseils dans sa personne, porta ses vûes dans toutes les Cours de l'Europe, d'où elle pouvoit tirer du secours; & envoya Dom Juan d'Acosta Comte de Soure à Paris, pour négocier avec le Cardinal Mazarin. Le Ministre ne voulant point donner d'ombrage à l'Espagne, l'adressa au Vicomte de Turenne, qui devint le principal mobile de toutes les négociations. La révolution de Portugal arrivée vingt ans auparavant, avoit remis ce Royaume sous la domination de la Maison de Bragance: Turenne toujours porté à procurer du secours aux Princes malheureux, & qui dans cet esprit avoit déjà travaillé au rétablissement de Charles II Roi d'Angleterre, crut que la France devoit se prêter à l'affermissement de Dom Alphonse sur le trône de Portugal. Il voioit avec regret qu'à la veille de conquérir les Païs-Bas, on eût tout à coup arrêté ses progrès, & que la paix des Pyrénées enlevât au Roi le fruit de tant de victoires, qui avoient coûté des

1660.

Le Comte de Schomberg est choisi pour commander en Portugal.

(1) M. l'Abbé de Vertot, Révol. de Portugal.

1660.

trésors immenses : il craignoit que ce Traité ne donnât le tems à Philippe IV de reprendre des forces, pour renouveler une guerre qui épuiserait une seconde fois la France d'hommes & d'argent, & que la réunion de Portugal à la Couronne d'Espagne n'augmentât la puissance d'un ennemi que l'on devoit toujours redouter. Ainsi les intérêts de la Patrie se trouvoient liés avec ceux de la Maison de Bragance.

Comme le secret étoit nécessaire dans cette négociation, l'Ambassadeur Portugais ne parut point en public; (1) Le Vicomte le fit cacher dans une maison de campagne du Duc d'Albret son neveu, depuis Cardinal de Bouillon : là, il eut plusieurs conférences avec le Comte de Soure, pour connoître les forces du Portugal, l'état des Places & des troupes, la disposition des peuples & des Ministres. Instruit à fond de tout ce qui regardoit le Roïaume, il conclut avec Dom Juan d'Acosta un Traité secret, par lequel le Roi promettoit d'envoyer des troupes, de l'argent, & même un Général au secours des Portugais. Le Vicomte jeta les yeux sur le Comte de Schomberg pour cette expédition, & le proposa au Cardinal : Schomberg, Allemand de Nation & Protestant de Religion, pouvoit s'attacher au Roi de Portugal sans donner de justes sujets de plainte contre la

(1) Mém. de Frémont d'Abancourt, p. 6.

France. La négociation fut aussi-tôt sue de la Reine-Mère, qui dit au Vicomte : *Savés vous, bien, Monsieur de Turenne, que je vois par dessus l'Espagne jusqu'en Portugal? mais je ne m'en mets pas fort en peine, car j'ai fait ce que je voulois.*

Le Vicomte de Schomberg partit pour Lisbonne avec quatre-vingts Officiers, tant Capitaines que subalternes, & plus de quatre cens Cavaliers, tous vieux soldats capables d'en former de nouveaux, & de les commander. Il passa par l'Angleterre où il vit le Roi Charles II. nouvellement rétabli dans ses Etats : il avoit des ordres particuliers de la Régente de Portugal, de pressentir si ce Prince Protestant n'auroit point d'éloignement pour le mariage de l'Infante sa fille. L'Espagne allarmée de cette nouvelle, offrit au Roi de la Grande-Bretagne, d'adopter & de donner une dot à la Princesse d'Orange, fille de Frédéric Henri, & cousine-germaine du Vicomte; mais Turenne, plus touché des intérêts de la patrie que de la gloire de sa Maison, pressa le Comte de Schomberg de hâter sa négociation. Le Comte s'en acquitta avec tant d'adresse, qu'il fit desirer le mariage de l'Infante au Roi d'Angleterre, & passa ensuite en Portugal, d'où la Reine Régente envoya à Londres le Marquis de Sande, pour conclure cette alliance.

Aussi-tôt que le Comte de Schomberg fut arrivé à Lisbonne, on résolut en Espagne

1661.

Le Général Schomberg arrive en Portugal.

de lui opposer Dom Juan d'Autriche, & de rappeler Dom Louis de Haro, plus habile Politique que grand Général. Schomberg établit une exacte discipline dans l'Armée Portugaise, apprit aux soldats l'ordre qu'ils devoient tenir dans leurs marches, & l'art de se camper avec avantage; il fit construire des fortifications régulières à la plupart des Places frontières qui étoient sans défense; il changea bientôt la face des affaires, poussa la guerre avec vigueur, & ses armes eurent presque par-tout d'heureux succès. Il continua toujours sa correspondance avec le Vicomte de Turenne qui l'aideroit de ses conseils, & qui étoit l'ame de toutes les négociations politiques, aussi bien que de toutes les expéditions militaires.

Les Anglois rendent Dunkerque au Roi.

Le Marquis de Sande travailla avec tant d'ardeur à la conclusion du mariage de l'Infante de Portugal & du Roi d'Angleterre, qu'il en accéléra l'exécution. La France fut tirer un grand avantage de cette alliance, aussi bien que de celle qui fut conclue entre la Princesse Henriette d'Angleterre & Philippe Duc d'Orléans, frère du Roi. Charles II aimoit tendrement la Princesse sa sœur, & desiroit avec empressement ce dernier mariage: mais il n'étoit pas en état de payer la dot. Louis XIV lui offrit une somme très considérable, à condition qu'il rendroit Dunkerque à la France; & cette affaire ayant été négociée avec autant de diligence

que de secret, fut presque aussi-tôt conclue que proposée par le Vicomte de Turenne, à qui le Roi de la Grande-Bretagne & le Duc d'Yorck son frère avoient déjà de grandes obligations, & avec qui ces deux Princes entretenrent toujours une étroite liaison. Dunkerque fut rendu à la France pour cinq millions, dont une moitié servit à paier la dot de la Princesse Henriette.

1661.

Peu de tems après (1) le Cardinal Mazarin mourut, après avoir administré le Roiaume pendant seize ans entiers avec habileté. Il avoit apaisé les troubles de la Fronde, sans presque répandre de sang; souffert plus d'une fois l'exil & la proscription, sans rien perdre de son autorité; tourné les malheurs les plus accablans en moyens d'élévation; & déconcerté les desseins de ses ennemis, quoiqu'ils eussent pour Chef un Prince du Sang, fait pour conquérir des Roiaumes, & un Prélat inquiet, capable de les détruire. Si le Ministre avoit joint à ses grands talens, plus de piété, de désintéressement & de bonne-foi, ceux qui lui ont accordé le titre de grand Politique, n'auroient pu lui refuser celui de grand Homme. Après la mort du Cardinal Mazarin, Louis XIV prit en

Mort du
Cardinal
Mazarin.

(1) Le neuf Mars.

1661.

main les rênes du gouvernement, & consulta souvent sur toutes les affaires importantes du dedans & du dehors le Vicomte de Turenne, qui connoissoit mieux que personne la situation, la force & les intérêts politiques du Roïaume. Le Tellier, Lionné & Colbert étoient les Conseillers & les exécuteurs des volontés de ce grand Monarque: mais il est sûr que le Vicomte étoit le premier & quelquefois le seul confident de ses projets (1).

Le Roi abandonne
au Vicomte
la conduite
de l'affaire
de Portugal.

Aussi-tôt que le Cardinal fut mort, Turenne représenta au Roi que la promesse qu'avoit faite Mazarin d'abandonner les Portugais, étoit une foiblesse contraire à l'équité, au Droit des gens, à la protection qui est dûë aux Monarques offensés & aux peuples opprimés: il lui remontra ensuite la nécessité d'aider le Portugal à conserver son indépendance de l'Espagne, & à forcer le Roi Catholique d'accorder une paix honorable à la Maison de Bragance: il lui fit sentir enfin le danger qu'il y auroit pour la France de laisser accroître de nouveau la puissance Espagnole. Le Roi, convaincu par les raisons du Vicomte, le laissa absolument maître d'employer toutes les
som-

(1) Voir les Lettres & les Négociations entre Jean de Witt Pensionnaire, & les Plénipotentiaires Van-Beuningue & Boreel, Tomes II. & III.

hommes qu'il jugeroit à propos pour le secours des Portugais.

1661.

Le Vicomte s'appliqua ensuite à cultiver la bonne intelligence entre la France & les Provinces-Unies, par le crédit qu'il avoit auprès de Jean de Witt (1) Pensionnaire de Hollande. Le Pensionnaire négocia un Traité de Commerce avec la France, par lequel on donnoit aux deux Nations une entière liberté de trafiquer dans tous leurs ports respectifs: par ce Traité, les François garantissoient aux Hollandois la pêche sur les côtes d'Angleterre; (2) & les Etats Généraux garantissoient au Roi Très-Chrétien la possession de Dunkerque. Le Comte d'Estrades fut envoyé ensuite Ambassadeur en Hollande; & Turenne dressa des Instructions qui font voir la connoissance parfaite qu'il avoit des intérêts de la France. Peu de tems après, les Etats Généraux firent aussi une alliance avec l'Angleterre, & s'engagèrent à réparer les pertes que les Anglois avoient souffertes aux Indes Orientales, de la part des vaisseaux de la République. Ces deux Traités avec Leurs Majestés Très-Chrétienne & Britannique rétablirent parfaitement la tranquillité dans

Le Vicomte entre en liaison avec le Pensionnaire de Witt.

(1) Il étoit fils d'un des huit Citoyens, que le feu Prince d'Orange avoit fait enfermer dans le Châteaude Louvettein.

(2) Voir les Preuves No. XII.

1662. les Provinces-Unies, & réunirent ces trois Puissances contre l'Espagne en faveur de la Maison de Bragance.

Proposition du mariage de la Princesse de Montpensier avec le Roi de Portugal.

Louis XIV. donna deux cens mille écus au Roi d'Angleterre, pour faire lever trois mille hommes de pied & mille chevaux; & continua de païer annuellement la même somme, pour l'entretien des troupes commandées par le Comte de Schomberg: d'ailleurs le Roi promettoit de faire lever un régiment François de mille hommes d'Infanterie, & de le souldoïer. Pour attacher plus étroitement le Portugal à la France, on proposa le mariage de la Princesse de Montpensier avec le Roi Dom Alphonse IV. Le Vicomte envoya Hasset son Secrétaire, pour négocier à Lisbonne cette alliance; il lui donna une ample Instruction (1) avec une lettre de créance pour le Comte de Schomberg, qui proposa le mariage à la Reine: elle l'agréa. Aussi-tôt que le Vicomte en fut informé, il alla trouver la Princesse de Montpensier, pour sonder ses dispositions sur ce mariage; il emploia les raisonnemens, les promesses & même les menaces de la part du Roi, pour l'y déterminer; mais inutilement: outre qu'elle ne pouvoit se résoudre à quitter la France, la Renommée l'avoit instruite du caractère du Roi de

(1) Voyés les Preuves N. XIII.

Portugal (1), dont l'esprit étoit bas, l'humeur sombre, le naturel farouche & les mœurs décriées. La Reine-Mère d'Alphonse, pénétrée de douleur, prévoïoit que de si grands dérèglemens feroient tomber ce Prince du trône, & que ruinant par son incapacité l'ouvrage de plusieurs années, il perdrait le fruit de tant de soins. Elle songea plus d'une fois à le faire enfermer, pour mettre l'Infant Dom Pedro à sa place: ses sages projets furent déconcertés par le Comte de Castel - Melhor, Ministre d'Alphonse: le Comte fit déclarer le Roi majeur, ôta l'administration à la Reine, & s'empara du maniement des affaires.

Les Espagnols se flattant de réduire aisément le Portugal gouverné par un Prince imbécille & furieux, mirent une Armée considérable sur pied; & Dom Juan d'Autriche assiégea Evora, qu'il prit en peu de jours. Le Comte de Villafior fut nommé Général de l'Armée Portugaise; mais tous ses succès furent dûs à la valeur & à la prudence du Comte de Schomberg, qui remporta une pleine victoire sur les Castillans. Ce grand Capitaine eut encore moins de peine à défaire les Espagnols, qu'à vaincre l'opiniâtreté du Général Portugais qui traversoit tous ses desseins; ce qui donna tant de dégoût à

1662.

Le Roi
continue
de secourir
les Portu-
gais.

(1) Revol. de Portugal, par l'Abbé de Vertot, page 357.

1662.

Schomberg, qu'il voulut quitter le Portugal. Le Vicomte de Turenne dépêcha à Lisbonne Frémont d'Ablancourt, pour lui promettre un établissement en France, des secours d'argent & de troupes, & l'engager à continuer ses fonctions: D'Ablancourt devoit demeurer auprès de lui, pour réunir les Seigneurs Portugais, les fortifier dans leur attachement à la Maison de Bragance, & les éloigner de tout accommodement avec l'Espagne, en proposant le mariage de la Princesse de Nemours avec le Roi Alphonse, que la fille de Gaston continuoit de refuser. Le Vicomte, raffermi par-là le Comte de Schomberg & la Cour de Portugal dans leurs résolutions, pour soutenir la guerre contre l'Espagne.

1663.

Le Vicomte
se raffermi:
l'alliance
avec l'An-
gleterre &
le Portugal.

Philippe IV se tourna alors vers l'Angleterre, pour la détacher du Portugal; & le Vicomte détermina le Roi à envoyer le Marquis de Ruvigni à Londres, pour confirmer Charles II chancelant & incertain. Il dressa de nouvelles Instructions pour Ruvigni (1), qui s'acquitta avec habileté de sa commission, & engagea le Roi Charles à fournir des vaisseaux & des troupes aux Portugais: Louis XIV donna de l'argent. Le Comte de Schomberg n'abandonna point son poste, commanda en chef les troupes des Rois de France, d'Angleterre & de Por-

(1) Voir les Preuves N. XIV.

tugal, & remporta plusieurs avantages sur les Castillans.

1664.

Mariage
arrêté entre
Dom Pe-
dro & la
Princesse
d'Evreux.

(1) La Cour de Portugal voulant témoigner sa reconnoissance au Vicomte de Turenne, pour tant de services qu'elle en avoit reçus, envoya le Marquis de Sande en France, avec plein pouvoir de traiter du mariage de Fébronie de la Tour d'Auvergne nièce du Vicomte, avec l'Infant Dom Pedro frère du Roi; & cette alliance fut si fort avancée, que les articles du contrat furent signés. Toutes ces négociations déplaisoient aux Ministres, parce que les affaires ne se traîtoient point au Conseil, mais tête à tête avec le Roi: ils craignirent le crédit que Turenne avoit sur l'esprit du Prince, & résolurent de rompre toutes ses liaisons avec le Portugal. En effet, ils agirent hautement contre lui; & pour le piquer & le dégoûter, ils firent rompre le mariage de la Princesse d'Evreux qui épousa quelques années après, Maximilien frère de l'Electeur de Bavière. Le Vicomte n'en témoigna aucun ressentiment; & moins occupé des intérêts de sa Maison que du bien de l'Etat, il continua toujours de porter le Roi à secourir le Portugal, pour empêcher la réunion de ce Roïaume à la Couronne d'Espagne,

(1) Mém. MSS. de Frémont d'Abblancourt, qui fut chargé de cette négociation.

1664.

L'Angle-
terre dé-
clare la
guerre aux
Hollandois.

1665.

Cependant l'Angleterre & la Hollande commencèrent à se brouiller de nouveau. Les Marchands Anglois se plaignirent d'abord au Parlement des insultes que les Hollandois leur faisoient dans les Indes Orientales, & sur les côtes d'Afrique. Quelque tems après, les Capitaines Anglois firent plusieurs hostilités en Guinée. Les Hollandois envoièrent en France Van-Beuningue, demander au Roi une médiation efficace, & la garantie qu'il avoit promise. Ils dépêchèrent aussi des Ambassadeurs en Suède & en Dannemarc, pour mettre les deux Rois du Nord dans leurs intérêts; mais toutes ces négociations furent inutiles. La guerre se déclara entre l'Angleterre & la Hollande; Charles II. équipa une Flotte de cent sept navires, commandée par son frère le Duc d'York; & la République lui en opposa une autre de cent trois vaisseaux. On donna un combat naval sur les côtes d'Angleterre; le Duc d'York défit les Hollandois, & se seroit rendu maître de la mer, s'il avoit poursuivi sa victoire. Après cette défaite on pressa ouvertement le Roi de France de se joindre à l'un ou à l'autre parti: Louis XIV en délibéra avec le Vicomte, qui lui présenta un Mémoire (1) où l'on découvre également la justesse de son esprit, & l'étendue de ses vûes; il por-

(1) Voies les Preuve, N. XV.

ta le Roi par ce Mémoire à offrir sa médiation entre les deux Puissances. Ses conseils furent suivis, mais sans succès; la guerre continua entre la République & l'Angleterre, & l'on équipa de nouvelles Flottes.

1665.

Pendant ces hostilités, Philippe IV tomba malade, & le Roi consulta de nouveau le Vicomte sur les résolutions qu'il falloit prendre (1). Peu de tems après, le Roi Catholique mourut d'un flux de sang, & Louis XIV s'adressa à la Cour de Madrid pour représenter ses droits sur les Païs-Bas; il fit tous ses efforts pour obtenir justice par les négociations, avant que d'employer la force: comme il craignit que la liaison des Anglois avec les Portugais ne déterminât ces derniers à faire la paix avec l'Espagne, il envoya S. Romain à la Cour de Lisbonne, & chargea le Vicomte de lui donner des instructions, qui servent à développer toute l'intrigue & le secret des affaires du Portugal (2).

Mort du
Roi d'Es-
pagne.

D'un côté, les liaisons secrètes que les Anglois continuoient d'avoir en Espagne, & les efforts qu'ils firent pour engager les Portugais à faire la paix avec le Roi Catholique, déplurent à Louis XIV: d'un autre côté, ce Monarque sentant qu'il auroit besoin de l'amitié des Etats Généraux,

Le Roi se
déclare
pour les
Hollandois
contre
l'Angleter-
re.

(1) Voies les Preuves N. XVI.

(2) Ibid. N. XVII.

1665.

s'il portoit la guerre dans les Païs-Bas, ceda enfin aux puissantes sollicitations de Van-Beuningue, & se déclara pour la République contre les Anglois; il donna tous les ordres nécessaires au Duc de Beaufort Grand-Maître & Sur-Intendant Général de la Navigation de France, pour mettre la Flotte en état d'agir dans la Manche. Les Anglois armèrent soixante & dix vaisseaux, y mirent plus de vingt trois mille combattans ou matelots & près de cinq mille pièces de canon, sous la conduite du Général Monck Duc d'Albemarle: celle des Hollandois composée de plus de cent voiles, portoit vingt-deux mille hommes & quatre mille six cens pièces de canon. On donna

1666.

deux sanglans combats au mois de Juin; mais la Flotte Françoisse ne put joindre les Hollandois avant ces deux actions. Le Duc de Beaufort s'étoit arrêté dans la rivière de Lisbonne, pour attendre la Princesse de Nemours sa nièce, que le Roi de Portugal devoit épouser, & que les Espagnols vouloient surprendre: ce qui fit dire à quelques-uns (1) que le véritable dessein de Louis XIV étoit d'animer les deux Puissances maritimes l'une contre l'autre, pour s'élever sur leurs ruïnes. On voit la droiture des intentions du Roi dans les Instructions du Vicomte de Turenne au Marquis de Belle-

(1) Voyés Basnage, Annales de l'an 1666. page 773.

fonds qui fut envoyé en Hollande pour convenir avec les États sur la jonction des deux Flottes : en effet le Duc de Beaufort étant arrivé au mois de Juillet près de Brest, eut ordre d'aller sur les côtes de Normandie, joindre les Hollandois qui s'avancèrent devant Dunkerque ; mais les vents s'opposèrent à cette jonction, & il falut se réserver pour la Campagne suivante.

1666.

Dans le cours de cette année mourut la Vicomtesse de Turenne, dont on ne peut assez louer les vertus : quoiqu'elle eût eu plusieurs conférences avec les Docteurs de l'Eglise Catholique, les préjugés de son enfance durèrent autant que sa vie. Le Vicomte de Turenne fut vivement touché de sa mort, & la tendresse sincère qu'il avoit pour elle fut la seule mesure de sa douleur. La mort de la Reine-Mère Anne d'Autriche, qui arriva dans le même tems, donna occasion au Roi de songer efficacement à la guerre contre l'Espagne, & de faire valoir ses prétensions sur les Pais Bas. Il songea dès-lors à prendre de justes mesures contre l'Empereur, & consulta le Vicomte qui dressa un Mémoire où il découvre à fond la situation de l'Empire, les intérêts politiques des Princes d'Allemagne, & les moyens d'empêcher Léopold de passer le Rhin (1).

Mort de
la Vicom-
tesse de Tu-
renne & de
la Reine-
Mère.

(1) Voyés les Preuves N. XVII.

1666.

Le Roi
fait plu-
sieurs allian-
ces avec les
Princes
d'Allema-
gne.

Le Roi suivit les avis du Vicomte, & commença par menacer de toute son indignation l'Evêque de Munster qui étoit en guerre avec les Provinces-Unies, s'il ne faisoit la paix : le Prélat épouvanté s'adoucit & traîta avec les Hollandois. Louis XIV s'assura ensuite de l'alliance ou de la neutralité des autres Princes d'Allemagne, qui traitèrent avec lui ou avec ses alliés, pendant le cours de cette année. Le Comte de Furstemberg fut employé de la part du Roi pour négocier avec ces Princes ; & l'on trouve dans les papiers du Vicomte de Turenne, plusieurs projets pour attacher à la France l'Electeur de Cologne, l'Electeur de Brandebourg, le Duc de Neubourg, le Duc de Lunebourg, le Comte de Waldeck & quelques autres.

1667.

Paix de
Breda.

Avant que de déclarer la guerre, le Roi engagea les Anglois & les Hollandois à faire la paix, pour empêcher les premiers de se joindre à l'Espagne, & pour mettre les derniers en état de le secourir. Une alternative proposée par le Vicomte de Turenne, fut le fondement de cette paix : c'étoit de faire une restitution générale & réciproque de tout ce qu'on avoit pris pendant la guerre, ou de garder ce que chacun possédoit, en abandonnant toutes les prétensions respectives. On prit ce dernier parti, comme le plus sûr & le plus facile : le Traité fut conclu & signé à Breda le dernier jour

de Juillet. Après la conclusion de la paix entre la France, l'Angleterre & la Hollande, le Vicomte conseilla encore au Roi de faire un Traité d'alliance avec les Suédois, pour les engager à tenir dans l'Evêché de Brèmen douze mille hommes prêts à entrer dans l'Empire, dès que Léopold déclareroit la guerre à la France (1).

1667.

Le Roi aiant pris ainsi toutes les précautions avec la Suède, l'Angleterre, la Hollande & le Portugal contre l'Espagne & l'Empereur, songea à exécuter le projet qu'il avoit formé de se rendre maître des Pais-Bas. Dès le mois de Mars, les troupes qu'il destinoit pour cette expédition s'avancèrent sur les frontières de Champagne & de Picardie, sous prétexte de faire, comme à l'ordinaire, de grandes revûes, où les troupes campoient aussi régulièrement que si l'on eût été dans une guerre ouverte. Vers la fin du mois d'Avril, le Roi se prépara à entrer en Campagne, nomma des Officiers-Généraux, distribua de l'argent pour l'artillerie & pour les vivres, fit avertir les Officiers de faire leurs équipages, & donna tous les ordres nécessaires pour commencer la guerre. Ces préparatifs mirent en mouvement toute l'Europe : on accusa Louis XIV d'aspirer à la Monarchie universelle, de violer la paix des Pyrénées, & de

Préparatifs pour la guerre.

1667.

vouloir ravir au Roi d'Espagne son beau-frère les Etats qui lui appartenoient. Ces reproches, aussi injustes qu'insultans, obligèrent Louis XIV à publier dès le commencement de Mai un Manifeste dont on envoya des exemplaires imprimés par toute l'Europe, sur-tout à Madrid & à Bruxelles.

Substance
du Manifeste
du Roi.

Le Roi prétendoit que par le droit de *Dévolution* qui a lieu dans les Païs-Bas, dans le Cambresis, dans la Bourgogne & dans le Luxembourg, tous ces Etats devoient revenir à la Reine, après la mort du Roi Philippe IV son père : en vertu de ce droit, les enfans du premier lit, mâles ou femelles, héritent au préjudice de ceux du second. Les Coutumes municipales & les Arrêts rendus au Grand-Conseil de Malines autorisent cette Loi; les Ducs de Brabant & Charles-Quint lui-même s'y sont soumis, quoique revêtus d'un pouvoir qui auroit pu la forcer. Comme la Reine de France Marie-Thérèse étoit la seule qui restât des enfans du premier mariage de Philippe IV, les prétensions du Roi paroissoient bien fondées (1). Un Auteur contemporain assure que cette observation sur la *Coutume* des Païs-Bas avoit échappé aux Jurisconsultes François, & que le Vicomte de Turenne fut le premier qui en parla au Roi.

(1) Mém. MSS. de Frémont d'Ablancourt.

Louis XIV, avant que de se mettre en campagne, fit une seconde tentative auprès de la Reine Régente d'Espagne, pour la porter à un accommodement: toutes ses démarches pacifiques aiant été inutiles, il dit au Maréchal de Turenne, *qu'il vouloit marcher en personne à la tête de ses Armées, & apprendre sous lui le métier de la guerre.* Le Vicomte donna ordre aux troupes de s'avancer vers la frontière en divers endroits, depuis la Meuse jusqu'à la mer de Calais, de manière cependant qu'elles pouvoient se réunir en cinq ou six jours.

Le Roi aiant déclaré qu'il ne vouloit se servir dans le Cours de cette Campagne, que des conseils du Vicomte Maréchal-Général, partit de Paris & se rendit à Amiens. Après avoir nommé la Reine Régente pendant son absence, & lui avoir formé un Conseil, où présidoient le Chancelier Séguier, & le Maréchal d'Estrées, il fut arrêté que le gros de l'Armée composé de vingt-cinq mille hommes de pied, & de dix mille chevaux, attaqueroit la Flandre par le milieu; & qu'on auroit deux Camps-volans sur les aîles, l'un dans le Luxembourg sous les ordres du Marquis de Créqui, l'autre sous le commandement du Maréchal d'Aumont vers la mer: le Duc de Noailles fut envoié dans son Gouvernement de Roussillon, avec quelques régimens, pour veiller à la conservation de cette Pro-

1667.

Le Roi fait assembler ses troupes sur les frontières.

Le Roi quitte Paris, se met à la tête de son Armée, & prend plusieurs villes.

20 Mai

1667. vince. Aussi-tôt que la répartition des troupes eut été faite, la grande Armée reçut ordre de marcher à Charleroi sur la Sambre: à son approche le Marquis de Castel-Rodrigo, Gouverneur des Païs-Bas, fit sauter les fortifications qui ne venoient que d'être achevées, & abandonna la Place. Le Roi, conduit par le Vicomte de Turenne, les fit rétablir promptement; s'empara de Binche & d'Ath, villes situées entre la Sambre & l'Escaut; défit sept ou huit cens hommes qui vouloient se jeter dans Tournai, assiégea cette ville qui ne tint que deux jours; marcha ensuite à Douai sur la rivière de Scarpe; prit cette Place & son Fort en sept jours; s'avança vers Oudenarde sur l'Escaut, qui se rendit en vingt-quatre heures; se saisit d'Alost sur la Denre, & alla enfin assiéger Lille: pendant que le Maréchal d'Aumont de son côté se rendit maître de Bergues, de Furnes, du Fort S. François, d'Armentières & de Courtrai.

Le siège
de Lille
est résolu.

(1) Le siège de Lille paroïssoit si difficile, que le Marquis de Louvois voulut en dissuader le Roi. Les Espagnols avoient pris toutes sortes de mesures pour mettre la Place à couvert: elle étoit fortifiée de quatorze bastions roïaux, entourée de doubles fossés: la garnison n'étoit que de trois mille

(1) Hist. Milit. de Louis le Grand, & Relation de la guerre de Flandre par Vandœuvres en 1667.

fantassins, & de douze cens chevaux de troupes réglées; mais les habitans en état de porter les armes, montoient à vingt mille hommes. Le Gouverneur étoit un Officier de grande expérience, & les munitions avec les vivres abondoient dans la ville, desorte qu'elle pouvoit faire une longue & vigoureuse défense. L'Armée du Roi étoit fort diminuée par les sièges qu'elle avoit faits, & par les garnisons répandues dans toutes les Places conquises. Le Comte de Marfin, qui commandoit les troupes Espagnoles en Flandre, avoit rassemblé un Corps de six mille hommes pour jeter des secours dans Lille, qui étant grande, demandoit des Lignes de circonvallation étendues. Ces obstacles qu'on ne cessa d'exagérer, ne furent pas capables d'arrêter le Roi; il vouloit finir la Campagne par une conquête dont les difficultés augmenteroient la gloire. Après avoir ordonné tous les préparatifs pour cette entreprise, il détacha le Marquis d'Humières pour investir la Place, pendant que le Comte de Lislebonne & le Comte de Lorges fermeroient les passages avec les troupes de Lorraine.

Le Roi arriva enfin & fit travailler aux Lignes de circonvallation: comme elles étoient mal garnies de troupes à cause de leur étendue, & que les Espagnols marchaient pour jeter du secours dans la Place, il fit venir au siège le Marquis de Cré-

1667.

10 Août.
Lille est prise.

1667.

29 Août.

qui avec son Camp-volant. Le Comte de Croui qui étoit Gouverneur de la ville , aiant brulé les fauxbourgs & fait prêter le ferment aux bourgeois , envoia complimenter le Roi , & le supplier de le faire avertir de quel côté il camperoit , pour empêcher qu'on ne tirât sur son quartier : Louis XIV le remercia de sa politesse , & lui fit dire que son quartier seroit dans tout le Camp de son Armée. Les Assiégeans s'occupèrent huit jours à perfectionner les Lignes , à faire provision de fascines , & à rassembler les matériaux nécessaires pour l'ouverture de la tranchée. Elle se fit la nuit du dix-huit au dix-neuf , en deux endroits différens : après cinq sorties vigoureuses où les assiégés furent toujours repoussés , & où il n'arriva aucun évènement qui mérite d'être raconté , la ville se rendit le neuvième jour de tranchée ouverte. Les articles de la Capitulation aiant été réglés & signés , la garnison sortit le matin du vingt-huitième , au nombre de dix-sept cens hommes d'Infanterie & de huit cens chevaux , que l'on conduisit à Ypres. Pendant ce siège , Louis XIV. voulut que le Vicomte de Turrenne l'accompagnât à la tranchée , & qu'il lui expliquât les raisons des travaux ; les troupes encouragées par la présence de leur Roi , par son exemple & par ses veilles , firent au-delà de leur devoir , & obligèrent cette grande ville à se rendre si promptement.

ment Le jeune Monarque y fit son entrée le même jour que les assiégés en sortirent, & reçut le serment des fidélité des Magistrats & des Bourgeois, à qui il accorda la confirmation de leurs privilèges.

1657.

Le Comte de Marfin & le Prince de Lignes ne sachant point la prise de la ville, s'avançoient pour y jeter du secours : le Roi qui fut averti de leur marche, détacha les Marquis de Créqui & de Bellefonds avec plusieurs escadrons, & les suivit lui-même avec un gros Corps de Cavalerie, pour les soutenir : le Prince de Lignes & Marfin, instruits de la reddition de la Place, retirèrent. Le Marquis de Créqui les ayant joints, tomba sur leur arrière-garde, la chargea avec vigueur & la défit entièrement; pendant que le Marquis de Bellefonds, soutenu par le Roi, attaquoit leur Armée qui fut pareillement battue. On fit dans ce combat quinze cens prisonniers; on prit dix-huit étendarts & cinq paires de timbales. Bien-tôt après le Roi retourna à Paris & laissa le commandement de l'Armée au Vicomte de Turenne, qui se préparoit à marcher jusqu'à Bruxelles.

Défaire
du secours
qui venoit
pour se jeter
dans
Lille.

(1) Le Marquis de Castel-Rodrigo voyant que la plupart des villes se rendoient sans faire aucune résistance, représenta aux Etats de Hollande l'intérêt qu'ils avoient à

Les Hollandois
font des
préparatifs
par mer &c
par terre

(1) Mém. de Langlade.

TOME II.

K

1667.

—
& le Roi
de Portu-
gal se ma-
rie.

la conservation des Païs-Bas, & la nécessité pressante du secours. Les Etats assemblés extraordinairement cherchèrent tous les moïens d'arrêter les progrès du Roi; sans oser se déclarer contre lui: la reconnaissance les obligeoit à soutenir ses intérêts; mais il étoit dangereux de contribuer à la destruction des remparts de leur païs. Ils firent lever secrettement des troupes, qui furent distribuées sur les frontières; donnèrent des ordres pour équiper une Flotte de quarante vaisseaux, & délivrèrent des commissions pour armer vingt-cinq mille hommes de pied, sous prétexte de veiller à la conservation de leur païs. D'ailleurs, pour affermir le Gouvernement dans la forme Républicaine, on dressa dans une Assemblée tenue à La Haïe, l'*Edit perpétuel* contre le rétablissement du *Stadhouderat*: on le fit signer & jurer par tous ceux qui étoient employés dans les charges de la République. Le Prince d'Orange Guillaume III le jura lui-même, & par ce serment les Etats crurent s'assurer de ce jeune Prince, dont les grandes espérances faisoient peur à la faction du Pensionnaire De Witt qui gouvernoit la République. Cependant l'Espagne, épouvantée par les progrès des armes du Roi en Flandre, chercha à faire la paix avec le Portugal, dans le dessein de tourner toutes ses forces du côté des Païs-Bas: la France, pour l'empêcher, offrit

de nouveau des troupes aux Portugais, & conclut le mariage de la Princesse d'Aumale avec le Roi de Portugal.

1668.

D'un autre côté, le Roi d'Angleterre alarmé de la rapidité des Conquêtes de Louis XIV, envoya en Hollande le Chevalier Temple, le plus habile Politique & le plus grand Négociateur de l'Europe, pour réveiller l'attention des Etats Généraux. Temple proposa une Triple-Alliance entre la Hollande, l'Angleterre & la Suède, pour obliger les deux Couronnes de France & d'Espagne à faire la paix; il dressa le Traité dans une nuit, & la négociation finit en cinq jours: le projet fut arrêté le vingt-trois de Janvier, signé le sept de Février, & ratifié le vingt-cinq d'Avril. Les nouvelles de la Triple-Alliance étonnèrent le Roi: il se plaignit des Anglois & des Hollandois, qui avoient dérobé leurs démarches à ses Ministres; aussi eut-il de la peine à oublier ce que les Etats Généraux venoient de faire, & ce Traité fut la source des guerres célèbres contre la République, qui n'éclatèrent que quatre ans après.

*Triple-
Alliance
entre la
Hollande,
l'Angleter-
re & la
Suède.*

Pendant qu'on formoit cette alliance, Louis XIV. fit défiler ses troupes vers la Franche-Comté, & en donna le commandement au Prince de Condé, c'étoit la première marque de bienveillance que le Roi lui eût donnée depuis les guerres civiles. On crut avec assés de vraisemblance, que

*Conquête
de la Fran-
che-Comté.*

1668. le Prince n'étoit employé qu'à la sollicitation du Marquis de Louvois ; & que le Ministre, jaloux de la confiance dont Louis XIV. honoroit Turenne , avoit voulu, pour diminuer son crédit, lui opposer Condé. Le Prince sentit renaître son ardeur martiale, lorsqu'il se vit à la tête d'une Armée, chargé d'une commission qui annonçoit l'oubli de sa conduite passée : il rassembla ses troupes, entra dans la Franche-Comté, s'en rendit maître en dix jours, & pour récompense, obtint le Gouvernement de cette Province.

Paix
d'Aix la-
Chapelle.

Cependant les Hollandois, les Anglois & les Suèdois avoient envoyé leurs Plénipotentiaires à Aix-la-Chapelle, pour réconcilier la France avec l'Espagne. Le Roi proposa une alternative, & offrit la paix à condition qu'on lui abandonneroit ce qu'il venoit de conquérir dans les Païs-Bas , ou bien qu'on lui laisseroit la Franche-Comté, en y ajoutant Cambrai, Aire & S. Omer. L'Espagne devoit, selon les apparences , accepter la dernière proposition , & céder aux François un païs qui étoit à leur bien-séance, en gardant une très forte barrière pour la sûreté de ses Provinces en Flandre : mais elle aima mieux laisser toutes les grandes villes des Païs-Bas exposées aux François, qui pourroient s'en rendre maîtres dans une seule Campagne. Castel-Rodrigo, par une politique raffinée, déterminâ la Cour

de Madrid à prendre ce parti , espérant que , si la France succomboit un jour à la tentation de s'emparer du reste des Païs Bas, cet excès d'ambition obligeroit les Anglois & les Hollandois à secourir l'Espagne , à s'unir contre la France , & à renouveler la guerre. Les Hollandois virent cette résolution avec chagrin , & firent tous leurs efforts pour la traverser. Pendant que les Espagnols balançoient à se décider , le Roi fit défilér vers la frontière cent mille hommes qu'il divisa en trois Corps : il devoit percer avec une de ces Armées jusqu'à Bruxelles , le Duc d'Orléans à la tête de la seconde assiéger Ostende , & le Prince de Condé entrer dans le Luxembourg avec la troisième. La République arma de son côté pour faire réussir sa médiation , & acheta des Ducs de Lunebourg trois mille fantassins & six régimens de Cavalerie. Louis XIV. dissimula son ressentiment contre les Etats Généraux , jusqu'à ce qu'il pût détacher l'Angleterre de leurs intérêts. D'un autre côté , l'Espagne craignant la perte entière des Païs-Bas , hâta la conclusion de la paix , qui fut signée le deux de Mai à Aix-la-Chapelle : par ce Traité on cèdoit au Roi , avec Courtrai , Bergues & Furnes , tout le païs appelé depuis la Flandre Francoise , à condition qu'il rendroit la Franche-Comté.

Le Traité d'Aix-la Chapelle fut précédé Paix con-

• 1668.

que entre
le Portugal
& l'Espa-
gne.

de celui de la Cour de Lisbonne avec l'Espagne, qui reconnut enfin l'indépendance de la Couronne de Portugal. Le Roi Alphonse fut relégué dans les Iles Tercères, comme imbécille; son mariage déclaré nul, sous prétexte d'impuissance; & l'Infant Dom Pedro élevé sur le Trône, après avoir épousé la Reine sa belle-sœur: les longues guerres de Portugal qui avoient duré près de trente ans, se terminèrent ainsi; les démêlés entre l'Espagne & la France sur les Pais-Bas cessèrent, & tout sembloit promettre à la Chrétienté une longue & parfaite tranquillité.

Le Vicomte embrasse la Religion Catholique & Romaine.

Le calme dont jouit l'Europe après la paix d'Aix-la-Chapelle, donna beaucoup de loisir au Vicomte de Turenne: il l'employa tout entier à l'étude de la Religion, qu'il se reprochoit depuis long-tems de n'avoir jamais bien approfondie. Dès le tems de la paix des Pyrénées, il avoit commencé à se défier du Calvinisme. Les récits que lui avoient souvent faits les Anglois pendant le commerce qu'il eut avec eux, de la multiplicité des Sectes qui inondoient la Grande-Bretagne, l'avoient extrêmement frappé. En parlant dans une de ses lettres à la Vicomtesse de Turenne (1) de cette di-

(1) Voici les Preuves N. VIII. Dans les lettres de M. de Turenne à sa femme, on sent avec quel fond de bonne-foi il cherchoit la vérité, & que son cœur se rendit, dès que son esprit fut éclairé.

versité d'opinions : *On voit*, dit-il, *que par trop d'indépendance d'esprit, quoiqu'avec bonsens, & peut-être de la dévotion, on a si fort défiguré la Religion, que chaque personne fait une Secte à sa mode.* Le progrès de sa défiance & de ses doutes se manifeste dans plusieurs autres lettres. Mais la haute idée qu'il avoit de la supériorité de l'esprit de la Vicomtesse, & la crainte de blesser la délicatesse de leur union, le retinrent, malgré les lueurs d'une conviction naissante, dans ses anciens engagements : ce ne fut qu'après la mort de sa femme, que rendu à lui-même, il se livra à ses propres lumières, & vit souvent le célèbre Abbé Bossuet, depuis Evêque de Meaux, que sa profonde science rendoit digne d'un tel Profélyte. On prétend que ce fut pour l'instruction du Vicomte, que ce Prélat écrivit son *Exposition de la Foi*, livre tant admiré. Quoiqu'il en soit, Turenne sentit bientôt, par ses entretiens avec ce Grand-Homme, que la multitude incapable de raisonner, doit être conduite par la soumission ; que tout Législateur sage en donnant une Loi écrite, doit établir un Interprète sûr pour en fixer l'intelligence ; & que sans cette subordination, chacun viendrait, le livre des Loix à la main, disputer de son sens, l'interpréter à sa mode, & former une Religion à sa fantaisie. Turenne pénétré de ces maximes porta son caractère héroïque jusques dans la

1668.

Religion même , & fut distinguer entre les abus & les principes, les formes & le fond, la fausse dévotion & la vraie piété. Pendant qu'il n'étoit point convaincu, nulle vûë humaine, nul motif d'ambition, nul intérêt temporel ne purent le déterminer à changer de Religion: mais aussi-tôt qu'il voit la lumière, il s'y rend, en sacrifiant sa réputation aux soupçons injustes de ceux qui l'accusoient d'agir par des vûës politiques, indignes d'une grande ame. Il alla faire son abjuration entre les mains de l'Archevêque de Paris, & ne l'avertit de son dessein que la veille du jour où il la devoit faire, pour éviter l'ostentation qui auroit accompagnée cette cérémonie, si elle étoit venue à la connoissance du public.

Conduite
du Vicomte
après sa
conversion.

Le Vicomte alors persuadé que sa conduite & ses mœurs devoient répondre à la pureté de sa foi, pratiquoit toutes les vertus civiles, morales & chrétiennes, en montrant son amour pour Dieu, par sa charité pour les hommes. Quoique les formes extérieures de la Religion ne lui tinssent pas lieu de vertus, cependant il étoit exact observateur de toutes les cérémonies du culte public, & donnoit dans toutes les occasions des marques éclatantes de sa piété. Devenu vrai adorateur en esprit & en vérité, il ne se contenta pas de changer sa manière de penser, il changea aussi sa manière de vivre. Etant allé un jour à confesse, le Prê-

tre lui demanda s'il n'étoit pas retombé dans une faute qui lui avoit été habituelle avant sa conversion : *Je n'ai jamais manqué de parole aux hommes*, répondit le Vicomte, *en manquerai je à Dieu?* Eclairé de plus en plus par la foi & la pratique de toutes les vertus chrétiennes, il ouvre les yeux sur le monde invisible, & sur la haute destinée de l'homme dans les siècles à venir; peu à peu tous les objets se transforment & se présentent à lui sous un autre point de vûe : les guerres, les conquêtes, les affaires les plus importantes qui agitent les foibles humains, lui paroissent des occupations au-dessous de la grandeur d'un Etre immortel fait pour l'*Infini*. Il veut alors se retirer du monde, pour se dévouer uniquement à la contemplation des vérités éternelles; le Roi s'y oppose; il renonce à tous les mouvemens de sa piété par une piété supérieure, & respecte l'ordre de Dieu dans la volonté de son Maître : mais il conserve toujours son goût pour la solitude. Libre des passions qui attachent à la Cour, il passoit ses jours dans la société d'un petit nombre d'amis choisis, d'où il ne sortoit que pour aller rendre ses devoirs au Roi. Sa vie privée n'est pas moins admirable que sa vie publique; l'étude & la conversation faisoient ses principaux amusemens; (1) il

(1) Mém. de Langlade.

1669.

se plaifoit avec les gens de lettres sensés & solides ; mais il dédaignoit le bel-esprit, ceux qui cherchent à briller par les bons-mots, & qui veulent parler de tout sans avoir jamais rien approfondi : il étoit touché des productions d'esprit vives & naturelles, aimoit la lecture des bons livres, en parloit avec plaisir, mais sans affectation. Il avoit tous les jours une table, mais elle étoit modeste & frugale : il aimoit à s'égaïer dans les repas ; il goûtoit alors les plaisanteries, & plaisantoit lui-même assés finement, mais toujours avec prudence & politesse ; peu de gens savoient plus de contes, & racontotent mieux que lui. Il vivoit ainsi à Paris dans une grande simplicité, semblable aux Héros de l'ancienne Rome, qui ne se distinguoient par aucun éclat extérieur (1).

Plusieurs
traits admi-
rables du
Vicomte.

Un jeune homme de condition arrivé de Province, qui ne connoissoit pas le Vicomte, frappa un jour son cocher dans un embarras des ruës de Paris : un artisan sortit de sa boutique un bâton à la main, en criant : *Comment, on maltraite ainsi les gens de Monsieur de Turenne ?* A ce nom, le jeune homme éperdu vint à la portière du carrosse, faire des excuses au Vicomte, qui dit en souriant : *Vous vous entendés fort bien, Monsieur, à châtier les gens ; quand les miens feront des sottises, trouvez bon que je vous les*

(1) Hist. MSS. de l'Abbé Raguenet.

envoie. Il alloit souvent entendre la Messe à pied, & de là se promener seul sur le rempart, sans domestiques & sans aucune marque de distinction. Un jour dans sa promenade, il passa près d'une troupe d'artisans qui jouoient à la boule, & qui, sans le connoître, l'appellèrent pour juger un coup; il prit sa canne, & après avoir mesuré les distances, prononça: celui qu'il avoit condamné lui dit des injures; le Maréchal sourit; & comme il alloit mesurer une seconde fois, plusieurs Officiers qui le cherchoient, vinrent l'aborder; l'artisan demeura confus, & se jeta à ses genoux pour lui demander pardon: le Vicomte répondit: *Mon ami, vous aviez tort de croire que je voulusse vous tromper.* Il alloit quelquefois aux spectacles, mais rarement. Un jour il se trouva seul dans une loge, où entrèrent quelques Provinciaux, qui ne le connoissant pas, voulurent l'obliger à leur céder sa place sur le premier banc: comme il le refusa, ils eurent l'insolence de jeter son chapeau & ses gants sur le théâtre; sans s'émouvoir, il pria un jeune Seigneur de la première qualité, de les lui ramasser. Ceux qui l'avoient insulté, apprenant qui il étoit, rougirent & voulurent se retirer; mais il les retint avec bonté & leur dit, que *s'ils vouloient s'arranger, il y auroit place pour tous.* De cette manière, le Héros se confondoit souvent avec la foule & gardoit toujours son carac-

1669.

tère. Passant une nuit sur le rempart , il tomba entre les mains d'une troupe de voleurs qui arrêterent son carosse : sur la promesse qu'il leur fit de cent louis d'or, pour conserver une bague d'un prix beaucoup moindre, ils la lui laissèrent; & l'un d'eux osa bien aller le lendemain chés lui, au milieu d'une grande compagnie, lui demander à l'oreille l'exécution de sa parole : le Vicomte fit donner l'argent, & avant que de raconter l'aventure, laissa le tems au voleur de s'éloigner, en ajoutant „ qu'il fa-
 „ loit être inviolable dans ses promesses ,
 „ & qu'un honnête-homme ne devoit ja-
 „ mais manquer à sa parole, quoique don-
 „ née à des fripons mêmes.

1670.

Source
des guerres
entre la
France &
la Hollande.

Le Vicomte, après plusieurs années de repos, fut obligé de reprendre ses fonctions de Général, pendant les guerres de Hollande, dont il faut développer ici les motifs, en faisant connoître en même tems les intérêts des Puissances différentes, qui se déclarèrent alors pour ou contre les Provinces-Unies.

Lorsque la Souveraineté des Etats Généraux eut été reconnue par l'Espagne, au commencement du dernier siècle (1), la République de Hollande parvint au plus haut point de grandeur & de gloire : ses peuples habiles & laborieux avoient culti-

(1) Le 12 d'Avril 1608,

vé le commerce au milieu de la guerre : leurs vaisseaux couvroient les mers, & rapportoient des marchandises de l'un & de l'autre hémisphère. Amsterdam étoit devenu le magasin de l'Europe, & la plus riche ville de l'Univers : la seule Hollande contenoit trois millions d'hommes ; les autres Provinces étoient peuplées à proportion. Les Etats Généraux s'étant rendus maîtres de plusieurs Iles & de plusieurs Roïaumes dans les Indes Orientales & Occidentales , avoient augmenté leurs Flottes jusqu'à douze mille navires (1). Ils envoïoient des Ministres & des Consuls à la Chine, à Siam, à Bengale, auprès du Grand-Mogol, du Roi de Perse & des Princes d'Afrique, dans le Levant, à la Porte, en Moscovie & même en Tartarie. Ces prospérités dans les païs éloignés, pouvoient bien inspirer aux Hollandois l'ambition de s'agrandir en Europe. La sage République qui s'étoit élevée par les maximes inaltérables d'une prudence, d'une modestie & d'une frugalité parfaite, fut accusée, peut-être sans fondement, d'exciter les peuples d'Allemagne, d'Angleterre & des Païs-Bas, à secouer le joug des Rois, & à changer les Monarchies en Républiques. La Triple-Alliance que les Etats Généraux avoient formée, faisoit aussi soupçonner qu'ils vouloient borner les

1670.

(1) Valkenier. Le Chevalier Temple.

1670.

Conquêtes de Louis XIV. Ce qui allarma davantage le Roi, fut la crainte qu'ils ne ruinaient le commerce des François dans les Indes & les Manufactures de son Roïaume.

Le Pensionnaire De Witt, son frère, & leur Parti, n'oublièrent rien pour détruire ces préjugés: mais les malheureuses divisions qui régnoient alors dans les Provinces-Unies, rendirent infructueux les efforts des deux frères. Le Parti du Prince d'Orange, moins bien intentionné pour la France, & l'imprudence de Van-Beuningue, Ambassadeur de Hollande auprès du Roi, augmentèrent les défiances. Il étoit de la sagesse de Louis XIV. d'être attentif aux démarches de Guillaume II. Prince d'Orange, qui naturellement devoit tout entreprendre pour l'agrandissement de sa Maison & d'une République fondée par ses ancêtres.

Le Roi
cherche à
dissoudre la
Triple-
Alliance.

Après plusieurs négociations inutiles, le Roi résolut de rompre avec les Hollandois, convaincu qu'ils ne songeoient qu'à multiplier leurs Lignes, pour lui susciter de nouveaux ennemis. Il chercha tous les moyens de dissoudre la Triple-Alliance, & commença d'abord par vouloir en détacher Charles II. Roi de la Grande-Bretagne. Il communiqua son secret au Vicomte de Turenne, & l'employa pour conduire cette importante négociation. Les services si-

gnalés que ce grand Capitaine avoit rendus à la Maison de Stuart, avant & après la mort de Cromwel, lui procurèrent la confiance intime de la Duchesse d'Orleans sœur de Charles II. Louis XIV. changea entièrement de conduite à l'égard de Henriette d'Angleterre, qu'il avoit souvent traitée avec indifférence; & cette Princesse parut en peu de tems puissante à la Cour. Le Vicomte aiant formé une grande liaison avec elle, voïoit tous les jours dans sa maison une jeune Dame, dont l'esprit aimable surpasseoit encore la beauté: comme elle étoit favorite de Madame, il jugea qu'il falloit s'assurer de son amitié pour gagner celle de sa maîtresse. Croïant de bonne foi n'aimer que l'esprit de cette Dame, il se laissa surprendre par ses graces; elle n'oublia rien pour se l'attacher. Turenne ne se défia point des empressemens d'une jeune personne, qui paroïsoit toujours le regarder plutôt comme son père que comme un amant: il ne démêla point la source de sa tendresse naissante; peu-à-peu ses sentimens se changèrent en passion: ni l'âge, ni la vertu de ce grand Capitaine ne purent le garantir d'une foiblesse trop commune & souvent fatale aux Héros. Sa confiance pour la Dame redoubla avec son amour; & sous prétexte de la rendre utile dans ses projets politiques, il lui révéla le secret de l'Etat: elle entra dans l'intrigue, & servit

1670.

Conduite
noble du
Vicomte.

de Médiatrice auprès de la Princesse Henriette.

Le Duc d'Orléans vit avec inquiétude que la Duchesse sa femme acquéroit beaucoup de crédit sur l'esprit du Roi, & soupçonna qu'elle ménageoit quelque affaire de conséquence ; mais ne pouvant la deviner, il s'adressa au Chevalier de Lorraine son favori, pour en pénétrer le mystère. C'étoit le Prince de la Cour le plus aimable & le plus spirituel ; il attaqua la jeune Marquise, qui ne résista pas au plaisir de lui faire une confidence : le Duc d'Orléans éclata contre sa femme, se plaignit à Louis XIV. de la manière indigne dont on le traitoit, & lui fit connoître qu'il savoit tout ce qu'on vouloit lui cacher. Le Roi qui ne s'étoit ouvert qu'au Vicomte de Turenne & au Marquis de Louvois, assuré de la discrétion de Turenne, lui dit que Louvois avoit révélé son secret. Le Vicomte toujours vrai, toujours généreux, même au milieu de ses foiblesses, justifia Louvois en avouant sa faute. Cette candeur charma le Roi & redoubla sa confiance pour un homme qui n'avoit pas voulu cacher sa honte, en perdant un Ministre, qu'il lui étoit permis de ne pas aimer. Turenne renonça à tout commerce avec la Marquise, ne voulut plus la voir ; & tout le reste de sa vie, rougit de cette aventure. On dit que le Chevalier de Lorraine aiant voulu lui en

par-

parler quelques années après : *Commençons donc*, lui repliqua le Vicomte, *par éteindre les bougies.*

1670.

(1) Cependant la Duchesse d'Orléans continuoît toujours ses negociations avec le Roi de la Grande-Bretagne son frère ; & le voiage de cette Princesse en Angleterre parut nécessaire pour les terminer. Il étoit important de cacher sa marche : pour la mieux couvrir, le Roi publia qu'il vouloit voir ses nouvelles conquêtes en Flandre : il partit de S. Germain en Laïe vers le commencement de Mai, & menant avec lui toute sa Cour, il alla à Oudenarde, à Courtrai, à Lille, à Dunkerque & à Gravelines. Henriette d'Angleterre prit le prétexte du voisinage, pour rendre visite à ses frères, le Roi Charles & le Duc d'Yorck : elles s'embarqua à Calais & arriva à Douvres, où elle vit le Roi de la Grande-Bretagne. La négociation d'Henriette fut heureuse ; le Roi son frère promit de se détacher de la Triple-Alliance ; & elle revint triomphante à Paris, vers le milieu de Juin. S'étant retirée à S. Cloud, pour jouir de la beauté de la saison, & pour faire des remèdes dont sa santé avoit besoin, elle y fut accompagnée par le Vicomte de Turenne, le Duc de la Rochefoucault & plusieurs autres Seigneurs : elle mourût, peu de jours après,

Le Roi d'Angleterre se détache de la Triple-Alliance.

(1) Mémoires du Chevalier Temple.

TOME II.

L

1670.

Le Roi
s'empare
de la Lor-
raine.

avec toute la fermeté d'une Héroïne & tous les sentimens d'une Religion parfaite. La Cour perdit par sa mort une Princeſſe très capable de connoître & d'aimer le mérite : le Vicomte en fut ſi touché, qu'il voulut quitter le monde & ſe retirer ; mais le Roi l'en empêcha.

Pendant que les Miniſtres de France travailloient en Angleterre à détacher Charles II. des Suédois & des Hollandois , Louis XIV ſ'empara de la Lorraine. Le Duc Charles IV, toujours inquiet & toujours défiant, vouloit entrer dans la Triple-Alliance, & cherchoit tous les moyens de la fortifier, en y engageant les Princes d'Allemagne : dépouillé une ſeconde fois de ſes Etats, il ſe retira d'abord à Cologne, enſuite à Francfort, pour y attendre un ſort plus heureux.

1671.

Dispoſi-
tions de
l'Evêque
de Munſ-
ter qui ſ'al-
lie avec la
France.

Le cours de l'année 1671 fut employé en négociations avec l'Empereur, l'Eſpagne & la Suède, avec les Eleſteurs de Cologne & de Brandebourg, avec l'Evêque de Munſter & quelques autres Princes d'Allemagne, pour les empêcher d'entrer dans la Triple-Alliance, ou d'y adhérer. Chriſtophe Gaalen, Evêque de Munſter, Prélat d'un caractère remuant, ambitieux & avide, voïoit avec chagrin les ſuccès des Hollandois : redoutant leur puiffance, il fit publier dans l'Empire, que ſous prétexte de médiation, de juſtice & de protection, ils fai-

soient diverses usurpations sur les Comtés de Stirum, de Culembourg, de Benthem & d'Oost-Frise, qu'ils s'étoient saisis de Ravestein sur la Meuse, de Borkelo dans le Comté de Zütphen, & de quelques autres Places dans l'Over-Iffel, qui appartenoient à son Evêché; qu'en fomentant la révolte parmi ses Sujets, & en le voulant forcer à licentier ses troupes, ils songeoient à étendre peu à peu leur autorité sur les Princes Ecclésiastiques de la Communion Romaine: poussé enfin par son animosité, il alla jusqu'à les accuser dans ses Manifestes, comme il l'avoit déjà fait dans ses discours particuliers, de tendre ouvertement à la destruction des Etats Monarchiques & Catholiques; il proposa un Traité avec la France, & pressa l'Electeur de Cologne de s'unir avec lui.

1671.

L'Electeur de Cologne, de la Maison de Bavière, affoibli par l'âge & par les infirmités, aiant partagé toutes ses réflexions entre la dévotion & la Chymie, négligeoit totalement le soin des affaires, & s'abandonnoit aux conseils d'Egon de Fürstemberg, Evêque de Strasbourg, & du Prince Guillaume de Fürstemberg son frère: ils lui persuadèrent de se liguier avec la France, pour reconquérir Rhimberg & les autres Places usurpées sur les Etats de Cologne.

L'Electeur
de Colo-
gne s'unit
aussi avec
la France.

Le Roi signa un Traité avec ces deux Le Roi

1671.

traite avec
l'Empereur
& la Suède.

Princes Allemands, qui seuls pouvoient lui ouvrir les portes de la Hollande sur la Meuse & sur le Rhin, lui fournir des Magazins & des Places - d'armes dans un païs éloigné de ses Etats, & lui faciliter une retraite assurée en cas que son expédition n'eût pas tout le succès qu'il espéroit. Les Princes de Fürstemberg & le Commandeur de Gremonville, Ministre de France à Vienne, eurent ordre de ne rien oublier pour entretenir la neutralité avec l'Empereur, qui retardoit les Hollandois comme des Sujets révoltés contre les Princes de sa Maison, & comme ennemis irréconciliables de la Catholicité. Le ressentiment & la Religion s'unissoient en lui pour l'empêcher de se lier avec les Etats Généraux. Les Fürstembergs (1) se servant adroitement de ses dispositions, lui représentèrent, que la puissance des Hollandois étoit grande & la situation de leur païs avantageuse; que les François trouveroient assés de difficultés à y faire des conquêtes; & qu'en leur refusant tout secours, on les forceroit à rendre les Places qui appartoient aux Princes de l'Empire. L'Empereur se laissa persuader, & manda à l'Evêque de Strasbourg qu'il approuvoit la Ligue que l'Electeur de Cologne & l'Evêque de Münster avoient faite; & conclut même, vers la fin de cette année,

(1) Bafnage & Valkenier.

un Traité secret avec la France, par lequel il promit de ne point assister les Etats Généraux, pourvu que le Roi n'entreprit rien sur les terres de l'Empire, ni sur celles de l'Espagne. On travailla avec la même activité à la Cour de Suède, pour engager le Conseil de la Régence de Charles XI à rompre avec la Hollande; & on le porta jusqu'à stipuler, qu'en cas que l'Empereur ou quelque Prince de l'Empire voulût secourir la République, les troupes Suédoises entreroient dans le cœur de l'Allemagne, & se joindroient aux Armées de France, pour obliger ces Princes par la force à observer la paix de Westphalie.

1671.

Telles étoient les vûes principales des Puissances liguées contre la Hollande, non pour l'anéantir, mais pour la réprimer. Le Roi vouloit se rendre maître de toutes les villes & forteresses sur la Meuse, en Brabant & en Flandre, qui appartenoient aux Hollandois: l'Evêque de Münster vouloit reprendre toutes ses Places dans l'Over-Iffel & le Zutphen: l'Electeur de Cologne, Rhimberg & toutes les dépendances de son Electorat: le Roi d'Angleterre vouloit s'emparer de quelques Iles dans le Comté de Zélande, pour la sûreté de son commerce.

Le seul Prince de l'Empire qui parut s'intéresser pour la République, fut Frédéric-Guillaume Electeur de Brandebourg, Les

Disposi-
tions de
l'Electeur

1671.

de Brande-
bourg.

Provinces qu'il possédoit, les troupes qu'il avoit sur pied, sa Cour pleine de Princes, de Seigneurs & d'Officiers de toutes les nations, lui faisoient méditer sans cesse les moïens d'augmenter sa gloire & sa puissance. La paix de Westphalie l'avoit empêché d'étendre ses conquêtes en Allemagne, & de reprendre la Poméranie sur les Suédois : mais il aspirait depuis longtems à la charge de *Stadhouder* en Hollande ; & quoiqu'elle eût été supprimée depuis près de six ans, il se flatta de pouvoir s'en faire revêtir, de la perpétuer dans sa Maison, & de mettre les Hollandois sous son joug, ou par force ou par adresse. Dans cette vûe il dissimuloit depuis longtems leurs usurpations sur le païs de Clèves, ne demandoit point les grandes sommes d'argent qu'ils lui devoient, leur laissoit plusieurs de ses Places, s'intéressoit aux démêlés qu'ils avoient avec leurs voisins, refusoit les propositions de plusieurs Princes de l'Empire, & même celles de la France ; & tâchoit par toutes sortes de voies de s'acquérir l'amitié & la confiance des Etats Généraux. Quand ils le firent avertir par leur Envoïé des menaces de la France & de l'Angleterre, il s'offrit de les assister, & conclut un Traité avec eux, par lequel il promettoit de leur envoyer une Armée de vingt-cinq mille hommes.

Disposi-

Dans cet intervalle, Beverning Ambassa-

deur de Hollande à Madrid déconcerta tous les projets de la France, & engagea la Reine d'Espagne à fournir de l'argent & des troupes pour défendre les Provinces-Unies: elle leur envoya bientôt six mille hommes qui débarquèrent à Ostende, avec ordre au Comte de Montereil Gouverneur des Païs-Bas, de les employer au service de la République. De cette manière, le Plan de l'Europe changea tout à fait: la France & l'Angleterre qui avoient contribué à la création & à l'agrandissement de la République, vont travailler à sa ruine: l'Espagne au contraire, qui pendant un siècle avoit tâché d'accabler les Hollandois comme des Sujets révoltés, va devenir leur principal soutien.

1671.

—
rions de
l'Espagne
qui favori-
se les Hol-
landois.

La République de Hollande étoit divisée depuis longtems en deux Partis: le premier avoit pour Chef le jeune Prince d'Orange Guillaume III. Ses partisans vouloient rétablir le Stadhouderat dans sa personne, restituer à sa Maison toutes ses anciennes Dignités, & rendre le jeune Prince aussi puissant que ses prédécesseurs. Ces gens-là craignoient la grandeur de la France, & croioient qu'il n'y avoit que Guillaume III, qui pût borner l'ambition de Louis XIV. Le second Parti avoit pour Chef le Pensionnaire Jean de Witt, & son frère Corneille Grand-Bailli de Putten: les deux frères aimoient la France & sentoient que le Roi

Situation
de la Ré-
publique a-
vant la
guerre.

1671.

étoit plus capable de protéger les Hollandois contre les Anglois & contre l'Electeur de Brandebourg, que l'Espagne ni l'Empire, qui les haïssoient également dans le fond. Le dernier Parti prévalut d'abord dans les Conseils, & se contenta de mander à Pierre de Groot Ambassadeur en France, de faire tous ses efforts pour découvrir les intentions du Roi. Groot, qui n'étoit pas moins habile dans la Politique que son père l'avoit été dans la Littérature, manda qu'il prévoïoit une horrible tempête; que les Etats Généraux pouvoient néanmoins conjurer l'orage, s'ils prévenoient le Roi par quelques soumissions, & s'ils montroient une envie sincère de renouveler leur alliance avec lui.

Les Hollandois épouvantés écrivirent au Roi pour appaiser sa colère; mais Louis XIV leur fit une réponse qui ne leur laissa plus douter de ses desseins. Alors ils ne songèrent qu'à pourvoir à la sûreté de leurs Provinces: ils firent fabriquer une quantité prodigieuse de bateaux plats, garnis de canon, pour servir à la garde des rivières de l'Escaut, de la Meuse, du Vahal, de l'Issel & du Rhin, & pour fermer toutes les entrées de leur país. Ils avoient moins à craindre par mer, parce que la République se trouvoit très puissante en vaisseaux. Ses Trésors étoient remplis d'argent; mais elle manquoit de soldats; une paix de

vingt-quatre ans avoit consumé les vieilles troupes, & rendu les Hollandois plus capables du commerce que de la guerre. Il n'y avoit pas grand secours à espérer des levées qui se feroient dans les Provinces-Unies : les nouveaux soldats n'étoient point propres à résister à des troupes aguerries. Les Etats dépêchèrent de nouveau des courriers en Allemagne, en Espagne & en Danemarck, pour presser l'arrivée des secours qu'ils en attendoient.

1671.

Louis XIV. faisoit défilér vers le Rhin une Armée de plus de cent mille hommes, L'Electeur de Cologne ouvrit tous les passages de son païs, livra Nuys & plusieurs autres postes pour en faire des Places-d'armes ; & l'Evêque de Münster assembla toutes ses troupes pour entrer par la Westphalie dans les Provinces Septentrionales de la Hollande. Avant l'ouverture de la Campagne & la déclaration de la guerre, le Roi jugea à propos de partager son Armée en quatre Corps, & de nommer en même tems ceux qui en auroient la conduite. Il résolut de commander le premier en personne, avec le Duc d'Orléans son frère auquel il donna la qualité de Généralissime, & au Vicomte de Turenne le premier rang après lui avec le titre de Capitaine-Général : le second devoit avoir pour Chef le Prince de Condé, avec les Maréchaux d'Humières & de Bellefonds sous lui : le troisième devoit

1672.

Le Roi
partage ses
troupes en
quatre
Corps
d'Armée.

1672.

marcher sous les ordres du Maréchal de Créqui; & le Duc de Luxembourg étoit nommé pour mener le quatrième en Westphalie, y joindre les troupes de l'Evêque de Münster. Le Roi, pour prévenir les contestations qui pouvoient naître au sujet du rang & de la préséance dans le commandement, voulut que, si dans l'absence des Princes du Sang les différentes Armées venoient à se réunir, les Maréchaux d'Humières, de Bellefonds & de Créqui prissent l'ordre du Vicomte de Turenne dans le cours de cette expédition.

Les Maréchaux de Créqui d'Humières & de Bellefonds refusent d'obéir.

Les trois Maréchaux refusèrent d'obéir & furent exilés. Le public ne trouva rien dans les volontés du Roi qui ne parût dû au mérite supérieur du Vicomte de Turenne; & un habile Magistrat du tems (1) montra dans une lettre écrite au Maréchal de Créqui, que les Rois prédécesseurs de Louis XIV. avoient souvent commandé aux Maréchaux de France d'obéir à d'autres que des Princes du Sang. L'exil des Maréchaux dura pendant six mois, & le Roi ne leur permit de rentrer dans le service, qu'aux instances de tout le Corps des Maréchaux de France, qui déclarèrent que leurs trois confrères disgraciés pouvoient & devoient se soumettre (2).

(1) Mr. de Caumartin.

(2) Voies les Preuves N. XX.

Les levées qu'on avoit faites dans les Provinces-Unies, quoiqu'on eût armé toute la milice du païs, n'étoient pas comparables à l'Armée Roïale: mais lorsqu'il fut question de donner un Chef aux troupes Hollandoises, on vit éclater plus que jamais les divisions qui déchiroient la République. Les partisans du Prince d'Orange proposoient d'abolir l'*Edit perpétuel*, & d'élever ce Prince à la dignité de Stadhouder: les amis des De Witt s'y opposèrent; mais ils ne purent empêcher qu'il ne fût au moins élu *Capitaine-Général* par terre & *Grand-Amiral*, comme avoient été ses prédécesseurs (1). Guillaume III, qui n'avoit alors que vingt deux ans, voulut d'abord faire évacuer beaucoup de Places, où l'on retenoit inutilement des garnisons, qui n'étant pas capables de résister séparément à l'ennemi, auroient pu former une puissante Armée sous un seul Chef: mais il ne fut pas le maître d'exécuter ce projet, & demeura quelque tems Général, sans Armée. En attendant les secours qu'on espéroit d'Allemagne, de Dannemarc & d'ailleurs, il rassembla quatorze régimens de Cavalerie & sept d'Infanterie; distribua des commissions pour mettre toutes les Provinces en armes; jeta les nouvelles levées de milice dans les Places fortes pour en augmenter les garni-

1672.

Le Prince d'Orange, déclaré Capitaine-Général & Grand-Amiral de la République, assemble ses troupes.

(1) Valkenier.

1672.

sons; mit toutes les Amirautés en mouvement; fit équiper une Flotte de soixante-douze navires; & se reposa sur la conduite du fameux Ruyter, qui fut confirmé dans la charge de Lieutenant-Amiral & de Commandant en chef des Armées navales de la République. On élut huit Députés pour représenter les Etats Généraux dans les expéditions: le premier fut Corneille de Witt frère du Pensionnaire, qui eut ordre de monter sur la Flotte avec Ruyter; les sept autres suivirent le Prince d'Orange pour l'assister de leurs conseils.

Les Rois
d'Angleterre & de
France
déclarent
la guerre
aux Pro-
vinces-Unies.

Plusieurs espéroient que la nouvelle dignité de Guillaume III porteroit le Roi d'Angleterre son oncle, à reprendre les engagements de la Triple-Alliance: mais cette attente fut vaine. Louis XIV. & Charles II, déclarèrent la guerre aux Etats Généraux, par des Manifestes datés du sept Avril. Un mois après, l'Electeur de Cologne & l'Evêque de Münster imitèrent l'exemple de ces deux Monarques.

Les Hol-
landois
nomment
les Offi-
ciers Géné-
raux, &
font tous
les prépara-
tifs de la
guerre.

L'orage étant prêt à fondre de tous côtés, les Hollandois se mirent en état de faire une bonne défense. Comme la République avoit peu de forces de terre, elle attendit les François sans aller au-devant d'eux: ses frontières étoient, pour ainsi dire, hérissées de Fortereffes & de Places de guerre; la Meuse, le Rhin & l'Iffel sembloient faits exprès pour empêcher l'entrée

du Païs : la Meuse étant défendue par les villes fortes situées sur ses bords, & le Rhin par sa rapidité & sa profondeur, les Hollandois se contentèrent de tirer une grande Ligne le long des bords de l'Issel (1) depuis Arnheim jusqu'à Zutphen. Un païs voisin de la mer, environné par trois rivières rapides & profondes, coupé de canaux & facile à inonder, leur paroissoit à l'abri de toute insulte. Le Comte de Montereil, persuadé que les François tomberoient d'abord sur Maestricht, y fit entrer la Cavalerie Espagnole & Wallone, outre les dix mille hommes de vieilles troupes qui en composoient déjà la garnison. Le Prince d'Orange aiant rassemblé une Armée de vingt-cinq mille hommes s'avança sur les bords de l'Issel, & la Flotte Hollandoise alla se poster à l'embouchure de la Tanise, pour s'opposer aux forces navales des Anglois & des François qui montoient à cent cinquante vaisseaux. Toutes les nations de l'Europe étoient attentives aux premières démarches de deux puissans Rois, secondés par les plus grands Capitaines de leur siècle.

Louis XIV. accompagné du Duc d'Or- Départ du

(1) L'Issel est un bras du Rhin formé autrefois par Drusus, d'un canal que ce Romain fit pour fortifier son Camp : mais l'eau du Rhin y étant entrée, elle en fit un lit par succession de tems.

1672.

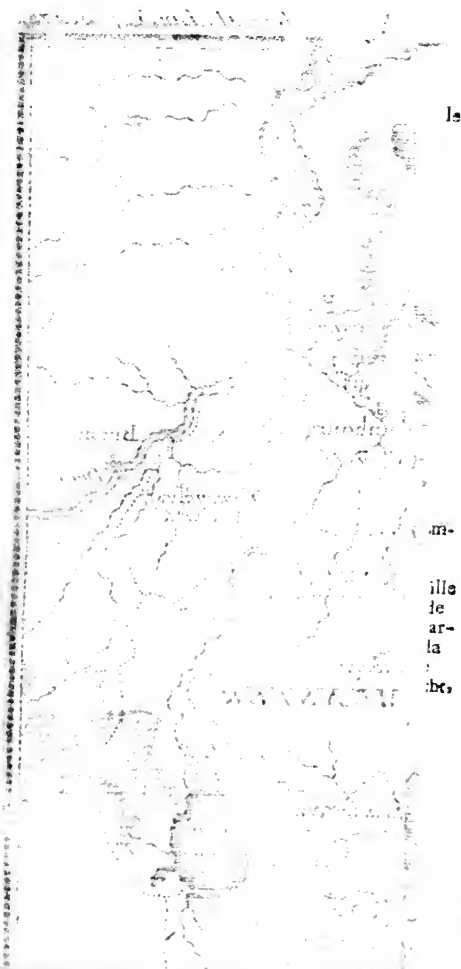
Roi pour
l'Armée.

léans partit de S. Germain en Laïe vers la fin du mois d'Avril, & arriva à Charleroi, où son Armée étoit campée le long de la Sambre: elle étoit composée de vingt-trois compagnies de Gendarmes, de Gardes du Corps, de Mousquetaires & de Chevaux-légers; de deux régimens des Gardes Françaises & Suisses; de quarante-six régimens d'Infanterie Française; de quatorze régimens d'Infanterie étrangère, & de soixante régimens de Cavalerie légère, ou Dragons: ils montoient tous ensemble aux environs de cent dix mille combattans, vêtus superbement. On les divisa en deux Corps: le principal, nommé l'Armée du Roi, & composé de quatre-vingt mille hommes, avoit le Duc d'Orléans pour Généralissime, & le Vicomte de Turenne pour Capitaine-Général; le second, sous les ordres du Prince de Condé, étoit de trente mille hommes. Les Lieutenans-Généraux de l'Armée du Roi étoient le Duc de la Feuillade, les Comtes de Soissons, de Lorges, du Lu-de & de Chamilli, les Marquis de Gadagne & de Rochefort: les Maréchaux de Camp étoient les Chevaliers de Lorraine & du Plessis, du Martinet, de Montal & de Fournille. Le Prince de Condé avoit sous lui pour Lieutenans - Généraux le Comte de Guiche, les Marquis de Saint Abre & Foucault (1): pour Maréchaux de Camp, les

(1) Antoine Foucault Seigneur d'Etras.

Comtes

12



le

m-

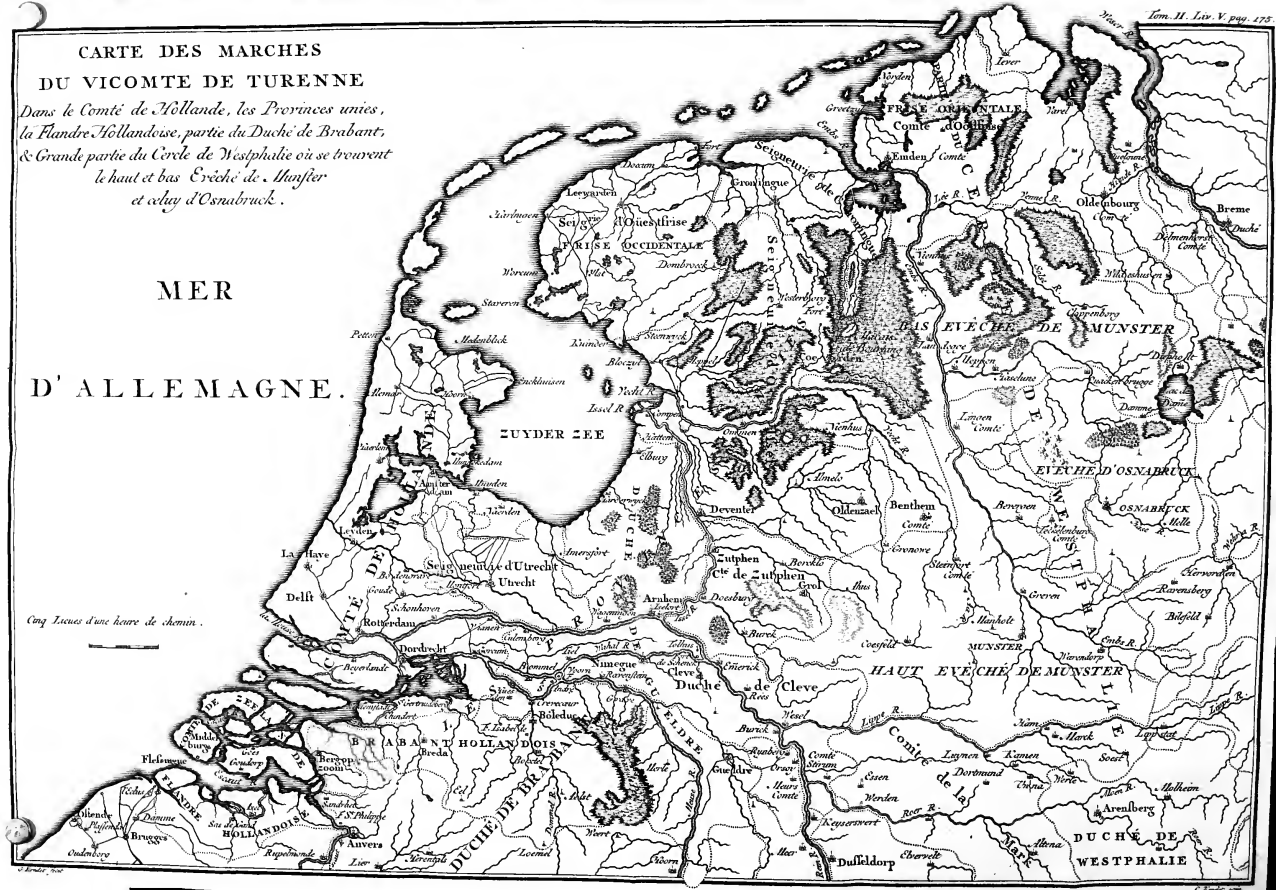
ille
le
ar-
la
br,

CARTE DES MARCHES DU VICOMTE DE TURENNE

*Dans le Comté de Hollande, les Provinces unies,
la Flandre-Hollandoise, partie du Duché de Brabant,
& Grande partie du Cercle de Westphalie où se trouvent
le haut et bas Evêché de . Munster
et celui d'Osnabruck .*

MER
D' ALLEMAGNE.

Cinq Lieues d'une heure de chemin .



Comtes du Pleffis, de Nogent, de Magalotti & de Choiseul, & le Marquis de Vau-
brun.

1672.

On ne pouvoit attaquer la Hollande que par deux endroits, le Rhin ou la Meuse. Les Généraux & les Ministres n'étoient pas de même avis. Les uns vouloient qu'on assiégeât Maastricht pour être maître de la Meuse, entrer dans le Brabant Hollandois, empêcher la jonction des Espagnols, & faire de cette ville une Place-d'armes. Les autres jugeoient cette entreprise inutile & d'une trop grande dépense, & vouloient marcher vers le Rhin pour encourager les Alliés de la France, pénétrer dans le cœur de la Hollande, & faciliter ensuite la prise des Places sur la Meuse. Le Roi, après plusieurs délibérations, résolut enfin par les conseils du Vicomte de Turenne, d'attaquer en même tems la Meuse & le Rhin.

Le Roi
résolut
d'attaquer
en même
tems la
Meuse & le
Rhin.

Deux jours après l'arrivée de Louis XIV à Charleroi, le Vicomte partit avec une avant-garde de vingt mille hommes d'Infanterie & de deux mille Dragons, pour aller investir Maseick (1), & pour y établir un magasin général, après qu'il en auroit fait augmenter les fortifications. La ville, quoique de la dépendance de l'Evêché de Liege, dont l'Electeur de Cologne étoit

Le Vicomte
prend
Maseick
& conseille
au Roi de
ne pass'ar-
rêter à la
prise de
Maastricht.

(1) Valkenier.

1672.

Souverain, refusa, sur les ordres du Chapitre de Liège, d'ouvrir ses portes au Vicomte, & les habitans se mirent en posture de se défendre, quoique sans garnison. Turenne, après les avoir sommés une seconde fois, fit dresser ses batteries; le Magistrat s'obstina, & commença par faire tirer le canon de la Place. Les assiégeans y répondirent avec ardeur pendant un jour entier: mais le lendemain les habitans épouvantés forcèrent le Bourguemaître à rendre la ville. Le Vicomte devenu maître de ce poste important, ordonna qu'on y élevât sept bastions, une Citadelle en-deçà de la Meuse, & un ouvrage à corne au-delà, pour ôter toute communication entre les Provinces-Unies & Maestricht, qui devint par-là inutile aux Hollandois: il laissa Chamilli à Maseick avec quatre ou cinq mille hommes pour veiller aux fortifications, & revint lui-même avec le reste des troupes rejoindre le Roi qui campoit avec son Armée près de Viset, à quatre lieues de Maestricht, dans une grande vallée le long de la Meuse, en-deçà de la rivière. Le Prince de Condé qui avoit marché avec son Armée par les Ardennes, arriva le matin du dix-neuf à l'Abbaïe de Robermont, à une demi-lieue de Liège & à trois lieues du Camp. L'après-dîné le Roi tint Conseil avec le Duc d'Orléans, le Prince de Condé & le Vi-

Vicomte de Turenne (1). Le Prince proposa une seconde fois d'assiéger Maëstricht avant que d'aller plus loin : mais le Vicomte représenta de nouveau que ce siège seroit long, difficile & dangereux ; qu'il décourageroit l'Armée au commencement d'une grande expédition ; qu'il donneroit le tems aux Hollandois d'assembler toutes leurs forces, & à leurs Alliés de venir à leur secours ; enfin que la prise de Maseick aiant coupé toute communication entre la Hollande & Maëstricht, il suffisoit de bloquer la ville, pendant que l'on s'ouvreroit au travers du païs de Clèves un passage sûr dans les Provinces Unies. Le sentiment du Vicomte prévalut dans le Conseil, où il fut arrêté qu'on s'avanceroit vers le Rhin, pour assiéger en même tems, *Wesel, Rhimberg, Orsoi & Burick*. Ces quatre Places situées sur le bord du Rhin assés près l'une de l'autre, toutes bien fortifiées & munies de bonnes troupes, étoient estimées les principales portes de la Hollande. L'Armée du Roi marcha le long du Rhin, tandis que celle du Prince de Condé le passa à Keiserswaert. Les Hollandois ne parurent pas d'abord étonnés des approches du Roi ; ils espéroient que ses entreprises sur le païs de Clèves engageroient l'Electeur de Brande-

(1) Mercure Hollandois, & Histoire de l'Abbé Raguener.

1672.

On assiège les quatre villes de Wesel, Burick, Orfoi & Rhimberg sur le Rhin, qui se rendent au Roi.

bourg, comme le plus intéressé, à se mettre promptement en Campagne, & exciteroient en même tems l'Empereur à s'opposer aux progrès de Louis XIV dans l'Empire. Ils s'embarassoient peu de la prise des Places qui ne leur appartenoient pas, & qui étoient seulement sous leur protection.

Dès le premier de Juin, le Vicomte de Turenne avec douze mille hommes arriva devant Burick, le Prince de Condé devant Wesel; & le Roi aiant pris la même route avec le Duc d'Orléans s'avança dès le même jour (1) à la hauteur de Holtzen, petite ville dans le voisinage de Nuys. Là, l'Electeur de Cologne vint au devant du jeune Monarque, & conféra avec lui sur les expéditions que feroient ses troupes, pendant que les Généraux François, après avoir fait tomber les quatre Places dont la réduction étoit résolue, iroient se joindre à l'Armée de Münster. L'entrevûë dura quelques heures, l'Electeur se rendit à Nuys, & le Roi continuant sa marche, campa entre Orfoi & Rhimberg, d'où il pouvoit se rendre en personne aux sièges des quatre Places qu'on vouloit attaquer. Dans le tems qu'il assiégeoit Rhimberg, le Duc d'Orléans Orfoi, & le Prince de Condé Wesel, le Vicomte de Turenne travailloit à la réduction de Burick. La Place est

(1) Valkenier.

vis-à-vis de Wesel à l'autre bord du Rhin ; ses fortifications qui consistoient en six bastions & six demi-lunes de terre fraîsées & palissadées, étoient en bon état, ses munitions en abondance ; & son Gouverneur (1) Peckendam un Officier d'un mérite distingué : mais sa garnison n'étoit que de quatre cents hommes, & la petitesse du lieu ne pouvoit fournir un grand nombre d'habitans pour le service. Le Vicomte ayant achevé la circonvallation dès le premier jour du siège, fit dresser une batterie sur les bords de la rivière, pour empêcher la communication de la Place avec Wesel. Peckendam fit mettre la nuit sur les murailles beaucoup de mèches allumées, pour faire croire aux François que c'étoit autant de mousquetaires ; mais le Vicomte, qui dans toute cette expédition essaya la persuasion avant que d'emploier la force, lui fit savoir par un Trompette qu'il étoit parfaitement informé de l'état de la Place, & du nombre de ses soldats, & que ce seroit sacrifier mal à propos la vie de quatre cents hommes, pour différer de quelques jours une reddition qui seroit inévitable. Peckendam y fit réflexion, & voyant qu'il n'avoit que dix pièces de canon en état de tirer, & que le Vicomte avoit poussé ses approches sur les bords du fossé déjà comblé à demi, il battit la chama-

(1) Valkenier l'appelle *Otten Roda de Heckerens*.

1672.

Le Vicomte prend la ville & le Fort de Rées.

de par l'avis de son Conseil, & livra la ville aux François. Orfoi se rendit le trois de Juin, Burick le quatre, Wesel le six, & Rhimberg le sept.

Le Roi, animé par des succès si extraordinaires, fit avancer son Armée à Wesel pour y passer le Rhin, & marcha sur la route du Prince de Condé qui étoit allé à Emerick, & du Vicomte de Turenne qui étoit arrivé sur le soir du quatre Juin devant la ville de Rées, environnés de sept gros bastions, & d'une forte muraille. Wimberguen, homme de cœur & de résolution, Gouverneur de la Place, avoit une garnison suffisante pour la défendre: à l'autre bord du Rhin étoit un Fort considérable, en état de faire plus de résistance que la ville même. Le Capitaine Vanderhove avec deux cens hommes, chargea d'abord les François: mais le Vicomte de Turenne fut tellement l'intimider par des menaces, & le gagner ensuite par des promesses, qu'il le fit résoudre à lui rendre le Fort sans même en donner avis au Gouverneur de Rées. Wimberguen n'entendant plus aucun bruit de canon ni de mousqueterie de l'autre côté du Rhin, envoya un Officier avec quelques soldats pour s'informer des raisons d'un calme si subit & d'un silence qu'il soupçonnoit être sinistre: mais ces soldats n'avoient pas fait la moitié du chemin, que l'on commença du Fort à faire feu sur eux, ce

qui les obligea de retourner sur leurs pas : pour en faire leur rapport au Gouverneur, qui voyant qu'on foudroïoit la ville du canon même destiné pour sa défense, commença dès ce moment à désespérer du salut de la Place. Il vouloit néanmoins faire voir au Vicomte qu'il étoit brave & fidèle à ses maîtres, & fit tirer à la fois sur le Fort & sur les assiégeans. L'ardeur qu'il montra aiant fait connoître que le siège seroit plus difficile que les quatre autres, le Vicomte animé par le même esprit de modération & de clémence, eut recours aux menaces pour éviter le carnage : après avoir fait battre la ville pendant un jour entier, il envoya à Wimberguen un Trompette pour le sommer de se rendre à des conditions raisonnables, & pour lui déclarer que s'il le refusoit, on passeroit tout au fil de l'épée, aussi-tôt que la ville seroit prise. Les bourgeois & les Magistrats effrayés envoïèrent au Camp du Vicomte lui offrir les clés de la ville : mais par modestie il refusa de les accepter, voulant laisser tous les honneurs au Roi qui arriva le lendemain, & qui adressa les Députés de la ville à Louvois Secrétaire d'Etat, pour régler la capitulation : le Ministre n'eut pas pour eux toute la condescendance qu'auroit eu le Vicomte. La capitulation fut signée au Camp du Roi par Louvois & par Van Wimberguen, & la Place fut livrée le même jour.

9 Juin.

1672.

La ville
d'Emerick
se rend au
Roi.

L'Armée du Roi marcha alors vers Emerick, première ville du Duché de Glèves, du côté des Provinces-Unies. Comme elle étoit moins fortifiée & moins bien pourvue que les cinq autres Places qui venoient de se rendre, elle se soumit : mais sa garnison ne jugeant pas à propos de se commettre à la discrétion du Vainqueur, abandonna la Place & se retira au Fort de Skenk. La ville alla aussi-tôt présenter les clés au Roi, qui la conserva dans ses privilèges, lui donna une autre garnison, & lui laissa ses Magistrats & sa Police comme auparavant.

Combat
naval à
Solsbay.

Les Hollandois furent plus heureux sur la mer : le sept de Juin les Flottes Angloise & Françoisse commandées par le Duc d'Yorck en chef, & sous lui par le Comte d'Estrées Vice-Amiral de France, furent attaquées par la Flotte Hollandoise, conduite par Corneille de Witt Amiral, & sous lui par le brave Ruyter. Après s'être battues pendant un jour entier, près de Solsbay sur les côtes d'Angleterre, la nuit les sépara, sans que la victoire se fût déclarée pour aucun des partis, quoique tous deux se l'attribuaient.

Le passa-
ge du Rhin
est résolu.

Le Roi s'étant rendu maître de toutes les Places qui n'étoient pas à couvert des rivières, crut d'abord devoir entamer le cœur de la Hollande & assiéger la ville de Nimègue. Le Vicomte de Turenne alla avec sa Cavalerie en reconnoître les avenues ; mais

ayant appris que les Hollandois y avoient jetté des secours par le Bétau, & prévoiant que le siège coûteroit trop aux troupes & retarderoit leurs progrès, il revint bien-tôt retrouver le Roi campé près de Rées, & lui conseilla d'avancer vers le Bétau & d'y tenter le passage du Rhin. Le Prince de Condé eut ordre de marcher avec son Armée pour en reconnoître les bords. L'extrême sécheresse de la saison avoit tellement baissé les eaux que le fleuve paroissoit guéable près de l'endroit où l'Issel s'en sépare. Un habitant du païs nommé Jean Petersen vint avertir le Prince qu'il y avoit un gué près du Fort de Tolhuys: Condé l'ayant fait sonder par le Comte de Guiche, résolut de le faire passer en attendant qu'on pût achever le pont. Le Roi instruit de son dessein l'approuva, & voulut être présent à l'entreprise: il laissa le commandement de son Armée au Vicomte, partit sur le champ de Rées avec sa Maison, & arriva dans le Camp du Prince de Condé à dix heures du soir.

Le Prince d'Orange qui étoit campé sur l'Issel, à trois lieues du Fort de Tolhuys, ayant appris dès le même jour le dessein du Roi par les passans qui avoient vu sonder la rivière, envoia promptement le Général Wurtz Allemand avec deux régimens d'Infanterie & quelques escadrons de Cavalerie, pour garder le passage à la place de Mont-

1672.

Les troupes du Roi passent le Rhin à la nage, & le Prince de Condé est blessé.

1672.

bas (1) qui l'avoit abandonné. Dès la pointe du jour on vit l'Infanterie de Wurtz qui travailloit avec diligence à se retrancher de l'autre côté du fleuve, & sa Cavalerie postée sous des arbres & derrière des haies. Le Roi donna au Comte de Guiche, pour commencer le passage, deux mille chevaux, à la tête desquels étoit le régiment des Cuirassiers, commandé par le Comte de Revel Colonel & par Langallerie Major, vieil Officier. Aussi-tôt que les troupes Françoises se mirent en bataille le long du fleuve, le Général Wurz fit ranger sa Cavalerie de l'autre côté, pour empêcher l'abord. Le Comte de Guiche après avoir ordonné qu'on desserrât les sangles des chevaux, & qu'on leur ôtât la gourmette, afin qu'ils pussent nager plus aisément, entra dans l'eau précédé de douze Cuirassiers & suivi de tout le régiment dans un si grand ordre, qu'ils sembloient marcher sur terre: le Roi fit faire un grand feu du canon pour éloigner les Hollandois de l'autre côté, tandis que la garnison de Tolhuys tiroit sur les François qui passoient le fleuve. La Cavalerie de Wurtz avança dans l'eau pour combattre, & fit une décharge: il se noia d'abord une vingtaine de François qui furent blessés par le feu des ennemis, ou emportés par la rapidité du Rhin: mais ils forcèrent leur

(1) Gentilhomme Poitevin, & Réfugié François.

chemin, gagnèrent les bords, se rangèrent en bataille, attaquèrent, repoussèrent & obligèrent les Hollandois à se sauver dans leurs retranchemens. Le Roi, plein d'espérance par ces premiers succès, permit à sa Maison de traverser le fleuve: les Ducs de Bouillon, de Soubize, de Vivonne & de Coassin; les Comtes de Saulx, d'Aubeterre, de Lionne, de Nesle, de Beaumont, de Béringhen, de Nantouillet, d'Aubuffon & d'autres Volontaires se jettèrent dans le fleuve avec ardeur, & furent suivis de plusieurs escadrons qui nageoient en bataille: ils ne hazardèrent pas tant néanmoins que les premiers, parce que la grande quantité de chevaux rompit le fil de l'eau. Cependant le Prince de Condé, avec son fils le Duc d'Enguien & son neveu le Duc de Longueville, aiant passé dans un bateau, se mit à la tête des escadrons & commença à crier de loin à l'Infanterie ennemie retirée dans son poste, de mettre les armes bas & qu'on lui feroit quartier. Le Duc d'Enguien & le Duc de Longueville, échauffés par le vin de la nuit précédente, poussèrent imprudemment jusqu'aux ennemis; & le dernier tirant un coup de pistolet, cria qu'il n'y avoit point de quartier. Les Hollandois firent sur le champ une décharge; le Duc de Longueville fut tué, & le Prince de Condé blessé au poignet. Moins sensible à sa plaie qu'à la perte de

1672.

son neveu , il donna ordre d'attaquer les ennemis, qui défendirent fort mal le premier poste, & se retirèrent à une barrière au-delà de Tolhuys. Le Prince, quoique blessé, les suivit à la tête des troupes & n'abandonna point la poursuite jusqu'à ce que les Hollandois fussent entièrement dissipés.

Le Vicomte prend le commandement de l'Armée du Prince de Condé & entre dans le Bétau.

L'on acheva le pont, & le reste de l'Armée passa. Le Vicomte aiant appris au Camp de Rées ce qui étoit arrivé, partit seul en grande diligence pour aller joindre le Roi, qui lui ordonna sur le champ de prendre le commandement de l'Armée du Prince. Condé se retira à Emerick: bientôt toute l'Armée Françoisse entra victorieusement dans le Bétau, contrée la plus fertile des Provinces-Unies; mit toute l'Ile (1) à contribution, & en chassa le Général Wurtz malgré le renfort qu'on lui avoit envoié. La garnison de Tolhuys abandonna le Fort, qui avoit été défendu autrefois par quatre soldats contre tous les efforts des Espagnols. Il y en avoit alors dix-sept, commandés par un Sergent, c'en étoit assés pour la défense d'une Place que la hauteur & l'épaisseur de ses murs rendoient inaccessible: mais les soldats effraîés prirent la fuite à l'approche des François.

(1) Elle est appelée l'Ile, à cause des rivières qui l'entourent.

Wurtz se sauva auprès du Prince d'Orange, avec le peu de monde qui lui étoit resté. Le Prince craignant que les François ne vinssent le prendre par derrière, abandonna l'Issel, reconduisit l'Armée des Etats dans le fond du païs, & se retira à Rhénen dans la Province d'Utrecht. Le passage du Rhin porta la terreur par toute la Hollande, & la consternation se répandit dans les villes les plus reculées.

Dès que l'Armée du Roi entra dans le Bétau, ce ne fut plus qu'une suite continuelle & précipitée de nouvelles conquêtes, dont la rapidité étonna & allarma l'Europe entière. L'on apprenoit à La Haïe la prise des villes, avant qu'on fût qu'elles avoient été investies ou menacées. Il paroît encore aujourd'hui bien incompréhensible, que tant de ForteresSES estimées imprenables se soient aussi mal défendues, & que dans un païs qui avoit été l'Ecole de l'Europe pour les sièges, la plupart des Places n'aient pas tenu plus de vingt-quatre heures après la tranchée ouverte. Le Roi marcha avec son Armée vers le vieux Issel, le passa sans résistance & alla se camper devant Doesbourg: d'un autre côté le Vicomte de Turenne emporta Heusden & Issel-oot: leur prise mit à découvert tout le païs de Bétau. Il se saisit le même jour du pont d'Arnheim, que ceux de la ville avoient commencé à rompre pour arrêter son pro-

1672.

Rapidité
des conquêtes
du Roi.
Le Vicomte
prend la
ville
d'Arnheim.

13 Juin.

1672.

grès : il fit passer cent cinquante chevaux à la nage , pour donner sur l'arrière-garde des Hollandois qui marchoit assés près de la ville ; ses Cavaliers tombèrent sur les chariots & sur le bagage , enlevèrent pour vingt-cinq mille écus de butin & firent deux cens prisonniers. Le Vicomte fit ensuite raccommoder le pont , passa la même nuit l'Armée de Condé , & se prépara à battre de deux côtés la ville d'Arnhem capitale de la Gueldre , quoique la garnison fût de deux mille hommes. Le lendemain , en allant reconnoître la Place , une balle de mousquet abattit l'oreille de la Pie , cheval favori qu'il montoit ordinairement. Les habitans voïant les préparatifs d'un siège , portèrent le Conseil de la ville à députer vers le Vicomte ; & dès le matin du quatorze les François entrèrent dans la ville , avant même que la capitulation fût signée.

Le Vicomte prend le Fort de Knotsembourg.

Le lendemain , Turenne marcha vers le Fort de Knotsembourg situé vis-à-vis de Nîmègue , attaqua ce Fort la nuit suivante & en gagna la contrescarpe : la garnison résolue de sauter en l'air avec le magasin des poudres , en cas qu'elle fût forcée , fit toute la nuit un grand feu qui obligea les François à se retrancher & à dresser une batterie. Vershor , Commandant du Fort , voïant que ses soldats , après avoir tiré chacun six-vingts coups , étoient abattus de fatigue , envoya dès le point du jour demander un

renfort à Welderen Gouverneur de Nimègue, qui n'osant dégarnir sa ville, fit si bien pointer le canon de son rempart du côté des avenues du Fort, qu'il incommoda beaucoup les assiégeans. Cette résistance ne servit qu'à redoubler l'ardeur des François, qui ruinèrent un des bastions de la Forteresse par leur artillerie. Le siège alloit continuer avec la même opiniâtreté, sans un événement imprévu (1). Un Tambour s'avisa de rappeler à contre-tems sur le rempart; les soldats de la garnison crurent que Vershor voïant le principal bastion emporté faisoit battre la chamade, accoururent avec précipitation & crièrent *Quartier* du haut des murs. En vain le Commandant, accompagné de ses Officiers, remontra que le signal donné étoit une méprise du Tambour; il ne vit plus autour de lui qu'une foule en tumulte, sans discipline & sans valeur, qui se souleva contre les Officiers & les força de capituler. Les articles furent signés, & ce fut pour la première fois que les François accordèrent une composition honorable: la garnison, qui n'étoit plus que de cent cinquante soldats, eut ordre de se retirer à Groningue.

Après la prise de Knotsembourg, Turenne fit tourner le canon contre la ville

Le Vi.
comte

(1) Valkenier.

1672.

prend dix
autres vil-
les ou
Forts.

16 Juin.

de Nimègue; & pour en faciliter la prise, il envoya son neveu le Comte de Lorges se saisir de la ville de Tiel, des Forts de Voorn & de S. André: pendant que ce détachement étoit occupé à la réduction de ces trois Places, le Vicomte fit bloquer Nimègue & alla lui-même au Fort de Skenk; il y arriva la nuit du seize de Juin, & aiant aussitôt fait les approches, il le fit sommer de se rendre. Ce Fort avoit autrefois couté plus de sept mois de siège, & un nombre considérable de braves soldats, au grand Frédéric-Henri Prince d'Orange, oncle du Vicomte. La Place étoit très importante, & très forte par sa situation entre les deux rivières du Rhin & du Vahal; & la garnison de cinquante compagnies bien entretenues montoit à dix mille soldats; mais le Gouverneur étoit un jeune homme sans expérience: attendri par les cris lamentables des femmes, & intimidé par le nom de Turenne, il rendit la Place le deuxième jour du siège, & la garnison fut conduite à Coevorden (1). Le jeune Gouverneur ne survêcut pas longtems à sa honte: la fraïeur d'abord & ensuite le souvenir de sa lâcheté avoient fait une si forte impression sur son esprit, qu'il mourut dans sa marche.

Le même jour de la reddition de Skenk, le Vicomte détacha le Marquis de Roche-

(1) Valkenier.

fort pour pénétrer plus avant dans le païs de Vélau, Wagheninghen, Rhénon, Wyck, & Amersfort se rendirent d'abord, & le Marquis s'avança sans peine jusqu'à Naerden : il n'en couta pas davantage au détachement que commandoit le Comte de Lorges, Thiel, Culenbourg, Buren, les Forts de de Vooren & de S. André dans la petite Ile de Bommel, ouvrirent leurs portes au neveu de Vicomte. Pour lui, après s'être emparé de Genep & de Grave que les Hollandois avoient abandonné, il retourna à Nimègue pour en achever le siège.

Jamais la ville ne s'étoit trouvée dans un meilleur état de défense ; la force de ses ouvrages, l'amas prodigieux de munitions, le nombre des combattans qui montoit avec la bourgeoisie armée à plus de huit mille hommes, la vigilance redoublée du Magistrat, la valeur & la réputation de Jean Welderen Gouverneur, promettoient une résistance longue & opiniâtre. Les troupes que le Vicomte avoit laissées devant cette ville pour la tenir bloquée, l'avoient battue du canon de Knotsembourg, & d'une batterie élevée sur les bords du Vahal ; mais avec peu de succès. Les bourgeois animés par le Gouverneur, & résolus de défendre leur liberté au prix de leur vie, partagèrent tous les travaux du siège avec la garnison : cette résolution obligea le Vicomte d'attaquer la Place dans toutes les formes. Le

1672.

Siège de
Nimègue.

1672.

vingt de Juin il fit dresser une troisième batterie, & jeter quantité de bombes & de feux d'artifice pour éviter d'en venir à une ouverture de tranchée, & pour épargner la vie des soldats. Les bombes ne firent pas tout l'effet dont le Vicomte s'étoit flatté : les Magistrats avoient ordonné aux bourgeois, aux maçons & aux couvreurs d'observer les endroits où elles tomboient, & d'en réparer le dégât sur le champ : on avoit pris toutes les précautions nécessaires pour prévenir l'embrasement, ou pour l'éteindre dès sa naissance; d'ailleurs le trajet étoit long, & la plupart des bombes ne pouvoient passer la rivière; les autres ruinoient peu de bâtimens, parce que le quartier de la ville le plus exposé étoit celui des Catholiques, que les François avoient ordre de ménager. La contenance généreuse de la garnison & de la bourgeoisie fit juger au Vicomte qu'il n'y avoit rien à faire de si loin. Après avoir battu la ville pendant dix jours, il résolut enfin de faire passer le Vahal à son Armée pour serrer la Place de plus près. Au commencement de Juillet il fit faire un pont de bateaux : toute son Armée traversa la rivière de grand matin & arriva de bonne heure sur une hauteur proche de la ville; il donna ordre à toute la Cavalerie de faire des fascines, & dès l'entrée de la nuit il marcha avec quatre mille hommes de pied & mille chevaux à

un vieil ouvrage abandonné, voisin de la Place, qu'on n'avoit pas eu la précaution de raser : il s'en empara sans résistance, & la nuit même il fit tirer deux tranchées pour aller à la pointe des deux demi-lunes qui couvroient le rempart. On fit un grand logement le long du parapet de l'ouvrage abandonné, & l'on y dressa une batterie de huit pièces de canon : après six jours de siège on passa le fossé, on y fit des logemens, & l'on attacha le mineur aux demi-lunes, quoique la garnison fût composée de quatre mille fantassins & de six cens chevaux, toutes vieilles troupes. Le huit, les assiégés demandèrent à capituler : & le neuf on signa la capitulation, dont les conditions furent que les principaux Officiers seroient renvoyés avec leurs équipages, & les autres faits prisonniers de guerre.

1672.

Pendant que le Vicomte de Turenne s'emparoit ainsi des principales villes du Vêlau & du Bétou, les troupes de l'Evêque de Münster & de l'Electeur de Cologne, unies à celles que commandoit le Duc de Luxembourg, entrèrent par le Comté de Bentheim dans l'Over-Iffel, & prirent Groll, Deventer, Campen, Swoll, Groningue & presque toutes les Places considérables de cette Province : mais il s'en falut bien que le Duc ne traitât les villes conquises avec la même douceur que le Vicomte. Les deux Prélats, animés de cette colère

Progrès
du Roi &
du Duc de
Luxem-
bourg.

1672.

implacable qui accompagne presque toujours les guerres de Religion, excitèrent Luxembourg à la sévérité. Le Roi, après avoir réduit les villes de Doesbourg & de Zutphen, étoit entré dans la Province d'Utrecht & avoit détaché le Marquis de Rochefort pour s'emparer de la Capitale. Le Prince d'Orange, qui avoit affoibli son Armée pour renforcer les garnisons d'un grand nombre de Places, se retira des environs d'Utrecht, & partagea ses forces en cinq Corps, pour occuper les cinq passages principaux qui conduisoient à l'intérieur de la Hollande. Un des Corps sous les ordres du Prince Maurice de Nassau, étoit à Muiden; un autre sous le commandement du Comte d'Horn, à Sluys; le troisième sous la conduite du Général Wurtz, à Gorcum; le quatrième à Schoonhoven fut donné au Marquis de Louvigni (1); & le Prince alla lui-même se poster avec le cinquième près de Bodegrave sur le Rhin.

Le Prince
d'Orange
est déclaré
Stad-
houder.

L'Armée du Roi étoit campée à Zeist, village à deux lieues d'Utrecht: cette ville aiant ouvert ses portes au vainqueur, le détachement commandé par le Marquis de Rochefort avoit percé jusques dans la Province de Hollande & pris Woerden, Monfort, Amersfort & Naerden qui n'est qu'à

(1) Gentilhomme du Hainaut.

cinq lieues d'Amsterdam. Pour sauver cette Capitale, on ne trouva de ressource que dans un élément qui avoit toujours fait la principale défense de la République ; on perça les digues, on lâcha les écluses, on abbatit les ponts, & tout le païs fut inondé : les autres villes imitèrent ce fâcheux exemple, la Hollande, le Brabant & la Flandre Hollandoise ne furent plus qu'une vaste mer ; les Places s'élevaient comme des Iles au milieu des eaux. Dans cette extrémité, les peuples ne voyant plus de salut pour la Patrie que dans l'unité de la Puissance suprême, obligèrent les Etats de Hollande & de Westfrise d'abroger *l'Edit perpétuel & irrévocable contre le Stathouderat*, & de conférer cette Dignité au Prince d'Orange, aussi-bien que celle de *Capitaine-Général & de Grand-Amiral*, dont il n'avoit été revêtu que par provision.

(1) Les Etats Généraux envoièrent des Députés en Angleterre pour représenter au Roi Charles II. que les François avoient fait plus de progrès en quelques jours, que l'Espagne autrefois dans l'espace de plusieurs années ; & que la rapidité de leurs conquêtes devoit faire craindre à l'Angleterre que Louis XIV après avoir soumis les sept Provinces-Unies, ne songeât de nouveau à conquérir les dix autres. Charles II. choisit le

1672.

Ambassade des
Hollandois
en Angleterre, &c
ses suites.

(1) *Mém. du Chevalier Temple.*

1672.

Duc de Buckingham & le Comte d'Arlington pour aller en Hollande: les deux Ministres Anglois dans plusieurs conférences avec les Etats Généraux à la Haïe & avec le Prince d'Orange à Bodegrave, rassurèrent la République, en lui déclarant que l'intention du Roi leur maître n'étoit pas de la laisser succomber sous les armes de la France: après ces entrevûes, ils se rendirent au Camp de Zeist. Le Roi leur accorda d'abord une audience publique, ensuite une conférence secrète, où ils lui firent sentir les défiances que ses victoires inspiroient à ses Alliés; ils lui remontrèrent que, contre la foi des Traités, il avoit pris quelques villes dans la Province de Hollande, & paroïssoit vouloir s'emparer de tout pour lui-même, sans se mettre en peine des intérêts de l'Angleterre: ils demandèrent qu'on cessât de pénétrer plus avant dans la Hollande; qu'on évacuât les villes qui avoient été prises; qu'on fît la conquête de la Zélande pour la remettre aux Anglois; qu'autrement la Grande-Bretagne seroit obligée d'abandonner son alliance (1). Le Roi fit de sérieuses réflexions; & craignant de risquer sa gloire & ses conquêtes, s'il s'obstinoit à s'avancer dans un país que

(1) Voilà, selon Valkenier, le secret de l'Ambassade des Ministres Anglois à Zeist, que le Chevalier lui même avoue avoir ignoré.

l'inondation avoit rendu impraticable , il résolut d'avoir de la complaisance pour un Allié devenu jaloux , & d'entendre à des négociations qui ne pouvoient , après tant de victoires , tourner qu'à son avantage. Avant que de sortir de la Hollande , il alla à Utrecht , accompagné du Duc d'Orléans & de toute sa Cour , y fit son entrée solennellement , & fut reçu avec les témoignages les plus empressés de respect & de joie : les Réformés vinrent de leur propre mouvement remettre les clés de leurs Eglises , & la Cathédrale fut purifiée & bénie par le Cardinal de Bouillon Grand-Aumônier de France , neveu du Vicomte de Turenne. Le Roi donna le Gouvernement de la Province d'Utrecht au Duc de Luxembourg , & celui de la ville à Stoupe Colonel des Gardes Suisses : il fit décamper son Armée de Zeist , & partit pour retourner en France par le Brabant Hollandois. Il avoit conquis dans l'espace des deux mois les trois Provinces de Gueldre , d'Over-Iffel & d'Utrecht ; pris plus de cinquante Villes ou Forts , & fait plus de vingt-quatre mille prisonniers. Le Prince de Condé & le Maréchal de Turenne avoient conseillé au Roi , immédiatement après le passage du Rhin , de n'en rendre aucun , de les envoyer travailler au Canal de Languedoc , de raser la plupart des Places fortes qu'on prendroit , & de ne garder que celles qui seroient

1672.

5 Juillet.

9 dudit.

10 dudit.

1672.

Condi-
tions de
paix pro-
posées par
les Minis-
tres de
France &
d'Angle-
terre à la
Républi-
que.

nécessaires pour la conservation des conquêtes. Le Roi paroissoit goûter leurs conseils; mais Louvois qui étoit d'un autre sentiment, fit délivrer tous les prisonniers pour une rançon médiocre, & conserver toutes les Places fortifiées: ainsi l'Armée Françoisse fut presque épuisée par plus de cinquante garnisons.

Le Roi arriva le seize de Juillet à Boxtel près de Bois-le-Duc, suivi des Députés de Hollande, des Ambassadeurs d'Angleterre; & du Duc de Monmouth fils-naturel du Roi Charles II. Ce fut là que les deux Rois renouvelèrent leur Traité, & que les Ministres rédigèrent les conditions de paix que leurs Maîtres propoisoient. Les principales que le Roi exigeoit, furent un Traité de commerce pour régler les droits, & les prétensions des Compagnies Orientales & Occidentales de la France & de la Hollande; l'exercice public de la Religion Catholique dans tous les lieux de l'obéissance des États Généraux; vingt millions pour dédommager le Roi des fraix de la guerre; & la cession des Places nouvellement prises sur la Meuse au-delà du Rhin, & dans l'Empire, en échange des trois Provinces conquises. Le Roi d'Angleterre demandoit aux Hollandois le salut du Pavillon, un million de livres sterling pour rembourser ses fraix, & cent mille livres sterling tous les ans pour le droit de la Pêche sur les

côtes de la Grande-Bretagne & de l'Irlande; la Souveraineté des Provinces-Unies pour le Prince d'Orange son neveu, ou du moins la succession héréditaire & inaliénable des charges de *Stadhouder*, de *Capitaine-Général*, & de *Grand Amiral*; & la participation de tout le commerce dans les Indes.

1672.

Ces conditions parurent si déraisonnables aux Etats, qu'ils les crurent proposées seulement pour les rebuter, & pour avoir un prétexte d'envahir le reste de leurs Provinces. Animés par le Prince d'Orange, ils résolurent d'attendre au milieu des eaux le secours de leurs voisins; envoièrent les propositions des deux Rois aux Princes d'Allemagne, & leur exposèrent l'état déplorable où se trouvoit la République, pour exciter plus efficacement la compassion du Corps Germanique, ils représentèrent qu'ils n'avoient plus que trois mois à subsister; que les eaux qui les garantissoient pour un tems des approches de l'ennemi, ne les fauveroient pas toujours, & que l'Hiver venu, l'Armée Française passeroit sur les glaces pour les attaquer. Toutes les Puissances d'Allemagne prirent part à leur situation; les uns par jalousie contre la France, les autres par pitié pour les Hollandois: mais entre tous les Princes qui s'apprêtèrent à les secourir, l'Electeur de Brandebourg comme le plus puissant, le plus proche, &

Les Hollandois re-jettent ces conditions & demandent du secours aux Princes de l'Empire.

1672. le plus intéressé, se mit le premier en campagne.

Emeute
populaire
contre les
deux frères
De Witt

Depuis le départ du Roi, le Prince d'Orange travailloit continuellement à faire de nouvelles levées, à racheter de Louvois les soldats prisonniers qui furent tous délivrés à quatre écus par tête, à fortifier ses retranchemens & ses barrières contre les François. Comme il n'avoit pas moins de prudence que de courage, il ne fut pas longtemps à se concilier tous les esprits, & à les soulever contre les De Witt, qu'on accusa d'être de concert avec Louis XIV. Ces deux grands hommes avoient toujours aimé la France, & senti dès le commencement combien il étoit dangereux d'irriter un Monarque dont les ancêtres avoient empêché la ruïne de la République; on soupçonna le Pensionnaire de vouloir tromper l'Angleterre, écraser la Maison d'Orange, élever la Province de Hollande au-dessus des six autres, & parvenir ainsi lui-même avec le secours de la France à une autorité absolue: on attenta sur sa vie dans les rues de La Haïe à minuit, & on le couvrit de blessures; mais il se défendit avec tant de bravoure, que les assassins ne purent accomplir leur dessein.

Le Vicomte
se prend
Crevé-cœur
& Com-
mel.

Pendant que l'Evêque de Münster & l'Electeur de Cologne continuoient leurs conquêtes dans les Provinces de Frise & de Groningue, le Vicomte de Turenne étendoit les siennes

sur le Vahal & sur la Meuse. Il assiégea la ville de Creve-cœur, & l'emporta en peu de jours; le lendemain il passa dans l'île de Bommel, (1) s'avança devant la ville, & campa le long du Vahal. Les Magistrats & le Commandant ne voulurent point écouter la première sommation, & envoièrent demander du secours au Prince d'Orange: le Vicomte, dont la maxime favorite fut toujours d'épargner la vie des soldats & celle des ennemis mêmes, lorsque ses conquêtes pouvoient se faire sans effusion de sang, envoia les sommer de nouveau, & emploïa deux jours entiers dans les négociations; les François impatiens lui représentèrent que dans une suite continuelle de victoires, on n'avoit encore récompensé les soldats par aucun butin, & qu'il étoit contre l'honneur des armes de France d'emploïer la voie de persuasion, lorsqu'on pouvoit emporter la ville par la force. Des sentimens plus magnanimes animoient le Vicomte: la modération, la clémence, la générosité & le désintéressement qu'il fit éclater dans toutes ses conquêtes gagnoient les cœurs des ennemis, & auroient rendu les succès du Roi plus durables, si tous les Généraux avoient imité son exemple. La ville voyant qu'il ne lui venoit aucun secours, envoia au Camp des

(1) Valkenier.

1672.



Députés qui passèrent à travers des bataillons prêts à marcher pour donner l'assaut : ces Députés effraïés du péril allèrent au quartier général, signèrent sur le champ les articles que le vainqueur leur accorda, & la garnison composée de cinq compagnies fut envoyée à Gorcum.

Le Roi
retourne à
Paris avec
le Duc
d'Orléans,
& déclare
le Vicomte
Généralissi-
me de ses
Armées.

La veille de cette reddition qui fut la dernière des conquêtes du Vicomte de Turenne dans les Païs-Bas, le Roi étant au Camp de Boxtel, le fit Gouverneur de la Gueldre & le déclara Généralissime de ses Armées. Louis XIV avoit retardé son départ dans l'espérance de faire le siège de Bois-le-Duc, dont la prise auroit été infaillible si le beau tems eût continué : mais il tomba pendant quatre ou cinq jours une si grande abondance de pluie, que tous les marais autour de la ville regorgèrent d'eau, & le Camp du Roi fut presque inondé ; ce qui le détermina à partir pour Paris avec le Duc d'Orléans. Il laissa le Duc de Luxembourg en Hollande pour observer les démarches du Prince d'Orange, & ordonna au Vicomte de Turenne de s'avancer vers l'Allemagne pour s'opposer aux troupes de l'Electeur de Brandebourg & de l'Empereur Léopold, qui alloit se déclarer contre la France.

Massacre
des DeWitt.

Aussi-tôt que le Roi fut retourné à Paris, les troubles & les séditions se renouvelèrent à La Haie. Les partisans du Prince

d'Orange animèrent de nouveau la populace contre les frères De Witt. On imputa plusieurs malversations au Pensionnaire, qui se justifia : des témoins subornés accusèrent son frère le Grand-Bailli d'avoir voulu faire empoisonner le Prince d'Orange. Corneille fut mis en prison & traité avec inhumanité : pendant qu'il subissoit la question, il chanta l'Ode d'Horace qui commence ainsi : *Iustum & tenacem propositi virum*. Le Pensionnaire se démit de sa charge ; & le Grand-Bailli fut condamné à un bannissement perpétuel. Jean de Witt étant allé pour tirer son frère Corneille de prison, après la Sentence d'exil prononcée, la populace s'attroupa & menaça de les assassiner. Trois compagnies de Cavalerie du Comte de Tilli qui étoient en garnison à La Haie, vouloient aller au secours des deux frères : les Etats de la Province assemblés firent retirer ces troupes, sous prétexte de repousser une foule de païsans armés qui venoient piller & insulter la ville. Ce stratagème donna au peuple la facilité d'attaquer les De Witt, & sa fureur alla jusqu'à les assommer dans les rues en plein jour, avec une cruauté inouïe. Le Prince d'Orange, à qui ses partisans avoient fait cet horrible sacrifice, parut être touché du malheureux sort des deux illustres frères. il fit, quoiqu'assés froidement l'éloge du Pensionnaire, & ordonna que l'on poursuivît les auteurs

1672.

de cet attentât : mais la clémence dont il usa envers eux, donna lieu de soupçonner qu'il avoit autorisé le massacre. Les avantages réels qu'il en retira ne contribuèrent pas peu à fortifier les soupçons. A peine les De Witt étoient morts, que les Magistrats de toutes les Provinces Unies déclarèrent, comme l'avoient fait ceux de Hollande & de West-Frise quelques jours auparavant, le jeune Prince Gouverneur, Amiral & Capitaine Général; en sorte qu'il se trouva, par cet événement, le Maître de toutes les délibérations des Etats.

L'Empereur & la plupart des Princes de l'Empire se liguent en faveur des Hollandois.

Toute l'Allemagne étoit en mouvement pour venir au secours de la Hollande : les sollicitations de Gremonville, Ambassadeur de France à la Cour de Vienne, devinrent inutiles. L'Empereur ordonna, dès le premier Août, à tous les Membres de l'Empire de s'unir pour la sûreté commune du Corps Germanique, & de rappeler leurs troupes qui étoient au service des Puissances Etrangères, sous peine d'être mis au *Ban Impérial*. Après un si grand éclat, les négociations de la France n'eurent plus de succès dans les autres Cours d'Allemagne : le Comte de la Vauguyon échoua auprès de l'Electeur de Brandebourg ; qui bien loin d'écouter les propositions du Roi, conclut en faveur de la République un Traité particulier avec l'Empereur, avec le Roi de Dannemarc, avec le Duc de

Brunswick-Lunebourg & avec le Landgrave de Hesse: le Duc de Vitri n'eut plus lieu d'être content de l'Electeur de Bavière: celui de Maïence ne laissa rien espérer au Marquis de Vaubrun; les soins que se donna le Duc de Wirtemberg auprès de l'Electeur de Trèves furent sans fruit, aussi-bien que ceux du Marquis de Dangeau à la Cour d'Heidelberg. Tous étoient jaloux de la France; l'Angleterre commençoit à chanceler; il n'y avoit aucune Puissance en Europe sur laquelle Louis XIV dût compter (1).

L'Electeur de Brandebourg s'avançoit à grands pas avec une Armée de vingt-cinq mille hommes. Turenne ne voulant pas lui donner le tems d'entrer dans la Hollande ni dans le païs de Clèves, alla au-devant de lui avec douze mille hommes seulement, (2) dont plusieurs n'étoient pas trop contents de repasser le Rhin, pour recommencer une nouvelle Campagne. Comme le Vicomte savoit que le manque d'argent étoit la source de leurs murmures, il donna de nouvelles marques de sa libéralité aux Officiers, fournit à tous leurs besoins & les engagea à le suivre: il remonta jusqu'à Wesel, où il fit jetter un pont sur le Rhin: & après avoir pourvu cette Place aussi-bien

1672

Le Vicomte va au-devant de l'Electeur de Brandebourg.

(1) Valkenier.

(1) L'Abbé Ragueneau.

1672.

10 Sep-
tembre.

que Rées, Emerick & Nuys, de vivres & de munitions, il passa le fleuve le dix de Septembre, & fit avancer toutes ses troupes à la vûë d'Essen, pour entrer dans le païs de la Marck, & pour observer par lui-même les mouvemens des ennemis. La hardiesse avec laquelle il parut au-delà du Rhin, pour en disputer le passage à deux grandes Armées, & pour s'opposer aux forces réunies de l'Empire, dans l'Empire même, épouvanta toute l'Allemagne. Il la rassura par une lettre circulaire adressée aux Electeurs, Princes, Villes libres & Communautés de l'Empire; à qui il déclaroit que l'intention du Roi son maître n'étoit pas de troubler la paix du Corps Germanique: que si Louis XIV faisoit passer le Rhin à son Armée, ce n'étoit pour s'opposer à l'Empereur qui venoit troubler ses conquêtes en Hollande, & qu'il feroit retirer ses troupes, dès que l'Electeur de Brandebourg auroit donné une sûreté de ne pas inquiéter les Alliés de la France.

Le Prince de Condé étant rétabli de sa blessure est envoyé dans l'Alsace.

Le Roi, qui avoit prévu que les Allemands pourroient peut-être passer dans l'Alsace & tomber sur la Lorraine, envoya à Metz le Prince de Condé, qui étoit rétabli de sa blessure, avec dix-huit mille hommes, pour veiller sur le Rhin du côté de l'Alsace. Le Prince & le Vicomte gardoient de cette manière le haut & le bas Rhin, pendant que le Duc de Duras cam-

poit sur la Meuse, toujours prêt à secourir l'un ou l'autre, suivant les besoins.

1672.

Les troupes de l'Electeur de Brandebourg se joignent avec celles de l'Empereur & du Duc de Lorraine.

Dès le vingt-cinq du mois d'Août, l'Electeur de Brandebourg étoit parti de Potzdam, pour se rendre à la tête de ses troupes, assemblées entre Lipstadt & Halberstadt. Quatre jours après, les troupes Impériales commandées par le Comte de Montécuculli & par le Duc de Bournonville, étant parties d'Egra au nombre de six mille chevaux, & de douze mille fantassins, avoient pris la route d'Erford, pour marcher vers le lieu du rendez-vous. Les deux Armées de l'Electeur & de l'Empereur se joignirent vers le douze de Septembre, au nombre de quarante mille hommes, dans l'Evêché d'Hildesheim; le treize du même mois elles allèrent à Mulhausen dans la Turinge; à neuf lieues du Weser, à dessein de traverser le Palatinat, & de venir passer le Rhin à Coblentz. Le Vicomte de Turenne aiant reçu un renfort de quatre mille hommes, alla se poster à Mulheim près de Cologne, & força les Armées ennemies à se retirer dans le voisinage de Fridberg à vingt-cinq lieues de lui; il continua ensuite de remonter le long du Rhin, traversa le Duché de Berg, & vint jusqu'à Nassau sur la rivière de Lohn. Les deux Armées Allemandes demeurèrent dans leurs Camps près d'un mois, sans oser avancer vers lui: le douze d'Octobre, l'Armée de l'Electeur alla camper à Gießen, & celle

1672.

de l'Empereur dans la Vétéravie, l'une & l'autre à cinq lieues de Francfort, où elles furent jointes par les troupes du Duc de Lorraine. Le Vicomte repassa le Rhin à Andernac, où il avoit fait construire un pont vers la fin d'Octobre; il y laissa un Corps de troupes sous les ordres du Marquis de Vaubrun, & alla avec le reste de son Armée prendre des quartiers dans le païs de Trèves. A son approche, l'Electeur de Trèves témoigna d'abord vouloir garder la neutralité: le Vicomte aiant découvert ses intrigues secretes avec la Cour de Vienne, mit son païs à contribution, & l'Electeur se retira à Coblentz, où il reçut bientôt après garnison Impériale: les Armées ennemies espérèrent en-vain d'y passer le Rhin; le Vicomte fit observer ce poste de si près, qu'elles n'osèrent y faire aucune entreprise. Elles prétendirent alors traverser le fleuve sur le pont de Maïence, entrer dans le Palatinat & de là passer dans l'Alsace; l'Electeur de Maïence & l'Electeur Palatin, intimidés par le voisinage de Turenne, leur refusèrent le passage, & celui de Maïence fit rompre son pont qu'elles avoient voulu surprendre. Elles firent alors des efforts inutiles pour traverser le Mein à Francfort: frustrées de toutes leurs espérances, elles résolurent enfin au commencement de Novembre de tenter le passage du Rhin sur le pont de Strasbourg. Le Vi-

Vicomte, à qui aucune de leurs démarches n'échapa, en fit promptement avertir le Prince de Condé, qui manda sur le champ à Lifcouet Gouverneur de Brisac, de détacher une partie de sa garnison, pour aller brûler le pont avec des bateaux chargés de feux d'artifice. L'ordre fut heureusement & promptement exécuté, & les Armées ennemies furent encore déconcertées. Les Généraux Allemands changèrent alors de projet, & voulurent faire un dernier effort au confluent du Mein & du Rhin : ils construisirent un pont à Flersheim, y passèrent le premier fleuve avec leur canon & leur bagage, allèrent ensuite se camper dans le païs du Landgrave de Darmstadt, & prirent leur quartier général à Russelheim. Le vingt-trois ils achevèrent un pont de bateaux à Gustavebourg, vis-à-vis de Veissenau, à une portée de canon de Maïence, & se proposèrent d'y passer, d'entrer dans l'Electorat de Trèves & de traverser le païs de Liège pour aller joindre le Prince d'Orange. Le trente de Novembre Turenne infatigable & présent partout s'avança, pour les couper, jusqu'à Witlic & à Pruy n sur les confins du Luxembourg; de sorte qu'ils furent contraints de séjourner dans un païs ravagé, fort affoiblis par les maladies, par la disette, par les marches & par les contremarches inutiles.

1672.

Les Ar-
mées Im-
périale &
Electorale
passent
dans la
Westphalie.

C'est ainsi que les Armées Electorale & Impériale furent occupées pendant l'espace de trois mois entiers à tenter le passage du Rhin par Maïence, Coblantz, Strasbourg & autres Places fortes: mais elles rencontrèrent des obstacles continuels & invincibles de la part du Vicomte de Turenne, qui marchant sans cesse à leurs trousses, les empêchoit également & d'aller secourir les Hollandois, & de faire diversion dans l'Alsace. En errant de cette manière dans les Electorats de Maïence, de Trèves & dans le Palatinat, elles ruinèrent entièrement ces païs. Les trois Electeurs envoièrent porter leurs plaintes amères à Vienne & à Ratisbonne contre la mauvaise-foi des troupes Allemandes, qui, sous prétexte de conserver l'Empire, travailloient à sa destruction, tandis que les François n'y faisoient pas le moindre dégât. Les Armées Impériale & Brandebourgeoise voïant qu'elles alloient s'attirer l'indignation des trois Electeurs, résolurent d'abandonner ces païs ravagés, & d'aller chercher des quartiers d'hiver dans la Westphalie sur les terres de l'Evêque de Münster & de l'Electeur de Cologne. Vers le milieu de Décembre, à la pointe du jour, elles traversèrent le Mein, passèrent par le territoire de Darmstadt, & allèrent se camper à Wetzlar, où elles laissèrent quatre mille hommes: ensuite elles prirent trois routes différentes

pour entrer dans la Westphalie , l'une par Herborn dans les Etats de Nassau , l'autre par Frankenberg dans le païs de Hesse , & la troisième entre ces deux villes. En passant, elles tentèrent la prise de Fridberg : mais les bourgeois & les païsans les en empêchèrent. Comme elles respectèrent les terres du Landgrave de Hesse-Cassel , de peur de l'irriter , elles furent réduites à prendre un long détour par des chemins difficiles où elles perdirent près de quatre mille chevaux. Vers la fin de Décembre , l'Electeur de Brandebourg , le Duc de Lorraine , le Duc de Bournonville & le Comte de Montécuculli arrivèrent sur les frontières de la Westphalie ; l'Electeur de Cologne & l'Evêque de Münster , pour sauver leurs Etats situés dans ce Cercle , furent obligés d'y porter leurs principales forces , commandées par le Marquis de Rennel. Le Vicomte de Turenne aiant formé le dessein d'y mener aussi son Armée , s'avança jusqu'à Wesel vers la fin de Décembre , & manda à la Cour la résolution qu'il avoit prise.

1672.

Le Roi , plus que satisfait de ce que le Vicomte avec seize mille hommes avoit empêché deux Armées de quarante mille de passer le Rhin & de venir secourir les Hollandois , lui avoit déjà ordonné de mettre ses troupes en quartier d'hiver dans l'Alsace & dans la Lorraine. Comme la Cour

1673.

Le Roi
mande au
Vicomte de
se mettre
en quartier
d'hiver &
de ne pas

1673.

repasser le
Rhin.

n'apprenoit point qu'il eût obéi, Louvois lui manda au mois de Janvier par deux lettres différentes (1) „ qu'il étoit à craindre „ que le Rhin ne vint à geler & qu'il ne „ pût plus le repasser ; qu'il risquoit de fai- „ re périr son Armée dans une saison aussi „ fâcheuse, pour pousser peut-être l'Elec- „ teur de Brandebourg dix lieues plus loin ; „ que le Roi ne voulant point que ses trou- „ pes tinssent plus longtems la campagne, „ lui ordonnoit absolument de les mettre „ en quartier d'hiver, & qu'il s'attendoit „ d'apprendre qu'elles s'y étoient retirées „ par le premier courier”. Avant que de recevoir ces lettres, le Vicomte avoit déjà mandé au Ministre (2) „ qu'il seroit con- „ tre le service du Roi de repasser si-tôt le „ Rhin ; que depuis la marche des troupes „ Impériales vers la Westphalie, l'Evêque „ de Münster étoit fort découragé ; que le „ Comte de Montécuculli faisoit tous ses „ efforts pour l'engager dans les intérêts „ de l'Empereur ; & que si l'on n'empê- „ choit pas les Armées ennemies de rava- „ ger les Etats de ce Prélat, il se mettroit „ infailliblement sous la protection de l'Em- „ pire.

Le Vicomte-

Le Vicomte, aussi habile Négociateur

(1) Ces Lettres sont datées le 17 & le 22 de Jan-
vier 1673. à S. Germain en Laie.

(2) Lettre du Vicomte.

que grand Capitaine, alla trouver l'Evêque de Münster au Château d'Ortembourg, à sept ou huit lieues de Wesel, pour le confirmer dans son alliance avec le Roi, & promit de le délivrer bien-tôt des troupes ennemies : il alla ensuite rejoindre son Armée à Wesel, & s'avança vers le païs de la Marck. L'Electeur de Brandebourg voulant y laisser des traces signalées de son ressentiment contre les deux Prélats, mit leurs Etats à contribution, exposa tout au pillage & à la licence, & les habitans du païs furent réduits à la dernière misère. Les troupes Brandebourgeoises investirent enfin la ville de Werle dans le Duché de Westphalie, qui appartenoit à l'Electeur de Cologne. Le cinq Janvier le Général-Major Spaen alla assiéger la Place avec six mille hommes; mais elle fit une vigoureuse résistance, & refusa constamment de se rendre : alors l'Electeur y alla lui-même avec quatre mille hommes de renfort. Le Marquis de Rennel vint au secours & obligea l'Electeur à lever le siège : ce Prince retourna à Bielefeldt & le Général Spaen à Lipstadt; Rennel suivit le dernier, donna sur son arrière-garde, & fit plusieurs prisonniers. Après la levée du siège, l'Electeur détacha un puissant Parti de Cavalerie & d'Infanterie pour surprendre les troupes de Münster & de Cologne : mais ce Corps étant tombé

1673.

se retiens
l'Evêque
de Munster
dans l'al-
liance de la
France.

5 Janvier

1673.

L'Electeur
de Brande-
bourg assiè-
ge Soest,
& le Vi-
comte
prend la
ville d'Un-
na.

dans une embuscade, fut presque tout taillé en pièces & le reste mené à Varendorp.

Vers la fin du mois de Janvier, le Comte de Montécuculli étant malade à Paderborn, demanda permission de retourner à Vienne. Pendant sa maladie, l'Electeur de Brandebourg délibéra à Lipstadt avec les Ducs de Lorraine & de Bournonville, sur les mesures qu'il falloit prendre pour empêcher la jonction de l'Armée du Roi avec celle des deux Prélats: après plusieurs conférences où ils n'avoient pu rien décider, ils partirent de Lipstadt le trente-un Janvier, & marchèrent du côté de la Marck: leur Armée étoit réduite à vingt mille hommes, à cause des garnisons qu'ils avoient laissées en différentes Places, & des pertes qu'ils avoient souffertes dans les diverses attaques. L'Electeur se voyant encore à la tête d'un Corps considérable, avec trente pièces de canon & quantité de braves Officiers, s'avança vers Soest où il arriva le quatre de Février. Il apprit le lendemain que l'Armée Françoisse s'étoit jointe à celle de Münster & de Cologne, & que le Vicomte de Turenne, qu'on croïoit sur les bords du Rhin, avoit assiégé la ville d'Unna dont la garnison étoit de mille soldats: l'Electeur détacha cinq mille hommes, tant Cavalerie qu'Infanterie, pour la secourir. Les bataillons de Gardes Françoises & Suif-

ses offrirent de forcer la Place, l'épée à la main, en présence de l'ennemi : le Vicomte ne voulant pas exposer ses soldats dans un tems où il avoit besoin de les ménager, prit le parti d'attaquer Unna par les voies ordinaires ; il commanda cinq mortiers pour la bombarder, dressa une batterie de huit pièces de canon, fit une grande brèche aux murailles, & prépara une mine qui devoit jouer le lendemain. Alors le Colonel Remstorf qui commandoit dans la Place se rendit malgré l'ordre de l'Electeur, & la garnison fut faite prisonnière.

1673.

5 Fevrier.

L'Electeur de Brandebourg, déchu de ses espérances, fit avancer quelques troupes qu'il avoit autour de Ham, vers Soest où il étoit campé. La garnison de Ham se voyant abandonnée, se retira dès le lendemain, & essaya d'aller joindre le gros de l'Armée : le Vicomte s'empara sans obstacle de la ville qui étoit forte & bien peuplée, se rendit ensuite maître de Kamen & d'Altena sans les assiéger, fit plus de deux mille prisonniers des garnisons qu'il avoit trouvées dans ces différentes Places ; & sans autre perte que celle de deux Officiers & de quelques soldats, il s'approcha enfin de Soest. Comme il y avoit dans sa route un Château sur la Lippe, nommé Berkenbaum, gardé par deux cens hommes du régiment du Roi, pour la sûreté d'un pont ; le Vicomte détacha cent hommes du régiment du Roi, pour s'en emparer, sous

Le Vicomte prend plusieurs autres villes dans la Westphalie, & chasse les ennemis du Comté de la Marck.

1673.

les ordres du Marquis de Bourlemont, qui l'emporta du premier affaut. Les ennemis revinrent dès le soir même en plus grand nombre, pour tâcher de reprendre ce poste important; tous leurs efforts furent inutiles; ils revinrent le lendemain avec six cens chevaux, & huit cens fantassins; mais Bourlemont soutint l'attaque avec tant de bravoure, qu'il leur tua près de cent soldats, & contraignit les autres à se retirer (1). Le Vicomte avança ensuite vers Soest, où campoient les Armées Impériale & Electorale, à dessein de leur livrer bataille. Le Comte de Montécuculli étoit toujours malade à Paderborn, & le Duc de Bournonville commandoit à sa place: l'Electeur délibéra s'il falloit en venir aux mains; mais, comme les Allemands craignoient de passer un grand défilé qui les séparoit de l'Armée Françoisse, ils jugèrent à propos de décamper & d'abandonner une partie de l'artillerie & du bagage. Le Vicomte marcha alors vers la ville de Soest, grande, belle & bien fortifiée, y entra le vingt-cinq de Février, & établit son quartier à Westbonne, à deux lieues de la ville: le même jour, le Comte de Montécuculli partit de Paderborn, & s'en retourna à Vienne. On fut surpris que ce grand Général pendant toute

(1) Lettre de Mr. de Turenne au Marquis de Louvois.

la Campagne ne voulût jamais hasarder une bataille : quelques-uns prétendent que le Prince Lobkowitz, Ministre de l'Empereur, avoit contrefait le sceau Impérial, pour défendre à Montécuculli de combattre. Le Ministre craignoit d'engager son maître dans une guerre éloignée, pendant que l'Ottoman, d'un autre côté, menaçoit d'une invasion les Etats héréditaires. Lobkowitz fut disgracié & exilé ; mais aiant été rappelé bien-tôt après, cette clémence fit voir que Léopold étoit réellement indécis, & qu'il ne blâmoit pas absolument la conduite de son Ministre. Peu de tems après le départ de Montécuculli, les Armées Impériale & Electorale chassées du Comté de la Marck, repassèrent la rivière de Lippe ; les Brandebourgeois se retirèrent dans le Comté de Ravensberg, & les Impériaux dans celui de la Lippe.

Le Vicomte résolut de les poursuivre & de les chasser de la Westphalie, en s'emparant de toutes les villes que l'Electeur y possédoit. La saison étoit fort rigoureuse ; il falloit traverser des montagnes escarpées & des défilés très étroits. Pendant que l'Armée passoit un de ces défilés, le Vicomte épuisé de veilles & de fatigues, se coucha derrière un buisson pour dormir : quelques soldats voyant que la neige tomboit en abondance, coupèrent aussi-tôt des branches d'arbres pour former autour de lui

1673.

Les ennemis repassent le Wéser & quittent la Westphalie.

1673.

une hutte qu'ils couvrirent de leurs manteaux : il se réveilla dans le tems qu'ils s'empressoient ainsi à le garantir des injures de l'air, & leur demanda à quoi ils s'amusoient au-lieu de marcher : *Nous voulons, dirent-ils, conserver notre Père; c'est notre plus grande affaire : si nous venions à le perdre, qui nous ramèneroit dans notre pays?* Turenne força enfin les passages où les ennemis avoient laissé des troupes, s'empara de Ravensberg, d'Hervord, de Bielefeldt & de toutes les Places de l'Electeur dans la Westphalie, hors Lipstadt & Minden que les troupes de Münster & de Cologne eurent ordre de bloquer. Il faisoit cependant un froid excessif, & la terre étoit tellement gelée, qu'on ne pouvoit ouvrir la tranchée devant les villes qu'on assiégeoit : on étoit obligé d'essuyer à découvert le feu de la mousqueterie & du canon des assiégés. Aucun soldat ne se plaignoit : le Vicomte, présent par-tout, les soutenoit dans leurs fatigues en les partageant. Les deux Armées ennemies poursuivies, harcelées & chassées de poste en poste, quittèrent alors la Westphalie & repassèrent le Wésér avec précipitation, pour aller dans l'Evêché d'Hildesheim. Dans ce passage, quelques troupes Impériales se trouvant mêlées avec celles de l'Electeur, voulurent passer les premières, pour ne pas rester exposées à la poursuite des François : la dispute s'échauf-

fa, elles en vinrent aux mains, & ce dé-
 mêlé auroit eu des suites fâcheuses, si quel-
 ques Officiers-Généraux ne fussent survenus
 pour le terminer. Le nom de TURENNE é-
 toit devenu si formidable dans les deux Ar-
 mées ennemies, qu'elles s'enfuïoient à son
 approche, & ne croïoient rien d'impossible
 à ses troupes, quoique moins nombreuses
 que les leurs. Il envoïa un jour pour re-
 connoître le païs autour de Paderborn,
 quarante Dragons, qui forcèrent un passage
 où il y avoit un régiment de Cuirassiers Im-
 périaux, en tuèrent quinze ou seize, obli-
 gèrent les autres à s'enfuir, entrèrent dans
 le quartier, y mirent le feu, & se retirè-
 rent sans perdre un seul homme.

Au commencement de Mars, le Vicom-
 te s'avança par l'Evêché de Paderborn jus-
 qu'à la ville d'Hoxter, où il y avoit un
 pont de pierre sur le Wéser. Il s'empara
 de cette Place, en chassa la garnison que
 l'Electeur y avoit laissée, & fit dresser en-
 suite deux autres ponts pour se rendre maî-
 tre de la rivière & poursuivre les ennemis
 jusques dans l'Evêché d'Hildesheim. Les
 deux Armées Impériale & Electorale aïant
 déjà ruiné le païs, ne purent subsister da-
 vantage & voulurent s'étendre dans la basse
 Saxe sur les terres des Princes voisins :
 mais les Ducs de Brunswick, de Lunebourg-
 Zell & de Wolfenbuttel défendoient l'en-
 trée de leur païs avec une Armée de douze

1673.

L'Electeur
 de Brande-
 bourg se re-
 tire dans
 ses Etats.

1573. mille hommes, craignant d'attirer la guerre
 chés eux. Alors les deux Armées enne-
 mies n'ayant plus ni ressources, ni courage,
 se séparèrent: celle de l'Empereur se reti-
 ra vers la fin de Mars dans la Franconie,
 & celle de Brandebourg dans la Principau-
 té d'Halberstadt. L'Electeur repassa l'Elbe
 à Magdebourg, & se réfugia à Berlin sa Ca-
 pitale. Le Vicomte voyant qu'on fuïoit
 toujours devant lui, & qu'il n'avoit plus
 d'ennemis à combattre, revint dans le païs
 de la Marck, établit son quartier général à
 Soest, & abandonna tous les Etats de l'E-
 lecteur dans la Westphalie à la discrétion
 de ses troupes: elles y trouvèrent une
 grande abondance de vivres, mirent tout à
 contribution & s'enrichirent.

Désinté-
 ressement
 du Vicomte.

Le Vicomte fut le seul qui ne profita
 point des dépouilles des ennemis, & mar-
 qua pendant toute cette expédition fameuse;
 un désintéressement égal à sa valeur. Un
 Officier-Général vint un jour lui proposer
 un moïen de gagner quatre cens mille francs
 en quinze jours, sans que la Cour pût ja-
 mais en avoir aucune connoissance; il lui
 répondit avec autant de simplicité que de
 noblesse: *Je vous suis fort obligé; mais com-
 me j'ai souvent trouvé de semblables occasions
 sans en avoir jamais profité, je ne crois pas
 devoir changer de conaüte à mon âge.* A peu
 près dans le même tems les habitans d'u-
 ne grande ville lui offrirent cent mille é;

cus, pourvu qu'il voulût bien se détourner de son chemin, & ne point faire passer ses troupes chés eux; il leur répondit: *Comme votre ville n'est point sur la route par où j'ai résolu de faire marcher l'Armée, je ne puis prendre l'argent que vous m'offrés.*

Dans une si grande distance, le Vicomte ne pouvoit pas envoyer régulièrement des couriers en France, & la Cour fut quelque tems sans recevoir de ses nouvelles: alors les ennemis de sa gloire commencèrent à déclamer contre lui, & répandirent par-tout qu'il s'étoit laissé couper; que l'Armée du Roi étoit perdue, parce qu'on l'avoit engagé mal-à-propos dans un païs sans Places & sans Magazins. Tous les Courtisans murmurèrent; le Roi même, qui étoit fort réservé à blâmer ceux contre qui le Public se déchainoit, laissa échapper un jour avec inquiétude ces paroles: *Je n'ai aucune nouvelle du Vicomte de Turenne.* On ne fut pas longtems sans en recevoir, & l'on apprit qu'après avoir poussé l'Electeur de Brandebourg depuis le Rhin jusqu'à l'Elbe, il l'avoit réduit à chercher un asyle dans sa Capitale: la médisance se tut, & les ennemis du Vicomte furent confondus.

L'Electeur de Brandebourg ne se croiant pas encore bien en sûreté dans Berlin même, envoya au Vicomte le Marquis d'Esperpense-Beauveau qui servoit dans ses troupes, pour demander la paix: Turenne dépêcha

1673.

Inquiétude de la Cour, & critique des Courtisans de la conduite du Vicomte.

L'Electeur de Brandebourg fait la paix avec la France.

1673.

un courier au Roi qui lui envoïa un plein pouvoir de traiter avec l'Electeur. On convint que Louis XIV retireroit ses troupes des Etats de Brandebourg; qu'il restitueroit à l'Electeur Wefel & les autres villes dépendantes du païs de Clèves, & retenues depuis tant d'années par les Etats Généraux; que l'Electeur abandonneroit l'alliance des Hollandois, renonceroit à tous les engagements dans lesquels il étoit entré contre les intérêts de la France; qu'il demeureroit neutre à l'avenir, & engageroit le Duc de Neubourg à se rendre garant de sa fidélité. Le Traité fut signé le dix d'Avril, & ratifié vers la fin de Mai.

Le Vicomte se rapproche du Rhin, &c. campe sur les bords du Mein près de Francfort.

Alors le Vicomte fit abandonner par l'Evêque de Münster toutes les Places de l'Electeur de Brandebourg, & sortit lui-même de la Westphalie, traversa la Principauté de Berg pour entrer dans le Comté de Nassau, & pénétrer jusqu'au cœur de l'Allemagne. Infatigable à la tête de ses troupes qui le suivoient avec joie, il leur proposa comme à ses compagnons & à ses enfans de ne se donner aucun relâche, d'entrer dans la Franconie, le païs de Turinge & dans celui de Gotha, pour en chasser les troupes Impériales qui vouloient retourner sur le Rhin. Les Impériaux, craignant d'être coupés & obligés de se battre, gagnèrent promptement la Bohême; & le Vicomte, au commencement de Juin, continuant sa route par le païs de Hesse & le Comté de

Waldeck, vint se camper à Wetzlar près de Francfort, le long de la rivière de Lohn, pour y attendre le résultat des délibérations de la Cour de Vienne.

Pendant que le Vicomte de Turenne veilloit ainsi sur le Rhin, le Prince de Condé s'étoit rendu à Utrecht pour y conserver & étendre les conquêtes du Roi; mais les inondations l'avoient arrêté par-tout. Il essaya inutilement de faire écouler les eaux; une maladie qui lui survint acheva de le déterminer à sortir de la Hollande, & à repasser la Meuse pour assiéger Bois-le-Duc. Au commencement de la Campagne, le Roi entra dans le Brabant à la tête de quarante mille hommes, alla investir Maëstricht le dix de Juin, & le prit en treize jours de tranchée ouverte. Après en avoir réparé les fortifications, il vouloit se rendre maître des autres Places: mais les Hollandois aiant lâché les écluses, inondèrent tout le païs depuis Bois-le-Duc jusqu'à Bergopsum. Louis XIV. changea de dessein, marcha vers les frontières de l'Empire avec une partie de son Armée, & laissa l'autre, au nombre de vingt mille hommes, au Prince de Condé pour veiller sur la Flandre.

L'Espagne alarmée par les succès extraordinaires de la France, sentant que si le Roi se rendoit une fois maître des sept Provinces-Unies, il le feroit bien-tôt des dix autres, réveilla l'attention de l'Empereur,

1673.

Le Prince de Condé va assiéger Bois-le-Duc, & le Roi Maëstricht.

29 Juin.

L'Empereur & l'Espagne s'unissent avec les Hollandois contre la France.

1673.

25 Août.

& le sollicita vivement de se joindre à elle pour s'opposer aux progrès de Louis XIV. L'Empire & l'Espagne conclurent un Traité avec les Hollandois à La Haie, par lequel Léopold promettoit aux Etats Généraux une Armée puissante qui devoit faire diversion sur le Rhin : Philippe s'engageoit à déclarer la guerre à Louis XIV & les Etats Généraux à ne point faire la paix avec la France, que le Roi Catholique ne fût remis en possession de tout ce que le Roi Très-Chrétien avoit pris dans les Païs-Bas, depuis la paix des Pyrénées. L'Empereur rassembla dans la Bohême une Armée de trente mille hommes, dont il donna le commandement au Comte de Montécuculli qui décampa d'Egra, & s'avança vers la Franconie. Le Vicomte de Turenne aiant joint ses troupes à celles de Cologne & de Münster, quitta Wetzlar, passa le Mein à Seltingenstat avec une Armée de vingt mille hommes, & se posta vis-à-vis d'Aschaffembourg dans l'Electorat de Maïence (1) : de là il envoya le Marquis de Pierrefitte pour s'emparer de Fridberg & en chasser les Impériaux qui s'y étoient établis au Printems. Cette expédition ouvrit à l'Armée Françoisse l'entrée jusques dans le territoire de Francfort : ce n'étoit pas cependant cette ville que le Vicomte prétendoit s'attacher ; son dessein étoit de s'assurer du cours du Mein pour côtoïer le Haut-Palatinat,

(1) Valkenier.

1673.

tinat , & se faciliter la jonction avec l'Electeur de Bavière qui avoit donné quelque espérance de favoriser les armes du Roi sur ses frontières. La Cour de Vienne attentive aux démarches secrettes de l'Electeur , avoit pris toutes les précautions nécessaires pour l'empêcher de joindre le Vicomte. Elle intercepta une lettre du Duc de Bavière qui mandoit au Général François , que les passages & les défilés étoient si bien occupés par les troupes de l'Empereur , qu'il ne croïoit pas qu'il fût prudent de tenter la jonction projetée : ce contre-tems obligea Turenne à changer son dessein. Dès le milieu de Septembre, il quitta Aschaffembourg , & tâcha de se rendre maître des passages du Mein.

Cependant tout changeoit de face en Hollande : depuis que le Prince de Condé eut repassé la Meuse , il ne restoit plus aux François dans le cœur des Provinces-Unies de forces suffisantes pour faire aucune entreprise. Le Prince d'Orange crut alors que le tems d'agir étoit venu , il fit secrettement défilér des troupes vers Amsterdam & Mayden , garnit d'Infanterie les retranchemens qui fermoient le passage de la Province de Hollande ; & pour ôter tout soupçon au Duc de Luxembourg qui commandoit à Utrecht , il fit passer quelques troupes par la mer & par le Vahal pour attaquer Bommel. Le Duc n'ayant point pénétré le dessein du Prince , vint jusqu'à Tiel avec cinq mille hommes pour secourir Bommel

Le Prince d'Orange trompe le Duc de Luxembourg & prend Naerden.

1673.

14 Sep-
tembre.

& Grave, Guillaume voyant que le stratagème avoit réüffi, marcha vers Naerden, & fit investir cette Place avec une Armée de vingt-cinq mille hommes avant que le Duc de Luxembourg eût le loisir de pourvoir à sa sûreté. La ville se rendit, & l'on fit en Hollande d'aussi grandes réjouissances pour la prise de Naerden, qu'on en avoit fait trois mois auparavant en France pour celle de Maestricht. Cette conquête rassura les Etats Généraux; & depuis ce tems la fortune ne cessa de les favoriser. Les horreurs de la guerre passèrent du fond des Provinces-Unies dans les Pais-Bas Espagnols.

Le Vicomte s'approche de Montécuculli, & l'oblige de se retirer.

Le Comte de Montécuculli arriva bientôt dans la Franconie, où les troupes de ce Cercle & celles de l'Electeur de Saxe & du Duc de Lorraine l'aïant joint, son Armée montoit à quarante mille hommes : il s'avança vers Nuremberg, d'où il pouvoit prendre sa marche vers le haut ou le bas Rhin, pour envahir l'Alsace, ou pour aller joindre le Prince d'Orange en Hollande. Turenne s'étant rendu maître de tous les passages du Mein, à la réserve de celui de Wurtzbourg, dont l'Evêque avoit promis de garder la neutralité, Montécuculli ne pouvoit plus aller ni en Hollande ni en Alsace, qu'il n'eût auparavant battu l'Armée Françoisé. Le Vicomte l'attendit quelque tems aux environs d'Aschaffembourg; voyant sa lenteur, il alla au-devant de lui pour donner bataille, passa le Tauber à Mariendal, s'a-

vança jusqu'à Rotting & s'approcha des Impériaux campés près de Rottembourg. L'Infanterie de la première Ligne du Vicomte étoit commandée par le Marquis de S. Abre; Foucault étoit à la tête de l'aile droite de la Cavalerie, & le Comte de Guiche à la gauche; le Comte du Lude partageoit le commandement de l'autre Ligne avec le Chevalier du Pleffis. Montécuculli ne pouvoit décamper, sans exposer son arrière-garde à être battue: mais appréhendant encore plus une action générale, il prit le parti de se retirer. Pour cacher son dessein, il marcha en avant comme s'il eût voulu combattre; ce qui engagea le Vicomte à ranger son Armée en bataille: Montécuculli profita de ce moment; & pendant qu'il paroïssoit se donner de grands mouvemens pour mettre en ordre sa première Ligne, il faisoit défiler la seconde avec tous ses équipages derrière une montagne voisine. A peine l'Armée Françoisse fut-elle formée, qu'on vit la première Ligne des Impériaux défiler comme la seconde: l'Armée entière se retira ainsi en bon ordre, & gagna un endroit tout environné de montagnes & de marais entre Ochsenfort & Wurtzbourg. Le Vicomte suivit aussi-tôt les Impériaux, donna sur l'arrière-garde, leur enleva quelques bagages & quelques munitions; & ne pouvant les engager au combat, il se campa vers les trois heures après midi dans leur voisinage à une Chartreuse appelée *Tengelhausen*, sur un terrain

1673.

extrêmement élevé ; de sorte que les ennemis restèrent toujours dans le même embarras & ne purent marcher vers la Hollande par le Mein dont il étoit le maître , ni vers l'Alsace sans lui prêter le flanc. Il avoit le fleuve à sa gauche , quoiqu'un peu éloigné ; un grand ravin à sa droite ; & derrière lui un pays riche & fertile , d'où il pouvoit tirer des vivres en abondance pour deux mois.

Le Comte
de Montécuculli
gagne l'Evêque de
Wurtzbourg.

Turenne resta quinze jours dans cette situation sans qu'il se passât rien de considérable , hors quelques légères escarmouches entre les détachemens des deux Armées. L'objet du Général François étoit de disputer aux Impériaux le passage du Mein , & en cas qu'ils le tentassent , de tomber sur leur arrière-garde : Montécuculli ne songeoit qu'à couper aux François les vivres qui venoient de Francfort , pour les obliger à décamper d'un lieu si avantageux. Ce projet fut bien-tôt favorisé par un événement qui pensa jeter l'Armée du Roi dans les plus terribles embarras. Le Comte de Montécuculli gagna l'Evêque de Wurtzbourg , qui manqua de parole aux François , reçut garnison Impériale dans sa ville , & livra son pont aux ennemis. Le Général Allemand y fit aussi-tôt passer son canon & son gros bagage , & devint maître du Mein , depuis Wurtzbourg jusqu'au près de Wertheim , où il fit enlever les provisions immenses que les habitans y avoient rassemblées , & qu'ils destinoient à l'Armée de France ; ce qui obligea le

Vicomte d'abandonner son poste près d'Ochsenfort, & de descendre le Mein en côtoïant toujours les ennemis pour les empêcher de la traverser.

1673.

Au commencement d'Octobre, Montécuculli décampa pour aller étendre ses quartiers dans le Comté de Reineck, depuis Lohr jusqu'à Frammersbach, derrière la forêt de Speshardt, où il s'arrêta en mettant toujours la rivière du Mein entre le Vicomte & lui. Le troisième du mois, il commanda au Général Sporck de mener six mille chevaux du côté d'Aschaffembourg. Le Vicomte croïant que leur dessein étoit de s'emparer de la Place, détacha pour la couvrir quatre mille chevaux & deux mille fantassins, sous la conduite du Comte de Guiche; ce qui obligea Sporck à changer de route & à revenir à Lohr. Turenne avança lui-même avec toute son Armée en descendant le long du Mein vers Miltembourg, où il reçut un renfort de quatre mille hommes qu'on envoïa d'Alsace sous le Comte de Roze, Montécuculli fit plusieurs autres marches & contremarches, pour obliger l'Armée Francoise à sortir de la Franconie; mais le Vicomte s'obstina à ne point passer le Mein, qu'il ne vit les Impériaux engagés dans la forêt de Speshardt, & décidés à aller vers la Hollande ou vers l'Alsace.

Montécuculli décampe de nouveau,

Pendant que les deux Armées cherchoient ainsi à se surprendre mutuellement, l'Espagne, en exécution de son Traité avec les E-

Le Roi ordonna au Duc de Luxembourg

1673.

bourg d'é-
vacuer la
Hollande.

tats Généraux, ordonna au Comte de Montereï, Gouverneur des Païs-Bas, de déclarer la guerre à la France : cette déclaration donna lieu à celle du Roi trois jours après, & l'on vit aussi tôt les hostilités commencer dans le Hainaut & dans la Flandre. De Duc de Luxembourg y envoya au Prince de Condé un Corps considérable; & le Roi n'avoit plus en Hollande que quatre mille hommes qui tinssent la campagne. Cette disette de troupes jointe à l'inondation continuelle du païs, mettoit les François hors d'état de faire aucune entreprise nouvelle; ce qui déterminâ Louis XIV à abandonner ses conquêtes en Hollande.

Le Prince
d'Orange
marche
vers Bonn.
Montécuculli va
joindre le
Stadhouder.

Le même jour que l'Espagne déclara la guerre à la France, le Prince d'Orange joignit près d'Hérentals une partie de ses troupes à celles des Espagnols, & entra avec une Armée de vingt cinq mille hommes sur les terres de Juliers & de Cologne. Après avoir ravagé l'un & l'autre païs, il prit la route de Bonn pour en faire le siège, & manda au Comte de Montécuculli de s'y rendre au plus tôt. Le vingt d'Octobre les Impériaux quittèrent Lohr, & allèrent se camper le long du Mein depuis la petite ville d'Hochst jusqu'à Maïence. Montécuculli passa sur un pont de bateaux, & établit son quartier général à Flersheim. Le Vicomte ne pouvoit pas deviner la route qu'il vouloit prendre: il étoit d'une plus grande conséquence

1673.

d'empêcher l'invasion de l'Alsace, que la jonction du Prince d'Orange: les Hollandois unis aux Espagnols, avoient moins besoin de secours qu'auparavant; le Prince de Condé avoit emmené une grande partie des troupes Françoises en Flandre, & le Roi vouloit abandonner la Hollande. Turenne crut, avec raison, que Montécuculli marcheroit vers l'Alsace, où tout étoit presque sans défense: Strasbourg appartenoit à l'Empire, Brisac étoit mal fortifié, l'on avoit rasé Schelestat, Colmar, Landau, Békfort & Haguenau; le passage étoit facile dans la Lorraine, les trois Evêchés, & la Champagne. Il porta sa principale attention du côté de l'Alsace, & observa de près les mouvemens de Montécuculli qui ne cherchoit qu'à lui dérober sa marche. Le Général Allemand se souvenoit encore de l'irruption du Vicomte en Bavière, avant la paix de Münster; il avoit vu alors sa manœuvre, & craignoit toujours depuis d'en venir aux mains avec lui: il sentit qu'il étoit plus sûr d'employer les stratagèmes, & fit travailler à la construction d'un pont de bateaux à Weissenau, au-dessus de Maïence, comme s'il eût voulu remonter le Rhin, pour entrer dans l'Alsace. Aïant choisi un endroit du fleuve où il y avoit une Ile, il jetta un demi-pont sur l'un des bras du Rhin, & fit à la hâte un pont-volant sur l'autre: les troupes y passèrent, en feignant de vouloir

1673.

marcher vers l'Alsace, par le païs d'Oppenheim, Linanges & Neustadt. Le Vicomte, instruit de leurs mouvemens, quitta son poste de Miltembourg, traversa le païs d'Oddenwaldt, s'approcha du Neckre, qu'il passa le vingt-cinq à Ladembourg, se rendit près de Philisbourg, & détacha cinq cens chevaux qui traversèrent le Rhin à Oppenheim, pour reconnoître la marche des Impériaux. Montécuculli, qui n'avoit employé la ruse que pour faire croire qu'il alloit dans l'Alsace, embarqua sur le Rhin son Infanterie, qui descendit en bateaux vers Coblentz, pour y joindre le Prince d'Orange; pendant que sa Cavalerie repassa le fleuve, & défila dans la même vûë par la Vétéravie. L'Archevêque de Trèves aiant violé la neutralité & abandonné les intérêts de la France, par une trahison semblable à celle de l'Evêque de Wurtzbourg, offrit aux Impériaux ses ponts sur le Rhin & sur la Moselle à Coblentz: le lendemain le Vicomte acheva de passer le Rhin à Philisbourg, vint camper à Lachen près de Neustadt, & alla gagner Creutznac, en traversant le Palatinat, pour se rendre en diligence au païs de Trèves par le Hundsruck: il auroit infailliblement coupé Montécuculli, si l'Electeur n'avoit livré ses ponts. Les Impériaux, après avoir passé le Rhin & la Moselle, joignirent près de Coblentz le Prince d'Orange, qui alla sur le champ as-

siège Bonn. La ville investie par trois Armées différentes, fut obligée de se rendre après neuf jours de siège.

La reddition de Bonn & la jonction des trois Armées ennemies, obligèrent le Duc de Luxembourg à quitter les Provinces-Unies : il mit la plupart des villes à contribution, forma un Corps de toutes les garnisons dispersées, laissa l'artillerie & les otages à Maestricht & à Grave, & revint promptement en France avec un riche butin. Alors la Hollande sortit du sein des flots ; & les Provinces de Gueldre, d'Utrecht & d'Ouver-Iffel recouvrèrent leur liberté.

Les mauvais succès de cette Campagne refroidirent le Roi d'Angleterre, l'Archevêque de Cologne & l'Evêque de Münster ; la France se vit sur le point d'être abandonnée de ses Alliés, & engagée à soutenir seule une guerre avec l'Empire, l'Espagne & la Hollande. Le Vicomte de Turenne ne put dissimuler son chagrin : on voïoit dans son maintien & sur son visage un air de réflexion & de tristesse. Après avoir distribué son Armée en quartiers d'hiver dans la haute & basse Alsace, dans la Lorraine & dans le Hainaut, il revint à la Cour : le Roi le reçut avec mille démonstrations d'estime & de tendresse : l'entretint souvent en particulier des moyens de rétablir les affaires la Campagne suivante ; lui rappella les suites qu'avoient eues les conseils de Louvois, &

1673.

17 Novembre.

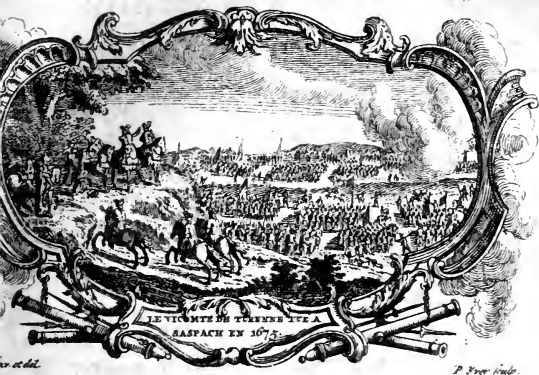
Evacuation de la Hollande, & glorieuse retraite du Duc de Luxembourg.

Générosité du Vicomte.

1673.

lui donna une belle occasion de se venger du Ministre; le Vicomte se contenta de répondre au Roi, *que le Marquis de Louvois étoit très capable de rendre de grands services à Sa Majesté dans le cabinet; mais qu'il n'avoit pas assez d'expérience dans la guerre, pour s'en attribuer la direction.* Cette modération & cette générosité plurent extrêmement au jeune Monarque, qui lui dit: *Quand tous mes Ministres vous haïroient, mon cœur sera toujours pour vous.* Il lui parla ensuite du Marquis de S. Abre, & l'assura que cet Officier ne serviroit plus sous lui. Turenne en aiant demandé les raisons, le Roi lui fit connoître que S. Abre avoit fort blâmé sa conduite, & mandé même à Louvois, *que s'il avoit été consulté, il auroit pu sauver Bonn sans risquer l'Alsace.* Pourquoi, dit le Vicomte avec simplicité, *ne me parla-t-il pas? je l'aurois écouté avec plaisir, & j'aurois profité de ses conseils.* Il excusa ensuite S. Abre, fit son éloge, rendit un compte exact de ses services, obtint pour lui une gratification, & pria le Roi de ne lui pas ôter un Lieutenant-Général d'un mérite si distingué.

Fin du cinquième Livre.



HISTOIRE

D U

VICOMTE DE TURENNE.

LIVRE SIXIEME.

LA prudence, la valeur & les succès inespérés du Prince d'Orange, déterminèrent les Etats Généraux au commencement du mois de Février, à rendre héréditaires dans sa personne & dans celle de ses enfans mâles, les Charges de *Stadhouder*, d'*Amiral*, & de *Capitaine Général* des sept Provinces-Unies. Il se vit ainsi à l'âge de vingt-trois ans élevé dans la République à

1674.

La Charge de *Stadhouder* est rendue héréditaire dans la Maison d'Orange.

1674.

un plus haut point de gloire & de Puissance que n'avoit été aucun de ses prédécesseurs. Alors il emploïa tout son crédit pour détacher le Roi d'Angleterre, son oncle, l'Evêque de Münster & l'Electeur de Cologne, des intérêts de la France, & pour fortifier l'Alliance qu'il avoit déjà formée avec l'Empereur, l'Espagne & le Roi de Dannemarc, dans laquelle il vouloit faire entrer les principaux Membres du Corps Germanique. Le Roi continua pendant le Printems à faire évacuer toutes les Places qu'il avoit prises sur le Rhin & sur la Meuse; il ne se réserva que Grave & Maestricht: Emerick, Rées, Wesel, Burick & le Fort de Skenk furent remis à l'Electeur de Brandebourg, selon le Traité que le Vicomte avoit fait avec lui l'année précédente. L'Electeur de Cologne rentra dans Rhimberg & dans Nuys: & les garnisons des Villes évacuées revinrent en France, sous la conduite du Maréchal de Bellefonds & du Comte de Lorges.

Le Roi d'Angleterre, l'Evêque de Münster, & l'Electeur de Cologne se détachent de la France.

Le Traité particulier entre la Hollande & l'Angleterre avoit été si adroitement ménagé pendant l'Hiver, qu'il s'étoit enfin trouvé conclu au milieu des préparatifs mêmes qui se faisoient de part & d'autre pour recommencer la guerre. Le Roi Charles II. avoit longtems résisté aux propositions qu'on lui avoit faites de se détacher de la France: les Républicains & les Protestans

1674.

zèlés de ses trois Roïaumes n'avoient garde de consentir à l'anéantissement d'une République, qui faisoit une des principales branches de la prétendue Réforme : l'humeur de son peuple, les sollicitations de son Parlement, & les pratiques des Ministres Etrangers le faisoient pancher vers la paix : mais ce qui le décida, fut la crainte de perdre le commerce de la Méditerranée, en se brouillant avec l'Espagne. Il ordonna au Chevalier Temple de dresser à Londres des articles avec le Marquis de Fresno, Ambassadeur d'Espagne, qui avoit reçu un plein pouvoir des Etats Généraux ; & après quelques conférences, le Traité de Breda fut rétabli dans son entier. La Hollande insista sur le rappel des troupes Angloises qui servoient en France ; mais comme ces régimens dévoués au Vicomte de Turenne refusoient de le quitter, l'Angleterre promit de les laisser périr faute de recrues, & permit aux Hollandois de lever dans la Grande-Bretagne autant de soldats qu'ils voudroient. Le Traité aiant été signé à Westmünster, les menaces continuelles de l'Empereur contre l'Evêque de Münster & l'Electeur de Cologne firent tant d'impression sur les deux Prélats, qu'ils abandonnèrent aussi les intérêts de la France.

19 Fé-
vrier.

L'infidélité des Alliés de Louis XIV ranima les espérances de tous les Princes d'Al- Plusieurs
Princes

1674.

d'Allema-
gne se li-
guent de
nouveau
contre la
France.

Allemagne: ceux qui étoient demeurés neutres jusqu'alors, se déclarèrent contre lui; l'Electeur de Brandebourg crut pouvoir violer impunément le Traité qu'il avoit signé: le Landgrave de Hesse, l'Electeur de Trèves, l'Electeur Palatin, les Ducs de Brunswick & de Lunebourg se liguerent aussi avec les Hollandois; en un mot, toutes les Puissances d'Allemagne furent entraînés, hors le seul Electeur de Bavière & le Duc d'Hanovre, qui restèrent dans la neutralité. Malgré ces contretiens, le Roi ne diminua rien de la grandeur de ses projets; il résolut de se dédommager de la perte des Provinces-Unies par la conquête de la Franche-Comté; il y alla lui-même avec une Armée puissante au mois d'Avril; il en envoya une autre sur les frontières d'Espagne, sous les ordres du Maréchal de Schomberg; le Prince de Condé en commandoit une troisième en Flandre, pour veiller sur les démarches du Prince d'Orange; & le Vicomte de Turenne retourna en Allemagne, avec une quatrième qui ne montoit qu'à dix mille hommes. Avant qu'il quittât la Cour, le grand Condé ne dédaigna pas de le consulter sur la conduite qu'il tiendrait dans la guerre de Flandre. „ Faire peu de sièges, „ répondit le Vicomte, & donner beaucoup „ de combats, quand vous aurez rendu vô- „ tre Armée supérieure à celle des ennemis „ par le nombre & par la bonté des trou-

„ troupes; quand vous serés bien maître
 „ de la campagne, les villages vous vau-
 „ dront des Places: mais on met son hon-
 „ neur à prendre une ville forte, bien plus
 „ qu'à songer aux moïens de conquérir une
 „ Province.

1674.

(1) Le Duc de Lorraine persuadé que s'il entroit dans la Franche-Comté, il y seroit bientôt suivi d'un grand nombre de Lorrains, marcha vers le commencement de Mai avec deux mille chevaux, qui faisoient toutes ses troupes, & s'avança jusqu'à Rhinfeld au-dessus de Bâle, où il prétendoit passer le Rhin. Dans le même tems, le Vicomte s'approcha de la Suisse avec deux régimens de Cavalerie nouvellement levés dans l'Alsace, & campa le dix de Mai à Hefingen, village qui n'est qu'à une lieue de Bâle: les Magistrats de cette Ville encouragés par sa présence, refusèrent le passage au Duc de Lorraine, qui demeura inutile aux environs de Rhinfeld jusqu'au six Juin. Alors le Duc, voyant le Roi maître

Le Vicomte couvre la Franche-Comté, & le Roi s'en rend maître.

(1) La plupart des faits militaires de ce Livre sont tirés des Mémoires MS. de Frémont d'Ablancourt, de l'Histoire MSS. de l'Abbé Raguener, & des deux dernières Campagnes du Vicomte, écrites par Deschamps, qui furent imprimées en 1678, trois années après la mort du Vicomte; mais on doit au Marquis d'Imecourt, Lieutenant-Général des Armées du Roi, qui fut présent à toutes ces actions, plusieurs détails qu'on ne trouve point ailleurs.

[1674.

de la Franche-Comté, alla joindre le Comte Caprara près d'Heidelberg, où le Duc de Bournonville, Général de l'Empereur, qui partoît d'Egra, devoit les rencontrer avec un Corps considérable de Cavalerie & d'Infanterie.

Rapidité
de la marche
du Vicomte.

Le Vicomte qui étoit revenu de Bâle à Hochfeld, près de Saverne, aiant été averti de leur marche, résolut de les couper & de les combattre avant la jonction; il envoya ordre de faire dresser à Philisbourg un pont de bateaux, qui se trouva prêt en trois jours; il ramassa ce qu'il y avoit de Cavalerie dans les quartiers, & tira quinze cens hommes de six bataillons qu'il laissoit en

12 Juin.

Alsace, partit d'Hochfeld le douze de Juin; fit marcher ses troupes sans bagages, avec une diligence extraordinaire, & passa le Rhin à Philisbourg le quatorze à midi; il y fit prendre six pièces de canon & des vivres pour trois jours, emmena avec lui les régimens de Beaupré & de Calvo, les dragons de Du Fay, les bataillons de Douglas, de Du Pleffis & de La Ferté, avec un quatrième, composé de compagnies de divers Corps, sous le nom de Picardie, qui étoient tous campés sous Philisbourg: le Vicomte en forma son avant-garde, & continua sa marche par le Palatinat. Le même jour qu'il passa le fleuve, il défit & prit deux cens hommes d'Infanterie Impériale dans une Cense, nommée Bruckhausen, après une

1674.

ne attaque & une défense très vigoureuse : il dissipa ensuite cent cinquante chevaux du régiment du Prince Ernest de Brandebourg-Bareith, qui avoit marché pour soutenir cette Infanterie, & il arriva le soir à Hockenum où il campa : comme il craignoit toujours quelque surprise, il alla lui-même la nuit visiter les gardes avancées, pour s'assurer si tous étoient dans leurs postes. En repassant dans le Camp, il s'approcha d'une tente, où plusieurs jeunes soldats mangeant ensemble, se plaignoient de ce qu'il leur avoit fait faire inutilement une si pénible marche : un vieux soldat qui avoit été tellement estropié dans l'action de Bruckhausen, qu'il ne pouvoit porter ses mains à sa bouche, leur répondit : „ Vous ne „ connoissés pas nôtre père ; il ne nous au- „ roit pas exposés à tant de fatigues, s'il „ n'avoit pas de grandes vûës, que nous „ ne saurions pénétrer encore”. Les jeunes soldats, changèrent aussi-tôt de langage, & commencèrent à boire à la santé de leur Général : le Vicomte avoua depuis qu'il n'avoit jamais senti de plaisir plus vif. Le quinze du mois, Turenne assuré que les ennemis n'avoient point passé, marcha par de longs défilés dans les bois en tirant vers Bretten : il fit faire halte à midi près le village de Saint Lenc, & reprenant sa marche à main gauche, il alla camper à Wisloch, petite ville gardée par deux cens hommes

15 Juin

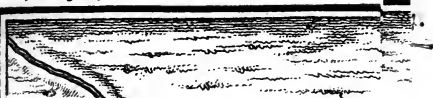
1674.

& par un grand nombre de païsans qui s'y étoient retirés. Le Vicomte, persuadé qu'il rencontreroit les ennemis le lendemain ne voulut point attaquer la Place, & jugea plus à propos de laisser reposer ses troupes pendant la nuit; elles avoient fait près de trente lieues en quatre jours, pour venir d'Hochfeld à Wisloch, où le Vicomte avoit cru qu'il rencontreroit sûrement les ennemis: en effet, il ne se trompa point.

Situation
de Sintz-
hem, &
forces des
Impériaux.

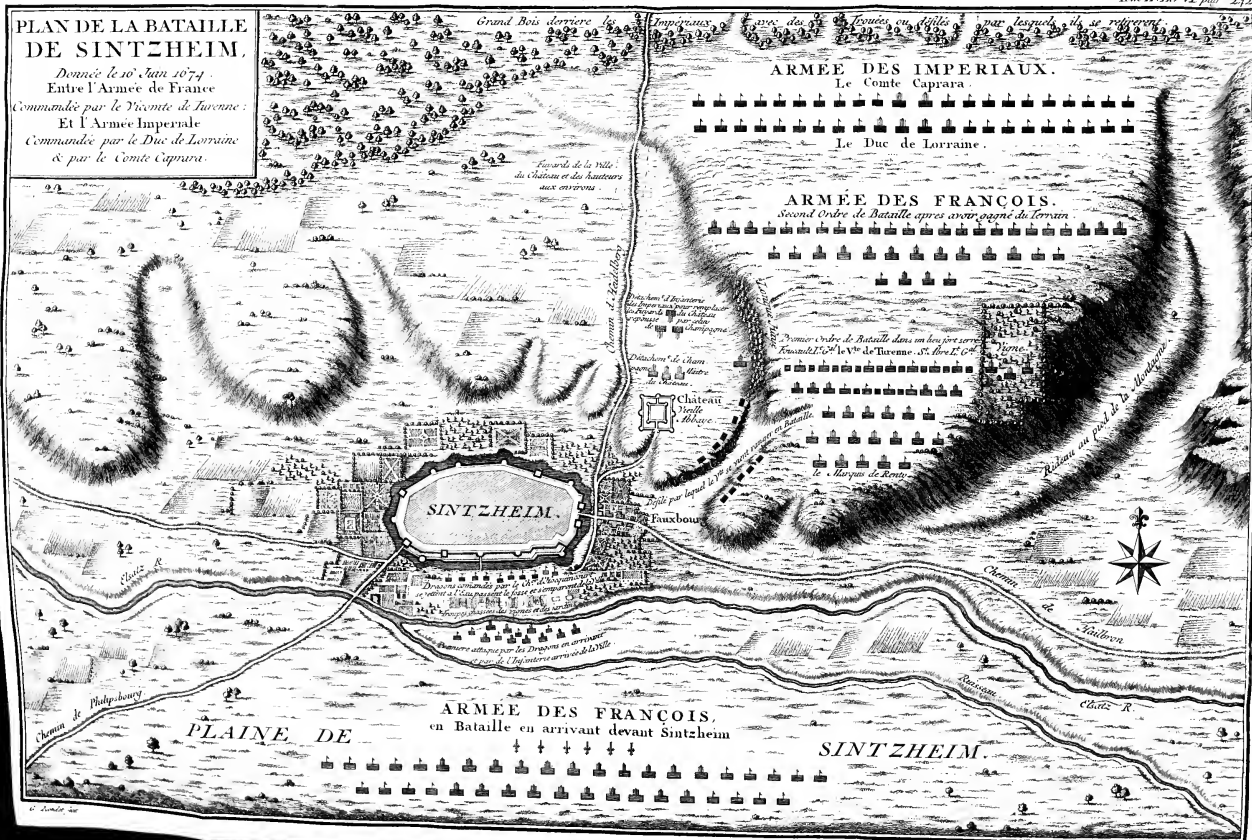
16 Juin.

Le lendemain à la pointe du jour, il continua sa route vers Epinghen; après quatre ou cinq heures de marche, comme il eut passé le village d'Hoffen, il commença à découvrir les ennemis entre huit à neuf heures du matin sur une hauteur au-delà de Sintzhem, petite ville du Palatinat, à une égale distance de Philisbourg sur le Rhin, & d'Hailbron sur le Neckre; elle est située sur les bords de la rivière d'Elfatz, qui arrose à droite & à gauche une longue prairie, commandée par une montagne dont la pente est fort roide vers le bas, & devient très douce vers le haut, le sommet est une plaine fermée par derrière d'un grand bois, & assez spacieuse pour contenir une Armée en bataille. Celle du Duc de Lorraine & du Comte Caprara étoit de quatre mille chevaux, tous cuirassiers de l'Empereur, de mille chevaux Saxons, de deux mille chevaux Lorrains, & de deux mille fantassins.



PLAN DE LA BATAILLE DE SINTZHEIM.

Donnée le 10^o Juin 1074.
Entre l'Armée de France
Commandée par le Vicomte de Turenne :
Et l'Armée Impériale
Commandée par le Duc de Lorraine
& par le Comte Caprara.



faisant ensemble plus de neuf mille hommes. Ils s'emparèrent d'abord d'une vieille Abbaïe fortifiée en forme de Château, & située entre la ville & la montagne; ils jetèrent ensuite le régiment de Streing avec quatre cens dragons dans la ville, dont les murailles avoient été réparées depuis peu, & rangèrent enfin leur Armée au haut de la montagne sur deux lignes, dont le Duc de Lorraine commandoit la première & le Comte Caprara la seconde: ils avoient ainsi derrière eux un grand bois; leur droite étoit assurée par le Château & par la ville; leur gauche fermée par une chaîne de montagnes escarpées, qui s'étendoient fort loin du côté d'Hailbron; & devant eux la rivière d'Elfatz formoit comme un double fossé, qu'il falloit passer avant que d'arriver à la ville où à la montagne.

1674.

L'Armée Françoisé étoit composée de cinq mille chevaux & de quatre bataillons de Douglas, de Du Plessis, de La Ferté & de Picardie, qui faisoient plus de deux mille hommes; de quinze cens fantassins détachés des regimens de Champagne, de Turenne, de Languedoc, de Bourgogne, d'Hamilton & de Monmouth; de quatre cens dragons de la Reine, & de la compagnie franche des dragons de Du Fay. Les deux Armées étoient à peu près égales en nombre, avec cette différence que la Françoisé avoit plus d'Infanterie, & l'Alleman-

Enumération des troupes du Vicomte, & embarras à surmonter.

1674.

de plus de Cavalerie; mais les Impériaux étoient postés d'une manière bien plus avantageuse. Le Vicomte étant entré par la plaine de Sintzhem, ne pouvoit attaquer qu'en traversant les deux branches de la rivière d'Elfatz, où il n'y avoit point de ponts, & en s'emparant des avenues de Sintzhem, qui étoient pleines de jardins, de haies & de marécages, & garnies de mousquetaires; il falloit ensuite s'emparer de la Ville & du Château, gagner par un défilé fort étroit sur la pente de la montagne un terrain triangulaire, où l'on pouvoit à peine ranger sept ou huit escadrons de front: ce terrain s'élargissoit peu à peu en montant vers les ennemis; mais il étoit dangereux & difficile d'aller former des lignes si près d'eux: outre les avantages du poste, les troupes de Caprara étoient fraîches, sortoient de bons quartiers, & avoient marché à petites journées d'Hockenum à Sintzhem: au contraire, celles du Vicomte fatiguées durant tout l'Hiver, venoient de faire près de trente lieues en quatre jours. Si les François étoient battus, la retraite devenoit difficile & périlleuse dans un pays ennemi couvert de bois, & plein de païsans armés: la perte d'un combat à l'entrée de la Campagne déshonoroit le Général, & décourageoit les soldats. Le Vicomte vit dans un instant tous ces obstacles & tous ces dangers; mais il sentit d'un autre côté combien il ris-

quoit de donner au Duc de Bournonville le tems de joindre les ennemis, & combien il feroit glorieux d'ouvrir la Campagne par une victoire remportée sur les plus braves troupes de l'Empereur, campées dans un poste si avantageux : ces considérations le déterminèrent à livrer une bataille.

1674.

Toute la Cavalerie de son avant - garde étoit déjà dans la plaine ; l'Infanterie achevoit d'arriver, & six pièces de canon qui faisoient toute son artillerie, tiroient de tems en tems quelques volées par-dessus le vallon, lorsque les escadrons ennemis venoient reconnoître. Toute l'Armée étant passée, le Vicomte détacha d'abord ses dragons, qui mirent pied à terre, avec de l'Infanterie soutenue par les grenadiers de La Ferté, & cinquante fusiliers de chaque bataillon, pour attaquer les avenues de Sintzheim. Sefan, Major-Général de l'Armée, & le Chevalier d'Hocquincourt à la tête des dragons, chassèrent les ennemis des bords de la rivière, les délogèrent des vignes, des jardins & du fauxbourg, & effluèrent à découvert le feu des murailles ; mais en moins d'une heure ils se trouvèrent sur le bord du fossé, & maîtres de tous les environs de la Place : les ennemis s'y jettèrent à mesure qu'on les pouffoit, & se retranchèrent derrière les portes barricadées de tonneaux pleins de terre & de poutres dont ils avoient fait des traverses. Les dragons com-

Prise de
la Ville &
du Château.

1674.

mandés par le Chevalier d'Hocquincourt, aiant trouvé le pont rompu, se jettèrent à l'eau pour passer le fossé : l'attaque dura plus d'une heure & demie; on enfonça une des portes de la ville; on y fit quatre cens prisonniers, & le reste fut tué ou dissipé. La vigueur de cette action épouvanta ceux qui occupoient le Château; ils abandonnèrent leur poste; & s'ensuivrent: le Duc de Lorraine y envoia promptement un régiment d'Infanterie; mais un détachement de Champagne s'en étoit déjà emparé, & celui qui s'avançoit à la tête des ennemis aiant été tué à la première décharge, les autres prirent la fuite.

Le Vicomte marche vers la montagne où étoient les ennemis.

Le Vicomte s'étant ainsi rendu maître de la Ville & du Château, y mit de l'Infanterie, chassa d'abord les ennemis des vignes & des haies des environs, les délogea ensuite de toutes les hauteurs qui étoient entre le Château & l'Armée Impériale, s'empara des deux côtés du défilé, & les borda de mousquetaires; il fit avancer ensuite toute son Armée, qui traversa les deux branches de la rivière, & passa le défilé sans aucun obstacle: il la fit mettre en bataille à mesure qu'elle arrivoit, dans le terrain triangulaire ferré à droite par un clos de vignes, & à gauche par une longue haie: il avoit déjà fait jeter dans la vigne par un rideau qui régnoit le long du pied de la montagne, les trois bataillons de Du Plessis, de Dou-

glas & de La Ferté, & en sortant du défilé, le bataillon de Picardie s'étoit posté derrière la grande haie. Il donna le commandement de l'aîle droite au Marquis de S. Abre, Lieutenant-Général, qui avoit sous lui Beauvesé pour Commandant de la Cavalerie, les Comtes de Maulévrier & de Roïe pour Maréchaux de Camp, Mylord Douglas, le Chevalier du Plessis & du Piloy pour Brigadiers, auxquels se joignit le Chevalier de Bouillon en qualité de Volontaire. Foucault, Lieutenant-Général, qui devoit se mettre à la tête de l'aîle gauche, eut sous lui pour Maréchaux de Camp les Comtes d'Auvergne & de la Marck, & pour Brigadiers Mylord Hamilton, le Chevalier d'Humières & Coulange. Le commandement du Corps de réserve fut donné au Marquis de Renty : le Vicomte devoit se mettre lui-même au centre, & avoit pour Aides de Camp le Marquis d'Harcourt, depuis Maréchal de France, le Marquis de Ruviigny, depuis Mylord Galloway, le Chevalier de Sillery, & Silly-Guénegaud.

Le Vicomte rangea sa Cavalerie sur plusieurs lignes, avec des pelotons d'Infanterie entre les escadrons. A peine avoit-il formé sa troisième ligne, que S. Abre qui étoit à la tête de la première, s'avança par une ardeur indiscrete en débordant la longue haie & la vigne, & découvrit ainsi ses flancs : les ennemis s'étant apperçus de cet-

1674.

Combat
de Sintz-
hem.

1674.

te imprudence, tombèrent sur lui, l'enveloppèrent, l'enfoncèrent & le culbutèrent; mais le Vicomte arriva dans le moment, & répara ce nouveau desordre: les divers pelotons d'Infanterie placés entre les escadrons, furent un terrible feu sur les cuirassiers de l'Empereur, & les arrêterent: la poussière qui s'étoit élevée les ayant empêché de voir la confusion où ils avoient mis la première ligne commandée par S. Abre, ils reculèrent pour se mettre en bataille. Le Vicomte profita de ce moment pour étendre ses lignes sur le même front que celui des ennemis, de sorte qu'il se trouva jusqu'à dix-huit escadrons à sa première ligne, où il n'y en avoit eu d'abord que huit: il s'avança alors vers les ennemis avec sa Cavalerie au centre, & l'Infanterie sur les deux ailes, qui sortirent de la haie à gauche & de la vigne à droite; il marcha vers eux, & le combat devint terrible: il n'y eut point d'escadron qui ne chargeât plusieurs fois; les étendarts & les drapeaux furent pris & repris des deux côtés: la poussière étoit si grande, qu'on ne se voïoit presque point; les amis & les ennemis se mêlèrent quelquefois sans se connoître, & sans pouvoir rejoindre leur Corps; la confusion augmenta le carnage. Le Vicomte ne se contentoit pas d'aller parmi les rangs encourager les soldats de la voix & du geste, il les anima par son exemple, donna par-tout ses ordres avec tranquillité,

se mêla avec les Impériaux, & fut plus d'une demi-heure au milieu des cuirassiers de l'Empereur. Les ennemis se rallièrent plusieurs fois ; mais ils furent toujours rompus & repoussés. Le Duc de Lorraine & le Comte Caprara voyant le terrain que l'Armée Française avoit gagné, jugèrent à propos de se retirer, & firent reculer la seconde ligne vers le bois, pendant que la première soutenoit le choc des Français ; enfin l'ardeur du combat s'étant ralentie de part & d'autre, les ennemis profitèrent de l'épaisseur de la poussière, firent faire un mouvement à leur gauche pour s'approcher du bois, & se jetèrent dans le défilé qui le traversoit : quelques escadrons firent ferme à l'arrière-garde, pour couvrir leur retraite ; mais après une charge assez légère ils suivirent bientôt les autres, & disparurent dans un instant. Le Vicomte ayant fait reconnoître les bords du bois, poussa les Impériaux quelque tems lui-même à la tête d'un Corps de Cavalerie : comme ils se partagèrent en plusieurs chemins dans un pays ouvert & inégal, & que son Infanterie étoit fatiguée d'un long combat après une marche pénible, il se contenta de détacher le Marquis de Renty avec quatre cents chevaux à la poursuite des fuyards, & revint au champ de bataille, où il trouva ses troupes dans le même ordre que si elles n'avoient pas combattu. Les Officiers princí-

1674.

Poursuite
des ennemis, avec
le détail
des morts
& des blessés.

paux, les Colonels & plusieurs autres allèrent à lui, pour le féliciter sur le succès qu'ils reconnoissoient n'être dû qu'à la prudence de sa manœuvre: il leur répondit, *qu'avec des gens comme eux on devoit être hardi à attaquer, parce qu'on étoit sûr de vaincre.*

Le Marquis de Renty suivit de près les ennemis jusqu'à Hailbron, où il fut qu'ils avoient passé, en plusieurs Corps séparés, divers gués entre cette ville & Wimpfen: leur bagage avoit marché dès le matin, & une partie de leurs troupes avoit enfilé la même route avant la fin du combat; d'autres prirent le chemin d'Heidelberg, de sorte qu'on ne les put joindre. Leur retraite se fit avec tant de fraïeur, que plusieurs ne se croïant pas en sûreté après avoir passé le Neckre, firent encore plus de seize lieues par-delà, & ne s'arrêtèrent qu'à Francfort. La bataille avec les actions qui la précédèrent, dura près de quatre heures: les François y perdirent Coulanges & Rochefort, deux Mestres de Camp, près de cent quatre-vingts Officiers subalternes, & environ onze cens soldats: le Marquis de S. Abre, le Chevalier de Sillery & Beauvesé y furent blessés à mort; le Chevalier de Bouillon; le Comte de la Marck, les Marquis d'Aubeterre & de la Salle, & la plus grande partie des Officiers subalternes y furent aussi blessés. Il demeura du côté des ennemis près de deux mille morts; on fit cinq ou

1674.

fix cens prisonniers; on prit plusieurs étendards & timbales, & quarante chariots chargés de bagage. Après le combat, le Vicomte ayant rassemblé sa Cavalerie, passa le bois avec toute son Armée, & campa la nuit auprès de Weibstat, petite ville de l'Evêché de Spire, où l'on trouva abondamment de quoi se rafraichir des fatigues qu'on avoit souffertes. Le lendemain on revint camper à Sintzhem, dans un vallon le long du ruisseau, où l'on eut le loisir d'examiner le champ de bataille, & de reconnoître beaucoup mieux que dans le combat même, combien la situation des ennemis avoit été avantageuse, la difficulté d'aller à eux, & le détail d'une action exécutée avec tant d'intelligence & de valeur.

Les ennemis ayant été chassés au-delà du Neckre, le Vicomte crut devoir repasser le Rhin, pour observer les démarches qu'ils pourroient faire du côté de la France, & pour faire subsister en même tems l'Armée dans les endroits les plus abondans du Palatinat: il envoya d'abord quelque Cavalerie piller Wisloch, passa à Mingelsheim, où l'Armée demeura deux jours, traversa le Rhin à Philisbourg, où il laissa les quatre bataillons qu'il y avoit pris, & alla camper à Lachen, grand village dans une plaine très fertile, à une lieue & demie de la ville de Neustadt, qui fournit des vivres & du vin en abondance. Ce fut là que l'Armée

Marches
& contre-
marches du
Vicomte en
deça &
au-delà du
Rhin.

1674.

reçut un renfort de seize bataillons, de six mille chevaux en quatre brigades, des deux régimens de dragons du Roi & de la Reine, & qu'elle se trouva monter à seize mille hommes. Le Vicomte pendant son séjour à Lachen, détacha plusieurs Partis en-deçà & au-delà du Rhin, pour avoir des nouvelles des ennemis, alia reconnoître des passages dans les montagnes, répandit le bruit de diverses entreprises; & le troisième de Juillet après une fausse marche vers Keyserloutre, de l'autre côté de la montagne, il fit avancer l'Armée droit à Philisbourg, y passa le Rhin de nouveau, reprit les quatre bataillons avec vingt pontons, & alla le même jour camper à Hockenum. Le lendemain il continua sa marche vers le Neckre, & laissant à droite Heidelberg, qui le salva de quelques volées de canon, il arriva à onze heures du matin au village de Weiblingen sur le Neckre, à une lieue & demie de Ladembourg.

Le Duc de
Bourbon-
ville joint
le Duc de
Lorraine &
le Comte
Caprara.

Après la déroute de Sintzhem, les Impériaux s'étant rassemblés à Heidelberg, marchèrent du côté de Wormes; ils avoient grossi leur Armée par la jonction des troupes du Duc de Bourbonville. Tous ensemble au nombre de treize ou quatorze mille hommes, étoient venus se poster sur le Neckre; la ville de Ladembourg à leur gauche & celle de Manheim à leur droite.

Campés depuis cinq jours sur ce fleuve, ils avoient fait des retranchemens au gué de Ladembourg, dressé des batteries, & pris toutes les précautions nécessaires pour s'opposer au passage des François. Pendant que le Vicomte étoit à Weiblingen, on vint donner la nuit une fausse allarme: il monta à cheval, alla lui même à la tête du Camp, & rassura les soldats par ces paroles: *Quoi, mes enfans, vous craignez où je suis?* Le lendemain il fit passer quelques escadrons au-delà du fleuve, envoya des Partis pour observer le Camp des ennemis, & fut instruit de leurs forces & de leur situation par quelques cavaliers qu'on enleva. Les Ducs de Lorraine & de Bournonville étonnés de sa hardiesse, ne balancèrent point à se retirer, sans vouloir s'opposer à son passage: ils renvoierent d'abord les troupes Palatines, pour se poster à Manheim, firent partir ensuite leur bagage & leur Infanterie; & aiant décampé à l'entrée de la nuit avec le reste de l'Armée, ils enfilèrent le grand chemin, appelé Bergstras, qui mène à Francfort. Comme la ville de Ladembourg & les défilés empêchoient le Vicomte de reconnoître leurs mouvemens, il n'apprit leur retraite que deux heures après: aussi-tôt il détacha le Comte de Roë avec quatorze cens chevaux & six cens dragons pour les suivre: Roë marcha jusqu'à neuf heures du matin, & s'arrêta près de Zuingenberg. Du Re-

1674.

paire qu'il avoit envoïé devant lui avec deux cens chevaux, aïant passé un défilé, traversa une grande plaine, & apperçut derrière une éminence qui la terminoit, une garde de soixante cavaliers ennemis qui lâchèrent pied à son approche; Du Repaire les poussa, arriva sur le haut d'une autre colline, & vit toute l'arrière-garde des ennemis, qui avoit fait alte pour repaître: il fut chargé à l'instant par trois ou quatre cens chevaux, qui l'obligèrent à reculer; mais le Comte de Roë aïant envoïé un détachement pour le soutenir, la Cavalerie Impériale se retira avec autant de vitesse qu'elle étoit venue: chacun des deux Partis y laissa douze ou quinze morts, & les François y prirent un Lieutenant. Du Repaire rejoignit le Comte de Roë, qui ne jugeant pas à propos de passer le défilé pour s'engager dans un combat inégal, si loin de l'Armée, vint retrouver le Vicomte. Les divers Partis qu'on avoit détachés pour observer les mouvemens des ennemis, rapportèrent que l'Armée Impériale avoit passé le Mein à gué avec précipitation, & que la plus grande partie de l'Infanterie ne pouvant suivre, s'étoit débandée dans les bois & dans les montagnes qui règnent le long du chemin.

9 Juillet.
Cruautés
réciproques
des habitans
du Palatinat

Le neuvième de Juillet, l'Armée Francoise vint camper à Gros-Saxen, à une lieue de Ladembourg, où le Maréchal de

Turenne, devenu maître du Palatinat par la retraite des Impériaux, fit vivre ses troupes à discrétion; elles consumèrent dans un mois les fourages & les moissons du païs, de manière qu'il eût été impossible aux ennemis d'y subsister. La plupart des païsans abandonnèrent leurs maisons & sortirent du païs; mais pour se venger des malheurs de la guerre, ils exercèrent auparavant toute sorte de cruautés sur les soldats de l'Armée qu'ils purent surprendre; ils en brûlèrent quelques-uns à petit feu, en pendirent d'autres la tête en-bas, & les laissèrent mourir ainsi: ils arrachèrent le cœur & les entrailles à d'autres, leur crevèrent les yeux, & après les avoir mutilés de diverses manières, les exposèrent sur les grands chemins. L'Armée Française eut ce spectacle en plusieurs endroits de sa marche. Les Anglois irrités de cette inhumanité, se livrèrent à leur ressentiment, allèrent comme des furieux le flambeau à la main, brûlèrent quantité de bourgs & de villages, & même quelques petites villes: leur vengeance fut si prompte, que les Officiers ne purent les retenir; & sans les menaces & les ordres de Turenne, qui arrêta leur fureur, ils auroient saccagé tout le païs: il fit un châtiment exemplaire de ceux qui avoient commencé l'incendie, quoiqu'ils fussent les plus braves soldats de son Ar-

1674.

& des Anglois de l'Armée Française

1674.

mée. Il ne put les condamner à mort sans se faire une extrême violence; mais comme il s'agissoit de maintenir la discipline, il fit céder la clémence à la sévérité.

L'Electeur
Palatin en-
voie un ap-
pel au
Vicomte.

Louis, Electeur Palatin, neveu à la mode de Bretagne, du Vicomte, réduit au désespoir par la désolation de ses Etats, lui envoie un Trompette, avec la lettre suivante :

A Frédéricksbourg, ce 27. Juillet 1674.

Lettre de
cet Electeur
au Vicomte.

„ L'embrasement de mes bourgs & villa-
„ ges, qu'une lettre d'un de vos domesti-
„ ques, aussi-bien que d'autres avis, don-
„ nent sujet de croire avoir été fait par vos
„ ordres, est une chose si extraordinaire &
„ indigne d'une personne de votre qualité,
„ que je suis en peine d'en imaginer les
„ raisons. Tout le monde s'étonne d'au-
„ tant plus de cette manière d'agir, que
„ vous n'en avés pas usé de même avant
„ votre conversion, en diverses Campa-
„ gnes que vous avés faites en ce païs, con-
„ tre des ennemis qui n'étoient pas vos pa-
„ rens. Pour moi, quoique je n'en dussé
„ pas moins attendre, après les desordres
„ qui s'y commettoient par les troupes que
„ vous commandiés l'année passée, lorsque
„ vous le traversâtes en qualité d'ami, je
„ ne laisse pas d'être surpris d'un procé-
„ dé

„ dé si peu conforme aux loix de la guer-
 „ re parmi les Chrétiens, & aux assuran-
 „ ces que vous m'avez tant de fois données
 „ de votre amitié : il me semble qu'à toute
 „ rigueur on ne met le feu qu'aux lieux qui
 „ refusent des contributions, & vous sa-
 „ vez que vous n'en avez point demandé
 „ à ceux que vous avez fait réduire en
 „ cendre. Plusieurs de vos prisonniers
 „ m'ont assuré que vous le faisiez pour
 „ vous venger de mes païsans, qu'on di-
 „ soit avoir mutilé les corps morts de vos
 „ soldats qu'on y a trouvés ; mais comme
 „ on n'a point ouï dire que mes païsans
 „ eussent commis ci-devant de pareilles bar-
 „ baries, il y a plus d'apparence qu'elles
 „ ont été faites par les prisonniers que
 „ vous avez amenés des Evêchés de Stras-
 „ bourg & de Spire, qui peut-être ont été
 „ bien aisés de vous fournir ce prétexte de
 „ vengeance. Mais quand même ce se-
 „ roient de mes Sujets, je ne saurois croi-
 „ re que l'inhumanité de quelques particu-
 „ liers, laquelle j'aurois sévèrement punie
 „ si j'en avois connu les auteurs, vous dût
 „ obliger à ruiner tant de familles inno-
 „ centes, & consumer jusqu'aux Eglises
 „ même de votre Religion. Des actions
 „ si contraires à l'accroissement que vous
 „ prétendiez avoir fait en la pratique du
 „ Christianisme par votre conversion, me
 „ font croire que tout cela provient de

1674.

„ quelque chagrin ou dépit que vous avés
„ contre moi ; mais il vous eût été facile
„ d'en tirer raison par des voies plus usi-
„ tées entre des gens d'honneur. Je pense
„ que pendant que vous n'attentés rien que
„ sur des misérables, le Roi Très-Chrétien
„ vous permettra bien le loisir de vous sa-
„ tisfaire présentement de vous à moi, par
„ un ressentiment plus généreux que celui
„ de la ruïne de mes pauvres Sujets, &
„ que vous ne manquerez pas de m'assigner
„ par ce porteur le tems, le lieu & la ma-
„ nière dont nous nous servirons pour
„ nous satisfaire. Ce n'est pas par une
„ humeur romanesque, ni pour la vanité
„ de pouvoir recevoir un refus, que je
„ vous fais cette demande ; mais un desir
„ de vengeance que je dois à ma patrie,
„ puisque je ne peux à présent la faire à
„ la tête d'une Armée pareille à celle que
„ vous avés, & qu'aucune autre vengean-
„ ce du Ciel sur vous ne me paroît pas si
„ prompte que celle que vous pourrés rece-
„ voir de ma main. Je me promets en cet-
„ te rencontre, que ce païs qui a servi au-
„ trefois d'asyle à feu Mr. votre père,
„ mon grand-oncle, en sa disgrâce, & que
„ vous avés si souvent ruiné, sera le té-
„ moin de votre repentir, comme il l'a é-
„ té de votre dureté & de vos excès. Si-
„ gné, CHARLES-LOUIS, Electeur Pa-
„ latin.

Le Vicomte fit réponse sur le champ & par le même Trompette.

1674.

„ J'ai reçu la lettre que V. A. E. m'a
 „ fait l'honneur de m'écrire; je la peux
 „ assurer que le feu qui a été mis dans quel-
 „ ques-uns de ses villages, a été sans aucun
 „ ordre, & que des soldats qui ont trouvé
 „ de leurs camarades tués d'une affés é-
 „ trange façon, l'ont fait à des heures qu'on
 „ n'a pu l'empêcher. Quand V. A. E.
 „ voudra bien s'instruire du fait, je ne dou-
 „ te pas qu'elle ne me continue l'honneur
 „ de ses bonnes grâces; n'ayant rien fait
 „ qui pût m'en éloigner.

Réponse
du Vicomte.

La modération & la sagesse de cette réponse, fit rentrer l'Electeur en lui-même: il approfondit le fait, le trouva tel que le Vicomte l'avoit mandé, & rougit de son emportement.

Après avoir consumé les fourages & tout ce qui pouvoit servir aux ennemis dans cette partie du Palatinat qui est à la droite du Rhin, Turenne repassa le fleuve à Philisbourg le vingt-huit de Juillet, & revint dans celle qui est à la gauche pour en faire autant: il alla camper d'abord à Lachem, à une demie lieue de Neustadt, & ensuite aux environs de Landau & de Weissembourg, où il demeura plus d'un mois. Pendant ce jour, la dysenterie s'étant mise dans son Armée, on reconnut jusqu'où alloit sa bonté pour le soldat; le meilleur père ne se

Tendresse
paternel-
le du Vi-
comte pour
les soldats.

1674.

donna jamais plus de mouvemens pour la guérison de ses enfans; il ne se passa point de jour qu'il ne visitât les malades; il les soulageoit de nouveau par ses libéralités, pourvoïoit à tous leurs besoins, & leur parloit avec une noble familiarité. Dans ces occasions, lorsque l'argent lui manquoit, pour ne pas refuser, il empruntoit du premier Officier qu'il rencontroit, en le priant de se faire païer par son Intendant: celui-ci soupçonnant que l'on exigeoit quelquefois plus que l'on n'avoit prêté à son maître, lui représenta qu'il falloit à l'avenir donner des billets de ce qu'il emprunteroit: „ Non, non, dit le Vicomte, donnés tout „ ce qu'on vous demandera; il n'est pas „ possible qu'un Officier aille vous rede- „ mander une somme qu'il n'a point prêtée, „ à moins qu'il ne soit dans un extrême „ besoin, & dans ce cas, il est juste de l'as- „ sister”. Cette conduite remplissoit les soldats d'amour & de vénération pour lui: quand il passoit à la tête du Camp, ils sortoient de leurs canonnières pour le voir, & on les entendoit dire les uns aux autres: *Notre père se porte bien, nous n'avons rien à craindre*

Les Con-
fédérés
passent le
Rhin.

Cependant l'Armée de l'Empereur qui étoit demeurée depuis un mois entre Maïence & Francfort, fut augmentée par la jonction des troupes de Zell, de Wolfenbuttel, de Saxe, de Hesse, de Münster, de

Cologne, de Trèves, de Lunebourg & de quelques Cercles de l'Empire. Le Duc de Bournonville, Chef des troupes Impériales, avoit sous lui le Prince Herman de Bade, Général de l'Artillerie, & le Comte Caprara; le Duc de Lorraine commandoit ses propres troupes, ainsi que l'Electeur Palatin; & le Duc d'Holftein-Ploen menoit celles de Lunebourg. Ces six Généraux aiant tenu un Conseil de guerre, résolurent de forcer le pont de Maïence: ils le passèrent en effet, le premier de Septembre, marchèrent le long du Rhin en remontant, & vinrent camper entre Spire & Philisbourg, s'étendant depuis Duttenhoven jusqu'à Mechtersheim.

Aussi-tôt qu'on eut appris en France que les Impériaux avoient passé le Rhin avec une Armée de trente-cinq mille hommes, Louvois ne pût résister à la tentation de blâmer la conduite du Vicomte, & remontra la nécessité de faire retirer l'Armée en Lorraine pour couvrir cette Province. Le Roi envoïa des ordres pressans à ce Général, pour lui commander de quitter l'Alsace; mais Turenne embrassant d'un coup d'œil toutes les suites que pourroit avoir cette démarche, représenta au Roi le danger qu'il y auroit d'abandonner les bords du Rhin. „ Les ennemis, dit-
„ il dans sa lettre, quelque grand nombre de troupes qu'ils aient, ne sauroient
„ dans la saison où nous sommes penser à

1674.

Louvois
blâme la
conduite
du Vicomte.

1674.

„ aucune autre entreprise, qu'à celle de me
 „ faire sortir de la Province où je suis, n'a-
 „ vant ni vivres ni moïens pour passer en
 „ Lorraine, que je ne sois chassé de l'Al-
 „ face: si je m'en allois de moi-même,
 „ comme Vôte Majesté me l'ordonne, je
 „ ferois ce qu'ils auront peut-être de la pei-
 „ ne à me faire faire: quand on a un nombre
 „ raisonnable de troupes, on ne quitte pas
 „ un païs, encore que l'ennemi en ait
 „ beaucoup davantage. Je suis persuadé
 „ qu'il vaudroit mieux pour le service de
 „ Votre Majesté que je perdisse une bataille,
 „ que d'abandonner l'Alsace & de repasser
 „ les montagnes: si je le fais, Philisbourg
 „ & Brisac seront bientôt obligés de se ren-
 „ dre; les Impériaux s'empareront de tout
 „ le païs depuis Maïence jusqu'à Bâle, &
 „ transporteront peut-être la guerre d'a-
 „ bord en Franche Comté, de là en Lor-
 „ raine, & viendront ravager la Champagne.
 „ Je connois la force des troupes Impéria-
 „ les, les Généraux qui les commandent,
 „ le païs où je suis; je prends tout sur
 „ moi, & je me charge des évènements”.
 „ Le Roi qui connoissoit le caractère fer-
 „ me du Vicomte, & combien il étoit éloi-
 „ gné de la présomption, s'abandonna avec con-
 „ fiance à sa capacité & à ses lumières, lui
 „ envoya huit bataillons de renfort, le laissa
 „ maître de faire ce qu'il voudroit, & Lou-
 „ vois fut obligé de se soumettre aux ordres

du Roi. La suite de la Campagne justifia le Vicomte, dont le Ministre lui-même admira la profonde manœuvre.

1674.

Les Confédérés toujours campés dans le même endroit, commencèrent à construire un pont de bateaux près du village de Loufsen, à deux lieues de Philisbourg, & firent semblant de vouloir assiéger cette Place. Comme l'Electeur de Brandebourg leur amenoit un renfort de vingt mille hommes, on ne douta plus qu'ils n'entreprissent le siège après la jonction : on commença dans Philisbourg à prendre toutes les précautions nécessaires pour se défendre. Le corps de la Place étoit fortifié de sept bastions revêtus, entouré d'un large fossé plein d'eau, environné par tout de marais, hors deux avenues, sur lesquelles on avoit construit une contre-garde & deux demi-lunes : on acheva promptement un grand ouvrage à corne du côté du Rhin, & l'on n'oublia rien pour faire une belle défense : la garnison ordinaire de dix huit cens hommes fut augmentée de quatre compagnies de Dragons, & des compagnies franches du Commandant & du Major ; au dehors, quatre bataillons & deux régimens de Cavalerie campoient sous le canon, il y en avoit soixante & dix pièces : les munitions de guerre & de bouche abondoient dans la Place. Du Fay commandoit les troupes du dedans, Villedieu les bataillons du dehors, & le Comte de

Le Vicomte met
Philisbourg
en état de
défense.

1674.

Les Impé-
rieux pas-
sent le
Rhin sans
essayer d'avan-
cer dans
l'Alsace.

Maulévrier donnoit l'ordre à l'un & à l'autre, comme Maréchal de Camp.

L'Armée Françoisse grossissoit de jour en jour, par les renforts que le Roi y envoïoit, & montoit à plus de vingt mille hommes. Le Vicomte aiant su que le pont des ennemis s'achevoit, détacha le Baron de Montclar avec douze cens chevaux & cinq cens dragons, pour observer les ennemis de près; fit avancer jusqu'au défilé de Rhinzabern un détachement de cinq cens fantassins, commandés par Churchill Colonel Anglois, depuis de Marlborough; & manda au Comte de Maulévrier, dès que les ennemis passeroient le Rhin, de faire tirer six coups de canon à Philisbourg, pour servir de signal à Montclar de charger leur arrière-garde, & à Churchill d'avancer pour le soutenir. Il ordonna en même tems que si les ennemis, au-lieu de traverser le fleuve, prenoient le parti de marcher vers l'Armée Françoisse, on ne tireroit que quatre coups de canon, pour avertir Montclar & Churchill de regagner le Camp. Ce dessein si bien concerté ne réussit point: le Comte de Maulévrier fit tous ses efforts pour savoir quand les ennemis repasseroient le Rhin; mais la situation des lieux l'empêcha de reconnoître le véritable état de leur pont, & le moment de leur passage: leur Camp étoit inaccessible; deux rivières le couvroient à la droite; des marais & des bois à la gauche; le Rhin

derrière, & les défilés à la tête : Montclar voltigea aussi durant trois jours entiers aux environs , sans pouvoir rien découvrir. Les Impériaux repassèrent le Rhin le vingt-un du mois, & le Comte de Maulévrier ne le fut qu'un peu après ; il fit néanmoins tirer le signal, & Montclar arriva dans leur Camp, qu'il trouva tout en feu.

Le Vicomte envoya ordre de dresser incessamment le pont de Philisbourg , & au Comte de Maulévrier de prendre six cens hommes des régimens de Du Pleffis & de La Ferté, avec les Dragons du Commandant, pour s'aller saisir du pont & du Château de Graben, à deux lieues de Philisbourg, sur la route de Dourlace : son dessein étoit d'y arrêter les ennemis , de leur couper le chemin de Strasbourg, & de les faire demeurer dans un pays étroit sans subsistance, où il espéroit les combattre avec avantage. Le Comte de Maulévrier aiant marché par un défilé fort difficile, arriva à l'entrée de la nuit près de Graben ; mais il y trouva les ennemis déjà campés. & se retira à Philisbourg : il apprit en chemin que le Corps posté à Graben étoit un détachement de cinq mille chevaux, commandés par le Comte Caprara, qui avoit ordre de s'avancer en diligence jusqu'au pont de Strasbourg en attendant le reste de l'Armée. On reconnut par là que les ennemis n'avoient passé le Rhin près de Spire, que

1674.

Le Vicomte les fait poursuivre pour contraindre leur dessein.

1674.

dans l'espérance de le repasser à Strasbourg. Le Vicomte l'avoit prévu; mais il crut que cette Ville, qui avoit tant de raisons de garder la neutralité, & qui ne pouvoit donner passage aux ennemis, sans s'exposer aux ressentimens du Roi, n'accorderoit point aux Confédérés le passage qu'elle n'avoit jamais donné à aucun parti durant les grandes guerres d'Allemagne, & qu'elle avoit encore refusé aux Impériaux le Printems dernier.

Le Comte
de Hohen-
loe gagne
les habitans
de Stras-
bourg.

Les Généraux Confédérés avoient fait néanmoins diverses tentatives pour obtenir le passage: le Comte de Hohenloe qui s'étoit chargé de la négociation, n'ayant pu persuader les Magistrats, avoit répandu de l'argent pour gagner le peuple, & employé tous ses efforts pour rallumer l'ancienne haine des bourgeois contre la France; il leur avoit représenté que depuis les conquêtes du Roi, l'Alsace étoit dans l'oppression, ses villes démantelées & dépouillées de leurs privilèges; que Strasbourg devoit s'attendre à un pareil traitement, si Louis XIV en devenoit le maître; que les plus grands Princes de l'Empire étoient prêts à passer le Rhin avec une Armée de soixante mille hommes pour défendre leur liberté; qu'une poignée de François cachés dans la Basse-Alsace, ne pourroit jamais résister à tant de forces réunies: que la victoire étoit certaine, & qu'elle seroit suivie du recouvrement

de la Franche-Comté & de la Lorraine. Ces discours répétés avoient produit leur effet : le peuple mutiné s'étoit rendu maître du pont ; & avoit promis d'accorder le passage aux Confédérés.

1674.

Le Vicomte envoie le Marquis de Vaubrun pour rassurer les habitans de Strasbourg.

Le Vicomte, instruit des brigues de Hohenloe, remontra aux Magistrats les malheurs auxquels ils s'exposoient, en rompant la neutralité dans une pareille conjoncture. Ils répondirent, qu'ils étoient incapables de manquer à leurs promesses ; mais qu'ils ne pouvoient répondre du peuple. Le Vicomte ne voyant plus rien à ménager, détacha le Marquis de Vaubrun, Lieutenant-Général, dont il connoissoit le courage & les talens militaires, avec deux bataillons, cinq ou six cens chevaux, cinq cens dragons & quelques pièces de canon, pour s'emparer du Fort au bout du pont en-deçà du Rhin, & pour assurer en même tems les habitans de la Ville, qu'il n'avoit d'autre intention que de maintenir la neutralité, & qu'il païeroit les moindres dommages que feroient ses troupes.

Le Vicomte marche vers Strasbourg.

Strasbourg est situé près du Rhin sur la rivière d'Ill, qui coule dans un lit presque parallèle au fleuve, y vient tomber à Wantzenau, une lieue & demie plus bas que Strasbourg, & forme ainsi une grande Ile appelée Rubertzaw, où finit un pont dont la tête est couverte d'un Fort. Le Marquis de Vaubrun aiant fait passer ses Troupes dans l'Ile par plusieurs gués de la rivière

1674.

24 Sept.

d'Ill, reconnut le Fort, & fit savoir au Vicomte qu'on pourroit y aller sans être incommodé par la Ville. Turenne partit lui-même pour aller joindre Vaubrun, laissa au Camp de Winden tout le gros de l'Armée sous le commandement du Comte de Lorge & de Foucault, Lieutenans - Généraux, avec ordre de le suivre le lendemain, & ne mena avec lui que douze cens hommes de pied. Il arriva le vingt-cinq de Septembre à sept heures du matin au Camp du Marquis de Vaubrun, & trouva qu'au-lieu de prendre le Fort, il s'étoit laissé amuser par les bourgeois de Strasbourg qui l'avoient trompé. Vaubrun proposa d'attaquer le Fort, mais il n'étoit plus tems; on apprit que la Ville étoit déjà pleine d'Impériaux, & que le Comte Mercy fils du grand Général de ce nom, s'étant emparé du Fort avec un Corps de dragons, les Confédérés étoient entièrement maîtres de la Place. Le Vicomte fit repasser l'Ill à ses troupes sur la fin du jour; & descendant le long de la rivière, traversa encore celle de Suvel, demeura en bataille de l'autre côté jusqu'au matin, reconnut le terrain & les avenues, marqua le Camp pour son Armée, appuya sa gauche à la rivière d'Ill, étendit sa droite vers un grand marais, eut à sa tête la rivière de Suvel, & le village de Wantzenau derrière lui: il attendit dans ce poste le reste de ses troupes qui venoient de Winden.

Les Impériaux avoient achevé de passer le Rhin près de Spire le vingt-un ; & le Détachement de Caprara étant arrivé le vingt-quatre au pont de Strasbourg, les dragons de Mercy s'étoient jettés dans le Fort. Le reste de leur Armée les joignit le vingt-cinq, acheva de passer le Rhin le lendemain, marcha sur la gauche, traversa la rivière de Bruschi, la suivit en remontant, & s'étendit depuis les villages de Geispitzen & de S. Blaise le long de la rivière d'Ill jusqu'à Gravenstaden. Les Impériaux par cette disposition de leur Camp devenoient maîtres du Païs, depuis le Rhin jusques aux montagnes de Saverne, & par conséquent de toute la Haute-Alsace, où ils trouvoient des vivres en abondance pour soutenir longtems une puissante Armée, & d'où ils pouvoient facilement faire une irruption en France. Ils avoient déjà près de quarante mille hommes, & ils attendoient dans quinze jours l'Electeur de Brandebourg avec vingt mille de renfort : jamais situation ne s'est trouvée plus avantageuse. Celle du Vicomte étoit bien différente ; vingt-deux mille hommes faisoient toute son Armée ; il étoit dans la Basse-Alsace peu abondante par elle-même, & consumée par le séjour que ses Troupes y avoient fait depuis deux mois : avec des forces aussi inégales que les siennes, il étoit obligé de couvrir Saverne & Haguenau, Places également foibles &

1674.

Les Impériaux repassent le Rhin, & entrent dans l'Alsace.

1674.

importantes. Après la jonction des Troupes Electorales & Impériales, il ne pouvoit plus demeurer en Alsace : la retraite cependant étoit dangereuse, & ses suites funestes; elle entraînoit la perte de Brisac & de Philisbourg, la gloire des armes Françoises auroit été ternie, les Alliés du Roi en Allemagne pouvoient être accablés, la Lorraine & la Franche-Comté reprises, & la Champagne mise au pillage. Dans cette extrémité, le Vicomte ne trouva d'autre ressource que d'aller droit aux ennemis, & de les combattre avant la jonction. Il connoissoit mieux que personne les avantages que leur donnoit le nombre & la situation : il savoit aussi ce que peut une Armée aguerrie, pleine d'Officiers accoutumés aux périls, & conduite par un Général aimé de ses soldats.

Le Vicomte
marche
vers les
Ennemis.

2 Octobre.

Turenne forma donc le dessein d'attaquer les Impériaux, & n'en différa l'exécution qu'autant qu'il falloit donner quelque relâche à ses troupes : elles se reposèrent trois jours au Camp de Wantzenau; & à l'entrée de la nuit il fit marcher devant lui les dragons du Roi, de la Reine & de Listenai, avec ordre de faire des ponts par-tout où il seroit nécessaire; il décampa lui-même à minuit, & alla passer la rivière de Suvel à Lampertheim : son Armée avança sur trois colonnes, la Cavalerie laissoit Strasbourg sur la gauche, l'artillerie & le bagage marchaient à la droite, & l'Infanterie entre deux. Il

enfila la route d'Achenem, où les ennemis avoient heureusement négligé la garde des ponts: pendant la marche il survint une pluie abondante, qui détrem pant la terre grasse & labourée, rendit les chemins difficiles. Il arriva néanmoins à quatre heures après midi sur les hauteurs d'Achenem; il emploïa le reste du jour à reconnoître le païs, avança lui-même avec quelque Cavalerie, passa au delà de la Brusche, & découvrit le Camp des ennemis derrière Ensheim dans une plaine fermée à la droite par un grand bois du côté de Strasbourg, & à la gauche par un petit bois de mille pas de longueur sur quatre ou cinq cens pas de large; & près de leur centre étoit le village d'Ensheim: comme il n'y avoit pas un moment à perdre, il fit défiler l'Armée toute la nuit; & à mesure qu'elle passoit, elle se mit en bataille dans la plaine à la gauche du village d'Holzheim, le plus près de la rivière qu'elle put; & pendant tout ce tems il demeura toujours à cheval.

A la pointe du jour, le quatre d'Octobre, toute l'Armée Françoisse se trouva en bataille sur deux lignes: dix-sept escadrons de la Brigade de Piloï formoient la droite de la première, avec les dragons du Roi & de Listenai sous le Marquis de Vaubrun Lieutenant-Général, & le Comte de Roïe Maréchal de Camp; la Brigade d'Humieres de pareil nombre d'escadrons, & les dragons de la Reine composoient la gauche,

1674.

Il range
son Armée
en ordre de
bataille.

1674.

commandée par le Comte de Lorge Lieutenant-Général , & le Comte d'Auvergne Maréchal de Camp. Foucault plus ancien Lieutenant-Général conduisoit les dix bataillons du centre de la première ligne , & avoit sous lui deux Brigadiers , le Marquis Douglas à la droite , & le Comte de Pierre-fite à la gauche ; Mont-Georges entre les deux lignes soutenoit avec cinq escadrons l'Infanterie de la première. Le centre de la seconde , composée de huit bataillons quatre de Réveillon & quatre de Pizieux , avoit sur l'aile droite quatorze escadrons de la Brigade de Renty , & sur la gauche un pareil nombre de celle de Lambert. Le Vicomte entremêla tous ces escadrons de divers pelotons de grenadiers , comme à la Bataille de Sintzheim : trois bataillons & quatre escadrons faisoient tout le Corps de réserve : l'Armée entière montoit à vingt-deux mille hommes , avec trente pièces de canon sous les ordres de S. Hilaire Lieutenant Général de l'Artillerie. Turenne avoit pour Aides de Camp Milord Duras , le Chevalier de Bouillon , les Marquis d'Harcourt , de Ruvigny & de S. Poin : il ne choisit pour lui aucun poste particulier , voulant se porter par-tout où sa présence seroit nécessaire ; il parcourut la tête de sa première ligne , & se fit voir aux Troupes avec cet air de gaieté qui lui étoit ordinaire les jours de bataille. Aussi-tôt que les Anglois

glois l'apperçurent, ils poussèrent un cri de joie qui lui parut être de bon augure.

1674.

Ordre de
bataille des
Imperiaux

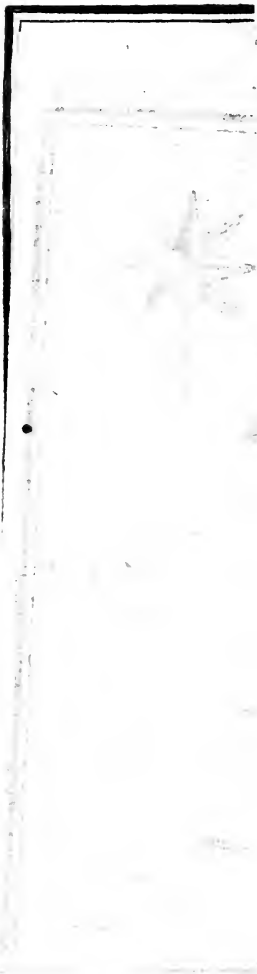
Le Duc de Bournonville aiant été instruit le jour précédent de l'arrivée du Vicomte, avoit rassemblé aussi tôt ses quartiers aux environs de celui d'Ensheim qui en étoit le principal, & fait ranger en bataille derrière le village, son Armée, qui montoit à trente-cinq mille hommes avec cinquante pièces de canon. Il fit mettre ses troupes sur deux lignes fort épaisses & fort étendues, avec un Corps de réserve composé de tant de bataillons, qu'on pouvoit le regarder comme une troisième ligne. Il donna le commandement de l'aîle droite au Comte Caprara, & celui de l'aîle gauche au Duc d'Holfstein-Ploen. Il se mit lui-même à la tête du Corps de bataille: le Duc de Lorraine, le Prince de Bade & plusieurs Princes d'Allemagne au nombre de vingt-deux, commandoient leurs propres troupes, mais avec subordination aux Lieutenans-Généraux des aîles, où leurs Corps se trouvoient distribués. L'ordre de bataille ainsi réglé, le Duc de Bournonville se saisit du petit bois qui étoit devant sa gauche. Il y envoya du canon aussi-bien que dans le village, avec de l'Infanterie qui s'y retrancha. Sa droite étoit appuyée au grand bois du côté de Strasbourg, & à des vignes fermées d'une longue haie, qui régnoit à la tête de cette droite. Son centre étoit couvert par le vil-

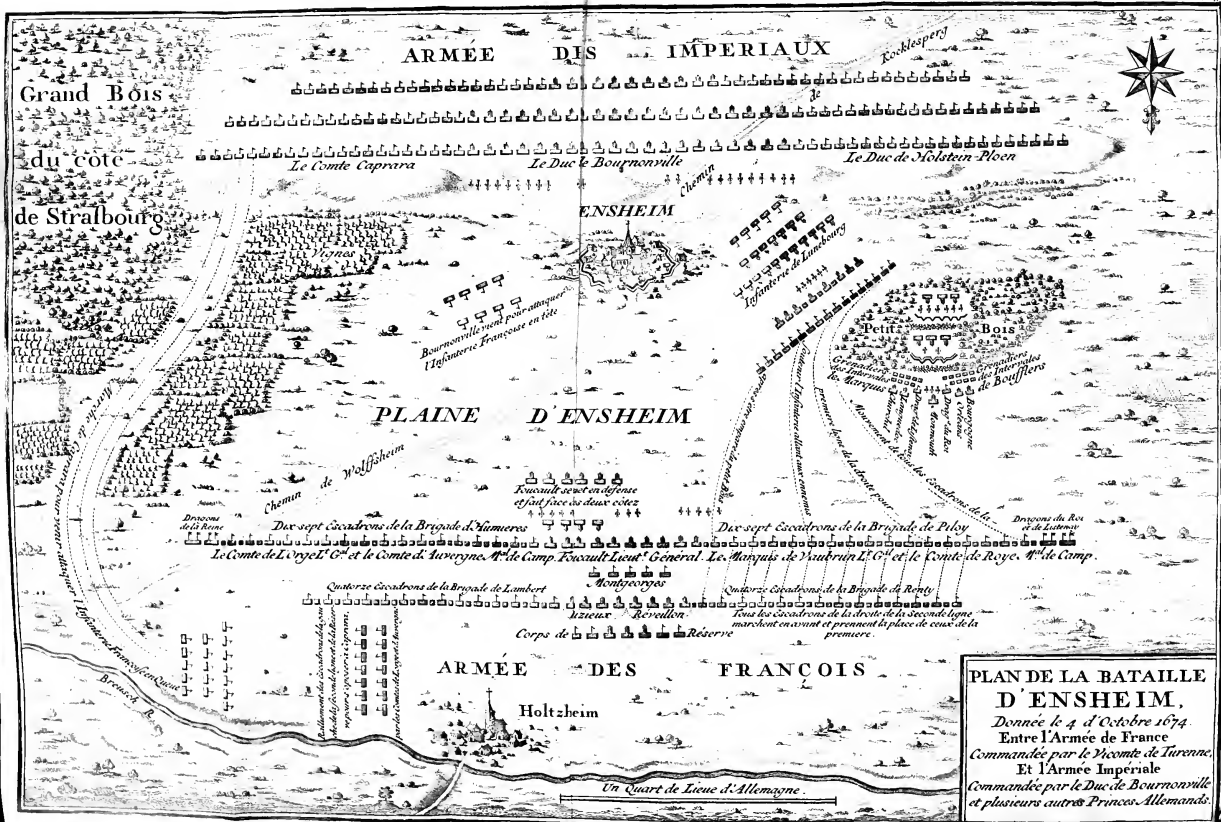
1674.

lage d'Ensheim environné de haies , de fossés & de retranchemens : son aîle gauche étoit de même à l'abri par un fossé bordé de haies , & par le petit bois qui répondoit au milieu de cette aîle. Il avoit de plus à sa gauche des rideaux & des ravins qui cachotent tellement son Infanterie , qu'à peine la pouvoit-on voir. Ce fut dans cette situation que les Impériaux attendirent les François.

Commencement de la bataille d'Ensheim, où l'on attaque le bois.

Le Vicomte fit marcher son Armée vers celle des ennemis ; & comme il ne pouvoit les pousser sans être maître du petit bois , il le fit attaquer par les régimens des dragons du Roi & de Listenai , qui mirent pied à terre , sous les ordres du Marquis de Bouffleurs , depuis Maréchal de France. Les Impériaux y étoient postés à couvert de quelques rideaux & de la terre qu'ils avoient remuée : ils y avoient placé trois bataillons avec deux pièces de canon chargées à cartouches. Turenne fit aussitôt avancer quelques pièces de campagne : on se canonna quelque tems de part & d'autre ; on en vint ensuite au feu de la mousqueterie. Le Duc de Bournonville détachoit sans cesse des troupes fraîches pour maintenir le poste , & le Vicomte fut obligé d'envoier cinq cens grenadiers des pelotons qui étoient dans les intervalles de ses escadrons , pour soutenir les dragons : avec ce renfort Bouffleurs redoubla son attaque , monta sur les retran-





chemens, chargea les ennemis l'épée à la main, se rendit maître de leur artillerie, & les poussa jusqu'à un second retranchement plus loin, derrière lequel ils avoient placé six autres pièces de canon. Les François en effuèrent le feu pendant trois heures, sans pouvoir avancer. Le Vicomte voyant qu'il étoit impossible de forcer un pareil poste sans un grand Corps d'Infanterie, y envoie les bataillons de Bourgogne & d'Orléans du Corps de réserve, ceux de Languedoc, de Churchill & de Monmouth de la seconde ligne, & le combat recommence de nouveau. Une pluie violente suspend pour quelque tems l'ardeur des attaques: mais ce moment de relâche ne sert qu'à redoubler la fureur des soldats. Le carnage devient effroyable, & l'on ne combat plus que sur un tas de corps morts. Enfin les François forcent le second retranchement, prennent les six autres pièces de canon des ennemis, & les chassent du bois, en gagnant toujours du terrain.

Les Impériaux ne se rebutèrent point d'avoir été repoussés deux fois; & regardant toujours le poste du bois comme décisif pour eux, ils firent marcher encore sept bataillons de l'Infanterie de Lunebourg, pour tâcher de regagner leur canon & de rentrer dans le bois. Alors le Vicomte fit avancer tous les bataillons de sa seconde ligne qui n'avoient pas encore chargé; on recommen-

Suite de
la bataille.

1674.

ça pour la troisième fois un des plus sanglans combats d'Infanterie qu'on eût vu depuis longtems. La victoire balançoit également pendant quelques heures ; tous les Officiers y agirent de leur chef, en se déterminant selon les occurrences. L'irrégularité du champ de bataille & l'acharnement des deux partis empêchèrent qu'on ne pût donner ni recevoir les ordres dans les formes accoutumées : l'action fut d'un détail extraordinaire ; la pluie qui continuoît toujours, & le danger d'attaquer les Allemands sous leur canon, la rendoient également difficile & périlleuse. Comme les Impériaux combattoient à la tête de leur ligne, leur Cavalerie les soutenoit par un mouvement facile & régulier, au-lieu que les bataillons du Vicomte éloignés de sa droite, n'étoient point soutenus. Il fit avancer tous les escadrons de la seconde ligne de sa droite à la place de ceux de sa première, & fit marcher la première vers les ennemis ; elle s'étendit le long du bois, qu'elle laissa derrière elle. Le Vicomte visitoit sans relâche tous les postes, faisoit soutenir ceux qui étoient les plus poussés, & crut devoir s'exposer comme le moindre soldat, dans une nouvelle charge où il voulut faire une dernière tentative. Plusieurs de ses gens furent tués à ses côtés, son cheval fut blessé sous lui, & le Marquis d'Harcourt lui donna le sien. L'exemple de Turenne fit

faire de généreux efforts aux soldats, qu'ils repoussèrent les ennemis, dont l'opiniâtreté extrême alla jusqu'à les faire revenir une quatrième fois; mais le Vicomte aiant fait pointer contre eux leur propre canon, il les repoussa de nouveau, & les força à chercher un asyle derrière les retranchemens d'Ensheim, après la défaite de presque toute l'Infanterie, qu'ils avoient fait marcher en avant.

1674.

Pendant qu'une bonne partie des deux Armées fut ainsi occupée à attaquer & à défendre le bois, le reste des troupes ne fit que se canonner & s'observer : toute la première ligne des François étoit restée complète en front de bandière, comme on l'a expliqué; mais il n'y avoit à la seconde ligne que les escadrons de la gauche. Le Duc de Bournonville voiant que l'Armée du Roi étoit dégarnie, abandonna le poste du bois, en laissa le soin au Duc d'Holstein-Ploen, & envoya Caprara avec un gros Corps de Cavalerie, se glisser par une marche couverte derrière les deux lignes de la gauche des François, pour prendre leur Infanterie en queue, tandis qu'il avança lui-même avec plusieurs escadrons d'élite, pour les attaquer en front. Foucault, Lieutenant-Général, qui étoit à la tête de l'Infanterie de la première ligne, voiant le Duc de Bournonville venir d'un côté, & Caprara de l'autre, fit promptement les évolu-

Fin de la
bataille.

1574.

tions nécessaires pour faire face des deux côtés, & attendit le Duc de Bournonville de pied ferme, en ordonnant à ses bataillons de ne point tirer : cette manœuvre étonna le Général Allemand, il n'osa se risquer, & retourna sur ses pas. Mais Caprara plus audacieux alla tomber sur la gauche, renversa quelques escadrons de la seconde ligne, poussa Mont-Georges, qui voulut faire ferme avec les escadrons de la Réserve, & tourna par derrière l'Infanterie Française : aussi-tôt le Comte de Lorge & le Comte d'Auvergne rallièrent tous les escadrons de la seconde ligne & de la Réserve, tombèrent sur Caprara, l'obligèrent de retourner promptement d'où il étoit venu, & les Français devinrent maîtres de la plaine, comme ils l'étoient déjà du bois. Le peu de jour qui restoit se passa à se canonner de part & d'autre : la nuit survint plutôt & plus obscure, à cause de la pluie qui ne cessa point, & les ténèbres mirent fin au combat.

Retraite
des enne-
mis dé-
nombre-
ment des
morts &
des blessés.

Le Vicomte avoit fait marcher son Armée près de quarante heures avant l'action; elle avoit duré depuis le matin, jusqu'au soir dans un terrain gras, dans un bois fourré, pendant une pluie continuelle; il sentit que s'il faisoit passer la nuit à ses troupes sur le champ de bataille sans manger, elles ne seroient pas en état d'attaquer le lendemain : il repassa la Brusch pour retrouver les vivres & les bagages, & se re-

mettre des fatigues de la marche & du combat. Il avoit remporté d'affés grands avantages pour s'attribuer l'honneur de cette journée, plus de trois mille ennemis étoient demeurés sur la place : il leur avoit pris huit pièces de canon, plusieurs étendards, timbales, drapeaux & prisonniers; il étoit demeuré maître du bois, de leurs premiers retranchemens à sa droite, & de toute la plaine à sa gauche. Il repassa la rivière à Holtzheim, & alla camper à Achenem, à une petite lieue du champ de bataille, sur lequel il laissa Bulonde Brigadier, avec six régimens de Cavalerie & un autre de Dragons. Pendant que ses troupes se reposoient, les ennemis abandonnèrent leur Camp avec précipitation, y laissèrent deux pièces de canon, beaucoup de munitions & un grand nombre de blessés. On apprit par quelques prisonniers que longtems avant la fin du combat le Duc de Bournonville avoit fait prendre le chemin de Strasbourg à son bagage, & que les Confédérés s'étant retirés dans une extrême confusion pendant la nuit, avoient cédé au Vicomte tous les avantages que le mauvais tems & la fatigue de ses troupes l'empêchèrent de remporter durant le jour. Le combat avoit été sanglant de part & d'autre : les François y perdirent près de deux mille hommes & beaucoup d'Officiers; le Comte d'Auvergne, les Marquis de Pizieux & de Réveillon, & le

1674.

Comte d'Hamilton furent fort blessés, avec un grand nombre de subalternes. Outre les trois mille morts que les ennemis laissèrent sur le champ de bataille, ils perdirent depuis un grand nombre de soldats & d'Officiers blessés, qui moururent le lendemain de l'action. Leur perte fut si considérable, que ne se trouvant point en état de tenir la campagne jusqu'à l'arrivée de l'Electeur de Brandebourg, ils se retirèrent sous le canon de Strasbourg, & à couvert de la rivière d'Ill.

Le Vicomte
se s'assure
des passages
& des défilés,
& se campe à
Marlen
7 Octobre.

Le Vicomte demeura deux jours entre Achenem & Bruschwitkersem, à une lieue & demie des ennemis, qui pouvoient aisément venir à lui. Le sept du mois d'Octobre, il marcha deux lieues plus loin jusqu'au Bourg de Marlen, sur la petite rivière de Mozig, qui vient des montagnes de Saverne: l'Armée y campa, en couvrant sa droite de la rivière, & en étendant sa gauche le long des hauteurs qui fermoient la queue du Camp; il choisit ce poste comme le plus commode pour attendre les Confédérés, que la jonction des troupes de Brandebourg devoit rendre trois fois plus forts que lui. S'il eût resté dans son premier Camp, les ennemis auroient pu après cette jonction attaquer Saverne & Haguenau, ou marcher à lui, & il n'auroit pas été en état de tenir la campagne devant eux; mais par la situation de son nouveau

1674.

Camp, il couvrit ces deux Places d'où lui venoient des vivres, mit son Armée en sûreté, & conserva derrière lui les fourages qui lui seroient nécessaires dans la suite: il y avoit derrière sa droite sur la route de Saverne, un défilé fort étroit; d'un quart de lieue de long, terminé par le Château de Vasselone, qui appartenoit aux habitans de Strasbourg, & qui étoit gardé par cinquante hommes: le Vicomte engagea le Commandant d'y laisser entrer autant de troupes qu'il en falloit pour défendre le poste, & s'assura ainsi la communication de Saverne se mit en état de secourir Haguenau, où de se retirer en sûreté, si les ennemis l'y obligeoient.

Les Impériaux étoient toujours campés sous Strasbourg en attendant l'Electeur de Brandebourg, dont la marche lente par elle-même, fut encore retardée par la difficulté que firent plusieurs Princes d'Allemagne de lui donner passage sur leurs terres: il ne vouloit arriver en Alsace que pour le quartier d'Hiver, ne pensoit qu'à ménager ses troupes en faisant de petites journées, & trainoit avec lui, suivant la coutume des Allemands, un grand équipage. L'Electrice & plusieurs Princesses l'accompagnoient, & disoient par-tout qu'elles alloient faire connoissance avec les Dames Françoises, pour apprendre les manières de la Nation polie. Ce grand secours qui

L'Electeur
de Brande-
bourg joint
ses troupes
à celles des
Impériaux.

1674.

14. Octo-
bre.

montoit à vingt mille hommes, traversa le Rhin sur le pont de Strasbourg le quatorze d'Octobre; il étoit composé des troupes de l'Electeur, des recrues du Duc de Zell-Lunenburg, que ce Prince commandoit lui même, & des milices de Suabe & de Franco-nie: d'ailleurs l'Electeur Palatin, qui étoit retourné dans ses Etats lorsque les Confé-dérés passèrent le Rhin à Strasbourg la pré-mière fois, joignit les Brandebourgeois en chemin, & amena deux mille hommes qu'il commandoit en personne; de sorte que l'Ar-mée Impériale montoit à près de soixante mille combattans. Pendant que toutes ces troupes traversoient le Rhin, le Duc de Bournonville fit passer l'Ill aux fiennes, & s'alla poster près du champ de bataille d'Ensheim. Le lendemain l'Electeur de Brandebourg & l'Electeur Palatin le joigni-rent; ils espéroient chasser les François de l'Alsace, entrer dans la Lorraine, & péné-trer jusqu'à Paris. L'allarme s'étant répan-due à la Cour, le Roi ordonna à l'Arrière-Ban & à plusieurs régimens qui servoient en Flandre, de marcher vers le Rhin. Les Généraux Allemands aiant tenu Conseil de guerre, où il fut décidé qu'on marcheroit vers le Vicomte, le Duc de Bournonville s'avança sur les hauteurs d'Achenem avec seize escadrons, y parut presque tout le jour, & fit divers mouvemens, comme s'il eût voulu reconnoître exactement le Camp

des François. Turenne ne prit point le change, & jugeant du dessein des ennemis par ce qu'ils devoient faire, plutôt que par ce qu'ils paroïssent vouloir faire, crut que leur démarche étoit affectée, & que dans le tems qu'ils feignoient de l'attaquer, leur véritable dessein étoit de lui dérober une marche, & d'aller tomber sur Haguenau : pour les prévenir, il envoya le Comte de Roë à la gauche de son Armée, avec ordre de détacher divers Partis jusqu'au Rhin, & de jeter huit cens hommes dans Haguenau. Tous ces Partis n'ayant eu aucune nouvelle des Impériaux, le Vicomte commença à croire que leur intention étoit en effet de venir à lui par sa droite, & pour se précautionner contre cet inconvénient, il fit faire des redans à travers d'une plaine qui s'élève peu à peu de l'autre côté du ruisseau ; il y logea de l'Infanterie, en couvrant ainsi sa droite, aussi-bien que le défilé qui perce la montagne ; il délogea la garnison de Strasbourg du Château de Vasselone, & s'en rendit maître ; il fit travailler à d'autres retranchemens à la tête de son Camp, & toute l'Armée se persuada qu'il vouloit y attendre les ennemis. Etant allé lui-même visiter les travaux, il remarqua un vieux fantassin qui se reposoit ; le Vicomte s'approcha de lui, le tira à part, & lui demanda pourquoi il ne travailloit pas : le soldat lui répondit en souriant, *C'est, mon Géné-*

1674. *ral, que vous ne demeurerez pas longtems ici.*
 Turenne reconnut par-là son intelligence, lui donna de l'argent, lui recommanda le secret, & bien-tôt après le fit Lieutenant. Les Impériaux avoient trois partis à prendre, ou de livrer bataille au Vicomte, ou de lui couper toute communication avec Saverne, ou d'aller assiéger Haguenau, dont la prise auroit rendu celle de Philisbourg infaillible : ils demeuroient toutefois dans leur Camp sans faire aucun mouvement, soit que tant de Généraux ne pussent convenir de ce qu'ils devoient entreprendre, soit qu'en effet ils espérassent que le Vicomte se trouvant trop foible, se retireroit de lui-même, & leur laisseroit la campagne libre.

Les Impériaux au nombre de soixante mille hommes marchent vers le Vicomte.

Cette incertitude dura jusqu'au dix-huit d'Octobre : alors les Confédérés se mirent en marche pour approcher du Camp des François. Turenne en fut averti d'abord par le Marquis de Vaubrun & par le Comte de Roë ; il monta à cheval, & étant arrivé sur l'extrémité de la hauteur à la gauche de son Camp, il vit toute l'Armée des ennemis qui s'avançoit, & résolut de se retirer la nuit à Dettweiler, d'où il pouvoit couvrir Saverne, & secourir Haguenau. Après le soleil couché il fit marcher le bagage & les caissons par le défilé de Vasselone, l'Artillerie par un autre défilé sur la gauche vers l'extrémité du côteau ; & lorsque tous les é-

quipages furent passés à minuit , il fit suivre toute l'Armée sur deux colonnes par les mêmes défilés. Le Comte de Lorge menoit l'avant-garde, & Foucault Lieutenant-Général étoit à l'arrière-garde avec le Comte de Roë. De trois défilés qu'on trouve depuis Marlen jusqu'à Dettweiler, toute l'Armée avoit passé le premier à la pointe du jour; à peine fut-elle entrée dans le second, que les ennemis parurent sur les onze heures du matin vis-à-vis de Cochersberg, & pour inquiéter la marche, ils envoièrent deux mille chevaux, qui chargèrent les dernières troupes de l'arrière-garde du Vicomte, dans le moment qu'elles achevoient d'entrer dans le troisième défilé. Les dragons François mirent pied à terre dans les haies, écartèrent les ennemis par leur feu, & donnèrent le tems à l'Armée de passer sans perte. Le nombre des Impériaux grossissant toujours, ils suivirent le Vicomte jusques sur les hauteurs près de Dettweiler; mais six mille chevaux de l'Arrière-ban parurent sous les ordres du Maréchal de Créqui, sur les hauteurs de Vassellone, & l'ancienne réputation de ce Corps imposa aux ennemis; de sorte qu'ils n'osèrent attaquer l'Armée Française, qui continuant sa marche avec ordre & fierté, arriva sur les dix heures du soir dans le nouveau Camp. Tous sentirent avec plaisir qu'on venoit de faire sans aucun désavanta-

1674.

Le Vicomte se fortifie dans son Camp de Dettweiler.

ge, une retraite de près de quatre lieues, devant une Armée presque trois fois plus forte.

Le Vicomte, qui prévoyoit depuis long-tems les grandes forces que les Impériaux devoient assembler, avoit choisi ce poste comme un asyle capable de mettre à couvert une Armée aussi inférieure à celle des ennemis que la sienne. Il avoit devant lui la rivière de Soor, sa droite à Dettweiler, & sa gauche vers Hochfelt; l'une & l'autre couverte de deux ruisseaux qui tombent dans le Soor. L'Armée passa la nuit en bataille; & le lendemain vingt du mois, dès qu'il fut jour, on reconnut toutes les avenues, on posta les gardes, & l'on campa. Le Vicomte détacha un Corps à Steinbrouch à moitié chemin de Saverne, avec ordre de se jeter dans cette dernière Place à la moindre allarme, résolu lui-même d'y marcher avec toute l'Armée si l'ennemi s'avançoit jusques-là. Pour exécuter ce dessein avec plus de diligence & de sûreté, il fit faire des ponts sur le ruisseau qui couvroit sa droite, & rompre les gués du Soor jusqu'à Saverne. L'autre côté étoit plus important & plus difficile à garder; il y avoit deux lieues de l'aîle gauche de l'Armée Françoisse à Brumpt; l'aîle droite des Impériaux n'en étoit qu'à une demi-lieue, & leur gauche s'étendoit vers les hauteurs de Cochersberg: s'ils avoient gagné d'abord ce passage, ils

se seroient mis en état de venir à l'Armée Françoise, ou de se poster entre elle & Haguenau. Soit qu'ils ne connussent point ces avantages, soit qu'ils manquassent de résolution, soit enfin qu'ils crussent que le Vicomte seroit obligé de se retirer faute de fourages, ils ne tentèrent point le passage, & lui laissèrent le tems de prendre toutes ses précautions. Il fit rompre de ce côté tous les ponts & tous les gués de Soor jusqu'au-delà de Brumpt; il mit une garde de Dragons dans ce Bourg, d'où l'on découvroit du haut de l'Eglise les moindres mouvemens que les ennemis pouvoient faire vers la rivière: il jeta un autre détachement de Dragons dans le Château d'Hochfelt, & joignit ces deux postes par des gardes de Cavalerie qui devoient avertir de tout ce qui se passeroit. Il y en avoit de même depuis Hochfelt jusqu'au Camp; & la nuit on battoit l'estrade dans toute cette étendue avec grand soin. Si les Confédérés avoient passé le Soor, le dessein du Vicomte étoit de les combattre au passage, & de tout hasarder pour les empêcher d'aller vers Haguenau.

1674.

Pendant que le Vicomte étoit dans son Camp de Dettweiler, il rencontra un pauvre Gentilhomme de l'Arrière-ban qui étoit fort mal monté, mais qui paroissoit extrêmement zélé pour le service. Il lui proposa de troquer de chevaux, & il lui en fit

Générosité du Vicomte.

1674.

accepter un de grand prix en échange d'un médiocre, qu'il disoit lui plaire beaucoup parce qu'il étoit plus doux. Au milieu des travaux & des fatigues de la guerre, il ne laissoit échapper aucune occasion d'exercer ainsi sa générosité en la cachant. Ce fut au même Camp de Dettweiler, qu'il envoya son neveu le Duc d'Elbeuf faire des complimens à Charles IV, Duc de Lorraine, qui étoit dans le Camp des ennemis. Charles ne put s'empêcher de dire à ce jeune Prince, qui n'avoit alors que quatorze ans : „ Mon petit cou-
 „ fin, vous êtes trop heureux de voir &
 „ d'entendre tous les jours le Vicomte de
 „ Turenne ; vous n'avez que lui de père,
 „ baisés les pas par où il passe, & faites-
 „ vous tuer à ses pieds (1)”. Les Impériaux & les François demeurèrent de part & d'autre dans la même situation jusqu'au trente d'Octobre, sans que l'Armée formidable des Allemands osât faire d'autre entreprise que de s'emparer de Vasselone, où le Vicomte avoit mis un Capitaine avec cent cinquante hommes. L'Electeur de Brandebourg battit ce Château avec dix pièces de gros canon en deux batteries ; & cependant les assiégés tinrent un jour & demi. L'Electeur voulut d'abord les faire prisonniers de guerre : mais le Chevalier de Ronfière qui les commandoit, aiant refusé

(1) Lettres de Madame de Sevigné,

fusé de se rendre, ils sortirent avec une capitulation honorable, & revinrent à l'Armée, où tout le monde loua fort leur défense.

1674.

Le même jour le Marquis de Genlis arriva au Camp avec quinze escadrons, que le Vicomte posta à Vilsen sur le Soor, entre son Camp & Hochfelt. Le Marquis de (1) Montauban, en amena vingt autres trois jours après, avec huit bataillons. Le Comte de Saulx marchoit encore avec vingt-quatre escadrons & dix bataillons. La Feuillée, Sourdis & la Gendarmerie se mirent aussi à portée de le joindre, s'il en avoit besoin : mais le Vicomte les fit demeurer dans la Lorraine Allemande, jusqu'à ce qu'il jugeât à propos de s'en servir. Toutes ces troupes venoient de Flandres où la Campagne finit de bonne heure, parce que les Confédérés défaits au combat de Seneff, & poussés ensuite devant Oudenarde par le Prince de Condé, avoient été obligés, pour éviter la ruine entière de leur Armée, de chercher des Quartiers d'hiver dès le milieu d'Octobre.

On envoie
de Flandres
des secours
au Vicomte.

Les Impériaux qui n'avoient osé passer le Soor avant que le Vicomte eût reçu du secours, le crurent trop fort pour oser rien entreprendre après l'arrivée de tant de troupes ; & ne pouvant subsister qu'avec

Les Impériaux se
retirent :
ils campent
d'abord à
Achenem,
& ensuite
à S. Blaise.

(1) De la Maison de la Tour du Pin en Dauphiné.

TOME II.

T

1674.

peine dans un Camp dont les environs avoient été ruinés, ils retournèrent vers Strasbourg, & campèrent à Achenem. Leur éloignement mettoit l'Armée Françoisé en repos : mais elle demouroit dans un grand besoin de fourages ; & quoiqu'elle fût un peu soulagée par les convois d'avoine, la Cavalerie diminuoit beaucoup ; les chevaux mouroient tous les jours au piquet, consumés de faim & de froid : cependant on ne pouvoit prendre d'autre parti que d'y demeurer, pour couvrir Saverne & Haguenau. Les convois de tout ce qui étoit nécessaire à l'Armée venoient de Lorraine par la Petite Pierre, que les Allemands appellent Lutzelftein, le partage & la résidence d'un Prince cadet de la Maison Palatine. Le Vicomte appréhendant que la persuasion de l'Electeur Palatin n'engageât ce Prince à rompre la neutralité qu'il avoit observée jusqu'alors, lui envoya Sézan Major-Général de l'Armée. Sézan, après avoir employé la persuasion & les menaces, réussit dans sa négociation ; & le Prince convint de recevoir deux cens hommes dans la Ville, pourvu qu'on n'en mît point dans le Château. Le Vicomte en se rendant maître de ce poste, s'assuroit toutes les commodités & les avantages qu'une Armée peut tirer des païs qui sont derrière elle, lorsque les devans sont ruinés ou occupés par les ennemis.

Les Impériaux aiant appris que le Vicomte avoit encore reçu quelques bataillons des Gardes Françoises avec le régiment de Rambure, & qu'il avoit fait faire des ponts sur le ruisseau, comme pour aller à eux ; repassèrent la Brusch, se postèrent où ils étoient avant le combat d'Ensheim, & prirent leur quartier général à Geispitzen & à S. Blaise. Turenne répandit alors sa Cavalerie dans les villages à deux lieues de son Camp, derrière la rivière de Moter, d'où il pouvoit la rassembler en peu d'heures. Voiant les ennemis éloignés, & Saverne en état de ne rien craindre par les travaux qu'on y avoit faits, & la garnison qu'il y laissoit, il fit décamper son Infanterie de Dettweiler, la répandit avec sa Cavalerie dans des quartiers derrière le Moter, depuis la montagne jusqu'à Haguenau, & prit son quartier général à Ingweiler. Avant que de marcher, il fit raser le Château d'Hochfelt, de peur que les ennemis ne s'y postassent pour empêcher la communication de Saverne & d'Haguenau. Le lendemain il reconnut la rivière de Moter jusqu'à l'Abbaïe de Néubourg, rompit tous les ponts pour mettre ses quartiers en sûreté, & fit retirer en même tems dans Haguenau tous les fourages qu'on put ramasser, pour ôter aux ennemis les moïens d'y subsister, quand il s'en seroit éloigné.

Quoique les Confédérés fussent séparés

1674.

Le Vicomte se retire vers Ingweiler.

20 Novembre.

21 Novembre.

Les Imp.

1674.

périaux se
répandent
dans la
Haute Al-
face, & y
prennent
leurs quar-
tiers,

de lui par plusieurs rivières, ils jugèrent néanmoins à propos de se retrancher ; ils avoient coupé la plaine entre Ensheim & Geispitzen d'un grand nombre de redans qui couvroient la tête de leur Camp : quand ils apprirent que le Vicomte avoit mis ses troupes dans des quartiers, ils s'étendirent dans la Haute-Alface, espérèrent y subsister dans l'abondance, se flattèrent de pouvoir entrer au Printemps dans la Lorraine & dans la Franche-Comté. Cette dernière Province les attendoit comme des libérateurs ; & l'on y préparoit en secret du pain & tout ce qui seroit nécessaire pour leur subsistance : les Lorrains passionnés pour leur Duc, n'attendoient aussi que sa présence pour se déclarer. La saison étant déjà fort avancée, les ennemis ne croiant pas que le Vicomte songeât à les venir inquiéter dans leurs quartiers, partagèrent entre eux tout le beau pays entre le Rhin & les montagnes d'Alsace, depuis Strasbourg jusqu'à Bèfort, & commencèrent à traiter des contributions. L'Electeur de Brandebourg aiant établi sa Cour à Colmar, y fit venir l'Electrice, qui jusqu'alors étoit demeurée à Strasbourg.

Le Vicomte fait défiler ses troupes vers la Lorraine.
29 Novembre.

Le Vicomte, résolu de tout sacrifier pour les faire déloger & repasser le Rhin, laissa dans Saverne & dans Haguenau les troupes nécessaires pour la défense de ces deux Places, & commença le vingt-neuf de No-

1674.

vembre à faire défilér son Armée; il marcha lui-même avec l'arrière-garde à la Petite Pierre, en augmenta la garnison, pour se conserver toujours le passage en Alsace; & aiant achevé de traverser les montagnes, continua sa route jusqu'à Lixheim, où il trouva quelques quartiers des troupes commandées par le Comte de Saulx: il y demeura jusqu'au quatre de Décembre, qu'il alla vers Lorkheim pour y séjourner encore. Comme on ignoroit les desseins profonds de ce Général, à peine les nouvelles de sa marche en Lorraine furent-elles arrivées à la Cour de France, qu'on commença à critiquer sa conduite. Quelques Officiers de son Armée même, qui ne pouvoient pénétrer ses intentions, mandèrent à Paris qu'ils étoient étonnés de sa manœuvre. On ne pouvoit lui pardonner de s'être retiré en Lorraine, après avoir fait espérer qu'il sauveroit l'Alsace, ni concevoir ce qui l'avoit porté à refuser les troupes du Comte de Saulx: le Ministre n'oublia rien pour faire sentir au Roi les torts apparens de ce Général. Il faut avouer pourtant que le Public rendit justice au Vicomte, quoique toutes les apparences fussent contre lui; on se persuadoit qu'il avoit ses raisons; & si on murmuroit contre sa retraite, c'étoit moins pour blâmer sa conduite, que pour se plaindre de la fortune qui n'avoit pas secondé sa prudence & sa valeur.

4 Décembre.
bre.

1674.

Le Vicomte engage le Prince de Montbéliard à garder la neutralité.

Les Impériaux le voïant retiré, se répandirent en divers quartiers de l'Alsace, s'établirent à Schelestat, à Turckheim, à Colmar, à Ensisheim, & dans plusieurs autres villes. Persuadés que le Vicomte ne songeoit plus à les inquiéter, ils bloquèrent Brisac en-deçà & au-delà du Rhin; envoïèrent sommer le Prince de Montbéliard, cadet de la Maison de Wirtemberg, de se déclarer pour eux: mais le Vicomte lui envoïa le Duc de Duras Gouverneur de la Franche-Comté, qui engagea ce Prince à rester neutre, plutôt par la persuasion que par les menaces.

Il rassemble ses troupes à Belfort.

4 Décembre.

Au mois de Décembre, Turenne voïant que les ennemis avoient fait tout ce qu'il avoit prévu, & qu'il étoit tems de commencer l'exécution du grand projet qu'il méditoit depuis près de deux mois, prit les quatorze mille hommes du Comte de Saulx, avec les troupes qu'il avoit ramenées d'Alsace, les partagea en plusieurs détachemens & petits pelotons, mit de vieux Officiers à la tête de chacun, les fit marcher le cinq de Décembre par des routes différentes le long des montagnes de Vauge, & leur donna à tous le même rendez-vous, sans que les uns fussent où les autres avoient ordre d'aller; ce rendez-vous étoit près de Belfort à l'autre bout de l'Alsace: il marqua leurs routes & leurs logemens de manière qu'ils pouvoient se rassembler en moins de vingt-quatre heures.

res. Il passe lui-même avec un Corps de troupes par Blamont, Baccarat, Dontail, Padoulx, les Loyes & Longuet, où il se repose pendant dix jours. Il gagne ensuite Remiremont, s'en empare, en chasse quatre cens Lorrains qui s'y étoient établis ; & continuant sa route par Faucogney & Mélizay, il arrive le vingt-sept à BÉFORT, où tous ses quartiers se rassemblèrent, après trois semaines de marche par des montagnes couvertes de neige, au milieu des torrens débordés & à travers des chemins presque impraticables. Aussi-tôt que les ennemis eurent appris la conduite de Turenne, ils prirent l'alarme, abandonnèrent leurs quartiers les plus avancés, & se retirèrent aux environs d'Altkirch, vers la source de la rivière d'Ill. Le vingt-huit, le Vicomte poursuivit sa route deux lieues au-delà de BÉFORT jusqu'à Grun, où il fit loger la Gendarmerie près de son quartier, avec les brigades de Lucinge, de Sourdis & de Cateux, & leur donna ordre de se tenir prêts le lendemain sur le chemin de Mülhausen, pour tâcher d'enlever quelques quartiers des ennemis.

1674

A la pointe du jour du vingt-neuf, il apprit par quelques prisonniers que les troupes de Münster marchaient vers le rendez-vous général des Impériaux : il se hâta de les suivre, & les rencontra près de Mülhausen ; il fit avancer le premier escadron

Combat de
Mülhausen,
29 Décembre.

1674.

d'Orléans & celui de Sourdis pour les pousser, sous les ordres du Marquis de Montauban, Maréchal de Camp du jour, qui les attaque, & le combat s'engagea vivement de part & d'autre. Le Vicomte fit poster la Gendarmerie vers une hauteur qui s'étendoit le long d'un ruisseau voisin; ces gros escadrons descendant sur un grand front par le côteau, les ennemis crurent que c'étoit la tête d'une seconde colonne, & que toute l'Armée étoit derrière. Le gué se trouva heureusement assés large; le Marquis de la Trouffe le traversa en diligence à la tête de ses Gendarmes, pour soutenir ceux qui étoient déjà passés: La Trouffe y arriva dans le tems que deux escadrons des Chévaux-légers du Duc de Lorraine chargeoient avec avantage un escadron des Gendarmes de Bourgogne; il se mit à la tête des Gendarmes Dauphins, marcha aux Lorrains l'épée à la main; & les fit plier; mais comme il apperçut de nouveaux escadrons ennemis qui venoient par derrière des haies pour le prendre en flanc, il arrêta, & avec les escadrons qu'il trouva les plus proches de lui, il fit face de ce côté-là. Le Comte de Lorge, qui jusqu'alors étoit demeuré auprès du Vicomte, passa le gué, & mena un escadron droit aux ennemis, en faisant battre les timbales & sonner les trompettes; mais les Impériaux se mirent en fuite avec tant de desordre, qu'au-lieu de rejoindre

leur gros, ils allèrent à Bâle traverser le Rhin. Le Comte de Lorge les suivit quelque tems, monta sur une colline pour reconnoître le terrain, & découvrit un autre Corps d'Impériaux dans un fond séparé de lui, seulement par le penchant de la colline, sur laquelle il posta deux escadrons, & vint en donner avis au Vicomte. Les troupes qu'on avoit ainsi attaquées étoient cinq ou six mille chevaux de l'Empereur, de Lorraine & de Münster, avec de l'Infanterie, qui alloient à Ensisheim pour joindre le Duc de Bournonville & l'Electeur de Brandebourg, sur la nouvelle de la marche du Vicomte: lorsque ces troupes découvrirent les premiers escadrons François, elles crurent que ce n'étoit qu'un Parti; mais aiant ensuite vu la Gendarmerie, & su que le Vicomte y étoit en personne, elles n'avoient soutenu le combat que pour donner le tems à leur Infanterie & à leurs bagages d'entrer dans les défilés qui continuent depuis la plaine jusqu'à Ensisheim. Turenne n'aiant point d'Infanterie, parce que le reste de son Armée étoit à plus de deux lieues de lui, & voiant d'ailleurs que la nuit s'approchoit, ne crut pas devoir s'engager à les pousser: l'on avoit fait prisonniers le Commandant des troupes de Münster, les Majors de Caprara & de Dennewald, avec dix-huit autres Officiers, & près de trois cens cavaliers; les François

1674.30 Dé-
cembre.

remportèrent dix-huit étendarts & deux paires de timbales; ils ne perdirent qu'un Capitaine & soixante maîtres; mais le Comte de Broglio, le Marquis de Beaumont & plusieurs autres Officiers furent blessés. Le combat, très vif, tourna tout entier à l'avantage des François, donna de la confiance à leurs troupes, & diminua celle des ennemis qui se virent poussés au milieu de leurs quartiers, & contraints à se rassembler avec précipitation à la fin de Décembre pour se tenir sur la défensive, au-lieu de passer le reste de l'Hiver en repos. Le Duc de Bournonville se retira pendant la nuit vers Sainte Croix près de Colmar, pour y joindre l'Electeur de Brandebourg. Le Vicomte étant revenu le soir à son quartier de Grun, pour y attendre le reste de son Armée, envoya le lendemain un gros Parti vers Bâle, qui amena beaucoup de prisonniers; il prit ensuite un détachement de Croates ennemis, qui marchoit sans défiance près de son quartier; il s'empara enfin du Château de Brumstat, où le régiment Impérial de Portia de neuf cens hommes s'étoit jetté, en marchant pour aller joindre le Duc de Bournonville à Ensisheim; il les fit tous prisonniers, hors le Commandant & le Major du régiment, qui eurent la liberté de s'en aller.

Toute l'Armée Françoisse s'étant rassemblée, le Vicomte fit marcher les dragons.&c

1675.

Le Vicomte marche vers les ennemis pour leur livrer bataille.

3 Janvier,

la Brigade de Sourdis à Ensisheim, que l'on trouva abandonné. Le trois de Janvier, il prit son quartier, alla le lendemain vers le Château de Ruffac, où il y avoit quatre cens dragons de Brandebourg & cent cinquante maîtres, & les fit bloquer par la Brigade de Lançon : il continua sa marche droit à Paffenheim, où sa Cavalerie demeura en bataille, en attendant que son Infanterie fût arrivée; & tout l'ayant joint sur le soir, il y passa la nuit du quatre au cinq de Janvier. Depuis la rencontre de Mülhausen, les ennemis avoient rassemblé tous leurs quartiers à Colmar, où étoit celui de l'Electeur de Brandebourg; & comme ils virent le Vicomte venir droit à eux, ils choisirent ce poste pour l'attendre. Il auroit été difficile d'en trouver un plus avantageux; ils avoient à leur gauche Colmar & la rivière d'Ill, la montagne & la ville de Turckheim à leur droite, à leur tête un bras de la rivière de Fecht, qui coupe la plaine, & qui règne de l'une à l'autre de ces deux villes. Ce fut derrière cette rivière qu'ils mirent leur Armée en bataille, firent des parapets le long de l'eau, y dressèrent des batteries, & en placèrent d'autres à Colmar, pour battre en flanc tout ce qui paroîtroit dans la plaine, persuadés qu'on ne pouvoit venir à eux par un autre endroit. Le Vicomte avoit fait reconnoître toute cette disposition; il avoit par lui-même une exacte

1675.

Ordre de
la marche
du Vicomte
vers
Turkheim.

connoissance des environs, & quoiqu'il parût presque impossible d'attaquer une si puissante Armée dans un poste très avantageux, il marcha néanmoins vers les ennemis le cinq de Janvier au matin.

Toute l'Armée s'avançoit sur deux colonnes, avec une avant-garde de deux mille fantassins & de quatre cens grenadiers: après deux heures de marche, elle n'étoit plus éloignée que d'une demi lieue des ennemis; & il n'y avoit entre eux & elle que la rivière, dans une plaine fort unie d'une lieue de large. La Cavalerie qui avoit servi toute la Campagne sous le Vicomte, étoit fort fatiguée & considérablement diminuée; mais son Infanterie étoit bonne: il lui étoit venu de l'Armée de Flandre près de cent escadrons & vingt bataillons: le tout ensemble faisoit plus de trente mille hommes, accoutumés aux combats sous des Généraux d'une expérience consommée. Aussi-tôt que les François furent entrés dans la plaine, le Vicomte fit former sa droite sous le commandement du Comte de Lorges, & mena son avant-garde sur la gauche, en ferrant le pied des montagnes dans un terrain plein de vignes & embarrassé de haies: comme ses Officiers n'en voioient que l'incommodité, sans en pénétrer les avantages, ils avoient besoin de toute la confiance que leur inspiroit la capacité du Général, pour ne se pas décourager. L'aîle gauche marcha

d
C

v
ne
cha
évi
lui



PLAINE DE COLMAR.

ARMÉE DES IMPERIAUX.

ARMÉE DES FRANÇOIS.

TURCKHEIM.

COLMAR.

Wintzenheim.

R. Rhodan.

R. Elz.

Buis de la Litz.

Plan du Combat de Turckheim, En Alsace, Donné le 5. Janvier 1675. Entre l'Armée de France Commandée par le Vicomte de Turenne. Et l'Armée des Impériaux Commandée par le Duc de Beuvionville, l'Electeur de Brandebourg, le Duc de Lorraine, &c.

Tom II. Liv. VI. pag. 301.

PLAINE DE COLMAR.

ARMÉE DES IMPERIAUX.

ARMÉE DES FRANÇOIS.

TURCKHEIM.

COLMAR.

Wintzenheim.

R. Rhodan.

R. Elz.

Buis de la Lœch.

le C^{te} de Lorge.

PLAN DU COMBAT DE TURCKHEIM, En Alsace, Donné le 5. Janvier 1673. Entre l'Armée de France Commandée par le Vicomte de Turenne. Et l'Armée des Impériaux Commandée par le Duc de Beuvronville, l'Electeur de Brandebourg, le Duc de Lorraine, &c.

Une demi Lieue.

Tom II. Liv. VI. pag. 301.

PLAINE DE COLMAR.

ARMÉE DES IMPERIAUX.

ARMÉE DES FRANÇOIS.

TURCKHEIM.

COLMAR.

Wintzenheim.

R. Rhodan.

R. Elz.

Buis de la Lœch.

le C^{te} de Lorge.

PLAN DU COMBAT DE TURCKHEIM, En Alsace, Donné le 5. Janvier 1673. Entre l'Armée de France Commandée par le Vicomte de Turenne. Et l'Armée des Impériaux Commandée par le Duc de Beuvronville, l'Electeur de Brandebourg, le Duc de Lorraine, &c.

Une demi Lieue.

Tom II. Liv. VI. pag. 301.

PLAINE DE COLMAR.

ARMÉE DES IMPERIAUX.

ARMÉE DES FRANÇOIS.

TURCKHEIM.

COLMAR.

Wintzenheim.

R. Rhodan.

R. Elz.

Buis de la Lœch.

le C^{te} de Lorge.

PLAN DU COMBAT DE TURCKHEIM, En Alsace, Donné le 5. Janvier 1673. Entre l'Armée de France Commandée par le Vicomte de Turenne. Et l'Armée des Impériaux Commandée par le Duc de Beuvronville, l'Electeur de Brandebourg, le Duc de Lorraine, &c.

Une demi Lieue.

Tom II. Liv. VI. pag. 301.

PLAINE DE COLMAR.

ARMÉE DES IMPERIAUX.

ARMÉE DES FRANÇOIS.

TURCKHEIM.

COLMAR.

Wintzenheim.

R. Rhodan.

R. Elz.

Buis de la Lœch.

le C^{te} de Lorge.

PLAN DU COMBAT DE TURCKHEIM, En Alsace, Donné le 5. Janvier 1673. Entre l'Armée de France Commandée par le Vicomte de Turenne. Et l'Armée des Impériaux Commandée par le Duc de Beuvronville, l'Electeur de Brandebourg, le Duc de Lorraine, &c.

Une demi Lieue.

Tom II. Liv. VI. pag. 301.

PLAINE DE COLMAR.

ARMÉE DES IMPERIAUX.

ARMÉE DES FRANÇOIS.

TURCKHEIM.

COLMAR.

Wintzenheim.

R. Rhodan.

R. Elz.

Buis de la Lœch.

le C^{te} de Lorge.

PLAN DU COMBAT DE TURCKHEIM, En Alsace, Donné le 5. Janvier 1673. Entre l'Armée de France Commandée par le Vicomte de Turenne. Et l'Armée des Impériaux Commandée par le Duc de Beuvronville, l'Electeur de Brandebourg, le Duc de Lorraine, &c.

Une demi Lieue.

Tom II. Liv. VI. pag. 301.

PLAINE DE COLMAR.

ARMÉE DES IMPERIAUX.

ARMÉE DES FRANÇOIS.

TURCKHEIM.

COLMAR.

Wintzenheim.

R. Rhodan.

R. Elz.

Buis de la Lœch.

le C^{te} de Lorge.

PLAN DU COMBAT DE TURCKHEIM, En Alsace, Donné le 5. Janvier 1673. Entre l'Armée de France Commandée par le Vicomte de Turenne. Et l'Armée des Impériaux Commandée par le Duc de Beuvronville, l'Electeur de Brandebourg, le Duc de Lorraine, &c.

Une demi Lieue.

de cette manière pour entrer par le Val S. Grégoire, dans une ouverture de la montagne, où est la petite ville de Turkheim, éloignée de Colmar d'environ une lieue & demie, & située au pied des montagnes d'Alsace, à la pointe d'une grande prairie, près de la rivière de Fecht, qui se sépare en deux branches pour former une Ile, où les ennemis étoient en bataille.

1675.

Le Comte de Lorges qui commandoit l'aile droite, s'étendit dans la plaine jusqu'à une Eglise près de Colmar, comme s'il avoit eu dessein d'attaquer la Place; ce qui déterminâ d'abord les ennemis à négliger Turkheim, & à faire ferrer toutes leurs troupes sur la gauche, pour s'opposer aux entreprises de la droite des François vers Colmar. Ils s'apperçurent bientôt de la ruse du Vicomte; & voulant réparer leur faute; ils détachèrent sur leur droite, du côté de Turkheim, douze bataillons & six pièces de canon, soutenus d'un assez grand Corps de Cavalerie, pour empêcher les François de passer la rivière & de s'emparer de la ville. Le Vicomte fit avancer huit bataillons sous Foucalt, Lieutenant-Général, avec ordre d'attaquer le poste que les ennemis avoient occupé le long du ruisseau; mais de ne les point suivre quand il les en auroit chassés, & de ne prendre leur canon, pour éviter d'engager une bataille générale: il lui ordonna de plus, de ne commencer le

Combat
de Turk-
heim.
5 Janvier,

1675.

combat qu'une heure avant le soleil couché, afin que les ennemis pussent prendre conseil de la nuit, & se retirer pendant les ténèbres, dans la crainte d'être attaqués le lendemain par le flanc & en front. Foucault marcha avec huit bataillons, jusqu'à ce qu'il fût vis-à-vis du détachement des Impériaux : il soutint pendant quelque tems leur feu avec beaucoup de fermeté, & fut bientôt renforcé par les bataillons de Navarre, de la Reine, d'Anjou & des Vaisseaux, qui passèrent l'eau avec intrépidité, & firent plusieurs décharges. Les ennemis ne purent soutenir cet effort; on leur vit perdre le terrain peu à peu, & faire un mouvement de retraite, qui donna aux François la hardiesse de les pousser, & de s'emparer de leur poste : les Impériaux abandonnèrent aussi-tôt Turkheim. La nuit survint, & obligea de suspendre le combat jusqu'au lendemain : les troupes du Vicomte demeurèrent dans la situation où elles étoient; il envoya seulement occuper une hauteur au-dessus de Turkheim, pour s'en servir si les Impériaux demeuroient jusqu'au jour dans leur Camp; mais l'épouvante les ayant faits, ils se retirèrent pendant la nuit, & au lever du soleil il n'en parut plus aucun dans la plaine. Ainsi finit le combat de Turkheim, où Foucault Lieutenant-Général, & le Marquis de Mouchi Brigadier, furent tués. Jamais le Vicomte ne donna une

plus grande marque de sa prévoiance, de la profondeur de son génie, & de sa capacité militaire, que dans cette occasion.

Le lendemain, Turenne s'avança le long du ruisseau vers Colmar, où il apprit que dès le soir les ennemis avoient fait défiler leurs bagages & leur artillerie; qu'à minuit toute l'Armée aiant décampé en grand desordre, on avoit laissé quelques escadrons seulement sur la rivière durant la nuit, pour couvrir leur retraite; qu'elle avoit pris le chemin de Schélestat, & laissé dans Colmar les blessés & les malades. En effet, on y en trouva au nombre de trois mille, avec plusieurs Officiers. Sur les neuf heures du matin, Montclar fut détaché avec les Brigades d'Humières & de Lambert, pour les suivre & les observer, sans rien entreprendre. Les Impériaux étant arrivés à Schélestat, s'y postèrent avantageusement, s'étendirent vers Châtenoi, & occupèrent ainsi toute la largeur du païs, depuis les montagnes d'Alsace jusqu'à la rivière d'Ill: ils y demeurèrent trois jours, attendant que leur bagage & leur artillerie fussent hors des défilés, & marchèrent alors vers Benfeld pour passer le pont de Strasbourg. Le neuf, le Vicomte les suivit, prit son quartier à Gerner, répandit ses troupes aux environs de Schélestat, & entra lui-même dans la ville pour rassurer, les Bourgeois-maitres. Le onze, l'Armée ennemie quitta Benfeld & re-

1675.

Les Impériaux repassent le Rhin.

6 Janvier.

1675.

passa le Rhin : Turenne avoit envoié dès le trois à Strasbourg, pour assurer les habitans qu'il vouloit entretenir la neutralité avec eux, sans leur faire aucun tort, tout pardonner & tout oublier. Cette lettre avoit produit l'effet qu'il souhaitoit, & les Magistrats se fiant aux assurances qu'il leur avoit données, lui envoièrent le quatorze du mois Kinser, Secrétaire de la ville, pour lui apprendre que les Confédérés avoient repassé le Rhin, & lui demander le renouvellement de la neutralité : le Vicomte l'accorda, à condition qu'ils ne donneroient point passage sur leur pont aux ennemis.

Lettre du
Vicomte à
Le Tellier
Secrétaire,
d'Etat.

Le succès de cette Campagne étonna toute l'Europe : mais on en fut bien plus surpris, lorsqu'on sut que le Vicomte l'avoit préméditée deux mois auparavant. Le Roi fit lire en présence de toute la Cour une lettre de ce Général, datée du trente d'Octobre, du Camp de Dettweiler, & adressée à Le Tellier Secrétaire d'Etat, dans laquelle Turenne marquoit, „ que feignant de ne
„ pouvoir plus résister aux ennemis, de-
„ puis la jonction de l'Electeur de Brande-
„ bourg, il alloit toujours reculer devant
„ eux ; que pour leur donner même plus de
„ confiance, il se retireroit tout-à-fait en
„ Lorraine ; après quoi ils ne manque-
„ roient pas de s'étendre dans toute l'Alsa-
„ ce ; qu'alors il tomberoît sur leurs quar-
„ tiers par un endroit où assurément ils ne
soup-

„ soupçonneroient pas qu'il dût les venir
 „ surprendre, & qu'il les obligeroit peut-ê-
 „ tre de repasser le Rhin, & d'aller hiver-
 „ ner chez eux”.

1675.

Le Vicomte étoit encore dans son Camp près de Schélestat, lorsqu'il reçut une lettre datée du treize Janvier à S. Germain en Laye, par laquelle le Roi lui marquoit une grande impatience de le revoir. Il partit aussi-tôt pour Paris, après avoir donné les ordres nécessaires pour la sûreté de l'Alsace; & laissa le commandement de l'Armée au Marquis de Vaubrun, qui se rendit bientôt maître de Molsheim, de Morig & d'Achstein, les seules Places qui restoient aux Confédérés en Alsace. Vaubrun s'empara de plusieurs autres postes dans le Brisgaw, qui communiquoient aux deux côtés du Rhin, pourvut ensuite amplement à la subsistance des troupes dans leurs quartiers d'hiver, & termina ainsi une Campagne si heureuse pour la France.

Le Vicomte de Turenne en allant à Paris, rencontra sur sa route un concours de personnes de tous âges & de toutes conditions qui venoient au-devant de lui; ceux de Champagne accouroient en foule de dix lieues à la ronde, versoit des larmes en le voyant, & le regardoient comme un libérateur, qui avoit prévenu tous les malheurs d'une prochaine invasion. Quand il fut arrivé à la Cour, le Roi le reçut avec

Le Vicomte
 va à la
 Cour.

1675.

des témoignages d'estime & de bonté dont il n'avoit jamais honoré personne : on ne parloit à Paris que de sa dernière Campagne, dont l'éclat sembloit surpasser celui des précédentes ; on disoit par-tout que *Fabius* étoit devenu *Alexandre* ; on le regardoit comme le sauveur de l'Etat ; on s'arrêtoit dans les rues pour le voir passer ; il ne pouvoit plus se montrer en public, sans être environné d'un peuple nombreux, qui pleuroit de joie & d'admiration.

Conduite
du Vicomte
avec Lou-
vois,

Louvois ne put s'empêcher de rendre justice à ce Général ; il rappelloit avec une sorte de confusion les jugemens défavorables qu'il avoit portés de la conduite du Vicomte, pendant cette longue & glorieuse Campagne. Le Prince de Condé mécontent du Ministre, confia ses chagrins à Turenne, & tous deux résolurent de se plaindre au Roi ; moins pour satisfaire leur ressentiment, que pour empêcher qu'on ne troublât les projets de la Campagne suivante. Condé fut adouci par les soumissions du Chancelier Le Tellier : mais le Vicomte de Turenne croïant ne pouvoir garder le silence sans manquer à son devoir, parla au Roi avec fermeté, & lui fit sentir que Louvois, quoique Ministre habile, n'étoit pas toujours en état de juger des opérations de guerre dans des pays éloignés, avec la même exactitude que les Généraux présens sur les lieux. Il garda un profond silence sur

ce qui le regardoit personnellement, & n'insista que sur les faits qui pouvoient intéresser le bien public: il demanda au Roi la permission de lui écrire directement, & de lui faire rendre ses lettres par son neveu le Cardinal de Bouillon. Louis XIV lui accorda ce qu'il souhaitoit, & admira la modération, la générosité & la grandeur d'ame d'un homme qui favoit rendre justice au mérite de ceux même qui avoient cherché à lui nuire. Il ordonna ensuite au Ministre d'aller chez le Vicomte, lui faire des excuses de ce qui s'étoit passé pendant la Campagne précédente, & de lui demander son amitié. Louvois obéit, non-seulement parce qu'il falloit se soumettre aux ordres d'un Monarque qui n'en donnoit jamais qu'on pût enfreindre impunément; mais encore par un véritable desir de regagner l'estime d'un Heros, dont on ne pouvoit pas avec honneur être l'ennemi déclaré. Le Vicomte reçut Louvois avec cette dignité & cette bonté qui s'allient toujours dans les grands hommes, pour inspirer en même tems le respect & l'amour. Il écouta le compliment du Ministre, & se contenta de lui répondre: „ J'ai fait beaucoup pour gagner vôtre amitié, parce que le service du Roi „ le demandoit; & cependant je n'ai pu „ jusqu'ici l'obtenir. Vous me demandés „ maintenant la mienne, parce que Sa Majesté vous l'ordonne; je ne vous la refuse

1675.

„ se pas, mais vous trouverez bon que je
 „ ne vous en assure qu'après que vous
 „ m'aurez fait connoître par votre conduite
 „ que vous la souhaitez de bon cœur”.

Le Vicomte
 veut se
 retirer, &c
 le Roi l'en
 empêche.

La gloire & la réputation du Vicomte furent bientôt répandues dans la Capitale & dans les Provinces les plus éloignées; d'où elles volèrent jusques dans les païs étrangers. La plupart des Princes de l'Europe en parloient comme d'un homme extraordinaire; personne n'avoit jamais joui d'une réputation plus brillante ni plus étendue. Loin de s'élever & de s'enorgueillir au milieu de tout cet éclat, il en sentit la vanité par les principes de vertu dont son cœur étoit rempli. Il vouloit de nouveau se retirer de la dissipation du monde; & la Maison de l'Institution des Prêtres de l'Oratoire (1) étoit le lieu qu'il avoit choisi pour se livrer aux plaisirs purs d'une vie de réflexion: mais le Roi s'étant encore opposé à sa retraite, il obéit, & se prépara à faire la Campagne contre un des plus grands Généraux du siècle.

Six gran-
 des Armées
 en Europe

Pendant l'année précédente, la France sans Alliés avoit combattu seule contre les

(1) Tradition de la Maison de Bouillon. La même tradition s'est conservée chez les PP. de l'Oratoire, sur le témoignage du P. du Castel & du P. de S. Denis leurs confrères, que M. de Turenne eut successivement auprès de lui, pendant les Campagnes qu'il fit suivre sa conversion,

Espagnols, les Impériaux & les Hollandois: elle avoit conquis la Franche-Comté, & conservé par-tout ses frontières, & obligé les Allemands d'aller chercher des quartiers au-delà du Rhin. On parla de la paix durant l'Hiver; on convint de la ville de Nîmègue pour en traiter; mais l'Empereur Léopold s'opiniâtrant de retenir prisonnier le Prince Guillaume de Fürstemberg, depuis Cardinal & Evêque de Strasbourg, Louis XIV demanda son élargissement, & ne voulut entendre à aucune proposition, sans ce préliminaire. Le Roi de Suède renonça à la qualité de Médiateur qu'il avoit portée depuis deux ans, & déclara la guerre à l'Electeur de Brandebourg; ce qui produisit en faveur de la France une diversion des forces de l'Empire, & obligea l'Electeur avec les Princes de Brunswick & de Lunebourg, à se retirer des bords du Rhin, pour entrer avec les troupes de l'Evêque de Münster dans le Païs de Brème. On vit paroître en Europe six grandes Armées, commandées par six Généraux d'une capacité & d'une valeur distinguées. Le Prince de Condé retourna en Flandre au mois de Mai, pour combattre les Espagnols & les Hollandois conduits par le Prince d'Orange; l'Electeur de Brandebourg se mit à la tête de ses troupes & de celles de ses Alliés, pour s'opposer aux Suédois, qui avoient pour Général le Connétable Wrang-

1675.

comman-
dées par six
grands Gê-
néraux.

1675. gel; l'Empereur envoya le Comte de Montécuculli dans la Suabe, pour rassurer les Impériaux, encore épouvantés des victoires de Turenne.

Justice du
Vicomte.

Le Vicomte avoit coutume au commencement de chaque Campagne de régler ses comptes, & de paier toutes ses dettes : il parut cette année plus empressé qu'à l'ordinaire à remplir ce devoir de justice. (1) Avant son départ pour l'Alsace, il alla voir le Cardinal de Retz, & lui dit que sans les circonstances des affaires, il prendroit comme lui le parti de la retraite. Il quitta Paris l'onzième du mois de Mai, & s'avança vers Schélestat, où les troupes qui étoient restées en Alsace sous les ordres du Marquis de Vaubrun, devoient s'assembler.

11 Mai.

Le Comte
de Montécuculli tâche de séduire les
habitans de
Strasbourg.

Le Comte de Montécuculli avoit dessein de passer le Rhin à Strasbourg, & de venir chercher dans la Haute-Alsace les avantages que la multiplicité des conseils & la mauvaise conduite des Généraux confédérés leur avoit fait perdre jusqu'alors. Il avoit tiré de leurs quartiers d'hiver les vieilles troupes de l'Empereur, beaucoup plutôt qu'elles n'ont accoutumé d'en sortir, & les faisoit avancer vers Strasbourg. Il y étoit allé lui-même pour reconnoître les postes voisins, & pour représenter aux habitans qu'il étoit de leur intérêt en particulier, &

(1) Lettre 201 de Madame de Sévigné, vol. 2.

1675.

de celui de l'Empire en général, de lui donner passage; que c'étoit l'unique moïen d'éloigner les François du Rhin, & de rendre la liberté à l'Alsace; qu'ils n'avoient plus à craindre un revers semblable à celui de la dernière Campagne; qu'il ne commandoit point une Armée ramassée à la hâte, partagée d'intérêts, & conduite par des Chefs divisés; qu'il étoit seul à la tête de l'élite des troupes Impériales, pour délivrer l'Alsace d'une domination étrangère. Turenne apprit en arrivant à Nancy les brigues de Montécuculli, & jugea que sa présence pouvoit seule rassurer les esprits: il se hâta d'entrer en Alsace, fit avancer ses troupes en diligence pour joindre les autres au rendez-vous sous Schélestadt, y arriva en même tems qu'elles, & marcha incontinent avec sa Cavalerie à Bensfeld, éloigné de quatre lieues & demie de Strasbourg; les habitans effraïés par son approche, envoïèrent l'assurer qu'ils garderoient la neutralité. Le vingt-sept de Mai il alla camper au village d'Achenheim à une lieue de Strasbourg, d'où l'on voïoit toute l'Armée Françoisse retranchée sur deux lignes: par cette diligence le Vicomte se mit en état de gagner tous les avantages de la Campagne. S'il eût retardé sa marche de quelques jours, Montécuculli passoit le Rhin, entroit dans la Haute-Alsace, & jettoit les François dans des embarras encore plus grands que ceux

27 Mai.

1675.

de l'année précédente : mais la moitié de l'Armée Impériale qui avoit hiverné dans le Pais de Liège , ne pouvoit arriver affés-tôt pour passer le Rhin avec les troupes que le Général Allemand avoit tirées des quartiers de Suabe. Quoiqu'il vit ses mesures avortées , il n'abandonna pas néanmoins le dessein sur lequel rouloit tout le projet de sa Campagne ; c'étoit de trouver une nouvelle occasion pour traverser le Rhin , & d'obliger le Général François à s'éloigner de Strasbourg : il marcha droit à Philisbourg , répandit le bruit qu'il vouloit en faire le siège , occupa tous les postes des environs , fit remonter les ponts-volants à Manheim , & dresser un pont de bateaux à Louffen près de Spire.

Montécuculli passe le Rhin près de Spire , & le Vicomte dresse des ponts à Ottenheim.

Le Vicomte laissa toute son Armée au Camp d'Achenheim , s'avança avec quatre cens chevaux & mille dragons jusqu'à Haguenau , en tira cent fantassins qu'il jeta dans Philisbourg , & rejoignit ensuite son Armée. Montécuculli fit passer le Rhin à une partie de ses troupes , envoya de la Cavalerie vers Landau & Neustadt , & fit avancer des Croates jusqu'à Lauterbourg , pour engager le Vicomte à venir à lui ou à couvrir Haguenau. Toutes ces feintes n'ébranlèrent point Turenne : comme il jugeoit parfaitement du dessein des ennemis par la connoissance qu'il avoit de leurs véritables intérêts , rien ne fut capable de l'éloigner

1675.

de la Capitale de l'Alsace. Au commencement de Juin, le Général François détacha le Marquis de Vaubrun avec son régiment de Cavalerie, celui de Gournay, la Brigade d'Infanterie de Rambure & six pièces de canon, pour aller camper à Erstein sur la rivière d'Ill, & pour faire travailler incessamment à un pont sur le Rhin, à quatre lieues de Strasbourg, près du village d'Ottenheim, dans un endroit où le fleuve se divisant en cinq bras, forme plusieurs Iles couvertes de bois: il falut y faire autant de ponts, & couper des chemins au travers de ces bois: on avoit fait venir de Brisac des bateaux & tout ce qui étoit nécessaire pour la construction des ponts, qui se trouvèrent faits en quatre jours par les soins du Marquis de Vaubrun, avec un retranchement à la tête du dernier.

Le six Juin, le Vicomte alla visiter cet ouvrage, passa le Rhin, & reconnut les environs des ponts en descendant le long du fleuve, jusqu'au village d'Ottenheim. Le lendemain aiant fait prendre le pain pour quatre jours, il décampa à deux heures du matin, & fit marcher toute l'Armée sur la route du Marquis de Vaubrun qui faisoit l'avant-garde. Il n'y avoit que cinq lieues jusqu'à Ottenheim où l'on devoit aller camper de l'autre côté du Rhin; mais la pluie avoit rendu les chemins si difficiles, que l'arrière-garde ne put arriver que le lenda-

6 Juin.
Le Vicomte campe à Villstet dans l'Ortnau.
7 Juin.

1675.

main matin; & le Vicomte resta toute la nuit à la tête du dernier pont pour faire avancer lui-même les troupes. A peine l'arrière-garde fut-elle arrivée, qu'il fit marcher la tête; & malgré l'incommodité de la pluie & l'embarras des défilés, il arriva à cinq heures du soir à Vilstet: ce village des dépendances du Comté de Hanau, éloigné de Strasbourg de près de deux lieues, est arrosé par la rivière de Quinche qui sort des montagnes de la Forêt-noire, & vient tomber dans le Rhin un peu au-dessous du Fort de Kehl. Le Vicomte fit camper l'Armée depuis Vilstet & la rivière de Quinche jusqu'au village d'Ekersvir, où passe le ruisseau de Schutteren, qui se joint à la Quinche un peu avant qu'elle tombe dans le Rhin; & par cette situation il coupa le passage de Strasbourg aux ennemis, qui ne pouvoient venir à lui qu'en passant de longs défilés & une rivière.

Montécuculli campe entre Ortemberg & Offembourg.

Le Comte de Montécuculli n'ayant pas pénétré le dessein du Vicomte, lui avoit laissé occuper le poste de Vilstet, dans le tems qu'il mandoit aux habitans de Strasbourg qu'il venoit s'en emparer lui-même; il n'eut pas dans cette rencontre la même activité qu'avoit eu le Vicomte quinze jours auparavant. Montécuculli se trouva déconcerté de nouveau, & ne put prendre d'autre parti que de marcher droit à l'Armée Françoisé. Le Vicomte envoya reconnoître

la ville d'Offembourg, qui étoit à deux lieues de son Camp : il la trouva en trop bon état pour en entreprendre le siège; Montécuculli y avoit fait marcher Sporck, Lieutenant-Général, avec un grand Corps de Cavalerie, dont trois escadrons s'étoient jettés dans la Place. Le treize de Juin, les ennemis s'approchèrent ; le Vicomte les alla reconnoître lui même, & voyant où ils dirigeoient leur marche, il fit camper son Armée en bataille, avec le front tourné vers l'endroit par où ils devoient passer. L'Armée Impériale, composée de vingt-cinq mille hommes, s'étendit enfin depuis Ortemberg où étoit sa gauche, jusqu'au-delà d'Offembourg le long de la Quinche; sa droite n'étoit qu'à une lieue & demie du quartier général de l'Armée Française, qui ne montoit pas à vingt mille hommes; mais dans la distance qui séparoit les deux Armées, les défilés & les bois les empêchoient de s'approcher l'une de l'autre, sans desavantage & sans danger.

Les yeux de toute l'Europe étoient fixés sur ces deux grands Capitaines, dont les succès alloient décider du sort des armes du Roi & de celles de l'Empereur en Allemagne (1). Tous deux à peu près de même âge, avoient eu la même éducation :

(1) Voies le caractère de ces deux grands Capitaines par le P. de Tournemine, dans les *Journaux de Trévoux*, année 1707 au mois de Mai.

1675.

13 Juin

Caractère
de ces deux
Généraux.

1675.

formés par des oncles rivaux, le Prince Maurice & le Comte Ernest, ils avoient porté le mousquet avant que de parvenir à aucun grade, & acquis par cinquante années de combats, une expérience consommée dans toutes les parties de l'Art militaire: l'un & l'autre avoient reçu du Ciel un esprit supérieur, un jugement solide, une ame maîtresse d'elle-même, & un sang-froid, qui dans un Général n'est pas moins nécessaire que la prévoiance & la valeur. Capitaines par étude, ils combattoient par principes, & ne donnoient presque rien à la fortune: adorés du soldat, l'amour pour le Général, plutôt que l'obéissance due au Souverain, paroissoit animer l'une & l'autre Armée. Ces deux Généraux se connoissoient, s'estimoient & se craignoient mutuellement; ni l'un ni l'autre n'osoit attendre la victoire des fautes de son ennemi, il falloit l'emporter à force de génie & de science militaire. „ Cette dernière Campagne, „ selon l'opinion (1) d'un grand Juge dans „ l'Art de la guerre, est le chef-d'œuvre „ du Vicomte de Turenne & du Comte de „ Montécuculli: il n'y en a point de si belle dans l'Antiquité; il n'y a que les experts dans le métier qui puissent en bien juger. Combien d'obstacles réciproques „ à surmonter! Combien de chicanes, de

(1) Le Chevalier Follard, Polybe, T. I. p. 255.

„ marches & de contremarches, de manœu-
 „ vres profondes & rusées! C'est par-là
 „ qu'on reconnoit les grands hommes, &
 „ nullement par la facilité de vaincre, &
 „ par le prodigieux nombre de trou-
 „ pes”.

Le Vicomte avoit traversé le Rhin; c'é-
 toit une démarche hardie, qui répandoit la
 terreur dans l'Empire, & qui obligeoit
 Montécuculli à tout tenter pour le lui faire
 repasser: il ne pouvoit y réussir qu'en bat-
 tant les François, ou qu'en leur ôtant les
 moïens de subsister; l'un étoit douteux, &
 l'autre pouvoit être long. Le Vicomte ti-
 roit des vivres de la Haute-Alsace par le
 moïen du pont qu'il avoit construit sur les
 branches du Rhin, & avoit derrière lui des
 prairies, pour nourrir ses chevaux lorsque
 les fourages seroient finis. Montécuculli
 n'avoit pas le même avantage; son Armée
 suivie d'un grand nombre de gens & de che-
 vaux inutiles, devoit manquer de subsistan-
 ce plutôt que celle de Turenne. La prin-
 cipale ressource des Impériaux étoit de s'em-
 parer des ponts des François: le projet n'é-
 toit pas sans apparence de réussite, & le suc-
 cès n'auroit pas procuré aux Impériaux
 moins d'avantages que de gloire. Le Vi-
 comte avoit deux ponts à garder, l'un à lui
 près d'Ottenheim, & l'autre aux habitans de
 Strasbourg, qui ne souhaitoient que de pou-
 voir lui manquer impunément: leur pont

1675.

Dessein
 des enne-
 mis, &
 projet de
 la Campa-
 gne.

1675.

étoit gardé par les troupes du Cercle de Suabe postées dans le Fort de Kehl , dont on ne pouvoit empêcher Montécuculli de s'emparer qu'en restant à Vilstet, éloigné de près de cinq lieues d'Ottenheim, & de deux lieues de Strasbourg: c'étoit une étendue de sept lieues à garder.

Le Vicomte occupe tous les postes avancés.

14 Juin.

Le Vicomte ne doutant point que les ennemis ne s'attachassent à la prise des ponts, fit marcher huit bataillons, trois Brigades de Cavalerie & huit pièces de canon , sous le commandement du Comte de Lorges, qui eut ordre de s'aller poster au village d'Altenheim, à une lieue & demie du pont d'Ottenheim, dont la tête étoit déjà gardée par le bataillon de Bandeville, & par huit cens hommes détachés de Brisac, auxquels on joignit le bataillon de Bretagne & la Brigade de Renty. Turenne avoit eu la précaution de faire ouvrir tous les défilés depuis Vilstet jusqu'au pont, pour mener ses troupes avec plus de facilité & de vitesse d'une tête à l'autre, selon la nécessité. Depuis que les ennemis campoient à Offembourg, il avoit posté ses Dragons dans un bois à la droite de sa première ligne, & trois cens hommes de pied avec deux cens chevaux à sa gauche, près de Giessen.

Montécuculli tâche de faire abandonner le poste de

Montécuculli aiant examiné pendant quelques jours la situation du Camp des François, & tous les postes occupés par le Vicomte, sentit qu'il ne pouvoit ni ne devoit

1675.

Villstet au
Vicomte.

l'attaquer; il eut recours aux ruses, & feignit de vouloir tomber sur le pont d'Altenheim, dans le dessein de faire abandonner le poste de Villstet. Bientôt on apprit que les ennemis avoient décampé, & que toute leur Armée marchoit vers le Brisgau par le pied des montagnes de la Forêt-noire; quelques Partis néanmoins rapportèrent que ce n'étoit qu'un gros détachement: on étoit encore incertain; lorsque le Marquis d'Harcourt, qui avoit accompagné le Comte de Lorges, vint dire au Vicomte que quarante escadrons ennemis aiant paru à la vue des gardes avancées du détachement près d'Altenheim, il avoit fait marcher ses troupes jusqu'à un poste qu'il avoit reconnu, à dessein de les combattre s'ils passaient, jugeant ce parti plus avantageux que celui d'aller au pont, qu'il ne pouvoit gagner sans prêter le flanc aux Impériaux, & se séparer entièrement du Corps du Comte de Lorges. *Jeune homme, lui dit le Vicomte, vous avés fait une action bien hardie; nous verrons bientôt si vous avés fait une faute.* Peu de tems après, Turenne décampa, laissa quelque Infanterie, Cavalerie & Dragons à Villstet, marcha avec toute l'Armée en grande diligence, & prit son quartier à Altenheim: en passant il reconnut le poste dont le Marquis d'Harcourt s'étoit emparé, & loua extrêmement sa manœuvre: il fit avancer ensuite le Comte de Lorges jus-

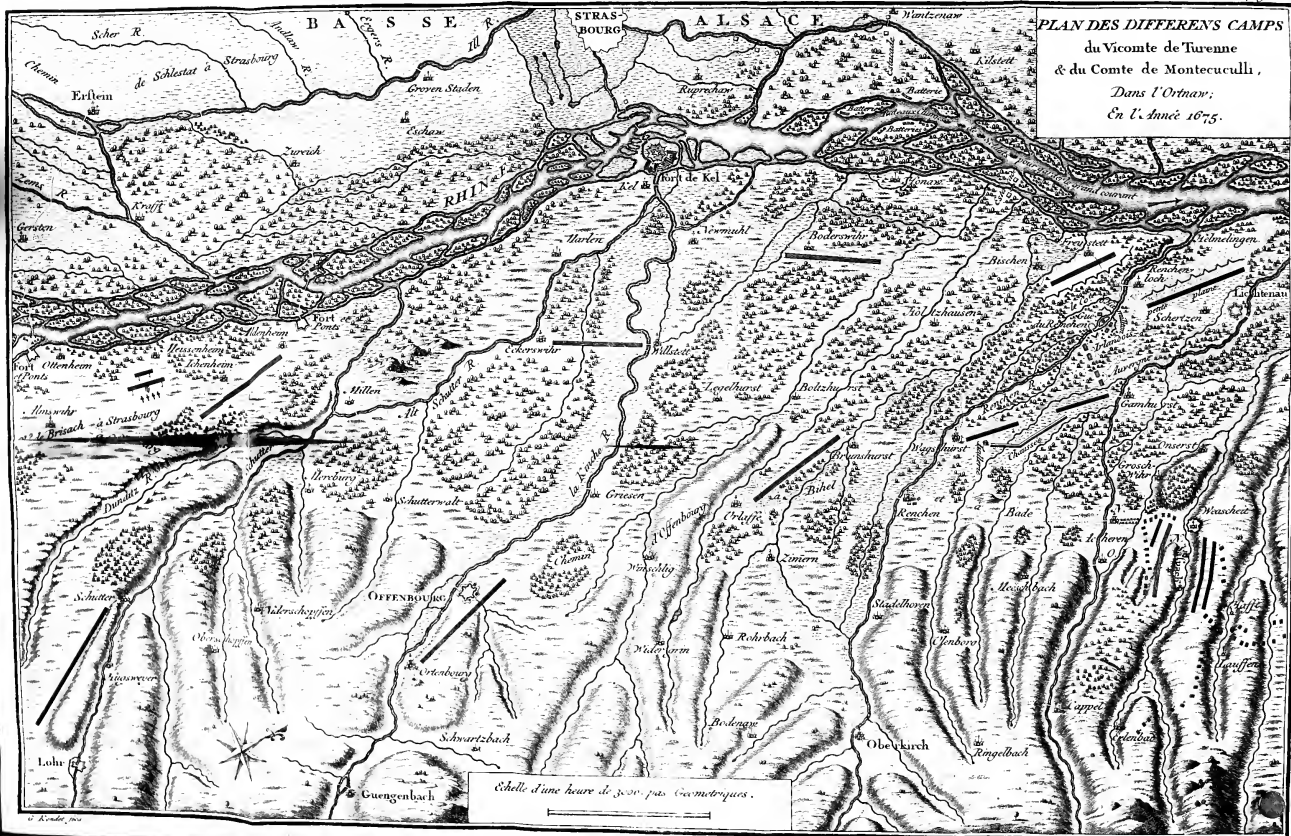
1675.

qu'à Meissenheim, une lieue plus près du pont, & par cette disposition, il couvrit les postes d'Ottenheim & de Vilstet, & se mit en état de secourir celui des deux qui seroit insulté : il savoit d'ailleurs par la connoissance qu'il avoit du païs, qu'on n'y pouvoit venir que difficilement, & en défilant.

Montécuculli fait diverses marches & contremarches pour surprendre le Vicomte.

Les Impériaux après trois lieues de marche, avoient pris leur quartier général à l'Abbaïe de Schutteren, sur le ruisseau de même nom, en étendant leur gauche jusqu'à Loor, le long du pied de la montagne qu'ils laissoient derrière eux ; il n'y avoit de leur Camp à celui des François qu'une lieue ; ils n'étoient séparés que par le ruisseau de Dunditz, guéable par-tout, mais dont les bords étoient fort escarpés. Le Vicomte alla lui-même reconnoître le ruisseau, & il y trouva un pont à mi-chemin entre les deux Armées, où les ennemis n'avoient point mis de garde ; il le fit rompre, & laissa au passage cinquante hommes, soutenus par plusieurs détachemens, placés en différens postes depuis cet endroit jusqu'à l'Armée : il prit la même précaution aux autres lieux où le passage sembloit le plus facile. Le Comte de Montécuculli se voyant encore prévenu, demeura campé à l'Abbaïe de Schutteren, & fit divers mouvemens à droite & à gauche, tantôt vers le pont d'Altenheim, tantôt vers celui de Strasbourg ;

le Vicomte l'observa de si près, qu'il se 1675.



le Vicomte l'observa de si près, qu'il se trouva par-tout, & défendit si bien les deux ponts, que les ennemis ne purent se rendre maîtres ni de l'un ni de l'autre. Pendant tout le tems qu'on demeura dans cette situation, il ne se passa presque point de jour où il n'y eut quelques rencontres; les Impériaux & les François se harçeloient sans cesse; mais tout se passoit en légères escarmouches.

Les ennemis ne pouvoient comprendre comment le Vicomte avec vingt mille hommes, avoit tellement garni un espace de trois grandes lieues depuis Vilstet jusqu'à Ottenheim, qu'il se trouvoit toujours à portée de défendre son pont & celui de Strasbourg, dès qu'ils paroissent vouloir aller vers l'un ou vers l'autre: il se donnoit des mouvemens continuels, & ses trou-
pes étoient sans cesse en action. Pour leur épargner néanmoins ces fatigues excessives, il fit défaire le pont d'Ottenheim derrière lui, & donna ordre de le dresser près d'Altenheim, où il établit son quartier général: on commença à y travailler le vingt-deux de Juin, & le vingt six il fut achevé, dans un endroit assés semblable à l'autre par le nombre des Iles, dont le terrain étoit meilleur pour le passage, & plus près de Strasbourg. En resserrant ainsi son Armée, il n'avoit guères plus que deux lieues à garder depuis Altenheim jusqu'à Vilstet,

1675.

Le Vicomte défit son pont d'Ottenheim, & le dresse à Altenheim,

22 Juin,

26 Juin,

1675.

Montécuculli regagne son ancien Camp d'Offembourg, & le quitte en suite: le Vicomte le suit de poste en poste.

Les ennemis virent ainsi échouer les desseins qu'ils avoient sur le pont de l'Armée François, & se trouvèrent dans une situation fort embarrassante; ils avoient consumé toutes les munitions des petites villes Impériales qui étoient autour d'eux; ils ne pouvoient plus tirer des vivres que de la Suabe, par la vallée de Quinche, chemin très long & très difficile: tout venoit au contraire en abondance dans le Camp des François, de l'Alsace par Altenheim, & de Brisac par le Rhin. Les Impériaux ne pouvoient s'étendre ni à droite ni à gauche, parce qu'ils étoient ferrés d'un côté par le fleuve, & de l'autre par les montagnes: ils auroient bien voulu marcher du côté de Fribourg, où il y avoit de grands magasins; mais en y allant, ils prêtoient le flanc au Vicomte: le parti le plus sûr leur paroissoit de retourner en arrière; ils s'y déterminèrent, malgré la honte de reculer. Le Comte de Montécuculli quitta l'Abbaïe de Schutteren, regagna son ancien Camp d'Offembourg, & le Vicomte retourna à Vilstet. En examinant la démarche des ennemis, il jugea qu'après avoir abandonné le dessein de s'emparer de son pont, ils ne pouvoient avoir d'autre vûe que de s'approcher de Strasbourg, pour conserver quelque commerce avec cette grande ville par des bateaux sur le Rhin: résolu de les côtoïer toujours, & de leur défendre les approches du fleuve,

1675.

sans s'éloigner trop de son pont, il passa la Quinche entre Vilstet & Strasbourg, mit sa droite à la rivière même près de Neumul, & laissant Strasbourg derrière lui, il étendit sa gauche jusqu'à Boderfvir, sous le commandement du Comte de Lorges. Les Impériaux quittèrent alors Offembourg, firent deux lieues en avant, & se postèrent depuis Urlaff jusqu'à Brunhurst. Le lendemain le Vicomte laissa sa gauche à Boderfvir, fit avancer sa droite de l'autre côté du village, dans lequel il prit son quartier général, & posta les Dragons à la tête.

28 Juin.

On demeura dans cette situation sans rien faire pendant six jours; alors les Impériaux décampèrent & gagnèrent la petite plaine de Schertzen, où le Rhin à leur droite, & le Renchen à la tête de leur Camp, ils s'étendoient depuis Renchenloch jusqu'à Lichtenau, à cinq lieues de Strasbourg. Le Vicomte avoit fait reconnoître ce poste peu auparavant par le Comte de Roë, & s'en feroit saisi avant les ennemis, s'il avoit pu y faire marcher son Armée sans exposer Vilstet, & par conséquent le pont près d'Altenheim, aussi-bien que celui de Strasbourg. Lorsqu'il eut appris que les ennemis y étoient, il décampa à la pointe du jour, marcha au travers de Bischen jusqu'à l'entrée d'un bois, dont le défilé se termine à Renchenloch, fit mettre son Armée en bataille dans une petite plaine en-

Montécuculli dé-
campe de
nouveau, &
le Vicomte
marche sur
ses pas.
3 Juillet.

4 Juillet.

1675.

tre le bois & le village de Freistet, & détacha cinquante hommes par bataillon de la Brigade de Champagne; soutenus par huit ou dix escadrons sous le Comte de Lorges, pour aller reconnoître le retranchement des ennemis. Le Vicomte aiant su que toute l'Armée Impériale étoit près de lui, fit retirer la sienne un peu en arrière, & s'étendit depuis Bischen jusqu'à Freistet, sa gauche vers le Rhin sur deux ou trois lignes: un bois de cinq ou six cens pas de largeur, & un petit ruisseau qui couloit dans un terrain marécageux, séparoient les deux Armées: il sembloit qu'elles ne pouvoient être si proche sans se donner des alarmes continuelles, & sans en venir aux mains à tout moment; il n'y avoit qu'un quart de lieue de la tête du Camp des François aux retranchemens des Impériaux; les sentinelles des gardes avancées étoient à la portée du fusil les unes des autres; cependant par la confiance que les troupes avoient en leurs Généraux, on dormit paisiblement dans l'un & dans l'autre Camp. Montéculli par cette situation suivoit son dessein de ne point combattre, & cherchoit à son tour à fatiguer les François par la disette de fourages, persuadé qu'ils ne pouvoient tenir longtems dans un País étroit, fermé d'un côté par des marais & des montagnes, & de l'autre par le Rhin; ruiné l'année dernière par les quartiers d'hiver des Impé-

riaux, & par les troupes nombreuses qui y subsistoient depuis plus de deux mois. Le Vicomte trouva toujours de nouvelles ressources : quand les grains étoient consommés, il faisoit vivre sa Cavalerie d'herbages ; pendant qu'il incommodoit les ennemis, en leur ôtant le commerce de Strasbourg, où ils avoient fait de grands amas de farine.

1675.

Montécuculli ne pouvant transporter ses munitions par terre sans danger, avoit fait construire à Strasbourg un pont de bateaux, & faire deux moulins capables de moudre une grande quantité de bled. Lorsqu'il s'approcha du Rhin en venant camper dans la plaine de Schertzen entre Renchenloch & Lichtenau, il crut faire descendre son pont & ses farines, avec d'autant plus de facilité que le Rhin étoit fort enflé par les pluies, & très difficile à garder par le grand nombre d'Iles qui le partagent ; il espéroit mettre l'abondance dans son Camp par ce grand convoi, & se servir en même tems de ce pont pour tenir les deux côtés du Rhin. Le Vicomte qui prévoïoit son dessein, fit reconnoître la rivière depuis la hauteur de Bisfchen jusqu'à Vantznau qui est vis-à-vis, de l'autre côté du fleuve : il trouva qu'elle étoit partagée en plusieurs Iles, mais qu'il n'y avoit que trois lits principaux ; il fit fermer celui de Vantznau par une estacade, avec une Redoute à chaque extrémité ; gar-

Montécuculli fait construire un pont de bateaux à Strasbourg, & le Vicomte l'empêche d'en profiter.

1675.

dés par cinq cens hommes de la garnison de Haguenau; il fit boucher de même celui du côté de Bischen, & fit garder le grand canal du milieu par des bateaux chargés de soldats, & couverts par des batteries placées dans les Iles: il manda en même tems aux habitans de Strasbourg que s'ils permettoient la descente du pont des ennemis, il prétendoit aussi faire descendre le sien d'Altenheim. Pendant deux mois, Turenne & Montécuculli mirent ainsi en pratique tout ce qu'un long usage leur avoit appris; ils épuisèrent dans leur divers mouvemens vrais ou feints, toutes les fineses de l'Art, pour s'affamer, se couper, se surprendre, & gagner quelque avantage l'un sur l'autre; sans quoi ils étoient résolus tous deux à ne point hazarder un combat.

Extrémité
fâcheuse où
est réduite
l'Armée
Françoise.

L'activité du Vicomte désoloit les Impériaux; mais son Armée commençoit à ressentir de grandes incommodités: depuis six semaines qu'elle avoit passé le Rhin, il avoit toujours plu: les soldats campés dans la boue avoient beaucoup souffert dans un païs ruiné; les chevaux après avoir consumé les fourrages & les herbes, ne vivoient plus depuis quelque tems que de feuilles d'arbres: les jeunes soldats s'impatientoient dans ces marais, où ils étoient souvent dans l'eau jusqu'au genou; les vieux soldats leur disoient: „ (1) Quoi! vous vous plai-

(1) Lettre 206 de Madame de Sévigné.

„gnés? vous ne connoissés pas nôtre Gé-
 „néral; il est plus fâché que nous quand
 „nous sommes mal: il ne songe à l'heure
 „qu'il est qu'à nous tirer d'ici; il veille
 „quand nous dormons, c'est nôtre père;
 „on voit bien que vous êtes jeunes". Ce-
 pendant les François étoient ferrés d'un cô-
 té par le Rhin, & de l'autre par de vastes
 bois pleins de marais, & réduits dans une
 situation semblable à celle dont les Impé-
 riaux ne faisoient que de sortir. Turenne
 avoit prévu cet inconvénient; mais il aima
 mieux en courir les risques, que de laisser
 son rival s'emparer du pont de Strasbourg.
 Les ennemis campoient dans un poste fort
 avantageux, ils avoient des fourages der-
 rière eux, & communication avec Offem-
 bourg; d'où l'on pouvoit tomber en même
 tems sur le pont d'Altenheim, & couper
 tous les derrières à l'Armée Française.
 Pour garder ces derrières & pour empêcher
 les surprises, il falloit répandre beaucoup
 de troupes dans divers postes éloignés du
 Camp; de sorte qu'il n'étoit pas moins dif-
 ficile de se soutenir que de subsister. Au
 milieu de ces embarras, le Vicomte con-
 serva toute sa présence d'esprit, & conçut
 un dessein également grand & hardi, c'é-
 toit d'occuper le haut du ruisseau de Ren-
 chen, de camper sur la gauche des enne-
 mis, de leur couper la communication d'Of-
 fembourg, & de les serrer de manière qu'ils

1675.

fussent obligés à combattre ou à se retirer. Le mauvais tems qui duroit depuis deux mois , empêcha l'exécution de ce projet pendant quelques jours : en attendant le moment d'agir, le Vicomte fit reconnoître tout le terrain le long du Renchen en remontant le ruisseau : il avoit observé que les ennemis en gardoient trois quarts de lieue, depuis la chute de ce torrent dans le Rhin, & qu'ils n'avoient point pris de postes plus haut. Un berger qui passoit sa vie dans les bois , & qui en connoissoit parfaitement tous les détours , enseigna au Vicomte un gué du Renchen, cinq cens pas au-dessus du Camp de Montécuculli, dans un endroit sauvage où il n'y avoit point de route.

Le Vicomte forme divers détachemens, & tâche de forcer Montécuculli à se retirer ou à combattre.

15 Juillet.

Le mauvais tems aiant cessé vers le dix du mois de Juillet, & le soleil aiant un peu raffermi les chemins, Turenne marcha le quinze à l'entrée de la nuit au gué du Renchen avec la Brigade de la Marine & quelques pièces de canon. On traversa un bois marécageux qu'il falloit couper pour faire le chemin. On passa plusieurs ruisseaux où l'on avoit l'eau jusqu'à la ceinture; les soldats chargés d'instrumens & de matériaux pour faire des retranchemens & un pont, arrivèrent tous avant minuit, sans qu'aucun d'eux eût jetté le moindre outil : ils travaillèrent d'abord à la construction du pont avec un redan à la tête, & retran-

chèrent une petite Ile à la gauche. Les ouvrages étant achevés le troisieme jour, le Comte d'Hamilton Brigadier mena trois bataillons pour garder le poste, & fit faire de grands abattis aux environs : deux bataillons Irlandois occupèrent un terrein vuide dans le même bois, un peu plus haut, pour soutenir Hamilton. Après avoir ainsi pris toutes les précautions nécessaires pour assurer le poste, Turenne marcha lui-même avec une brigade de Cavalerie & les Dragons une demi-lieue plus haut en traversant le bois jusqu'à Vaghurst, où il passa le Renchen, reconnut les environs, fit pousser quelque Cavalerie ennemie qui parut, & envoya une partie de la sienne pour favoriser la marche du Comte du Pleffis qu'il faisoit venir de Vilftet avec trois bataillons, pour le poster en-deçà de la rivière, vis-à-vis de Vaghurst, dans un lieu qu'il faisoit retrancher exprès. Il mit en même tems le bataillon de Réveillon dans le Château de Renchen sur le ruisseau du même nom, cinq cens pas plus haut que Vaghurst ; & comme le chemin jusques-là étoit un marais continuel dans le bois, il le fit combler de fascines pour faciliter la marche de l'Armée. Comme il devoit laisser peu de troupes dans son Camp de Freistedt, quand il marcheroit vers les ennemis, il fit tirer un retranchement qui en couvroit la tête, depuis le Rhin jusqu'aux bois : enfin tous les pré-

1675.

18 Juillet.

1675.

Montécuculli tâche de son côté à surprendre le Vicomte.

paratifs étant faits, il communiqua son dessein aux Officiers Généraux.

Le Comte de Montécuculli fut bientôt informé de tous les divers détachemens de l'Armée Française, & résolut de les surprendre en différens endroits, les croïant trop éloignés les uns des autres pour se pouvoir soutenir; il envoya ordre à Caprara de venir par le côté d'Offembourg, pour les insulter à Vaghurst avec deux mille hommes d'Infanterie & du canon; il fit partir le Prince de Lorraine du Camp de Schertzen avec quatre mille chevaux & mille Dragons pour les attaquer de l'autre côté, pendant qu'il tomberoit lui-même sur leur Camp à Freistedt par le défilé de Renchenloch; il commanda en même tems à quatre mille hommes de marcher vers le retranchement du Comte d'Hamilton: les quatre premiers coups de canon qui se tireroient à cette dernière attaque, devoient servir de signal pour commencer les autres: toute son Armée étoit partagée, & presque personne ne restoit dans son Camp. Ce dessein, qui devoit s'exécuter la nuit du vingt-trois au vingt-quatre, échoua par la vigilance continuelle du Vicomte: aiant laissé six bataillons & quatre brigades de Cavalerie sous les ordres du Comte de Lorges à Freistedt, il marcha droit à Vaghurst avec huit bataillons, quatre brigades de Cavalerie, quelques Dragons & une partie de son canon;

1675.

il y prit deux des bataillons du Comte du Pleffis; & aiant passé le Renchen, il alla camper à une Tuillerie qui n'en est pas fort éloignée. Comme son dessein étoit d'avancer le lendemain vers les ennemis, il détacha soixante Dragons pour en avoir des nouvelles; ils se trouvèrent assés près du village de Gamhurst un peu après minuit, & tombèrent dans la marche du Corps que menoit le Prince de Lorraine pour enlever le Comte du Pleffis; ils se retirèrent en escarmouchant du côté de l'Armée; on fit avancer des Dragons, & le Marquis de Vau-brun y mena de la Cavalerie. Le jour commençoit à paroître, mais obscurci par un brouillard, lorsque les ennemis qui avoient poussé les Dragons détachés, mirent en desordre ceux qui étoient venus les soutenir, & tombèrent sur le Marquis de Vau-brun à l'improviste; ses premiers escadrons furent poussés, il fut enveloppé, blessé, & en danger d'être pris. Les ennemis avançoient toujours, & alloient l'accabler tout-à-fait, lorsque le Vicomte fit marcher quatre bataillons qui bordèrent les haies, arrêrèrent les Impériaux, & changèrent la face du combat. Le Prince de Lorraine aiant appris que le Vicomte de Turenne y étoit en personne avec la plus grande partie de son Armée, ne balança point à se retirer: le brouillard lui fut favorable; il laissa cent ou six-vingts hommes sur la place,

1675.

& en eut presque autant de blessés. Turenne ne jugea point à propos de le pousser durant ce brouillard, dans un pays couvert & difficile. Le Comte Caprara qui s'étoit rendu près de Vaghurst, suivant les ordres qu'il avoit reçus, n'ayant point entendu le signal, ramena ses troupes à Offembourg. D'un autre côté les quatre mille hommes qui devoient insulter le quartier d'Hamilton, égarés par leurs guides pendant la nuit, ne purent y arriver; ils retournèrent à leur Camp vers la pointe du jour; & comme ils ne donnèrent point le signal des quatre coups de canon, Montécuculli n'entreprit rien sur le Camp des François à Freistedt. Ce Général n'avoit rien su de la marche de Turenne, dont la diligence avoit déconcerté le dessein pour lequel il avoit pris tant de mesures. A l'âge de soixante-quatre ans, le Vicomte avoit encore toute l'activité & toute la vigueur d'un jeune homme; il étoit incessamment à cheval, reconnoissoit jusqu'aux moindres postes lui-même, & jugeoit de tout par ses propres yeux: au-lieu que Montécuculli âgé de soixante-six, étoit plus cassé; il étoit affligé de la goute, moins en état d'agir, & souvent obligé de former ses projets sur le rapport des autres.

Lorsque le brouillard fut tombé, le Vicomte continuant son dessein, suivit le Prince de Lorraine par une chaussée élevée au

Montécuculli se retire devant le Vicomte,

travers des près, & arriva sur les neuf heures du matin au village de Gamburft. Il fit camper ses troupes dans la prairie, aiant à sa droite le ruisseau qui le séparoit du village, & à sa tête un bois, où il plaça deux bataillons d'Auvergne, pour communiquer avec le poste du Comte d'Hamilton qui n'en étoit qu'à un quart de lieue. De cette manière l'Armée Françoisse répandue en six postes différens dans l'étendue d'une lieue & demie; enfermoit la tête & la gauche des ennemis, & se trouvoit en sûreté par la facilité de se pouvoir secourir; pendant que les Impériaux ferrés à leur droite par le Rhin, ne pouvoient plus s'étendre que par leurs derrières, où les François étoient à portée de les couper. Le Vicomte employa le reste du vingt-quatrième à reconnoître les environs de son Camp sans passer la rivière, de l'autre côté de laquelle étoit le village de Gamburft, qui s'étend en long l'espace de six cens pas. Le vingt-cinq au matin, un Capitaine de Dragons étant allé reconnoître, vit derrière le village plusieurs escadrons dans une petite plaine à main droite, & de l'Infanterie qui se coulant dans le village, commençoit à s'y retrancher. Le Vicomte la fit attaquer par les Dragons de la Reine, & s'y avança lui-même avec un détachement de la seconde ligne. Les ennemis, quoiqu'en grand nombre, ne disputèrent point le village, se re-

1675.

qui le
poursuit.

25 Juillet

1675. tirèrent d'abord vers leur Camp, & laissèrent seulement dans l'Eglise deux cens hommes commandés par un François nommé Chevreulles : l'Eglise étoit environnée d'une cimetiére élevé & fermé de murailles ; il s'y défendit avec valeur, & ne fut fait prisonnier qu'après avoir perdu presque tous ses soldats. On l'amena au Vicomte, qui apprit de lui que le Duc de Lorraine avoit envoié deux mille fantassins soutenus de Cavalerie pour occuper ce poste, dont la prise donna le moïen de s'étendre de l'autre côté de la rivière, où l'on trouva quelques restes de fourages. Montécuculli voïant que les François avoient passé la barrière qu'il avoit prétendu leur opposer par ses retranchemens du Renchen ; que par un enchainement de postes depuis leur Camp de Freistedt jusqu'à Gamhurst, ils enfermoient presque tout le sien, & qu'ils devenoient maîtres des fourages qu'il avoit épargnés, crut devoir quitter son poste avant qu'il fût plus ferré. La nuit du vingt-cinq au vingt-six il décampa de Schertzen, prit sa marche par Lichtenau, & gagna Bihel, à deux lieues de Bade. Le Vicomte, averti dès la nuit que les ennemis se retiroient, fit reconnoître leur marche ; & après avoir rassemblé toutes ses troupes dans un même Camp à Gamhurst, il les mena le lendemain à la pointe du jour droit à Acheren. A peine fut-il sorti du village, qu'on lui rapporta que les

26 Juillet.

ennemis paroïſſoient derrière le bourg de Saspach, poſte avantageux par la ſituation à l'entrée d'une montagne. Montécuculli avoit envoïé de bonne heure de l'Infanterie pour occuper une Eglife environnée d'un foſſé, qui fermoit entièrement un défilé par où l'on pouvoit aller au bourg: il manda en même tems à Caprara de l'y venir joindre avec le Corps qu'il avoit à Offembourg. Montécuculli aiant marché avec une extrême diligence, arriva à Saspach d'un côté, pendant que Turenne s'en approchoit de l'autre: Caprara y parut auſſi en même tems; & voïant l'arrivée de l'Armée Françoisé, il jettâ ſon Infanterie dans l'entrée de la montagne à couvert des haies & des bois, le long d'un ruiſſeau qui la ſéparoit des François par de profondes ravines. Un peu plus bas à la droite des Impériaux, étoit Saspach dont ils avoient occupé l'Eglife; & leur Cavalerie qui paroïſſoit déjà dans la plaine derrière le bourg ſur la gauche, ſe ferra peu à peu vers le pied de la montagne.

Près de l'endroit où étoit l'Armée Françoisé, quelques haies au ſortir d'Acheren formoient un défilé, avec un bois qui régnoit le long du pied de la montagne: le terrain s'ouvroit enſuite par une petite plaine terminée par le bourg de Saspach, dont la vûe étoit cachée par une petite hauteur. Le Vicomte eut d'abord quelque eſpérance

Le Vicomte prend la réſolution d'attaquer les ennemis: mais il eſt tué.

1675.

de s'emparer du bourg. Après avoir entendu la Messe où il communia, il alla reconnoître l'Eglise située à la tête du défilé; mais il ne jugea pas qu'on la pût attaquer: aiant examiné ensuite la situation de la droite des ennemis couverte par des ruisseaux, des ravins, des bois & des retranchemens, il alla enfin reconnoître leur gauche, où ils n'avoient pris aucunes précautions: là il apperçut un défilé par où il pouvoit se glisser, & forma le dessein de les attaquer par cet endroit. Après de profondes réflexions, tout lui parut si favorablement disposé, qu'il ne put s'empêcher de dire à quelques Officiers Généraux: *C'en est fait, je les tiens, ils ne pourront plus m'échaper, & je vais recueillir le fruit d'une si pénible Campagne.* Dans de semblables occasions, il n'avoit pas coutume, ni de se flatter, ni de marquer ses espérances, encore moins de faire connoître qu'il étoit assuré du succès. Il continua d'observer le Camp des ennemis; & quoiqu'il ne pût pas bien découvrir toutes les troupes Impériales, il vit néanmoins dans le gros de leur Armée beaucoup de mouvemens qui marquoient de l'inquiétude: en effet une grande partie de leurs bagages passoit déjà la montagne; & toute leur Armée se dispoisoit à une retraite. Le Vicomte alla se reposer ensuite sous un arbre, où il déjeûna & resta assés longtems. Il y étoit encore, lorsqu'on

qu'on vint lui dire que l'Infanterie des ennemis étoit en mouvement du côté de la montagne. Il se leva, monta à cheval; & s'avancant vers une hauteur pour considérer ce que ce pouvoit être, il ordonna à tous ceux qui étoient avec lui de ne le point suivre, & dit au Duc d'Elbeuf: *Mon neveu, demeurez ici, vous ne faites que tourner autour de moi, vous me feriez reconnoître.* Il trouva Mylord Hamilton près de l'endroit où il dirigeoit ses pas, qui lui dit: *Venez par ici, on tire où vous allés;* le Vicomte lui repliqua: *Je ne veux point être tué aujourd'hui;* il continua son chemin, & rencontra S. Hilaire Lieutenant-Général de l'Artillerie, qui lui dit en tendant la main: *Jettés les yeux sur cette batterie que j'ai fait mettre là.* Il retourna deux pas en arrière, & un boulet des ennemis tiré au hasard aiant emporté le bras de S. Hilaire, donna au milieu de l'estomac du Vicomte; le cheval le ramena d'où il étoit parti, le visage panché sur l'arçon: étant arrivé à l'endroit où il avoit laissé sa compagnie, le cheval s'arrêta, & LE GRAND TURENNE tomba mort entre les bras de ses gens, après avoir ouvert deux fois les yeux. (1) S. Hilaire dit alors à son fils, qui le croïoit blessé mor-

(1) Voïés les Preuves N. XXI. Lettres de Madame de Sévigné.

1675.

tellement : *Ce n'est pas moi qu'il faut pleurer, c'est ce grand Homme*, en montrant le corps du Vicomte.

Douleur &
consterna-
tion de
l'Armée.

Le saisissement de ceux qui le virent tomber, fut inexprimable. Hamilton qui sut mieux se posséder que les autres, jugeant de quelle conséquence il étoit de dérober à la connoissance des soldats un accident si funeste, jetta promptement un manteau sur le corps, & on tint d'abôrd ce malheur secret. Cette mort fit cesser les inquiétudes des Généraux ennemis & la terreur de leurs soldats; ils sentirent qu'ils avoient beaucoup gagné, puisque la France avoit infiniment perdu. Le Comte de Montécuculli, par une grandeur d'ame rare dans les rivaux, ne parut sensible qu'à la douleur, & répéta souvent ces paroles : *Il est mort un homme qui faisoit honneur à l'homme*. Cependant toute l'Armée vit qu'il se passoit quelque chose de mystérieux parmi les Généraux; les soldats ne purent pénétrer ce secret, mais leurs Officiers l'aïant deviné, commencèrent à le rendre public. Une si funeste nouvelle vole de rang en rang, & répand par-tout un profond silence; qui n'est interrompu que par des sanglots. *Notre Père est mort*, s'écrioient les soldats en s'arrachant les cheveux, & *nous sommes perdus*. Tous voulurent voir le corps de leur Général; & ce triste spectacle aïant renouvel-

lé leurs pleurs, il crioient d'une commune voix: (1) *Qu'on nous mène au combat, nous voulons venger la mort de notre père.*

1675:

Il n'y avoit alors de Lieutenans-Généraux dans l'Armée Françoisé que le Comte de Lorges & le Marquis de Vaubrun, qui étant demeuré au Camp d'Acheren, peu en état d'agir, à cause d'une blessure qu'il avoit reçue au pied, revint à l'Armée aussi-tôt qu'il apprit les nouvelles de la mort du Vicomte. Ils délibérèrent longtems avec les principaux Officiers sur les mesures qu'il falloit prendre, mais sans se fixer à aucune: sur quoi les soldats s'écrioient à plusieurs reprises: *Lâchés la Pie, elle nous conduira*: c'étoit le cheval que le Vicomte montoit ordinairement. Enfin après plusieurs délibérations, l'Armée Françoisé qui auroit attaqué si le Vicomte eût vécu, prit le parti de se retirer; & l'Armée Impériale qui ne songeoit qu'à faire retraite, prit la résolution d'attaquer. Le vingt-huit au soir, les Généraux François se mirent en marche pour gagner le pont d'Altenheim. A peine l'arrière-garde étoit elle arrivée à Bifchen, que les Impériaux s'avancèrent pour s'emparer de Vilstet, où les François avoient laissé leurs magasins avec le régiment de Bretagne pour les garder: l'Armée du Roi décampa sur le champ, & se hâta

Les François, au lieu d'attaquer, se retirent devant les Impériaux.

(1) Lettre 201 de Madame de Sévigné, T. II.

1675.

de les prévenir; les ennemis l'aïant découverte, s'arrêtèrent tout court, & se contentèrent d'envoïer un Corps de troupes vers le pont d'Altenheim pour couper la retraite. Le Comte de Lorges & le Marquis de Vaubrun eurent alors une contestation très vive; le premier vouloit aller couvrir le pont, & le dernier crut qu'il faisoit soutenir le poste de Vilstet: ils prirent enfin le parti de marcher droit à Altenheim, après avoir jetté les farines de Vilstet dans le Quinche. Le Marquis de Vaubrun qui menoit l'avant-garde, passa le Rhin avec deux brigades de Cavalerie & deux d'Infanterie; le reste de l'Armée campa la nuit de l'autre côté du pont, près d'Altenheim sur la petite rivière de Schutteren. Le lendemain les Impériaux se hâtèrent d'attaquer les François, & l'on engagea un terrible combat. Le Comte de Lorges s'y conduisit avec toute l'habileté d'un grand Capitaine: le Marquis de Vaubrun, au premier bruit de l'attaque, se mit à la tête de ses Gendarmes, repassa le Rhin la jambe attachée à l'arçon de sa selle, & attaqua les ennemis avec tant de valeur & si peu de ménagement, qu'il fut tué au milieu d'eux. Les Impériaux perdirent dans le combat cinq mille hommes, & les François trois mille; les derniers se retirèrent ensuite, & traversèrent le Rhin. En passant sur le pont d'Altenheim, quelques

foldats couverts de blessures se disoient les uns aux autres : *Hélas ! si notre père n'étoit pas mort , nous ne serions pas blessés.*

Les François se remirent enfin en sûreté dans l'Alsace sous Schélestat : là, n'étant plus distraits par le soin de faire tête à l'ennemi, ils sentirent plus vivement que jamais la grandeur de leur perte. Les Officiers & les foldats recommencèrent à déplorer leur malheur, à rappeler le souvenir de toutes les vertus & de tous les bienfaits de leur Général, à se les raconter les uns aux autres, quoiqu'aucun d'eux ne les ignorât. Les neveux du Vicomte qui se trouvèrent alors à l'Armée, lui firent faire un Service, où les Officiers & les foldats assistèrent, selon les cérémonies accoutumées; les Officiers avec des écharpes de crêpe noir, & les caisses des tambours couvertes de même; les foldats avec les piques trainantes & les mousquets renversés. Les gémissemens, accompagnés de larmes, se faisoient entendre au loin; de sorte que Turenne fut pleuré dans toute l'Armée, comme un père tendre dans sa famille.

Quand la nouvelle de sa mort arriva à la Cour, la consternation & la douleur furent peintes sur tous les visages; les Artistes de Paris quittoient leur travail pour aller pleurer avec leurs voisins, & les habitans de cette grande ville s'attroupoient pour se demander les uns aux autres jus-

1675.

Honneurs
funèbres
rendus au
Vicomte.

Les nouvelles de sa mort répandent l'alarme dans toutes les Provinces.

1675.

qu'aux moindres circonstances d'un si grand malheur. (1) L'épouvante & la tristesse se répandirent bientôt de la Capitale dans les Provinces les plus éloignées : les païsans de Champagne se crurent à la veille d'une invasion. l'un d'eux alla presser son Seigneur de rompre le bail de sa Ferme, en lui disant pour toute raison, *Le grand Turenne est mort, & les Allemands viendront nous mettre tous à contribution.*

Les hon-
neurs pu-
blics qu'on
rend au
Vicomte.

Le Roi pleura la mort de ce grand homme : il ordonna que son corps fût apporté à l'Abbaïe de S. Denis ; & pour distinguer le Vicomte de Turenne de ceux à qui le même honneur avoit été accordé, il voulut qu'on l'enterrât dans la Chapelle destinée à la sépulture des Rois & de la Famille Royale. (2) Lorsqu'on le transporta des bords du Rhin à Paris, les peuples accouroient en foule sur les chemins, & arrosoient son cercueil de leurs larmes : les habitans des villages, des bourgs & des villes fortoient pour l'aller recevoir : ceux de Langres, entre les autres, prirent le deuil, & lui rendirent des honneurs extraordinaires. Son corps étant arrivé à Paris, le Roi fit célébrer un Service à Notre-Dame, où le Clergé de France qui étoit alors assemblé, le Parlement, l'Université

(1) Voïés les Lettres de Madame de Sévigné, N. XXI.

(2) Voïés les Preuves N. XXII.

1675.

& la Ville en Corps assistèrent. Les plus célèbres Prédicateurs firent à l'envi son panégyrique : il ne se prononça durant l'année dans toute l'étendue du Roïaume, aucun discours public, ni à l'ouverture des Parlemens, des Académies & des Universités, ni dans aucune autre occasion solennelle, où l'on ne fit son éloge, & où l'on ne pleurât sa perte. Jamais aucun particulier ne fut si regretté; parce qu'aucun ne fut ni si respecté, ni si tendrement aimé des peuples.

Après avoir écrit l'Histoire de Henri de la Tour d'Auvergne, Vicomte de Turenne, on a cru devoir rassembler sous un même coup d'œil les principaux traits de son caractère. Il étoit d'une taille médiocre & bien proportionnée; il avoit la forme du visage régulière, les cheveux châtains, les yeux grands, les sourcils épais & presque joints ensemble, le front large & la tête un peu panchée, l'air modeste & serain, mais souvent rêveur; ce qui formoit par le mélange du sévère & du gracieux, une physionomie difficile à rendre dans ses portraits.

Caractère
du, Vi-
comte de
Turenne.

Toutes les grandes vertus se trouvoient réunies dans le Vicomte de Turenne, & nous avons vu qu'il n'en est peut être aucune dont il n'ait donné des exemples. Son desintéressement méritoit d'autant plus de louanges, que l'avidité étoit déjà le vice

1675.

dominant de son siècle. Il laissa en mourant beaucoup moins de bien qu'il n'en avoit reçu de sa Maison; quoiqu'il eût commandé les Armées du Roi pendant plus de trente ans sous une Régente libérale, & sous le plus magnifique de tous les Monarques, & qu'il eût vécu dans un siècle fécond en grandes fortunes. Quelques-uns de ses amis s'entretenant avec lui de ces fortunes, rapides & immenses, lui faisoient à cette occasion des railleries obligeantes & flatteuses: (1) „ Je n'ai jamais pu com-
 „ prendre, leur dit-il, le plaisir qu'on peut
 „ trouver à garder des coffres remplis d'or
 „ & d'argent; s'il me restoit à la fin de
 „ l'année des sommes considérables, j'en
 „ aurois mal au cœur, comme si au sortir
 „ de table l'on me servoit un grand repas.”
 Aussi l'on ne trouva à sa mort que cinq
 cens écus dans sa cassette. Non content
 d'être libéral, il étoit ingénieux à trouver
 les moïens d'épargner la honte de rece-
 voir, & à cacher sa générosité sous diffé-
 rens prétextes; craignant ou qu'on ne di-
 vulguât ses bienfaits, ou que l'amour-pro-
 pre ne dérobât quelque chose à sa vertu.

L'amour du bien public régloit unique-
 ment ses desirs & ses mouvemens: quoique
 son ambition parût dès ses premières an-
 nées, la prudence d'abord, ensuite la piété,

(1) Mémoires de Languedoc.

1675.

surent toujours la modérer : jamais l'amour de sa propre gloire , ni le succès assuré d'une entreprise éclatante , ne l'ont séduit , lorsqu'un projet pacifique pouvoit être plus utile à la Patrie : il a toujours préféré sa Maison à sa fortune , & les intérêts de l'Etat à ceux de sa Maison. Mais quelque chère que lui fût la Patrie , jamais pour la servir il n'a violé ni le Droit des Gens , ni les loix immuables de la Justice.

Il eut depuis sa tendre jeunesse un amour dominant pour la vérité ; il détestoit la politique , qui ne cherche à réussir que par la dissimulation , par le mensonge & par la fourberie : il disoit de lui le bien & le mal , selon qu'il étoit nécessaire , sans vanité comme sans honte , & toujours sans affectation , en homme devenu étranger à lui-même. Ce caractère règne dans tous ses Ecrits , soit Lettres , soit Instructions , soit Mémoires. La réputation de sa bonne-foi étoit tellement établie , que la plupart des Princes d'Allemagne traitoient avec lui sans exiger aucune garantie. Les Suisses , les Hollandois , les Anglois , les Suédois se croïoient en sûreté dès qu'il leur avoit donné sa parole : il ne la donnoit jamais , sans être assuré de pouvoir la tenir ; & plutôt que de prendre un engagement qu'il auroit craint de ne pouvoir accomplir , il aimoit mieux s'exposer à irriter les Ministres,

1675.

à déplaire au Roi même, & à se voir abandonné des troupes.

Son humanité se répandoit généralement sur tous les hommes; les Officiers, les Soldats, les Domestiques, les Ennemis même en ressentirent les effets: il ne laissoit échapper aucune occasion de faire connoître le mérite, & de cacher ou d'excuser les fautes de ceux qui servoient sous lui. Lorsqu'un Officier dont la capacité lui étoit connue, avoit été battu à la tête d'un détachement, lui-même en le consolant relevoit son courage; il le renvoïoit en parti avec un plus grand nombre de troupes pour avoir sa revanche, & continuoit à lui donner de nouveaux commandemens jusqu'à ce qu'il eût remporté quelque avantage. Il formoit ainsi les talens, les faisoit éclore, & conduisoit à la perfection le courage naissant, qu'une autre manière d'agir auroit pu faire avorter.

Jamais Capitaine n'a été si tendrement aimé des troupes; il paroïsoit en même tems Général d'Armée, & père de famille; on eût cru que les Soldats étoient ses enfans. En descendant jusqu'à eux sans s'abaisser, en se familiarisant sans rien perdre de sa dignité, il s'attachoit, par les nœuds de l'amitié, des hommes qu'on ne retient ordinairement que par la crainte des châtimens; un reproche de sa part étoit la plus

grande punition, & son approbation la récompense la plus désirée. Il se trouve trop souvent dans les Armées un assemblage confus de mercénaires & de libertins, de lâches & de téméraires; qu'il faut tour à tour élever ou assujettir, animer ou retenir: l'Armée de Turenne, au contraire, étoit le modèle d'une République parfaite; on ne s'y appercevoit presque point ni du commandement, ni de l'obéissance; chacun connoissoit son devoir, & tous le suivoient par envie de plaire au Général, par honte de manquer au père commun, & par un amour sincère de la gloire, qui se transmettoit depuis le Chef jusqu'aux derniers membres. Souvent il marchoit à pied à la tête de ses Soldats, ufoit des mêmes alimens qu'eux, partageoit toutes leurs fatigues, & ne demandoit d'eux que ce qu'il faisoit lui-même. Il ne les laissoit jamais oisifs, persuadé que s'il ne les emploïoit pas bien, ils s'emploïeroient mal; mais observant toujours un juste milieu entre le mouvement excessif & la trop grande inaction, il pourvoïoit avec une extrême attention à tous leurs besoins, se contentoit de peu, & se refusoit souvent le nécessaire, soit pour leur donner des marques de sa libéralité, soit dans les tems fâcheux où ils souffroient de la disette.

Aussi humain pour ses Domestiques que pour le Soldat, il ne leur fit jamais sentir

1675.

la bassesse de leur condition par les caprices d'une humeur inégale & hautaine. Sa douceur & sa bonté que l'on a si souvent admises sur le grand théâtre du monde, ne se démentoient point dans l'intérieur de sa Famille : en le voyant de plus près, on le respectoit, on l'aimoit davantage. Malgré son extrême délicatesse sur les prérogatives de sa Maison, il avoit horreur des maximes monstrueuses que les Grands se sont faites, pour s'autoriser à usurper sur les autres hommes une autorité tyrannique, & à les mépriser comme si la naissance, les dignités ou les richesses donnoient d'autres avantages solides que celui de pouvoir faire plus de bien : en faisant respecter les distinctions établies pour conserver l'Ordre civil, il n'oublioit jamais que selon la Loi naturelle, les hommes ne sont réellement distingués que par la vertu & par le mérite.

(1) Accoutumé à vaincre sans ambition, il triomphoit sans orgueil : il défendoit le pillage, conservoit les fruits de la terre, épargnoit autant qu'il pouvoit le pais ennemi, & s'étoit fait une espèce de *Morale militaire* qui lui étoit propre. Aussi les Ennemis, remplis pour lui de vénération & de tendresse, pleurèrent sa mort autant que les François mêmes. Les Allemands pendant plusieurs années laissèrent en friche

(1) Voici l'Oraison funèbre de l'Abbé Fléchier,

l'endroit où il fut tué, & les païsans le montroient comme un lieu sacré: ils respectèrent le vieux arbre sous lequel il se reposa peu de tems avant sa mort, & ne voulurent point le laisser couper; l'arbre n'a péri que par ce que les Soldats de toutes les Nations en détachèrent des morceaux par respect pour la mémoire de ce grand homme.

1675

Les idées que le Vicomte s'étoit formées du véritable héroïsme le lui avoient fait placer dans une élévation d'ame, qui nous rend inaccessibles aux passions des autres, & qui nous donne sur les nôtres un empire absolu. Il passa sa vie sans aucun démêlé personnel. Quand il commença à servir, ce ne fut pas toujours sous des Chefs pour qui il eût une grande estime: dans la suite il eut sous lui des Officiers qu'il n'estimoit pas davantage: il commanda avec des Généraux fort incompatibles par leur humeur, & par la jalousie qu'ils avoient de sa gloire: parmi tant de sujets d'impatience, il n'a jamais offensé personne, ni montré le moindre emportement; il ne lui est pas même échappé un seul mot indiscret. Quoiqu'il fût né doux & patient, une modération si rare & pratiquée avec tant de constance, ne pouvoit être l'effet du seul tempérament: s'il parut quelquefois s'en écarter, ce ne fut jamais que dans les occasions où

1675.

il s'agissoit de soutenir, contre les préventions ou les fausses vues des Ministres, les intérêts de l'Etat; alors sans ménager les siens, ni ceux de sa Maison, il parla toujours avec la fermeté d'un bon Citoïen, qui ne craint rien, sinon de manquer à la Justice & à la Patrie.

La sobriété lui avoit conservé toute sa vigueur dans un âge avancé; il la regardoit comme un moïen également propre à maintenir les forces du corps, & à augmenter celles de l'esprit; il mangcoit peu, & ses repas étoient fort courts: par-là il se procuroit la liberté de travailler en tout tems, & s'étoit rendu infatigable d'esprit & de corps.

Sa modestie l'élevoit au-dessus de toutes ses autres vertus: on la reconnoit pleinement dans les Mémoires qu'il nous a laissés écrits de sa main; il y raconte ses plus grandes actions comme des événemens communs; il semble qu'il n'y ait eu presque aucune part, & qu'il n'ait rien fait que ce que tout autre auroit pu faire. *Il étoit au niveau du Grand*, & n'avoit pas besoin d'efforts pour y atteindre. Dans la conversation, il ne parloit presque jamais de lui; s'il y étoit forcé, c'étoit avec tant de réserve, qu'il paroïssoit ignorer son mérite, & la haute idée que les autres en avoient. Lorsqu'il racontoit les batailles

où il n'avoit pas réüffi, il se servoit toujours de cette expression, *Je perdis*: quand il parloit de ses victoires, il disoit toujours, *Nous gagnames*. La simplicité de ses mœurs & celle de ses habits, de sa table & de ses équipages, annonçoient sa modestie. Les soins qu'il prenoit de sa personne se bor-
noient à la propreté & à la bienséance: il n'emploïoit ses domestiques que pour les services nécessaires, & quelquefois même il les en dispensoit avec trop d'indulgence.

Il épura toutes ses vertus par cette piété noble & solide qui les rapporte à Dieu, comme à leur source & à leur fin. Au milieu du bruit & du tumulte des armes, les sentimens du Chrétien accompagnoient, animoient & perfectionnoient en lui ceux de Héros. (1) S'il y a des situations où l'ame pleine d'elle-même soit en danger d'oublier ce qu'elle doit à l'Etre suprême, c'est dans ces postes éclatans où un Général par la sagesse de sa conduite, par la grandeur de son courage & par la valeur de ses troupes, devient comme le *Dieu des autres hommes*, & remplit le monde d'amour ou d'envie, d'admiration ou de fraïeur. Turenne n'a jamais senti plus vivement ce qu'il devoit à Dieu que dans ces momens: c'étoit dans ce point de gloire & de gran-

(1) Voici l'Oraison funèbre du P. Mascaron.

1675.

deur que la religion & l'humilité retenoient son cœur dans la soumission & la dépendance, où la créature doit être à l'égard du Créateur.

Les talens du Vicomte égaloient ses vertus. (1) La Nature lui avoit donné le grand sens, la pénétration, la justesse, la profondeur & toutes les qualités solides, en lui refusant ce feu de génie, cette imagination vive & ces qualités brillantes qui font l'éclat & l'agrément de l'esprit: ce défaut de vivacité l'empêchoit de saisir promptement les objets; mais par des réflexions continuelles, il les découvroit avec plus de netteté, & les embrassoit dans toute leur étendue. Il voïoit clairement le but auquel il faloit tendre; il y alloit par les voies les plus simples; & sans être trop fécond en expédiens, il ne manquoit jamais de choisir le meilleur. Dans les affaires pressantes, il se déterminoit sans balancer; & lorsqu'il n'étoit pas obligé d'agir, il délibéroit longtems. Il ne faisoit & ne disoit rien d'inutile, mais il n'oublioit rien de nécessaire: tous ses ordres étoient clairs & précis, parce qu'il concevoit nettement, & n'étoit jamais troublé dans les périls.

Nous avons vu dans le cours de cette Histoire que par ses réflexions profondes
il

(1) Voïés l'Eloge de S. Evremont.

Il avoit acquis des connoissances si étendues dans l'Art de la guerre, qu'il en avoit calculé jusqu'aux hazards, & les avoit réduits en règles. Il favoit remédier aux inconvéniens, profiter des avantages, s'accommoder aux tems, aux lieux & aux circonstances, trouver des ressources quand on croïoit tout perdu, laisser murir une entreprise avec patience, souffrir la critique & le blâme plutôt que d'éventer son secret, aller au-devant des ennemis, prévenir leurs desseins, deviner ce qu'ils feroient par ce qu'ils devoient faire, & selon le caractère de ceux qu'il avoit à combattre, prévoir leur différente manœuvre. C'est ainsi qu'il se rendoit maître des évènements, & qu'il sembloit les assujettir à ses projets. Peu de Généraux ont possédé aussi parfaitement que lui toutes les différentes parties de la guerre. On a vu l'art & l'ordre de ses retraites, le secret & la diligence de ses marches. Tous ses mouvemens étoient ajustés au terrain, au tems & à la saison. La grande connoissance qu'il avoit des païs où il faisoit la guerre, la peine qu'il prenoit d'aller lui-même reconnoître les ennemis, & la justesse du coup d'œil pour estimer leur situation, l'ont mis au-dessus des plus habiles Généraux dans l'art de choisir un Camp. C'est par cet art qu'avec un nombre de troupes fort inférieur, il a souvent

résisté aux ennemis les plus formidables. Il préféra toujours les petites Armées aux grandes, comme étant plus rapides dans leurs marches, plus faciles à nourrir, & plus maniables dans leurs mouvemens : mais lorsqu'il étoit à la tête de trente mille hommes, il les conduisoit avec la même intelligence que lorsqu'il n'en avoit que dix mille. Au commencement d'une action, on ne remarquoit en lui rien d'extraordinaire ; à proportion que l'affaire s'engageoit, il changeoit d'air & de contenance ; on le voïoit s'élever & s'animer, en conservant toujours cette entière liberté d'esprit qui le faisoit juger de sang-froid, pourvoir à tout, & profiter des moindres fautes de l'ennemi. Il choisissoit si bien son terrain, qu'il n'a presque jamais été forcé de combattre. Dans la disposition de ses troupes pour un combat, il rangeoit les soldats de différentes nations selon la connoissance qu'il avoit de leur génie ; & régloit le poste des Officiers par la capacité plutôt que par le grade. Il n'excelloit pas moins dans l'art de faire les sièges ; il reconnoissoit tout par lui-même, dirigeoit les travaux, les visitoit continuellement, & vouloit que les Officiers fussent instruits comme lui des moindres détails. Il évitoit autant qu'il dépendoit de lui, de prendre aucune Place d'affaut, par la crainte

que son humanité lui inspiroit, des excès où se livre le soldat en pareille occasion.

Ces vertus, ces sentimens & ces talens ont été la source de grandes actions qui rendront immortel le Vicomte de Turenne, & qui lui méritèrent avec raison, l'éloge d'avoir été UN HOMME QUI FAISOIT HONNEUR A L'HOMME.



T A B L E

DES MATIERES

DE L'HISTOIRE DU

VICOMTE DE TURENNE.

Les lettres *a* & *b*, marquent les Tomes
I. & II.

A.

<i>AIX la Chapelle</i> , (Paix d')	<i>b</i> 148. 149
<i>Alliance</i> (Triple-) entre la Hollande, l'Angleterre & la Suède,	<i>b</i> 147
<i>Altenheim</i> , (Combat d')	<i>b</i> 340
<i>Angleterre</i> , déclare la guerre aux Hollandois,	<i>b</i> 134
Elle se détache de la Triple-Alliance,	<i>b</i> 161
<i>Anne d'Autriche</i> , Reine Régente, son caractère,	<i>a</i> 215
Elle envoie sonder les dispositions du Vicomte dans les premières guerres de Paris,	<i>a</i> 228
Sa mort,	<i>b</i> 137
<i>Arras</i> (la ville d') assiégée par les Espagnols.	<i>b</i> 17
Le Vicomte y jette du secours,	<i>b</i> 18
Description des lignes des Espagnols autour de cette ville,	<i>b</i> 23
Attaque des lignes,	<i>b</i> 29
<i>Ausbourg</i> assiégé par le Vicomte,	<i>a</i> 176

TABLE DES MATIERES.

B.

B <i>Avière</i> (Maximilien Duc de) empêche les	
Alliés de se joindre,	a 170
Quitte sa Capitale & se retire chés l'Arche-	
vêque de Salzbourg,	a 202
<i>Bergues</i> (la Ville de) prise par le Vicomte,	b 98
<i>Bléneau</i> , (Combat de)	a (285) 288
<i>Bois-le-duc</i> (siège de) en 1629,	a 14
Sa prise,	a 18
<i>Bouillon</i> , (Henri de la Tour d'Auvergne, I.	
Duc de)	a 1
Son caractère,	a <i>ibid.</i>
<i>Bouillon</i> (Frédéric-Maurice, Duc de) quitte	
le service d'Hollande & se fait Catholi-	
que,	a 25
Reçoit le Comte de Soissons à Sedan,	a 78.79
Et le Duc de Guise,	a 80
Fait un Traité avec l'Espagne & l'Empire,	a 81
Se foumet au Roi,	a 85.86
Est engagé dans l'affaire de Cinqmars,	a 89
Va commander en Italie,	a 91
Est pris à Casal & conduit à Pierre-Encise,	a 94.95
Est élargi des Prisons & livre Sedan au Roi,	a 96
Revient à la Cour,	a 102
Quitte ensuite la France & va à Rome,	a 103
Le Pape le traite en Prince Souverain,	a 104
Se déclare pour les Princes,	a 247
Sa mort & son caractère,	a 325
<i>Bourdeaux</i> , (siège de)	a 252
Pardon & paix accordés aux Bourdelois,	a 254
Second pardon accordé aux Bourdelois,	b 10

<i>Bournonville</i> (le Duc de) joint ses troupes à celles du Duc de Lorraine & du Comte Caprara,	b 252
<i>Brandebourg</i> (l'Electeur de) se déclare pour les Hollandois,	b 165. 166
Joint ses troupes avec celles de l'Empereur,	b 207
Est obligé de se retirer dans la Westphalie,	b 210
Se retire dans ses Etats,	b 219. 220
Fait la paix avec la France,	b 221. 222
Rrompt son Traité avec elle & joint ses troupes à celles des Impériaux,	b 281
<i>Breda</i> , (Paix de)	b 138
<i>Brisac</i> assiégé par le Duc de Weymar,	a 53
Est pris,	a 59

C.

<i>Cambray</i> secouru par le Prince de Condé,	b 70
<i>Cazal</i> secouru par les François,	a 68
<i>Charles IV</i> , Duc de Lorraine, ses dispositions en 1635,	a 38
Va au secours de Brisac,	a 56. 57
Se déclare pour le Prince de Condé, entre en France & campe à Villeneuve S. George,	a 303. 304
Signe un Traité avec le Vicomte,	a 305 - 306
Rrompt son Traité avec le Roi, & revient une seconde fois en France,	a 329
Le Prince de Condé & lui tâchent d'enfermer le Vicomte dans son Camp,	a 330. 331
Est emprisonné par les Espagnols,	b 15. 16
<i>Cinqmars</i> (le Marquis de) entre en conspiration avec les Espagnols contre l'Etat,	a 87. 88

DES MATIERES.

Gagne le Président de Thou, a 89
 Tâche de séduire le Duc de Bouillon, *ibid.*
 Est emprisonné, a 93. 94
 Est décollé, a 95

Condé le Grand. Voies Enguien & Louis de Bourbon.

Condé (la Princesse de) va à Bourdeaux,
a 248. 249

Conti (le Prince de) rentre en grace avec le Roi,
b 15

D.

Dixmuyde (la Ville de) prise par le Vicomte,
b 100. 101

Dom Juan d'Autriche arrive en Flandre pour y commander,
b 51

Dunes, (Bataille des) b 91. 92

Dunkerque, (siege de) b 80

Prise de la Ville, b 96. 97

Rendue au Roi par les Anglois, b 126. 127

E.

EMpire, son état politique à la rupture entre les Deux Couronnes, a 29. 30

Enguien (le Duc d') va rejoindre le Vicomte de Turenne près de Fribourg, a 111

Retourne en France & laisse le Vicomte pour commander en Allemagne, a 134

Retourne une seconde fois en Allemagne,
a 148

Passe le Neckre & prend Wimpfen, a 149

S'approche de Nordlingue, a 151

Retourne en France après la bataille de Nordlingue, a 160

Ensheim, (Bataille d') b 274. 280

<i>Espagne</i> , (son état politique à la rupture entre les deux Couronnes en 1635,)	a 28
<i>Espagnols</i> (les) viennent au secours du Prince de Condé avec une Armée de vingt-mille hommes,	a 322
Tâchent de surprendre Calais,	b 72
Assiègent Ardres,	b 74. 75
<i>Estampes</i> , assiégé,	a 299
<i>Europe</i> , Plan général de sa situation par les guerres de Religion,	a 8

F.

<i>Ferdinand II.</i> Empereur, meurt,	a 49
<i>Ferdinand III.</i> est élu,	ibid.
<i>France</i> (Etat de la) sous Louis XIII,	a 20. 21
Son alliance avec les Princes d'Italie en 1635,	a 37
Son état après la paix de Westphalie,	a 211. 212
Origine des guerres civiles de la Fronde,	a 217. 218
Emprisonnement des Chefs & première re- volte du peuple,	a 220
Enumération des Chefs des Frondeurs,	a 222. 223
<i>Franche-Comté</i> conquise par le Roi,	b 147. 148
<i>Fribourg</i> , dénombrement des troupes du Roi à ce siège,	a 113
Premier Combat,	a 115
Second Combat,	a 120
Troisième Combat,	a 122
<i>Fronde.</i> (guerre de la) Voies <i>France.</i>	

G.

<i>G</i> <i>Alas</i> (le Comte de) lève le siège de Maïence,	a 41. 42
Poursuit les Confédérés,	a 43

Entre en Bourgogne & investit S. Jean de	
Lône,	a 47
<i>Gaston</i> Duc d'Orléans traite avec l'Espagne,	a 91
Révèle le Traité,	a 94
Son caractère,	a 214
Lève des troupes & se déclare contre la	
Cour,	a 279
Se soumet au Roi,	b 67
<i>Gergeau</i> , (Combat de)	a 281
<i>Grandpré</i> Maréchal de Joyeuse, excusé par le	
Vicomte d'une manière très généreuse,	b 63. 64
<i>Guébriant</i> (le Maréchal de) prend le comman-	
dement des troupes Weymariennes,	a 61
<i>Guillaume III</i> , Prince d'Orange, est déclaré	
Capitaine-Général & Grand Amiral de la	
République,	b 171
Est déclaré Stadhouder,	b 194. 195
Afflige & prend Bonn,	b 232. 233

H.

<i>Harcourt</i> (le Comte de) va commander en	
Italie,	a 64
Secourt Casal,	a 68
Prend Turin,	a 75
Arrête les victoires du Prince de Condé,	
	a 277. 278
<i>Hocquincourt</i> , (le Maréchal d') se faute à Estam-	
pes,	a 296
Sa trahison,	b 46
Sa mort à la bataille des Dunes,	b 85
<i>Hollande</i> , état de cette République lorsque le	
Vicomte y alla servir,	a 10. 11
Son alliance avec la France en 1635,	a 36
Sa situation avant les guerres avec le Roi en	
1672,	b 156. 157

Fait tous les préparatifs de la guerre contre
la France, *b* 172. 173
Est évacuée par les troupes du Roi, *b* 233

L.

- L** *Leopold* (l'Archiduc) joint les Bava-rois à la
tête des troupes Impériales, *a* 160. 161
S'en sépare ensuite, *a* 162. 163
Revient au secours des Bava-rois, *a* 177
Le Vicomte lui coupe les vivres, *a* 179
Lille assiégée & prise par le Roi, *b* 142. 143
Lorraine (invasion de la) en 1630, *a* 22. 23
Seconde invasion, *b* 162
Louis XIII, fait la conquête du Roussillon,
a 86 & *suiv.*
Il meurt, *a* 97
Louis XIV, tombe malade à Mardick, *b* 100
Son mariage, *b* 120. 121
Se prépare à faire la guerre aux Espagnols,
b 139
Motifs de cette guerre, *b* 140
Prend plusieurs villes, *b* 141. 142
S'empare de nouveau de la Lorraine, *b* 162
Fait une alliance avec l'Electeur de Cologne
& l'Evêque de Munster, *b* 162. 163
Traite avec l'Empereur & la Suède, *b* 164
Déclare la guerre aux Hollandois, *b* 172
Prend Wésel, Buric, Orfoy, & Rhimberg,
b 178 -- 180
Retourne à Paris avec le Duc d'Orléans, *b* 202
S'empare de nouveau de la Franche-Comté,
b 239
Louis de Bourbon Prince de Condé, son ca-
ractère, *a* 214. 215
Il se déclare pour la Cour contre les Fron-
deurs, *a* 225

DES MATIERES.

Origine de ses mesintelligences avec Mazarin,	a 234
Son emprisonnement,	a 235
Son élargissement,	a 266
Motifs qui l'engagent à rompre de nouveau avec la Cour.	a 273. 274
Part pour Bourdeaux & recommence les guerres civiles,	a 275. 276
Quitte la Guienne & arrive au camp des rebelles près Montargis,	a 282. 283
Enlève le quartier du Maréchal d'Hocquincourt à Bléneau,	a 283. 284
Se retranche vers le fauxbourg S. Antoine,	a 311
Entre en France à la tête de trente mille Espagnols,	b 3. 4
Affiège Rocroi,	b 11
Traite avec les Espagnols,	b 14
Et secourt Cambray,	b 69
Louis Electeur Palatin, sa lettre au Vicomte,	b 256
Louvois se réconcilie avec le Vicomte,	b 307. 308

M.

M <i>Aestrict</i> assiégé & pris par le Roi,	b 223
<i>Mariendal</i> , (Bataille de)	a 143
<i>Marphée</i> , (Bataille de)	a 83
<i>Maubeuge</i> assiégé par le Cardinal Infant,	a 51
Secouru par le Vicomte de Turenne,	a 52
<i>Maïence</i> (la ville de) ravitaillée par les François & les Suèdois,	a 40
<i>Mazarin</i> , (le Cardinal) son caractère,	a 215
Sa lettre au Vicomte,	a 228
La réponse du Vicomte,	a 230
Quitte la France & se retire à Brusle,	a 268
Revient en France,	a 279

Sort du Roïaume une seconde fois & se retire à Bouillon ,	a 327
Revient à la Cour ,	a 344
Sa mort ,	b 127
<i>Merci</i> (le Général) surprend le Vicomte à Mariendal ,	a 141
Est tué à la bataille de Nordlingue ,	a 155
<i>Montécuculli</i> se retire devant le Vicomte ,	b 226
Gagne l'Evêque de Wurtzbourg ,	b 228
Décampe de nouveau devant le Vicomte ,	b 229
Son caractère & celui du Vicomte comparés ,	b 315
Ses différens campemens , marches & contre-marches en 1675 ,	b 320 & suivantes.
<i>Motte</i> (le Château de la) est assiégé ,	a 23
<i>Moufon</i> assiégé par le Vicomte ,	b 12
<i>Muhlhausen</i> , (Combat de)	b 295
<i>Munster</i> , (Préparatifs pour le Congrès de ,)	a 107. 108
Négociation & embarras à ce congrès ,	a 166
Prétentions des Electeurs de Brandebourg & de Bavière ,	a 177
Prétentions de la France & de l'Espagne ,	a 168. 169
Plan général du Congrès ,	a 170
Motifs qui engagèrent les différentes Puissances à faire la paix ,	a 206
Articles principaux de la paix ,	a 206. 207

N.

<i>Næerden</i> reprise par le Prince d'Orange ,	b 226
<i>Nimègue</i> assiégée & prise ,	b 191 -- 193
<i>Nordlingue</i> , (Bataille de)	a 152 & suiv.

DES MATIERES.

O.

- Orange*. (Prince d') Voirs *Guillaume III*.
Oudenarde prise par le Vicomte, *b* 106
Oxenstiern, Chancelier de Suède, son caractère *a* 34. 35
 Vient en France, *ibid.*

P.

- Paris*, blocus de cette ville, *a* 227
 Elle ouvre ses portes au Prince de Condé, *a* 319
 Massacre commis à l'Hôtel de ville, *a* 321
Perpignan (la Ville de) est assiégée par les François & prise, *a* 87
Philippe IV. Roi d'Espagne, (mort de) *b* 135
Phibourg, (siège de) *a* 125
Portugal, ses guerres avec l'Espagne après la paix des Pyrénées, *b* 122
Pyrénées, (Paix des) *b* 111. & suiv.

R.

- Retz*, (le Cardinal de) son caractère, *a* 217
 Rassemble & anime les Chefs des Frondeurs, *a* 222
 Est emprisonné à Vincennes, *a* 345
 S'échape de prison & passe en Italie, *b* 36. 37
Richelieu, (Cardinal de) Plan général de ses vues politiques, *a* 27
 Sa liaison avec Weymar & le Chancelier Oxenstiern, *a* 33
 Rupture entre les deux Couronnes, *a* 38
 Sa jalousie contre le Duc de Weymar, *a* 59

Il decouvre le Traité d'Espagne,	a 92
Sa mort & son caractère,	a 97
<i>Rhétel</i> , (siège de)	a 256
Bataille de <i>Rhétel</i> ,	a 261
<i>Rhin</i> , (passage du)	b 182 & suiv.
<i>Roche-foucault</i> (le Duc de la) se déclare pour les Princes,	a 247
Son pardon est accordé,	a 255
<i>Rosen</i> , (le Général-Major) sa faute à la bataille de Mariendal,	a 143
Empêche les troupes Weymariennes d'aller en Flandre,	a 183
Est fait prisonnier par le Vicomte & envoyé à Philisbourg,	a 190

S.

<i>Saverne</i> assiégée par le Duc de Weymar & le Cardinal de la Valette en 1636,	a 45
<i>Savoie</i> , origine des guerres dans ce païs,	a 62
<i>Schomberg</i> (le Comte de) va commander en Portugal,	b 123
<i>Sintzheim</i> , (Bataille de)	b 247 & suiv.
<i>Soissons</i> (le Comte de) se retire à Sedan,	a 78
Sa mort,	a 84
<i>Sténay</i> assiégé par les François,	b 16. 17
<i>Saint Antoine</i> , (Bataille de)	a 312
Acharnement des soldats à cette bataille,	a 314
Les Parisiens ouvrent la porte aux troupes du Prince de Condé,	a 319
<i>Suédois</i> (l'Armée des) se sépare d'avec celle du Roi,	a 150

T.

<i>T</i> <i>Urenne</i> , (Henri Vicomte de) Sa naissance,	a 1
Son education,	a 3
Première marque de ses dispositions militaires,	a 4
Ses études <i>Ib.</i> Ses exercices,	a 6
Son voiage en Hollande,	a 8
Sert comme Volontaire,	a 11. 12
Est fait Capitaine d'Infanterie,	a 13
Entre au service de France & est fait Colonel,	a 19
Est fait Maréchal de Camp,	a 25
Sa conduite pendant la fameuse retraite de Maïence,	a 43. 44
Prend le Château de Solre & donne une grande preuve de sa continence,	a 51
Est fait Lieutenant-Général, & va au siège de Brisac,	a 54
Est fait Maréchal de France,	a 99
Ses sentimens sur ses quatre Maîtres dans l'Art Militaire,	a 100
Va commander en Allemagne,	a 105
Sa générosité envers d'Erlac,	a 107
Marche au secours de Fribourg,	a 110
Attaque Wormes, Oppenheim & Maïence,	a 131
Prend Landau,	a 133. 134
Sauve Spire,	a 135
Et s'empare du Château de Creutznac,	a <i>ibid.</i>
Passé le Rhin & le Neckre, poursuit le Général Merci,	a 137
S'avance en Franconie & prend ses quartiers à Mariendal,	a 138. 139

Sa belle retraite après la défaite de Mariendal,	a 144
Sa critique & sa justification,	a 145
Gagne la bataille de Nordlingue,	a 157-158
Rétablit l'Electeur de Trèves dans ses Etats,	a 163
Retourne à la Cour,	a 164. 165
Mazarin lui offre le Duché de Château-Thierry, mais il le refuse,	a 165. 166
Fait la jonction des troupes Suédoises par une marche longue & pénible,	171. 172
Affiège Ausbourg,	a 176
Reçoit l'ordre de quitter l'Allemagne & de marcher en Flandre,	a 180. 181
Poursuit les Weymariens jusqu'au bord du Rhin,	a 185
Les ramène à leur devoir,	a 190 & suiv.
Se rend dans le Luxembourg,	a 192
Ramène ses troupes en Allemagne,	a 192. 193
Sa lettre au Duc de Bavière,	a 194
Réponse de ce Duc,	a 194. 195
Va joindre les troupes Suédoises,	a 196. 197
Défait Mélander & Montécuculli,	a 198. 199
Marche vers la Bavière,	a 200
Y fait une irruption,	a 203
Sa conduite pendant les Négociations de Westphalie & les guerres en Allemagne,	a 209
Déclare ses intentions à l'Armée pendant les guerres de la Fronde,	a 231
Se retire en Hollande,	a 231. 232
Revient à Paris,	a 234
Se retire à Sténay avec la Duchesse de Longueville,	a 238
Ramasse des troupes pour délivrer les Princes,	a 239
Traite avec les Espagnols,	a 239. 240
Écrit	

DES MATIERES.

Écrit à la Reine,	a 241, 242
Se met à la tête des Espagnols & assiège le Châtelet & Guise,	a 243, 244
Assiège & prend Mouson,	a 246
Sa retraite & son desintéressement après la perte de la bataille de Rhétel,	a 265
Travaille à la paix entre les deux Couronnes,	a 268
Revient à la Cour & obtient son pardon,	a 272
Refuse d'entrer dans les nouveaux projets du Prince de Condé,	a 275
Se met à la tête des troupes Roïales,	a 280
Mène l'Armée du Roi à Châtres,	a 290
Marche vers Estampes,	a 293
En attaque & emporte le fauxbourg,	a 294
Empêche la Cour de se retirer à Lyon,	a 323
Chasse les Espagnols de la France,	a 324
Frustré les espérances du Prince de Condé & du Duc de Lorraine pendant six semaines,	a 333
Ramène le Roi à Paris,	a 336, 337
Poursuit le Prince de Condé & l'oblige de for- tir du Roïaume,	a 340
Assiège & prend Bar-le-Duc,	a 342
Prend Château-Porcien & Vervins,	a 344
Son Camp fameux près de Péronne,	b 7
Comparaison de lui & de Fabius,	b 9
Sa conduite aux sièges,	b 13, 14
Marche au secours d'Arras & campe à Mouchi le Preux,	b 18, 19
Va visiter les lignes des Espagnols,	b 21
Prend le Quénoy & Binches,	b 35
Empêche une nouvelle rupture entre la Cour & le Parlement,	b 37
Démêlé entre lui & le Prince de Condé,	b 43
Sa belle retraite après la deroute de Valen- ciennes,	b 58, 59

Prend la Capelle & secourt Saint Guillaïn,	b 65
Est fait Colonel-Général de la Cavalerie,	b 68
Prend Saint Venant, secourt Ardres & assiège Mardick,	b 75, 76
Surprend & défait le Prince de Lignes près d'Ypres,	b 106, 107
Contribue au rétablissement du Roi d'Angle- terre,	b 115 & suiv.
Est fait Maréchal - Général des Camps & Ar- mées du Roi,	b 119, 120
Le Roi lui abandonne la conduite de l'affaire de Portugal,	b 128
Entre en liaison avec le Pensionnaire De Witt,	b 129
Propose le mariage de la Princesse de Mont- pensier avec le Roi de Portugal,	b 130
Continue de faire secourir les Portugais,	b 131
Embrasse la Religion Catholique Apostolique & Romaine,	b 150 & suiv.
Sa vie privée,	b 150 & suiv.
Entre en liaison avec Henriette d'Angleterre Duchesse d'Orléans,	b 158, 159
Prend Maseick,	b 175, 176
Prend la Ville & le Fort de Rées,	b 180
Prend plusieurs Villes & Forts en Hollande,	b 187 & suiv.
Va au devant de l'Electeur de Brandebourg,	b 205
Prend plusieurs villes dans la Westphalie & en chasse les ennemis,	b 215 & suiv.
Marche à Sintzheim,	b 242
Marche à Ensheim,	b 270, 271
Fait défilér ses troupes par les montagnes de Vauges,	b 294
Marche à Turkheim,	b 300

DES MATIERES.

Va à la Cour,	b 305
Veut se retirer du monde,	b 308
Marche contre Montécuculli,	b 310 & suiv.
Son caractère comparé avec celui de Montécuculli,	b 315, 316
Ses différens camps, marches & contre-marches contre Montécuculli,	b 318 & suiv.
Sa mort,	b 337
Douleur & consternation de l'Armée sur sa mort,	b 338
Honneurs funèbres qui lui sont rendus,	b 341
Lamentations publiques,	b 342, 343
Caractère du Vicomte,	b 343
Turenne (Vicomtesse de) sa mort,	b 137
Turin assiégé par les François,	a 71
Sa prise,	a 75, 76
Turkheim (Combat de),	b 324

V.

V alette (le Cardinal de la) va au secours des Suèdois en Allemagne,	a 40
Assiège Saverne,	a 45
Va commander en Piémont,	a 63
Valenciennes investie,	b 52, 53.
Levée du siège par les Espagnols,	b 57, 58
Vert (Jean de) entre en Picardie pour la ravager & marche vers Paris,	a 46, 47

W.

W estphalie. Voies Munster.	
Weymariens (les) refusent d'aller en Flandre, & se révoltent contre le Vicomte,	a 184
Weymar (Bernard Duc de): Son caractère,	a 33

TABLE DES MATIERES:

Son premier Traité avec la France,	a 34
Nouveau Traité avec la France,	a 44
Assiège les Villes Forétieres, & bloque Bri- fac,	a 53, 54
Sa mort & son caractère,	a 60
Wittenveir (Combat de),	a 55
Witt (Frères De) massacrés,	b 202, 203

Y.

Y Orck (le Duc d') arrive dans le Camp du Vicomte,	a 297
Quitte la France,	b 49
Tyre prise par le Vicomte,	b 108, 109
Tyrée assiégé,	a 76

Z.

Z usmarhausen (Combat de),	a 199
-----------------------------------	-------

Fin de la Table des Matières.











JAN 31 1988

